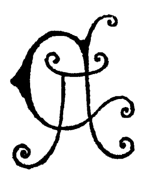
HISTOIRES DES LITTÉRATURES

Littérature arabe

PAR

CL. HUART

Consul de France,
Secrétaire-interprète du Gouvernement,
Professeur à l'École spéciale des Langues orientales vivantes.



Librairie Armand Colin
Paris, 5, rue de Mézières
1902

AVANT-PROPOS

Il n'existe pas, en langue française, d'histoire de la littérature arabe. Une courte notice traduite de l'anglais de Joseph Berington (1823), quelques pages de l'*Arabie* de Noël Desvergers (1847) et de l'*Histoire des Arabes* de L.-A. Sédillot (1854) sont tout ce qui permet de se former une idée des productions des écrivains de langue arabe pendant treize siècles. L'Angleterre possède un manuel très incomplet, dû à la plume de M. Arbuthnot (*Arabic authors*; Londres, 1890). La Russie et l'Italie peuvent revendiquer : la première, l'*Esquisse de la littérature arabe* autographiée par V. Guirgass; la seconde, la *Storia della litteratura arabe sotto il califfato*, du chevalier Filippo de Bardi (1846). C'est en allemand que l'orientaliste autrichien Hammer-Purgstall, qui a remué tant de documents sans en tirer un parti suffisant, a écrit sa *Literaturgeschichte der Araber*, parue à Vienne en sept volumes

de 1850 à 1856; c'est en allemand également que M. C. Brockelmann, professeur à l'Université de Breslau, a donné l'ouvrage le plus récent sur la matière, sa *Geschichte der Arabischen Litteratur*, en deux volumes, dont le premier a paru à Weimar en 1897-98 et dont le second vient de se terminer par la publication toute récente de sa deuxième livraison (Berlin, 1902), survenue alors que la correction des épreuves du présent ouvrage était déjà presque achevée.

Malgré les critiques très justes que lui ont adressées MM. Barbier de Meynard, Seybold, Goldziher et Martin Hartmann, ce dernier ouvrage, qui est plutôt un manuel de bibliographie qu'une véritable histoire de la littérature, est plein de renseignements utiles qu'il a groupés pour la première fois. La publication des catalogues de manuscrits arabes conservés dans les bibliothèques de l'Europe, aujourd'hui achevée en très grande partie, celle des bibliothèques des mosquées de Constantinople, entreprise par plusieurs ministres de l'Instruction publique de Turquie, parmi lesquels Munif-pacha, ont puissamment aidé M. Brockelmann. Nous nous sommes servi de son ouvrage comme guide; l'indication soigneuse des sources permet en effet, assez généralement, de retrouver sans trop de peine l'origine des renseignements donnés; malheureusement cet important ouvrage est déparé par de trop nombreuses

fautes typographiques en ce qui concerne les dates.

La division du premier volume de M. Brockelmann est avant tout historique. Le premier livre est consacré à la littérature nationale des Arabes, c'est-à-dire à celle qui sort du fond même de la nation, sans mélange d'éléments et d'influences étrangères; le second comprend la littérature musulmane en langue arabe, due, comme on le sait, à tous les peuples vaincus pour lesquels l'arabe était devenu la langue littéraire et scientifique des couches civilisées; ce sont des Sémites (Syriens, Chaldéens de la Mésopotamie), des Égyptiens, des Persans, des Berbères, des Espagnols qui écrivent, mais ils écrivent en arabe. Le premier livre est divisé en plusieurs sections : l'une depuis les origines jusqu'à la mission de Mahomet, l'autre au temps du Prophète, la troisième à celui des Oméyyades; le second comprend une période classique qui va du commencement du khalifat des Abbassides jusque dans les environs de l'an mille, et une période post-classique qui s'étend jusqu'à la prise de Bagdad par les Mongols (1258). Le second volume comprend la période qui s'étend de la prise de Bagdad à la conquête de l'Égypte par les Ottomans sous Sélim Ier en 1517, et les temps modernes de 1517 à nos jours. On sent très bien tout ce qu'a d'artificiel cette division. Il est certain que la belle période de la littérature est celle qui va jusqu'aux environs de

l'an mille, où le déclin devient sensible; mais la chute du khalifat abbasside et la conquête de l'Égypte par les Turcs, qui ont eu de vastes conséquences au point de vue politique, n'en ont pas eu sur la littérature; ce sont d'autres événements, d'autres causes qui ont évincé l'arabe des pays où il régnait en maître, et ont ainsi circonscrit son champ d'action, tandis qu'il pénétrait, par la force d'expansion de la religion dont il est le véhicule, dans des régions qui lui étaient restées fermées jusqu'alors. Il ne faut donc prendre ces divisions que pour ce qu'elles sont, c'est-à-dire un moyen commode de se représenter en raccourci l'histoire de l'Orient musulman.

L'ouvrage de M. Brockelmann étant le traité le plus récemment paru sur la matière, nous l'avons suivi pour la partie déjà publiée lors de la composition du présent ouvrage et nous lui avons emprunté de bons renseignements; mais la sécheresse de son style ne pouvait convenir à un volume du genre de celui-ci, non plus que la nature technique, réservée aux arabisants seuls, de ses indications; aussi avons-nous toujours recouru aux sources originales, sans trop sacrifier cependant à l'attrait des légendes populaires dont sont remplies les anthologies littéraires, et qui n'ont que peu de rapport avec l'histoire vraisemblable. Depuis lors, M. Brockelmann a donné un résumé de son grand travail dans

le sixième volume de la série intitulée : *Die Litteraturen des Ostens in Einzeldarstellungen* (Leipzig, 1901), qui est fait à un point de vue moins spécial.

Le présent livre ne pouvait se permettre une aussi vaste envergure. Depuis le XVIe siècle, une foule d'illustres orientalistes ont publié le texte ou donné la traduction, jadis en latin, aujourd'hui dans les langues européennes les plus diverses, des principales œuvres sorties de la plume des écrivains arabes. C'est donc à la littérature imprimée, soit en Europe, soit en Orient, que l'on s'est attaché davantage, sans négliger cependant d'indiquer ce qui reste encore en manuscrit quand il est question d'un auteur fort connu. On a dû, de propos délibéré, sacrifier la mention de ces *poetæ minores*, de ces littérateurs de rang infime dont les œuvres sont soigneusement conservées en manuscrit, en attendant qu'un éditeur les publie ou qu'un érudit en quête de proie à dévorer en extraie ce qui vaut la peine d'être dit. On s'est attaché aux grandes lignes, pour donner un tableau du développement des lettres arabes à travers tout le moyen âge jusqu'aux temps modernes, où l'emploi de l'imprimerie et la création d'une presse orientale promettent encore de beaux jours à une langue qui vivra aussi longtemps que la religion musulmane, professée par deux cents millions d'hommes et dont les adeptes s'accroissent tous les jours.

TABLE

CHAPITRE IV

LES OMÉYYADES

CHAPITRE V

LES ABBASSIDES

CHAPITRE VI

LES ABBASSIDES (SUITE). LA GRAMMAIRE

CHAPITRE VII

LES ABBASSIDES (SUITE). L'HISTOIRE, LES FABLES ET LES ANECDOTES

CHAPITRE VIII

LES ABBASSIDES (SUITE). LA TRADITION DU PROPHÈTE ET LA JURISPRUDENCE

CHAPITRE IX

LES ABBASSIDES (SUITE). LES SCIENCES

CHAPITRE X

LA LITTÉRATURE DEPUIS LA PRISE DE BAGDAD JUSQU'A LA FIN DU XVIIIe SIÈCLE

CHAPITRE XI

LE XIXe SIÈCLE

CHAPITRE XII

LA PRESSE PÉRIODIQUE

LITTÉRATURE ARABE

CHAPITRE I

LE CLIMAT ET LA RACE. — ORIGINES DE LA POÉSIE. SES FORMES PRIMITIVES.

Une longue série de montagnes blanchâtres, en dents de scie; plus au sud, de vastes plaines à l'horizon infini, parsemées de cailloux noirâtres; enfin le désert de sable, aux tons rougeâtres, aux dunes arrondies, mobiles au gré des vents, où le voyageur craint sans cesse de périr : telles sont les régions qui séparent l'Arabie du reste du monde, et qui en firent si longtemps une contrée mystérieuse. Partout ailleurs la mer : la mer Rouge aux bas-fonds madréporiques, récifs dangereux à fleur d'eau, l'océan Indien aux moussons périodiques et aux grandes tempêtes du large, le golfe Persique qui vient mourir dans les alluvions des deux grands fleuves historiques, l'Euphrate et le Tigre. Au centre de la péninsule, de hautes montagnes nues; à leurs pieds, là où l'on trouve des sources, des villes entourées de jardins de palmiers. Au bord de la mer, de nombreux ports où viennent s'embarquer les produits de l'agriculture, les dattes et le café,

la gomme et le baume, où arrivent quelques maigres produits de l'industrie européenne.

C'est dans ce territoire que, de temps immémorial, vont et viennent les Arabes nomades, grands possesseurs de troupeaux, transportant leur camp de tentes noires en poil de chameau là où l'herbe pousse et où sourd le maigre filet d'eau, voyageant d'un point à un autre sur la monture imposée par la nature du pays, le chameau à une bosse, en ses caravanes éternelles qui sont parfois des expéditions de guerre. Quel est ce peuple, qui en un moment de son histoire se révéla subitement au monde par des fortunes étonnantes, la chute du grand empire perse des Sassanides et la défaite des légions romaines du Bas-Empire? Un moment d'enthousiasme, qui ne fut qu'un éclair, précipita à la conquête du monde les hommes qui jusque-là avaient guerroyé les uns contre les autres pour la possession d'un site de campement favorable ou pour venger leurs injures. Mais le Bédouin est vite retombé dans son genre de vie primitif, il a conservé avec amour son ignorance native, dont il n'a jamais voulu sortir; et quant à l'Arabe des villes, la fréquentation des marchands syriens et chaldéens, avant l'islamisme, celle des pèlerins qui de toutes les parties du monde musulman viennent vénérer le temple sacré de la Mecque, la Ka'ba et sa pierre noire, depuis Mohammed le prophète, l'a bien un peu civilisé, mais bien peu; et encore aujourd'hui, les vices qui sont les vertus de l'homme primitif, l'astuce, la cupidité, la défiance, la cruauté règnent encore, sans palliatif, dans le cœur des citadins de ces villes inaccessibles.

Au moins l'Arabe du désert est brave; sa vie d'aventures lui fait un devoir d'être courageux. Éternel voyageur, il va de place en place à la recherche de l'aiguade

nécessaire au campement, de la maigre verdure indispensable à ses troupeaux. Pendant longtemps il ne connut comme monture que le chameau; la Bible et l'antiquité classique ne parlent que de cet animal. L'introduction du cheval — à quelle époque? nous ne savons — donna un nouvel aliment à ses qualités morales : l'Arabe devint excellent cavalier, et, à partir du IVe siècle de notre ère, on voit apparaître la cavalerie sarrasine; la tribu arabe des Thamoudites a des combattants qui brandissent la lance, montés sur le pachyderme dont Buffon trouvait la conquête noble. Souvent les guerriers se hissaient à deux sur le dromadaire, comme dans ces escadrons que le général Bonaparte avait organisés pour éclairer le désert; arrivés sur le lieu du combat, l'un des deux mettait pied à terre et enfourchait le coursier mené en laisse, la croupe libre, jusque-là. Vêtu de la cotte de mailles empruntée à la Perse, le casque en tête, secouant sa longue lance de bambou que la navigation du golfe Persique apportait de l'Inde à El-Khatt, le cavalier chargeait puis s'enfuyait, quitte à revenir à la charge sur l'ennemi qui s'avançait à sa poursuite. Cela, c'était la guerre; mais le Bédouin était aussi voleur, bandit, brigand; le *ghazou*, la *razzia*, comme nous disons d'après un mot emprunté à l'Algérie, est bien une forme primitive de la lutte pour la vie, mais pour nous, civilisés, c'est un acte de brigandage, pillage des troupeaux, enlèvement des femmes et des enfants destinés à servir d'esclaves, parfois massacre complet. Les poésies de ces brigands ne sont pas les moins belles de celles que nous ont laissées les anciens temps.

D'où venait ce peuple? Il appartient certes, par sa langue et sa conformation ethnologique, au grand groupe des Sémites, répandus dans toute l'Asie antérieure; il se peut que la péninsule ait été peuplée par une migra-

tion de tribus venant des plaines basses de la Babylonie. Cependant ses traditions nous laissent deviner des croisements de races avec des populations africaines. De bonne heure le commerce des captifs a introduit des nègres sur le sol de l'Arabie. Il est étrange que les Arabes eux-mêmes considèrent comme Arabes pur-sang ces populations du Yémen que nous savons voisines des Ethiopiens par la race et le dialecte, et admettent comme créateur de leur nationalité, à une époque plus récente, une émigration de Sémites amenés par Ismaël, le fils d'Abraham et d'Agar, ou descendus de son mariage avec une fille du Yémen. Quoi qu'il en soit, la lutte des descendants de Qahtan, censé roi de Saba, avec ceux d'Adnan, de la lignée d'Ismaël, les guerres que se livrèrent les tribus qui s'y rattachaient et que leurs migrations menaient à travers les sables et les montagnes, furent l'occasion où se révéla le génie poétique de l'Arabe.

Les longues marches de la caravane à travers les déserts monotones, au balancement uniforme du chameau, qui plie en deux le corps de son cavalier et donne le vertige du mal de mer à qui n'y est pas habitué, invitèrent de bonne heure l'Arabe à chanter des poésies. Il remarqua même bien vite qu'en pressant la mesure de sa récitation, la longue file de chameaux redressait la tête, relevait le pas, accélérait la marche; cet animal stupide et vindicatif est, en quelque degré, accessible à la musique, tout au moins au rythme. Les quatre pas lourds de sa marche fournirent la mesure, et l'alternance des syllabes brèves et longues de la langue parlée donna les temps successifs de cette mesure. Ce fut le *hidâ*, le chant du chamelier conducteur de la caravane. Et cela fut l'origine des mètres de la prosodie, inventés sans s'en douter par le génie natif du Bédouin, découlant

des besoins de la vie au milieu desquels il traînait sa monotone existence, et dont plus tard les théoriciens formulèrent les lois : on sait que Khalil conçut l'idée de sa métrique en entendant les ouvriers batteurs de fer, au bazar, frapper alternativement l'enclume de leurs coups cadencés. Jusqu'à cette découverte féconde du profond grammairien, les Arabes avaient fait des vers sans en connaître les lois autrement que par le sentiment inné qu'ils avaient de la mesure poétique.

Voilà donc l'Arabe chantant au cours de ses longs voyages, inventant des poésies où il célébrait des sujets bien restreints, l'image de la bien-aimée, les vestiges laissés par le campement disparu, enfin les luttes de la guerre. Non pas que les souvenirs que lui laissaient les coups de main auxquels il avait pris part, pillages de caravanes, luttes pour la possession d'un point d'eau, querelles pour des chameaux enlevés, aient jamais développé chez lui le sentiment épique. Ce merveilleux apanage des races indo-européennes, la faculté de traduire des événements historiques ou légendaires en immenses poèmes remplis de tableaux grandioses, dont les héros surhumains sont le type d'un idéal toujours poursuivi, jamais réalisé, manque à l'esprit des peuples de langue sémitique. Le souffle est plus court, mais n'en est pas moins puissant pour cela ; et si ramassée que soit l'expression des idées elle n'en a pas moins produit un effet considérable sur la conscience de l'humanité : car c'est de cette inspiration que sortirent les poèmes religieux en prose nés à Jérusalem ou à la Mecque.

C'est donc du désert que devait sortir la poésie arabe; car dans les villes, on était trop plongé dans des préoccupations mercantiles pour que jamais une littérature en dût venir. Au sud, les populations himyarites, placées

sur les routes du commerce qui reliaient, dès l'antiquité la plus reculée, par la voie de mer, l'Égypte à l'Inde, avaient fondé des villes qui se groupèrent en États, entre autres celui de Saba dont la reine légendaire figure parmi les personnages qui vinrent saluer la gloire des descendants d'Israël, le fils de l'heureux David, le sage Salomon, et dont nous constatons l'existence, aux premiers siècles de l'ère chrétienne, par les monuments dont le Yémen et le Hadramaut ont conservé les ruines, par les inscriptions en caractères himyariques relevées par J. Halévy et Glaser. Au nord, la civilisation syrienne avait de bonne heure pénétré dans les oasis de l'Arabie, apportant avec elle ses dieux, comme à Téïma. Sur la frontière de l'empire romain, sur celle de l'empire perse des Arsacides et des Sassanides, il s'était établi de petits États ; les princes de Ghassân, à l'ouest du désert de Syrie, ceux de Hira, non loin de l'Euphrate, régentaient de petits royaumes, centres de civilisation dont l'éclat rayonnait plus loin que nous ne saurions le penser. A Hira, notamment, où une population mélangée était venue se grouper de différentes contrées, les 'Ibâds, anciens esclaves affranchis, restés clients des tribus, se livraient au commerce et voyageaient dans l'Arabie où ils portaient le vin récolté sur les rives du grand fleuve et fabriqué dans leurs celliers; ces 'Ibâds étaient chrétiens, et nous verrons un peu plus loin que ce sont ces marchands de vin qui, en portant aux Bédouins la liqueur enchanteresse que les oasis ne produisent pas, introduisirent parmi eux les idées chrétiennes et firent des prosélytes qu'on n'aurait pas attendus d'une évangélisation de cette nature.

Les plus anciens monuments de cette poésie arabe primitive sont les fragments qu'on nous a conservés des morceaux relatifs au *Hidjâ*, à la satire, à laquelle on

attachait des idées superstitieuses et on prêtait un effet magique. Le poète, proprement le savant, *châ'ïr*, était une sorte de devin auquel on s'adressait pour composer ces satires qui couraient de bouche en bouche à travers les tribus de même origine, et auxquelles répondaient bientôt des satires équivalentes sorties du cerveau du poète de la tribu adverse.

Nous ne possédons plus rien de ces chants qu'improvisaient les Arabes du Sinaï quand ils rencontraient une source après un long voyage, comme le raconte l'ancien préfet de Constantinople, devenu ermite, saint Nil, vers l'an 400 après J.-C. Sozomène, auteur grec qui écrivit au ve siècle une histoire ecclésiastique, rapporte qu'en 372, Mania ou Mavia, reine des Sarrasins, ayant battu les troupes romaines de Palestine et de Phénicie, le souvenir de cette victoire se conserva dans les chants populaires des Arabes. La mémoire des hommes, quand elle n'est pas fixée sur la brique, la pierre ou le papier au moyen des traits de l'écriture, est bien courte et ne garde pas longtemps le souvenir des temps passés. Aussi ne faut-il pas s'étonner si les poésies arabes les plus anciennes ne remontent qu'au vi^e siècle de notre ère, lorsque les voyageurs nabatéens venus de Syrie apportèrent l'alphabet estranghélo et l'appliquèrent à la langue arabe, ainsi qu'on en voit un essai dans l'inscription bilingue de Harrân.

C'est aux djinns, à l'esprit malicieux plutôt que méchant qui peuple les solitudes, que l'ancien poète rapportait son inspiration ; et ce djinn lui insufflait l'idée de persiffler l'ennemi de la tribu, avec l'arrière-pensée que la mordante satire, répétée dans les différents campements, était capable de faire du mal à cet ennemi, de l'envoûter, comme disaient les magiciens de notre

moyen âge. Le poète est le savant, le connaisseur des opérations magiques, l'oracle de la tribu, inspiré par le djinn. C'est par l'ordre du vieux poète Zohéïr ben Djanâb que le campement changeait de place, ou s'installait au moment et au lieu qu'il jugeait favorables. C'est sur son avis qu'on entreprenait les guerres, et lors du partage du butin, on lui faisait sa part, celle des plus braves. Son arme, c'est la satire, qui irrite, qui blesse, comme les armes les plus acérées, qui précipite les peuples les uns contre les autres, mais qui est aussi une incantation qui menace l'ennemi, qui cherche à lui nuire en faisant agir les divinités malfaisantes du désert, qui le maudit, et le voue à la perte, à la destruction, par l'emploi du mot fétiche, que seul connaît le savant, le *châ'ïr*. Il ne nous est point malheureusement resté de textes de ces satires; mais il est aisé d'imaginer sur quels sujets elles roulaient en les comparant à la fameuse malédiction de Balaam.

Le *hidjâ* était accompagné de rites spéciaux, tels que de s'oindre les cheveux d'un seul côté de la tête, de laisser traîner son manteau, et de ne porter de chaussure qu'à un seul pied.

Ce fut d'abord en prose rimée, *sadj'*, que l'on prononça ces formules; puis l'invention du mètre *radjaz*, sorte de mélopée fort simple, deux longues suivies d'une brève, puis d'une longue, le remplaça : à partir de ce moment il y eut une poésie arabe, bien que dans le sentiment des indigènes, ce mètre ne soit pas un vrai mètre prosodique; mais ils ont au moins conservé le souvenir que ce fut leur mètre primitif, celui d'où découlent tous les autres, j'entends ceux des poètes du désert : car plus tard la vie citadine, l'influence de la danse et de la musique firent inventer des rythmes nouveaux.

CHAPITRE II

LA POÉSIE ANTÉISLAMIQUE

Les plus anciennes poésies antéislamiques sont celles qui forment le recueil des sept *mo'allaqa*, littéralement les « suspendues », nom qui leur fut donné beaucoup plus tard par Hammâd er-Râwiya et d'où est sortie la légende, entièrement fausse d'ailleurs, que ces poèmes, écrits avec de l'encre d'or, étaient suspendus au fameux temple de la Mecque, à la Ka'ba. Celui qui leur a donné ce nom a simplement voulu faire allusion à la place d'honneur qui leur est accordée sur le Parnasse arabe comme un lustre est suspendu au milieu d'une salle ou plutôt comme un collier est suspendu au cou, car on les appelait aussi *es-Somoût*, « les colliers de perles ». Les poètes dont les chefs-d'œuvre ont eu l'honneur d'être ainsi groupés sont Imrou-oul-Qaïs, Tarafa, Zohéïr, Lébid, Amr ben Kolthoum, 'Antara, El-Hârith ben Hilliza (selon d'autres, les deux derniers sont Nâbigha et A'châ). A cette époque, la *qaçîda* a déjà trouvé sa forme définitive. D'après les anciennes règles rapportées par Ibn-Qotaïba, l'auteur d'une qaçîda devait commencer par mentionner les campements abandonnés; puis il se lamentait, priait

ses compagnons de s'arrêter, tandis qu'il rappelait le souvenir des habitants partis pour chercher d'autres campements et d'autres aiguades. Il abordait ensuite la partie amoureuse, se plaignait des tourments de la passion et par là attirait sur lui l'attention et l'intérêt; il racontait ses voyages pénibles et fatigants dans le désert, parlait de la maigreur de sa monture dont il faisait l'éloge et la description. Enfin il terminait par le panégyrique du prince ou du gouverneur à qui il récitait son poème, afin d'obtenir des marques de sa générosité. C'était la récompense qu'attendait l'auteur et dont il vivait.

Cette dernière règle ne s'applique naturellement pas à celui dont les œuvres sont considérées comme les plus anciennes, et que le hasard de la destinée avait fait naître sur un trône. IMROU-OUL-QAÏS, Hondodj, le roi errant, appartenait à la race de Kinda, race méridionale; ses ancêtres s'étaient créé une principauté dans le Nedjd. Son père Hodjr, qui était sévère, voulut punir son fils du penchant amoureux qui le possédait, et l'envoya garder, en qualité de berger, ses troupeaux de moutons. La révolte des Beni-Asad mit fin à la vie de Hodjr, et le poète commença une carrière aventureuse, vie de roi détrôné, cherchant les moyens de récupérer le trône paternel, qu'il ne retrouva plus jamais. Il finit par se réfugier chez Samuel, prince de Téïma, qui possédait le château d'Ablaq et était de religion juive. Vers l'an 530, l'empereur romain Justinien, qui avait pensé à utiliser ses services contre les Perses qui menaçaient les frontières, l'autorisa à venir le trouver, à la demande du prince de Ghassân, qui commandait pour les Romains la frontière de Syrie; il fit un voyage en poste — la poste des chameaux et des chevaux — jusqu'à Constantinople,

où il séjourna longtemps, attendant une place, qui ne venait pas, de la part de l'empereur déjà vieilli. Nommé phylarque de Palestine, il retournait au désert, lorsqu'il mourut à Ancyre, empoisonné, sur l'ordre de l'empereur et d'après la légende, par le don d'un manteau d'honneur, robe de Nessus qui couvrit son corps d'ulcères, pour avoir séduit une princesse. Considéré par Mahomet comme le plus excellent des poètes et leur chef, d'après une tradition, c'est lui qui le premier avait soumis le vers à des règles fixes. Quand on vint lui apprendre la mort de son père, il était occupé à boire du vin et à jouer aux dés; il continua la partie, et ce n'est que quand elle fut finie qu'il s'écria : « Je m'interdis le vin et les femmes jusqu'à ce que j'aie tué cent individus des Beni-Asad, et coupé les cheveux du front, comme trophée, à une centaine d'entre eux. » C'était un esprit fort qui n'hésita pas à jeter, à la tête de l'idole Dhou'l-Kholosa, dans la ville de Tabâla, les trois flèches du destin, parce que le sort lui interdisait de poursuivre la vengeance de la mort de son père.

A côté du poète-roi, il faut citer, comme créateur de la *qaçîda*, Mohalhil, dont le surnom a été traduit ordinairement par « le poète subtil », mais il est plus probable que c'est un sobriquet qui lui est resté de ce qu'il a employé, dans un vers, l'expression *halhaltou* pour dire « j'ai fait écho ». On ne connaît de lui qu'un petit nombre de vers.

Nabigha Dhobyani, d'une tribu originaire des environs de la Mecque, habitait les villes; on le trouve à Hira, la cité semi-persane, semi-arabe, sous le règne des rois Al-Moundhir III et Al-Moundhir IV; cette ville devint un centre littéraire d'où la poésie rayonnait sur toute la péninsule. Le successeur de ce dernier, No'man Abou-

Kabous, se fâcha contre le poète qui avait usé d'une trop grande liberté dans les vers où il flattait la reine; l'exilé alla trouver à Damas les princes rivaux de ceux de Hira, les clients de la cour de Constantinople, les Ghassanides. 'Amr ben Hârith le reçut fort bien : mais après sa mort il retourna à Hira et rentra en faveur. Après la mort de son bienfaiteur, il quitta l'entourage de l'usurpateur imposé par les Perses vainqueurs, et rentra dans sa tribu. C'est là qu'il mourut, peu de temps avant que Mahomet, par ses prédications, soulevât l'Arabie. Nâbigha était poète de cour : il se vantait de réserver aux princes l'hommage de ses compositions; mais il faisait un usage grandiose des libéralités que ses flatteries lui attiraient; présent à toutes les fêtes, il dépensait royalement.

Un poète du désert, par contre, c'était 'Antara, fils de Cheddâd, dont le nom devait être repris plus tard par les conteurs populaires du *Roman d'Antar* pour incarner le type des vertus prêtées aux paladins errants des tribus païennes. Le héros de la tribu d'Abs était mulâtre; fils d'une esclave abyssine, il avait la lèvre inférieure fendue; il dut à sa valeur personnelle la réputation qu'il acquit comme guerrier et qui lui valut de passer du rang d'esclave à celui de fils reconnu de Cheddâd. Il se trouva mêlé à la terrible guerre suscitée à l'occasion de la rivalité du cheval Dâhis et de la jument Ghabrâ; on sait que la trahison seule empêcha le merveilleux coursier de gagner la course, et que Qaïs, le chef de la tribu d'Abs, pour en tirer vengeance, mena contre ses ennemis une guerre terrible. 'Antara fut le rapsode de ces longs combats. Il chanta la bataille d'El-Farouq, où la bravoure des Absides sauva les femmes de la captivité; il avait juré de ne pas laisser de repos à l'ennemi « aussi longtemps qu'il brandirait une lance ». 'Antara périt en

combattant la tribu de Taï : il était âgé et n'avait plus la vigueur de ses jeunes ans : on dit qu'il tomba de cheval et ne put se relever à temps. Sa mort fut le signal de la paix et de la fin de cette grande guerre; malgré le désir d'Abs de venger son héros et son poète, on racheta, pour le prix de cent chameaux, le meurtre d'un de ses parents, et les poètes célébrèrent la fin de la longue lutte. Il a chanté son amante 'Abla, mais son sujet préféré fut toujours le bon combat. C'est lui qui a dit : « Nous tournoyions comme la meule tourne sur son axe, tandis que nos sabres s'écrasaient sur la tête des combattants. »

Tarafa, dont le nom était 'Amr ben el-'Abd, était encore un poète de cour; il vivait dans l'entourage du roi de Hira 'Amr, fils de Hind. Son oncle Motalammis s'appelait Djérir, fils d''Abd-el-Masih (ou d''Abd-el-'Ozza d'après Ibn Qotaïba); il fut surnommé Motalammis, « celui qui cherche avec instance », parce que, dans un vers célèbre, il avait parlé de la mouche bleue qui furète. Sa sœur Khirniq était aussi poète. Ingrat et d'esprit léger, Tarafa s'était moqué de son oncle qui avait dans un vers employé une expression impropre. « Ta langue te fera périr, » dit l'oncle. Il ne craignit pas de diriger ses moqueries contre le roi lui-même, qui inventa, pour se débarrasser de lui, de l'envoyer en mission en compagnie de son oncle Motalammis auprès du gouverneur de Bahréin. Son oncle ouvrit la lettre de créance et vit que le roi ordonnait au gouverneur de le mettre à mort. Pensant que celle qui était entre les mains de son neveu disait la même chose, il lui conseilla de l'ouvrir; Tarafa ne voulut pas rompre le cachet du roi. L'oncle eut peur et s'enfuit en Syrie; Tarafa poursuivit son voyage et fut enterré vivant à son arrivée dans le Bahréin. Il est curieux de constater que dans ses vers il s'est montré plus judi-

cieux que dans sa conduite, et qu'il est à peu près le seul des anciens poètes chez qui l'on trouve quelques réflexions, quelques maximes ou apophtegmes, tandis que les autres se laissent emporter par leur nature vive, exubérante, mais enfantine.

Zohéir ben Abi-Solmâ, de la tribu de Mouzîna, est avec Imrou-oul-Qaïs et Nâbigha Dhobyâni, l'un des trois grands poètes des tribus arabes. On ne sait lequel des trois l'on préfère ; mais l'on est d'accord pour leur donner la suprématie sur les autres. Il était d'une famille qui possédait le don de la poésie ; son beau-père Aus ben Hadjar, ses sœurs Solmâ et El-Khansâ, son fils Ka'b le panégyriste de Mahomet, se firent connaître. Il avait le caractère d'un moraliste ; ses vers se font remarquer par leur sérieux, leur tendance sentencieuse et didactique. Il estimait peu les louanges, qui ne rendent pas immortel, et surtout les louanges mensongères qu'il évitait ; il s'abstenait d'emprunter aux autres poètes des vers pour les insérer parmi les siens, et d'employer des mots difficilement intelligibles. Tel est le jugement porté sur lui par le khalife Omar qui admirait surtout, dans Zohéïr, le soin qu'il avait pris d'éviter l'emploi d'un langage *hoûchî*, c'est-à-dire inintelligible. On prétend — mais ce n'est probablement qu'une légende, comme il y en a tant à ces époques lointaines — que le prophète Mahomet rencontra le poète Zohéïr, alors âgé de cent ans, et demanda à Dieu de le protéger contre le *djinn* inspirateur de ses vers. Guerrier lui-même, il quitta brusquement sa tribu à la suite d'une injustice qui lui était faite dans le partage du butin, et se retira dans celle de Ghatafân, où il séjourna depuis lors. Il chanta la pacification qui mit fin à la longue guerre de Dâhis.

Harim, son bienfaiteur, avait juré de lui donner à

toute occasion, soit qu'il lui adressât des louanges, ou qu'il lui demandât quelque chose, ou simplement qu'il le saluât; Zohéïr fut honteux de recevoir ainsi des esclaves ou des chevaux, de sorte qu'il prit l'habitude, quand il le voyait dans une assemblée, de saluer tout le monde, sauf lui. Ce sont là délicatesses du désert, mœurs empreintes d'une noble rudesse. Plus tard les enfants de Harim diront : « Certes, tes louanges sont belles, mais nos cadeaux l'étaient aussi », et on leur répondra : « Vos dons n'existent plus, tandis que ses vers vivent encore; ce sont là des vêtements d'honneur que le temps n'use pas. »

Il avait la réputation d'un grand seigneur riche, de mœurs douces et connu pour ses scrupules religieux. On préfère ses vers parce qu'ils étaient les plus beaux, les plus éloignés de l'exiguïté, contenant le plus d'idées en moins de mots, les plus exagérés en louanges, et renfermant le plus de proverbes. El-Khansâ eut le triste devoir de prononcer l'éloge funèbre de son frère.

ʿAlqama ben Abada, surnommé El-Fahl, était de la race de Témim. Il adressa au prince de Ghassan, El-Hârith ben Djabala, un poème pour le remercier de la mise en liberté de ses compatriotes prisonniers. Ce qu'on raconte de sa rivalité avec Imrou-oul-Qaïs appartient au domaine de la légende. La comparaison de la chamelle qui le portait à travers le désert avec l'autruche fuyante est célèbre; il a dépeint l'oiseau aux grandes pattes qui s'éloigne de son nid, à la recherche de la nourriture, se repaît tranquillement des graines amères que portent les broussailles des dunes, puis, se rappelant ses œufs abandonnés, se met à courir de ses longues échasses noirâtres, dépourvues de plumes. Ailleurs il représente d'une façon saisissante les squelettes blanchâtres des chameaux morts

de fatigue dans les sables, dont la peau desséchée et ratatinée sous l'ardeur du soleil paraît noirâtre et recouvre encore en partie les os blafards.

Les *Moallaqât* ne sont pas les seules sources qui nous aient été conservées; nous avons encore les diwans (recueils de poésies rangées selon l'ordre alphabétique de la rime) des six poètes réunis par le grammairien el-Açmaʿî, conservés dans une récension due au savant arabe d'Espagne Yoûsouf el-Aʿlam de Santa-Maria, qui vivait au xie siècle, et publiés par Ahlwardt; les poésies dites *Mofaddaliyyât*, ainsi appelées d'après le nom d'El-Mofaddal ed-Dabbî qui les avait réunies en volume pour son élève le prince El-Mehdî, au viiie siècle, et dont Thorbecke avait commencé la publication; le *Djamharat Achʿâr el-ʿArab* (réunion des poésies des Bédouins), dont le nom du compilateur est supposé, mais qui est déjà cité par Ibn Rachîq au xie siècle, et qui a été imprimé à Boulaq; le *Hamâsa* ou recueil de bravoure d'Abou-Temmâm, publié par Freytag et traduit en allemand par F. Rückert; un ouvrage du même titre et du même genre compilé à la même époque (ixe siècle) par el-Bohtori, et dont un unique manuscrit se trouve à Leyde; l'*Akhbâr-el-Loçoûç* (histoires des brigands) du grammairien Sokkarî, dont un fragment a été publié par Wright, et le grand *Kitâb el-aghâni* (livre des chansons) d'Abou'l-Faradj ʿAlî el-Içfahâni, publié en vingt volumes par l'imprimerie de Boulaq, auxquels M. Brünnow en a ajouté un vingt et unième d'après les manuscrits retrouvés dans les bibliothèques d'Europe. Cette immense compilation littéraire est la source la plus importante en ce qui concerne les circonstances au milieu desquelles ont vécu les poètes des premiers siècles de la littérature arabe et dans lesquelles ils ont composé leurs œuvres. A

côté de ces textes il convient d'indiquer les poèmes des Hodhéilites, c'est-à-dire de cette tribu de Hodhéil qui vivait au sud-est de la Mecque, et dont on a des vers tant de l'époque antéislamique que des temps musulmans, réunis par le grammairien Sokkarî, et étudiés et traduits en partie par Kosegarten, Abicht et Wellhausen.

A côté du groupe des six poètes, réunis par l'admiration de leurs commentateurs, nous trouvons encore de nombreux guerriers chantant leurs exploits et leurs amours. Thâbit ben Djâbir el-Fehmî fut surnommé TÉABBATA-CHARRAN (celui qui porte le mal sous son bras) parce qu'on le vit un jour avec un couteau qu'il avait mis sous son aisselle. Comme 'Antara, il était mulâtre; comme lui, il fut paladin errant, et s'il n'est pas aussi célèbre que lui, c'est qu'il n'y eut pas de roman populaire pour transmettre son nom aux contrées éloignées.

On prétend aussi qu'il avait ramené du désert un bélier, et que ce bélier était une *ghoule*, un djinn femelle, ou bien qu'il rapporta à sa mère un sac plein de vipères; ce sont là des explications forgées après coup pour expliquer un étrange sobriquet. C'était un voleur; il forçait les gazelles à la course. Il fait allusion dans ses vers à ses aventures avec les *ghoules*; il les a vues, avec leurs deux yeux au milieu d'une tête horrible, comme celle d'un chat, avec la langue fendue, deux jambes d'avorton, comme un chien rôti vêtu d'un vêtement de bure grossière. Un homme de Thaqif, Abou-Wahb, qui était un poltron malgré sa haute taille, rencontra, un jour qu'il était vêtu d'un beau manteau, le fameux coureur, et lui demanda ce qui le rendait victorieux contre tout le monde, bien qu'il fût petit, court et malingre. « C'est mon nom, dit le brigand; quand je rencontre quelqu'un, je lui dis : Je suis Téabbata-Charran, son courage fond et

il me donne ce que je veux. » Il lui proposa d'acheter son nom moyennant le vêtement qu'il portait et le droit de prendre son propre surnom d'Abou-Wahb, marché qui fut accepté : il donna le vêtement neuf et prit en échange les haillons en loques. Mais le poète parcourut les tribus en chantant : « Quand même nous aurions changé de nom, qui donnera à Abou-Wahb la patience avec laquelle je supporte les malheurs, mon courage indomptable en face de toute adversité ? » Il était fertile en ruses et avait une ouïe singulièrement délicate. Un soir, au campement, il avertit ses compagnons que l'ennemi était proche ; et quand on lui demanda d'où il tenait cet avis, il répondit : « C'est que j'entends battre le cœur des hommes, là, sous mon pied. » Les beaux vers du Hamâsa sur la mort de ses parents sont-ils de lui ? « Sur le chemin au bas de Sala est un homme tué dont le sang ne sera pas versé impunément. » Des critiques arabes les ont attribués à Khalef el-Ahmar.

Compagnon d'aventures de Téabbata-Charran, CHANFARA, « l'homme aux grosses lèvres », très laid de visage, était un de ces coureurs célèbres qu'un cheval au galop ne pouvait atteindre. De là le proverbe fameux : Meilleur coureur que Chanfara.

En guerre avec les Béni-Salaman, il jura d'en tuer cent ; et voici comment le serment fut tenu. Chaque fois qu'il rencontrait un homme de cette tribu, il tirait sa flèche et l'atteignait à l'œil. Il arriva ainsi au chiffre de quatre-vingt-dix-neuf victimes. La tribu des Béni-Salaman songea à se débarrasser de cet ennemi importun. Asir, fils de Djaber, l'un de ses concurrents à la course, le guetta, et le surprit pendant la nuit quand il était descendu dans une gorge pour y boire. C'est ainsi qu'il périt ; mais ensuite, dit la légende, un de ses ennemis passant

auprès de son crâne et lui ayant donné un coup de pied, une esquille lui entra dans le pied et lui fit une blessure dont il mourut; de sorte que le chiffre de cent victimes fut atteint, et le serment accompli. Lui-même avait demandé à ne point recevoir de sépulture, s'il faut en croire les vers que nous a conservés le Hamâsa : « Ne me donnez point la sépulture, car il vous est défendu de me rendre ce devoir : mais c'est à toi de te réjouir, ô hyène, quand ils se chargeront de ma tête (et c'est dans ma tête que réside la plus grande partie de moi-même). » Téabbata-Charran prononça en vers son oraison funèbre.

Il est célèbre par sa grande ode, la *Lâmiyyat-el-'Arab*, c'est-à-dire le poème rimé en *l*, dont Silvestre de Sacy et Fresnel ont donné de belles traductions. On a douté que le fameux poème fût de Chanfara, on a fait remarquer que les anciens philologues arabes ne connaissent pas son existence; mais s'il n'est pas de Chanfara, il est d'un auteur vraiment bien au courant de l'ancienne vie arabe, et qui sentait souffler en lui l'inspiration des féroces habitants du désert. Il ne pourrait être, en ce cas, que de Khalef el-Ahmar.

A côté d''Antara, la tribu d''Abs peut nommer avec orgueil 'Orwa ben el-Ward; elle le considérait même plutôt comme un poète, et 'Antara comme un héros. Son père, chanté par 'Antara, avait pris part à la guerre de Dâhis. Lui-même guerroya, comme les autres. On l'appelait *'Orwa des indigents*, parce qu'il avait rassemblé une troupe de pauvres pillards aux besoins desquels il subvenait quand ils rentraient bredouilles de la razzia. Il les a chantés : « Que Dieu couvre d'ignominie le pauvre quand, enveloppé de la nuit obscure, il se glisse sur le sol tendre, habitué des écorcheries de chameaux! Que le pauvre est beau, au contraire, quand sa joue est

éclairée par la flamme du feu emprunté au voisin, qui l'illumine! S'il rencontre la mort, c'est une mort glorieuse; s'il acquiert la richesse, il s'en est rendu digne. » Il avait enlevé une jeune fille nommée Salma, l'avait affranchie et épousée; au bout de dix ans, ses parents la rachetèrent en surprenant le consentement d''Orwa, pendant qu'il était ivre. Salma le quitta en faisant l'éloge de sa générosité et de sa bravoure; mais elle n'avait pu s'habituer à s'entendre traiter d'esclave par les femmes de la tribu. Sa libéralité était sans bornes : « Pour moi, je partagerais mon corps pour nourrir mes hôtes, et je me contente de boire une eau pure. » Aussi l'a-t-on comparé au fameux Hâtim, de la tribu de Taï.

Dhou'l-Açba' el'-Adwani, dont le nom propre était Hourthan ben el-Hârith, devait son surnom de *l'homme au doigt* à ce fait qu'un de ses doigts s'était desséché par suite de la morsure d'une vipère. La tribu d''Adwân, à laquelle il appartenait, était puissante par le nombre de ses guerriers, par la célébrité d'Amir, fils de Zharib, qui avait été reconnu comme *Hakam* ou arbitre suprême par tous les Arabes de la descendance de Qaïs, par le privilège qu'elle avait de haranguer les pèlerins de la Mecque au moment du retour et de leur concéder la permission de rentrer dans leurs tribus. Cette prospérité déchut à la suite de luttes intestines, et ce fut la ruine de sa tribu qui inspira les élégies de Dhou'l-Açba'. « Les soutiens de la tribu d''Adwân étaient semblables aux serpents qui rampent sur la terre; ils ont voulu s'élever à l'envi les uns des autres, ils ont rencontré le néant. » Il atteignit un âge très avancé; ses quatre gendres, craignant qu'il ne tombât en enfance, essayèrent de l'empêcher de dissiper son avoir; mais il leur répondit : « Si vous prétendez que j'ai vieilli, sachez qu'on ne

m'a jamais considéré comme un fardeau ni comme un être stupide ou imbécile. Pourquoi donc me calomnier ainsi? » Et dans une autre pièce de vers : « Ne t'étonne point, Omâma, de ces événements : c'est la fortune et le destin qui nous ont accablés. » Omâma était sa fille, poète elle-même, qui déplora également la destruction de la puissance d''Adwân : « Ils se sont passé entre eux une coupe; malheur à ceux qui ont bu! ils ont péri, ils se sont réfugiés dans les déserts.... » Dans les conseils qu'il adressa à son fils Oséïd (le lionceau), il se crée un noble idéal du guerrier arabe : « Sers-toi de tes biens noblement; rends-toi le frère des hommes généreux toutes les fois que tu pourras former avec eux des liens de confraternité. N'oublie jamais, quelque grande que soit la distance, ce que tu dois au frère de ton frère ou au pauvre. Précipite-toi dans les batailles lorsque les héros les plus intrépides refuseraient de charger; et lorsqu'on t'appelle pour une affaire importante, prends son fardeau tout entier sur toi. »

Qotba ben Aus el-Hadira se prit de bec avec Zabbân ben Sayyâr et échangea des satires avec lui; c'est même son adversaire qui l'avait surnommé El-Hâdira (le gros, le ramassé) et ce sobriquet lui resta : « On dirait que tu es une femme aux épaules grosses, aux flancs maigres ». C'était à l'occasion de la chasse; le soir Zabbân se mit à part pour faire rôtir le gibier; alors Hâdira l'interpella : « Tu abandonnes ton compagnon d'expédition; tu ne songes qu'à ta bouche dans les ténèbres. » Piqué, Zabbân répondit par le vers où il le comparaît à une « femme aux fortes épaules ». Et ils continuèrent à se rejeter la balle.

'Abid ben el-Abras, de la tribu d'Asad, vivait à la cour de Hira et était en rapport avec Nâbigha Dhobyâni. Par-

venu à un grand âge, dit-on, il fut mis à mort par le roi Moundhir, fils de Mâ-Essemâ, comme sacrifice sur le tombeau de deux amis du roi, qu'il avait fait enterrer vivants jadis, dans sa colère. Le roi avait juré de faire mettre à mort le premier qui se présenterait à lui le second jour du deuil annuel qu'il s'était imposé, et de nourrir de son sang les corbeaux. Le poète demanda qu'on le fît mourir après qu'il se serait enivré de vin. Cette coutume barbare dura jusqu'au moment où le roi, vaincu par la générosité d'un certain Hanzhala, de la tribu de Taï, qui avait demandé un délai et promis de revenir, revint à temps pour remplir sa promesse et délivrer son garant qui allait être mis à mort à sa place. Depuis cette aventure Moundhir supprima les sacrifices sanglants. 'Abid était pauvre et n'avait aucune fortune : un jour qu'il menait à l'abreuvoir le troupeau de sa sœur Mawiya, il fut repoussé par un homme qui le frappa au front; le pauvre diable s'en retourna tout triste et s'endormit à l'ombre des arbres. Il se réveilla poète; un génie était venu le visiter pendant son sommeil et lui avait placé dans la bouche une boulette de poésie.

Hatim, de la tribu de Taï, est universellement connu par sa générosité sans bornes. Lorsqu'arrivait le mois sourd (Rédjeb), respecté par les païens de Modar, il faisait tuer dix chameaux par jour et en nourrissait ses hôtes. Les poètes El-Hotaï'a et Bichr ben Abi-Khâzim reçurent l'hospitalité chez lui. Il avait perdu son père de bonne heure; recueilli par son grand-père Sa'd ben el-Hachradj, il lui joua le mauvais tour de distribuer à une caravane de poètes qui passait tout le troupeau de chameaux qu'il était chargé de garder. L'ambition d'être reconnu le plus généreux des hommes l'avait poussé à cet acte d'extravagance. Son grand-père ne put lui par-

donner ce coup ; il fit plier ses tentes et abandonna Hâtim seul avec une esclave qu'il lui avait donnée, sa jument et son poulain. C'est alors qu'il prononça ces vers magnifiques : « Je n'ai pas souffert du départ de Sa'd avec sa famille, lorsqu'il m'a laissé seul au logis, séparé de mes proches. En prodiguant ma fortune, je me suis acquis impétueusement de la gloire, au moment où la guerre montre ses hideuses dents tordues. »

Le tombeau de Hâtim était entouré de pierres dressées en face les unes des autres, comme si c'étaient des pleureuses. C'est là qu'Abou'l-Khaïbari, un certain soir, interpella Hâtim mort et lui demanda de le régaler. Au matin il trouva sa chamelle égorgée, dont ses compagnons se régalèrent ; puis le fils de Hâtim vint lui raconter que son père lui avait, en songe, ordonné de lui restituer de son troupeau la chamelle qu'il avait dû égorger pour ne pas faillir à la réputation de son hospitalité.

Et tant d'autres : Laqit ben Ya'mour, de la tribu d'Iyâd, qui fréquentait les vastes plaines de la Mésopotamie, composa une longue ode pour prévenir ses compagnons des embûches du roi de Perse Chosroès, qui voulait débarrasser les rives de l'Euphrate de la présence gênante de ces maraudeurs ; mais ceux-ci ne crurent pas en l'avertissement de leur poète, et ils furent surpris et massacrés. Aus ben Hadjar, de la tribu de Témîm, était de la province lointaine du Bahréïn ; rapsode ambulant, on le vit parcourir l'Arabie du Nord et les contrées de l'Euphrate, où l'attirait la cour des rois de Hira. Ses poésies, dont nous n'avons plus que des fragments, sont remplies de descriptions de scènes de chasse et d'armes de toute espèce. Au cours d'un voyage, il fut précipité en bas de son chameau et se

brisa les deux jambes; soigné par Fodâla ben Kilda, qui vint planter sa tente à l'endroit même où il était tombé, et par sa fille Halîma, il leur consacra, par reconnaissance, des poésies qui nous ont été conservées.

Une figure historique intéressante est celle d'Omayya, fils d'Abou'ç-Çalt, un Mecquois né à Taïf, « qui avait lu les livres et suivait les doctrines judéo-chrétiennes », et qui pourtant resta païen jusqu'à sa mort, en 630, huit ans après l'hégire. Vers l'an 572, lui ou son père avait fait partie d'une députation envoyée par les Qoréïchites au roi du Yémen Séïf ben Dhî-Yezen, et il lui avait adressé en vers des félicitations pour sa victoire sur les Abyssins. En général, les poésies d'Omayya roulaient sur des sujets religieux empruntés au fond commun des idées juives et chrétiennes; on peut le considérer comme un précurseur de Mahomet; c'est lui qui, dans ses vers, avait appelé le jugement dernier le « Jour de la déception mutuelle », *yaum et-téghâboun*, expression qui a passé dans le texte du Koran (chap. 64). Il donnait à Dieu des noms étranges qui n'avaient jamais frappé l'oreille des Arabes : il l'appelait tantôt *siltît*, « l'empereur », et tantôt *taghrour*, « porte-couronne » (perse *taka-barâ*). Il portait un cilice par dévotion; il a mentionné dans ses vers les prophètes de l'Ancien Testament et les *hanîfs*, secte d'Arabes qui vivaient selon la religion d'Abraham et d'où est sorti l'islamisme. Il interdisait l'usage du vin et ne croyait pas aux idoles. Les musulmans prétendirent plus tard qu'il aurait désiré que Dieu l'élût pour son prophète, et qu'à ce titre il jalousa Mahomet, contre qui il composait encore des satires en 624.

El-A'cha s'appelait de son vrai nom Méïmoûn ben Qaïs; il était né dans cette contrée éloignée du Yémâma, au midi du Nedjd, qui borde le grand désert inaccessible

du Dahnâ; c'est là, dans le village de Manfoûha, que l'on montrait son tombeau. Il alla porter ses louanges rétribuées à travers toute l'Arabie, depuis le Hadramaut jusqu'à Hira, près de l'Euphrate; ses moqueries versifiées le rendaient la terreur de ses adversaires. Il était monothéiste et croyait à la résurrection et au jugement dernier; ses idées avaient été influencées par ses amis chrétiens, soit par les 'Ibâds de Hira, chez lesquels il venait acheter du vin, soit par son ami l'évêque de Nedjrân dans le Yémen. On loue dans ses vers la variété des mètres, l'art du panégyrique et de la satire : on a cité ses descriptions du vin et de l'onagre. L'ode dans laquelle il a chanté la mission de Mahomet est devenue célèbre dans tout l'Orient. Son père Qaïs avait été surnommé *Qatîl el-djoû'*, « mort de faim », parce que, étant entré dans une caverne pour s'y mettre à l'ombre, une roche se détacha de la montagne et boucha l'entrée de la grotte, de sorte qu'il ne put en sortir et qu'il y périt de faim.

Quant à son fils, il est placé au rang des grands poètes : Silvestre de Sacy estimait qu'il méritait d'aller de pair avec les auteurs des Mo'allaqât, et les Arabes, parlant de leurs meilleurs poètes d'avant l'islamisme, le comparaient à Imrou-oul-Qaïs, à Nâbigha et à Zohéïr. Il a chanté dans ses vers Horaïra, qu'il aimait et qui était une esclave noire; elle avait une belle voix et son maître la faisait chanter pour son plaisir. Il se rendait tous les ans à la foire d''Okâzh; il eut l'occasion d'aider, par les louanges qu'il lui adressa pour reconnaître son hospitalité, un certain Mohallek, qui était pauvre, à trouver des maris pour ses huit filles. Une fois qu'il s'en retournait chez lui chargé de présents, il craignit d'être dépouillé par les Beni-'Amir, dont il avait à traverser le territoire. Il demanda à 'Alqama, fils d'Allatha, de le pro-

téger; celui-ci s'engagea à le défendre contre les hommes et les djinns. El-A'cha lui demanda s'il promettait de le défendre aussi contre la mort, ce qu''Alqama refusa. Mais 'Amir, fils de Toféïl, lui promit de le protéger même contre la mort. « Comment cela? lui demanda A'cha. — Si tu viens à mourir, lui répondit 'Amir, pendant que tu seras sous ma protection, je payerai à ta famille l'amende qui est le prix du sang. » A'cha fut satisfait de cette réponse, mais non son premier protecteur évincé : « Si j'avais su, dit alors celui-ci, ce qu'il demandait de moi, je le lui aurais accordé. »

Parmi les poètes des villes, il faut citer Qaïs, fils d'El-Khatîm, qui habitait Yathrib, ville qui plus tard prit le nom de Médine, qu'elle porte encore aujourd'hui. Il est célèbre par la vengeance qu'il poursuivit contre le meurtrier de son père et de son grand-père et par la guerre qu'il suscita à cette occasion entre les tribus d'Aus et de Khazradj. C'était un bel homme, aux sourcils se rejoignant, aux grands yeux noirs, aux lèvres rouges, aux dents éclatantes de blancheur. Hassân ben Thâbit avait conseillé à la poétesse El-Khansâ de l'attaquer par ses satires : « Je n'attaque jamais personne, répondit-elle, sans l'avoir vu. » Elle vint visiter Qaïs un jour; elle le trouva couché par terre dans une chambre; elle le fit lever en le poussant du pied, le fit avancer et reculer, de sorte que Qaïs s'écria : « On dirait qu'elle examine un esclave avant de l'acheter au marché! » Puis il se recoucha et se rendormit : « Jamais je n'attaquerai un homme pareil! » dit El-Khansâ. Il mourut d'une flèche à la guerre.

La coutume de pleurer les morts et l'industrie des pleureuses attitrées enfantèrent l'élégie destinée à célébrer le panégyrique des défunts (*marthiya*), et qui fut, comme cet office des obsèques, réservé aux femmes. Le poème

commence par la représentation du deuil ressenti, des larmes dont la pleureuse ne peut arrêter le cours, puis continue par l'exposition des vertus du défunt qui engendrent le regret cuisant de ne plus le posséder; et ce sont les principales vertus des Arabes païens, la vaillance et la générosité, qui forment la base de ces éloges; enfin vient l'appel à la vengeance. C'est par la composition d'élégies de ce genre que EL-KHANSA se rendit célèbre. Son nom était Tomâdhir; le surnom sous lequel on la connaît signifie « la vache sauvage, au museau écrasé ». Elle était mariée; elle le fut d'abord à Mirdâs, fils d'Abou-'Amir, puis après sa mort à 'Abdallah, fils d''Abd-el-'Ozza. Elle célébra la mort de ses deux frères, Mo'âwiya et Sakhr, le second, poète lui-même, tué au cours d'une razzia.

Poètes juifs et chrétiens.

Dans les villes du nord du Hedjaz habitaient des Juifs, qui peut-être avaient quitté la Palestine au moment des guerres sous Titus et Adrien; mais la tradition locale fait remonter leur émigration jusqu'aux temps qui suivirent la mort de Moïse, et dit qu'à la conquête romaine les Qarizha, les Hadal et les Nadhîr vinrent rejoindre leurs coreligionnaires. Ces colonies avaient été un centre de propagande religieuse, et des tribus arabes s'étaient affiliées à elles. Elles n'avaient conservé que leur religion; leur langue était devenue purement arabe. Elles se mirent à chanter à la façon des nomades, et eurent leur plus grand poète dans la personne de SAMAUAL (Samuel), petit-fils d'Adiyâ. C'était un grand seigneur, qui habitait le château d'Ablaq, qu'on appelait l'unique,

auprès de la ville de Téïma. Ce château avait été élevé par son grand-père, qui y avait fait creuser un puits. Les Arabes y venaient et y tenaient un marché. Samaual est célèbre par sa fidélité à la foi jurée, qui lui fit livrer son propre fils pour Imrou-oul-Qaïs. Le roi poète, déchu de sa splendeur, s'était réfugié chez lui et lui avait demandé de le recommander aux rois de Ghassân, qui intéresseraient l'empereur romain de Constantinople à sa cause. Il lui avait donné un guide pour le conduire en Syrie. Lorsque El-Hârith ben Zhâlim, envoyé par El-Moundhir pour s'emparer des trésors d'Imrou-oul-Qaïs confiés à Samaual, vint assiéger le château, il s'empara du fils du prince juif, qui chassait dans les environs. « Je ne rendrai jamais l'argent qui m'a été confié, dit le fidèle dépositaire »; et son cruel ennemi fit couper en deux son fils par le milieu du corps. Samaual chanta alors : « J'ai gardé fidèlement les cuirasses du Kindite,... j'ai été fidèle, alors que tant de gens trahissent. »

Parmi les coreligionnaires de Samaual, on peut citer Er-Rabi, fils d'Abou'l-Hokaïk, qui se battit vaillamment à Bouât à la tête de sa tribu, et dont les fils furent de violents adversaires du Prophète. Il se mesura avec Nâbigha dans ce jeu poétique où l'un des interlocuteurs disait l'hémistiche d'un vers tandis que le second complétait impromptu le sens et la rime par un second hémistiche.

A côté du judaïsme, le christianisme avait fait des prosélytes en Arabie. La Syrie, où les Arabes du Nord conduisaient d'incessantes caravanes, était couverte d'églises et de couvents; en Mésopotamie la population était chrétienne. Les princes de Ghassân à Damas professaient cette croyance; les Lahmides à Hira l'adoptèrent également. Les vers d'un poète comme Omayya-ben-

Abi'ç-çalt qui, sans être chrétien lui-même, propageait sous la tente les idées dominantes puisées dans les livres judéo-chrétiens, avaient beaucoup fait pour répandre ces idées dans l'Arabie.

Dans la ville de Hira, qui comptait une population mélangée d'éléments araméens et arabes, les 'Ibâds formaient le fond même de la population primitive, à côté des Arabes de la tribu de Tanoûkh, moitié bédouins, moitié cultivateurs, qui s'étaient emparés du pays, et des *Ahlâf*, protégés ou clients venus se réfugier là de toutes les parties de l'Arabie; or ces 'Ibâds étaient chrétiens; ils avaient, avec quelques juifs, monopolisé le commerce du vin produit par la contrée riveraine de l'Euphrate, et allaient porter cette denrée, à travers les déserts, dans les villes et les campements des Arabes, intrépides buveurs. 'Antara parle d'un héros du désert qui faisait, à force de boire, « tomber les drapeaux des marchands de vin », allusion à ce fait que ceux-ci élevaient un drapeau sur leur tente pour annoncer leur marchandise; la chute de ce drapeau indiquait que leur provision était épuisée. Déjà les idées religieuses du poète El-A'cha avaient été influencées par les conversations qu'il avait eues avec ces marchands de vin, porteurs de la bonne parole. Ces chrétiens, qui probablement appliquèrent les premiers à la langue arabe les caractères de l'écriture syriaque, comptaient des poètes dont le plus célèbre était 'ADI BEN ZÉÏD. Il appartenait à une ancienne famille de Hira qui occupait une grande position dans cette ville; son père avait été élevé à la cour persane des Sassanides à Ctésiphon; dans l'interrègne entre No'man Ier et Al-Moundhir, on l'avait choisi pour gouverner la ville; il continua à l'administrer sous le second de ces rois. Comme son père, 'Adi fut élevé à la persane; bien vu du

Roi des rois, il fut envoyé en ambassade à Constantinople et passa par Damas où il composa sa première poésie. A son retour, son père était mort; mais le poète avait horreur des fonctions officielles; il préféra rester indépendant et libre, et courir entre Hira et Ctésiphon, en chantant les délices du vin. Il contribua à faire monter sur le trône No'man, fils d'Al-Moundhir; mais les Beni-Marina, qui avaient vu évincer leur candidat, jurèrent sa perte; ils le dénoncèrent comme ayant parlé avec mépris du roi, qui lui devait quelque peu sa couronne; celui-ci l'attira sur son territoire et le fit jeter en prison. Le roi de Perse voulut prendre sa défense; mais quand son envoyé arriva à Hira, il trouva le poète assassiné dans la geôle. Les vers bachiques d''Adi ben Zéïd firent plus tard les délices du khalife oméyyade Wélîd II.

La prose.

Il ne nous est rien resté de la prose de ces époques anciennes, parce qu'elle n'était pas écrite et qu'on ne lui accordait pas assez d'importance pour qu'elle méritât cet honneur. On peut se faire une idée, par les recherches des philologues arabes, de ce que devait représenter cet état très primitif : les récits des veillées, *samar*, sous la tente des nomades, les contes que déjà des conteurs de profession allaient colporter de ville en ville, comme le Mecquois Nadr ben Hârith, qui avait appris à Hira les belles légendes que les Perses racontaient de leurs anciens rois, et s'était fait une célébrité qui contrebalança un moment celle que Mahomet devait aux récits du Koran empruntés à la Bible; la bataille de Bedr mit fin

au développement de cette contremine dangereuse. Les récits légendaires et fort peu historiques des *journées* des Arabes, de ces grandes batailles livrées au désert, les proverbes collectionnés plus tard par les philologues, et provoqués par des événements déjà oubliés, incompréhensibles souvent et expliqués par des commentaires inventés de toutes pièces, enfin les allocutions par lesquelles on se flattait d'agir sur la pensée de ses semblables, forment les éléments d'un art littéraire dont nous ne possédons aucun document, mais qui devait se développer considérablement par la suite.

CHAPITRE III

LE KORAN

D'une famille pauvre et peu considérée, Mohammed, qui avait débuté par accompagner en Syrie les caravanes de la Mecque, avait trouvé la fortune dans son mariage avec Khadidja. De son temps deux sectes religieuses, en dehors des religions judaïque et chrétienne dont nous venons de voir le développement, s'étaient implantées en Arabie. L'une est celle des Rakoussia, l'autre celle des Hanîfs. La première se rattache indubitablement aux mandaïtes ou chrétiens de saint Jean-Baptiste, que le moyen âge a connus sous le nom de Sabiens et qui vivent encore en communauté dans la basse Mésopotamie; c'étaient des Ebionites, vénérant le Précurseur, antérieurs au mouvement gnostique. Les Hanîfs étaient des Esséniens qui s'imaginaient pratiquer, sous le nom de religion d'Abraham, un judaïsme purifié de pratiques rituelles et laissant de côté la lecture des textes sacrés. C'est dans le sein de cette société de Hanîfs que l'Islamisme s'est formé. Mohammed disait de lui-même qu'il était un hanîf, comme ceux que l'on connaissait à la Mecque, à Taïf et à Yathrib. Par hanîf,

il faut entendre monothéiste et ennemi de l'idolâtrie ; et quand Mohammed commença ses prédications, les Mecquois lui dirent qu'il était devenu sabien. Ces hanîfs colportaient un livre qui s'appelait les *Çohof* ou rouleaux d'Abraham. Peu d'années avant la mission du prophète, un missionnaire de cette secte était venu dans le Hedjaz, pour prêcher le monothéisme d'Abraham, et il avait rencontré des adeptes. Ces rouleaux furent plus tard déclarés faux par Mohammed. Maintenant ces rouleaux étaient-ils vraiment un livre, comme l'a cru Sprenger, ou bien ne faut-il voir dans cette expression qu'une vague appellation désignant peut-être la Bible des Israélites? Quoi qu'il en soit, ces chrétiens de saint Jean et ces hanîfs avaient, au milieu du polythéisme de la péninsule arabique, préparé le terrain où allait réussir la prédication du monothéisme islamique.

Quant aux Juifs, qui habitaient dans les principales villes et avaient converti à leur culte certains chefs de tribu, et aux chrétiens de Syrie et de Mésopotamie dont la propagande avait été singulièrement favorisée par un poète comme Omayya ben-Abi'ç-Çalt, en contant les épisodes de la Bible dans les campements bédouins, leur influence est indiscutable.

Le Koran a été révélé par pièces et morceaux, et l'état dans lequel il nous a été transmis ne rend que faiblement compte de la manière dont il a été composé, car les chapitres ou *sourates* ont été, lors de la rédaction définitive sous le khalife ʿOthmân, rangés par ordre de longueur (à l'exception du premier), ce qui est un procédé tout à fait artificiel.

Mohammed, dit le Koran, recevait ses inspirations du Saint-Esprit, qu'il considérait comme un ange et que plus tard, dans les chapitres révélés à Médine, il appela du

nom de l'archange Gabriel, qu'il prononçait Djabrîl. Dans les extases où se produisait l'inspiration, il croyait voir le visage de l'archange et quand on lui demandait à qui il ressemblait, il citait un jeune homme de la tribu de Kelb qui s'appelait Dihya ben Khalifa. C'était toujours par petites parcelles que la révélation se produisait, par versets isolés ou par groupes de quelques versets; quand la révélation était terminée, Mahomet appelait un de ses secrétaires, surtout 'Abdallah ben Sa'd ben Abi-Sarh, pour écrire les mots sous sa dictée, et faisait ranger la feuille écrite à telle ou telle place.

Le nom de sourate est hébreu, il signifie une rangée de pierres dans un mur, et par analogie une ligne d'écriture. Koran veut dire lecture; *fourqân*, nom qu'on lui donne aussi, signifie (dans les langues sémitiques autres que l'arabe) « affranchissement, délivrance » de la « révélation ».

Le style du Koran est très différent selon les époques de la vie du prophète où se sont produites les révélations. Sa caractéristique principale est d'être écrit tout entier en prose rimée, très sensible dans les premières sourates, où les versets sont très courts, et qui n'est plus marquée, dans les longs chapitres révélés à Médine, que par la *pause* terminale du verset, qui rime par assonance avec les autres pauses. En outre il ne faut pas perdre de vue que l'arrangement actuel des chapitres est tout à fait artificiel. On sait comment la compilation en a été faite. Les auditeurs du Prophète avaient commencé par se fier à leur mémoire pour retenir le texte des révélations dont ils étaient témoins, puis ceux qui savaient écrire les tracèrent en caractères antiques sur des feuilles de palmier, sur des peaux d'animaux tannées, ou sur des os desséchés. Lorsque le Prophète mourut et qu'on vit que

l'heure du jugement dernier s'éloignait toujours de plus en plus (car la croyance des premiers musulmans, comme celle des premiers chrétiens, était que les jours étaient accomplis et que la grande résurrection allait venir), que, d'autre part, les guerres civiles et les expéditions sur les frontières étrangères se multipliaient, et que la mort enlevait nombre de ceux qui savaient tout ou partie du Koran par cœur, on eut peur de voir la parole de Dieu disparaître entièrement, et l'on réunit tous ces fragments épars; Zéïd ben Thâbit, disciple de Mahomet, fut chargé par le premier khalife, Abou-Bekr, de rassembler tout ce qu'on pouvait retrouver du texte sacré, et d'en former un volume; les chapitres furent alors, sans égard pour leur ordre historique, rangés par ordre de longueur, d'abord les plus longs, précédés de la *Fâtiha* ou court chapitre de sept versets qui ouvre le livre, puis les plus courts. Or ceux-ci sont les plus anciens, ayant été révélés à la Mecque avant l'émigration, tandis que les longs chapitres placés en tête de l'ouvrage sont pour la plupart de l'époque où le Prophète, devenu chef d'armée et d'État, commandait à Médine les troupes qui devaient lui donner promptement la capitale religieuse de l'islamisme. Cette rédaction de Zéïd peut être considérée comme définitive; car, quelques vingt ans plus tard, on en fit une nouvelle récension, qui porta plutôt sur des détails de langue et de grammaire que sur l'ordonnancement général du texte.

Le style du Koran n'est pas uniforme, et ne saurait l'être. L'expression de la pensée est purement sémitique, et se rattache étroitement à cette longue série historique de documents émanés de source hébraïque, depuis les antiques versets de la Tôra jusqu'à l'Évangile, en passant par l'inspiration prophétique qui gravitait autour de

Jérusalem. Les phrases sont découpées en versets, d'abord très courts, puis très longs : le caractère de prose rimée est donné par les allitérations qui marquent la fin de chaque verset. Les chapitres se rangent en deux grandes classes, selon qu'ils ont été révélés à la Mecque ou à Médine : les premiers sont ceux de la prédication avant l'émigration, les seconds ceux qui ont suivi l'hégire.

Au début, le souffle est court, parce que l'inspiration est intense, les adjurations pathétiques; Dieu parle, et l'homme disparaît. Mahomet s'y montre dans son caractère de prophète; il n'est pas encore l'homme d'État, le législateur qui crée une société nouvelle; il n'a pas pour objet de donner à ses compatriotes un code, mais de les initier au culte du Dieu unique. On n'y trouve rien de rituel, aucune mention de lois sociales. Mahomet invite ses auditeurs à croire à l'évidence de leur aperception de l'univers, il leur demande d'admirer les merveilles de la nature, les étoiles, le soleil, la lune, « tous signes de la puissance de Dieu, si seulement vous voulez le comprendre »; ou bien il raconte les malheurs survenus aux anciennes générations qui n'avaient pas cru à la mission des prophètes, légendes où viennent se confondre des fables rabbiniques et d'anciennes traditions nationales relatives aux tribus disparues d'ʿAd et de Thamoûd.

Dans les plus anciennes *sourates* de la Mecque, les phrases ont un enchaînement rythmique, mais non un mètre régulier; des formes prosodiques ne se rencontrent que très rarement et dans de courts passages. L'expression de la pensée est ramassée sur elle-même, et la plupart du temps très vague et incomplète. Mais le discours est fier et passionné; on sent que le Prophète emploie toutes ses forces à essayer de convaincre les indifférents

de la réalité de sa mission ; la véhémence de l'expression transperce même le pâle manteau dont la voile la traduction dans nos langues analytiques. C'est d'un poète autant que d'un prédicateur, selon la fine remarque de Stanley Lane-Poole. Son grand argument pour exhorter à faire le bien et à craindre Dieu, c'est le jour du jugement; et pour récompenser les croyants, ce qu'il fait luire à leurs yeux, c'est l'espoir du paradis. « Lorsque le ciel se fendra, que les étoiles seront dispersées, que les mers confondront leurs eaux, que les tombeaux seront renversés, l'âme verra ses actions anciennes et récentes.... Les justes seront dans le séjour des délices, mais les prévaricateurs dans l'enfer. » Ses imprécations contre ses ennemis sont terribles; mais il ne faut pas oublier que dans tout le Koran c'est Dieu qui parle, et que le prophète n'est que l'intermédiaire de la révélation. Les sentiments féroces de l'Arabe du désert s'y dévoilent franchement, sans nulle hypocrisie qui en cache la barbarie. La malédiction adressée à son oncle Abou-Lahab est célèbre : « Que les deux mains d'Abou-Lahab périssent, et qu'il périsse lui-même. »

Dans une seconde catégorie des chapitres de la Mecque, les adjurations « par le soleil et sa clarté, par la lune quand elle le suit de près, par le ciel et celui qui l'a bâti » ont presque disparu; c'est la formule « par le Koran! » qui les remplace. Le discours commence par la déclaration : « Ceci est la révélation de Dieu », et pour qu'il n'y ait pas de doute sur la provenance des paroles émises par la bouche du Prophète, celui-ci met en tête l'ordre qu'il a reçu de la divinité sous cette forme : « Dis! » L'histoire des anciens prophètes hébreux, tirée de l'Haggada juive au moyen de communications verbales obtenues des Juifs qu'il avait fré-

quentés, est la principale preuve que Mahomet donne de sa mission; rien d'étonnant que, par cette voie indirecte, cette histoire soit inexacte et légendaire.

Une troisième période, celle de l'argumentation, se fait remarquer en ce que la langue est devenue plus prosaïque. Le seul trait nouveau est la réponse que fait le Prophète à cette « génération mauvaise et adultère » qui a l'outrecuidance de demander un miracle pour preuve de sa mission. Le miracle, dit-il, est partout : « Pourquoi demander un miracle, quand toute la nature est miracle? Je ne suis là que pour avertir. » Enfin il convient de donner une place à part à tous les versets où le nom donné à Dieu est « er-Rahmân » (le Miséricordieux), le même nom que portait la divinité païenne de certaines tribus.

La seconde partie comprend les vingt-quatre chapitres composés pendant les dix années passées à Médine après la fuite. L'enthousiasme se calme, le prédicateur devient légiste, homme d'État. Il enseigne, il explique; il n'a plus à subjuguer ni à convaincre, l'esprit de ses adeptes est tout formé; ils croient, et la foule grossissante de ses disciples montre à ses ennemis sceptiques qu'il y a chez lui une force naissante avec laquelle il faudra bientôt compter. Le caractère poétique du style disparaît, ce n'est plus qu'une longue prose, avec des répétitions constantes, destinées à faire pénétrer quelques idées simples dans les cerveaux les plus rebelles. Ses allocutions, qui commençaient à la Mecque par la formule : « O hommes! », débutent maintenant par la formule initiale : « O vous qui croyez.... » et quand il s'adresse à ses adversaires : « O Juifs! » ou bien : « O hypocrites! » Le style général est lourd et diffus, les versets sont très longs. Les chapitres sont composés de harangues frag-

mentaires et de phrases détachées; néanmoins on rencontre parfois des passages d'une beauté et d'une élévation de pensée et d'expression véritablement remarquables. Les principes de la réglementation religieuse, civile et pénale de la nouvelle société sont presque tous contenus dans trois des plus longs chapitres, les second, quatrième et cinquième, qui forment à eux seuls près d'un dixième de la totalité du livre sacré.

Le texte du Koran, à n'en pas douter, n'avait point été rassemblé du vivant du Prophète ; seuls quatre disciples, Obayy ben Ka'b, Moâd ben Djabal, Zéïd ben Thâbit et Abou-Zéïd Ançâri, en avaient réuni des collections plus ou moins complètes. La lutte contre le faux prophète Moséïlima avait conduit à la mort nombre de ceux à la mémoire de qui le texte était confié, lorsque Abou-Bekr, sous l'impulsion d'Omar, qui avait vu de ses yeux disparaître ces précieux témoins, ordonna de réunir ce qu'on pouvait rassembler de textes écrits, et il confia cette mission à Zéïd, que Mahomet avait eu pour secrétaire. Omar, qui eut la haute main sur cette rédaction, n'y admit que les passages écrits, corroborés par la déclaration affirmative de deux témoins; c'est dire que bien des fragments de la révélation, qui ne pouvaient s'appuyer sur ces deux ordres de preuves, bien que peut-être authentiques, ne furent pas admis; c'est ce qui permit plus tard aux Chiïtes de prétendre que le texte sunnite était incomplet, et qu'on en avait retranché tout ce qui avait rapport à la mission providentielle d''Ali et de sa famille. Ce recueil n'avait rien d'officiel, et ce qui le prouve, c'est qu'à la mort d'Omar il devint la propriété de sa fille Hafça.

Pendant les guerres d'Arménie et d'Azerbaïdjan, les soldats venus de l'Irak et ceux de la Syrie disputèrent sur la vraie manière de lire le Koran; leur chef Hodhaïfa

soumit la question au khalife ʿOthmân, qui chargea Zéïd ben Thâbit et quelques autres Qoréïchites de rédiger un texte définitif. Cette commission fit réunir tous les exemplaires existants, mais reconnut comme base celui d'Abou-Bekr, conservé par Hafça; une fois le travail terminé, ʿOthmân fit détruire tous les textes, à l'exception de celui d'Abou-Bekr, qui d'ailleurs ne tarda pas à être détruit à son tour par Merwân, gouverneur de Médine; de sorte que toutes les copies du Koran répandues aujourd'hui dans le monde musulman sont, sans aucune exception, la reproduction de celle d'ʿOthmân.

Mahomet, qui n'aimait pas les poètes païens et qui craignait toujours que ses adeptes ne l'abandonnassent pour retourner écouter les chants rhytmés qui avaient bercé leur enfance, trouva des poètes pour célébrer ses louanges. Lébid a un de ses poèmes comptés parmi les Moʿallaqât. Il appartenait à une famille considérée des Beni-Djaʿfar; son père Rébiʿa avait mérité, par sa générosité, le surnom de *Rébiʿa des indigents*; né vers l'an 560, il vécut très âgé, jusqu'au commencement du khalifat de Moʿâwiya, vers 661; la légende prétend qu'il vécut cent quarante-cinq ans. Il entendit la prédication de la Mecque, mais n'en fut nullement touché; lorsque Mahomet se fut retiré à Médine, ʿAmir, oncle de Lébid, qui devait à ses prouesses le sobriquet de Jouteur des lances, tomba malade et envoya son neveu consulter le Prophète sur son cas; c'est alors que Lébid entendit réciter le Koran, et cette récitation, faite avec l'aspect sérieux et sombre des gens convaincus, fit la plus profonde impression sur son esprit. On cite même le passage qui entraîna son adhésion définitive à la nouvelle religion :

« Ce sont eux qui ont acheté l'erreur avec la monnaie de la vérité, mais leur marché ne leur a point profité : ils

ne sont plus dirigés dans la droite voie. Ils ressemblent à celui qui a allumé du feu; lorsque le feu a jeté sa clarté sur les objets d'alentour et que Dieu l'a enlevée soudain, laissant les hommes dans les ténèbres, ils ne sauraient voir. Sourds, muets, aveugles, ils ne peuvent plus revenir sur leurs pas. Ils ressemblent à ceux qui, lorsqu'un nuage gros de ténèbres, de tonnerre et d'éclairs, fond du haut des cieux, saisis par la frayeur de la mort, se bouchent les oreilles de leurs doigts, à cause du fracas du tonnerre, pendant que le Seigneur enveloppe de tous côtés les infidèles. Peu s'en faut que la foudre ne les prive de la vue; lorsque l'éclair brille, ils marchent à sa clarté; et lorsqu'il verse l'obscurité sur eux, ils s'arrêtent. Si Dieu voulait, il leur ôterait la vue et l'ouïe, car il est tout-puissant. O hommes! adorez votre Seigneur, celui qui vous a créés, vous et ceux qui vous ont précédés; peut-être le craindrez-vous. »

Après la mort de son oncle il accompagna à Médine une députation de sa tribu et se convertit alors publiquement; devenu musulman, il n'attacha plus aucun prix à ses poésies, et n'en parla plus que malgré lui. Ce qu'il admirait le plus dans le nouvel ordre de choses, c'est l'organisation de la société qu'il voyait succéder à la vie de misère, de luttes et de rapines qui avait été jusque-là le lot des Arabes de la tente; il trouvait admirable qu'il y eût « une force publique établie pour protéger les hommes les uns contre les autres, des maisons de secours d'où un employé sortant avec des besaces, distribue la subsistance à ceux qui ont besoin, enfin un trésor public où chacun reçoit le salaire auquel il a droit ». Cela en dit long sur l'état de la péninsule avant le Prophète.

Lébid avait un frère, Arbed, qui fut frappé de la foudre au retour d'un voyage à Médine, où il avait

cherché, dit-on, à surprendre le Prophète et à le tuer; cette mort subite fut attribuée à la vengeance céleste. Le poète pleura longtemps son frère; il a composé sur lui de tristes élégies où il chante le néant de la vie : « L'homme n'est qu'une flamme légère : après s'être élevée en l'air, elle se convertit bientôt en cendres. » Il prescrivit à ses deux filles, avant de mourir, un deuil d'un an : « Gardez-vous de vous déchirer le visage ou de raser votre chevelure; dites plutôt : Notre père était un homme qui jamais n'a abandonné son allié, ni trahi la confiance de son ami. Répétez ces paroles jusqu'à ce qu'un an soit révolu, puis allez en paix, car celui qui a pleuré un an entier, a satisfait a son devoir et ne mérite aucun reproche. »

Mais à HASSAN BEN THABIT était réservée la gloire d'être le panégyriste du Prophète et de chanter ses succès. Il était né à Médine, avait dans sa jeunesse visité Hira et Damas, puis il s'attacha à Mahomet comme poète de cour, chargé de répondre à ceux que les députations des tribus, qui venaient se soumettre, amenaient avec eux. A côté des grands modèles du paganisme, Hassân est bien pâle et son style bien simple; mais le sujet qu'il a traité lui a assuré, chez les musulmans, une renommée immortelle. KA'B BEN ZOHÉÏR, le fils de l'auteur de la Mo'allaqa, avait commencé par se moquer du nouveau prophète; la conversion de la tribu de Mouzéïna, à laquelle il appartenait, celle même de son frère Boudjéïr ne firent qu'exciter sa verve railleuse. Cela déplut à Mahomet, et cela pouvait devenir dangereux, à cause du pouvoir de la poésie sur l'esprit des Bédouins; il le condamna à mort. Il fut difficile au poète d'échapper à l'exécution de ce terrible jugement; il y parvint néanmoins habilement. Les louanges qu'il adressa au triomphateur

lui plurent tellement qu'il fit présent à Ka'b de son propre manteau (*Bourda*), cadeau qui assura la renommée de l'auteur des vers et dont il le remercia par un poème, connu par ses deux premiers mots : « *Bânat So'âd....* » qui a été lu et admiré dans tout l'Orient musulman.

Motammim ben Nowaïra s'est rendu célèbre par les élégies, pleines d'une émotion profonde, qu'il a consacrées à pleurer la fin tragique de son frère Mâlik. Celui-ci était le chef de la tribu de Yarbou', branche des Témim; il s'était converti à l'islamisme, et on avait fait de lui un percepteur d'impôts. Après la mort du prophète, quand les Arabes cessèrent de sentir le poids de la main qui les avait réduits au silence, il fut un de ceux qui se soulevèrent contre le khalife Abou-Bekr, son successeur, et tentèrent de se soustraire à une autorité qui leur semblait oppressive; on sait que ce mouvement fut promptement enrayé par les généraux du khalife; Mâlik fut battu, se rendit à Khâlid et, quoique musulman, paya de sa vie sa rébellion.

Abou-Mihdjan avait attendu, pour se convertir à l'islamisme, que la tribu de Thaqif, à laquelle il appartenait, eût été convaincue, par la force des armes, de la mission du Prophète; mais il conserva toujours, de ses erreurs païennes, un amour immodéré du vin, ce qui lui valut quelque temps de prison de la part des maîtres de la nouvelle religion, qui ne badinaient pas sur ce sujet; incorrigible, il fut enfin relégué par le khalife 'Omar sur les frontières de l'Abyssinie, où il ne tarda pas à mourir. C'était un brave guerrier, comme il le montra dans la guerre de Perse, à la bataille de Qâdisiyya. Nous n'avons que par fragments ses poésies bachiques.

Djarwal ben Aus avait été surnommé le Nabot, el-Hotaï'a; il fut un des maîtres de la satire. Troubadour

errant de tribu en tribu, se rattachant tantôt aux Beni-'Abs, tantôt à d'autres tribus, il gagnait sa vie au moyen des présents que lui faisaient les grands et les riches, en récompense de ses louanges ou par crainte de ses attaques mordantes. Son talent dans ce genre, en soulevant les colères autour de lui, le firent considérer comme un homme dangereux que, dans un intérêt de sécurité publique et de paix générale, le khalife 'Omar fut obligé de mettre en prison. D'autres, comme Abou-Dhouaïb, de la tribu des Hodhéïlites, s'étaient engagés dans l'armée conquérante; il accompagna 'Abdallah ben Sa'd dans le nord de l'Afrique, fut député par ce général au khalife 'Othman pour lui annoncer la prise de Carthage. Il avait eu le malheur de se voir enlever par la peste, en Égypte, ses cinq fils, et il consacra une élégie à ce triste souvenir. Avec Abou'l-Asouad Douali nous abandonnons le désert, car il était habitant des villes; c'était un notable de Bassora, qui est connu par le rôle politique qu'il joua auprès du khalife 'Ali, dont il était le partisan; il figura à ses côtés pendant cette longue bataille de Çiffin qui fut le prélude des malheurs des Alides. C'est à lui qu'on attribue l'invention de la grammaire arabe, et cela lui a valu quelque renommée qui a rejailli sur ses vers, d'ailleurs assez médiocres. Les critiques considèrent comme supposées les poésies attribuées à Abou-Tâlib, oncle de Mahomet, et avec encore plus de certitude celles qui ont été mises sous le nom du khalife 'Ali, et dont les tendances chiïtes ont promptement démontré qu'elles avaient été composées, on ne sait à quelle époque, pour les besoins de la cause des Alides.

CHAPITRE IV

LA DYNASTIE DES OMÉYYADES

La révolte de Mo'âwiya, son succès et la disparition définitive du khalifat de Médine, en transportant au dehors des déserts de l'Arabie, sur un théâtre qui héritait d'une vieille civilisation gréco-syrienne, à Damas, la capitale du nouvel empire, enlevait la prédominance aux tribus nomades pour la donner aux citadins. Pour ce qui est de la littérature, on voit les poètes de cette seconde floraison sacrifier encore, par une imitation maladroite, sur l'autel de la vieille ode des Bédouins, la *qaçîda*; mais en même temps les poésies de circonstance, que tous les incidents imprévus de la vie politique du nouvel empire provoquaient, nous fournissent une ample moisson. 'Omar ben Abi-Rébi'a appartenait à la tribu de Qoréïch, celle d'où était sorti Mahomet, mais qui n'avait encore produit aucun poète. Son père était un négociant que le Prophète avait envoyé gouverner une province du sud de la péninsule, fonctions qu'il conserva jusqu'à la mort d''Omar et peut-être même sous le khalife 'Othman; puis il revint dans son pays natal. C'est là que grandit le jeune poète; il ne quitta pas cette

ville jusqu'à sa mort, sauf quand il fut mené prisonnier à Damas, et ne prit pas part aux guerres que les musulmans poursuivaient sur les frontières de leur empire agrandi. Riche et oisif, il eut l'occasion de célébrer les louanges de nombreuses dames, parmi lesquelles deux princesses de la famille régnante; ses aventures amoureuses le mirent en mauvaise vue auprès du khalife de Damas, 'Omar II, qui le fit enchaîner et conduire auprès de lui, en compagnie de son ami El-Ahwaç; celui-ci fut exilé à l'île de Dahlak dans la mer Rouge, et 'Omar ben Abi-Rébi'a dut jurer de renoncer à son art, serment qu'il lui fut probablement facile de tenir, car il était alors septuagénaire; il ne tarda pas d'ailleurs à mourir, vers l'an 719, peut-être dans un naufrage, quoique ce ne soit pas bien sûr. Ses poésies, mises en musique et popularisées par les chanteurs, parcoururent tout le monde arabe.

A côté de lui 'Abdallah ben Qais er-Rouqayyat se fit remarquer par la part qu'il prit aux prétentions d''Abdallah ben Zobéïr au khalifat; il accompagna le frère de celui-ci, Moç'ab, en Irak, dont il venait d'être nommé gouverneur, était avec lui à la malheureuse bataille où tomba Moç'ab (690), se tint caché pendant un an et retourna à Médine. Le khalife 'Abd-el-Mélik lui pardonna, mais ne lui rendit pas la pension dont il jouissait. Médine compte encore comme poètes, à cette époque, Qaïs ben Dharih, frère de lait de Hoséïn, le malheureux fils d''Ali, martyr de Kerbéla, qui aimait une Lobna, et qui la rendit par ses chants tellement célèbre qu'on lui attribua plus tard toutes les poésies où figurait le nom de Lobna; on fit de même pour le fameux Medjnoun, le fou des Beni-'Amir, qui s'appelait en réalité Qaïs ben Molawwah, devenu fou d'amour pour la belle Léïla, et

dont les aventures servirent de thèmes sur lesquels les poètes persans brodèrent le canevas de leurs poésies mystiques. Djémil ben 'Abdallah aimait Botaïna, comme Kothayyir aimait 'Azza la Bédouine; celui-ci appartenait à la secte chiïte des Kéïsania, ce qui ne l'empêcha pas d'être bien reçu à Damas par 'Abd-el-Mélik. La même ville contenait alors dans ses murs un chanteur d'origine persane, nommé Jonas (Yoûnous) et désigné sous le surnom de secrétaire (Kâtib), qui avait appris la musique de Soraïdj ben Mohriz et d'El-Gharid. Le khalife Wélid, fils de Yézid, le fit venir en Syrie lorsqu'il monta sur le trône en 742. Ce chanteur était aussi auteur, et il écrivit un Livre des chansons qui fut le premier modèle du fameux *Kitâb el-aghâni* d'Abou'l-Faradj el-Içfahâni.

Les Oméyyades trouvèrent dans El-Akhtal le chantre de leurs exploits. C'était un chrétien de la tribu de Taghlib, originaire du Nedjd, mais établie alors en Mésopotamie; son nom était Ghiyâth. Akhtal veut dire qui a les oreilles flasques et pendantes; était-il affligé d'un défaut de ce genre? Si oui, ses adversaires n'auraient pas manqué de s'en moquer; or ils ne l'ont pas fait. D'autres disent qu'il faut prendre ce mot dans le sens de « bavard », qu'il a également.

Encore tout jeune, il s'attaqua à la réputation de Ka'b ben Djoaïl, qui était de la même tribu que lui et le poète attitré de la nation : ils se firent une guerre d'épigrammes. Il perdit de bonne heure sa mère Léïla, et eut à souffrir les persécutions d'une marâtre qui l'employait à des soins pénibles et l'envoyait garder les chèvres; il se vengea d'elle en lui enlevant par ruse une outre pleine de lait et des fruits secs. La religion que professait El-Akhtal était plutôt d'apparat purement extérieur;

il portait une croix sur la poitrine, et il conserva ce signe jusque dans le palais des Oméyyades à Damas, quand la faveur de ces princes l'y appela. Il se soumettait parfois à des pénitences assez dures, comme celle que lui infligea le prêtre de sa tribu, qui le prit par la barbe et le rossa. Le khalife 'Abd-el-Mélik, bien que peu religieux, essaya de le convertir à l'islamisme : « J'accepte si l'on m'accorde l'usage du vin et la dispense du jeûne du Ramadan », dit le poète : et il composa ces vers : « Jamais je n'irai crier comme un âne : Allons! à la prière! mais je continuerai à boire la bienfaisante liqueur et me prosternerai au lever de l'aurore. » Ce dernier vers est intéressant, parce qu'il montre que la vieille coutume des chrétiens primitifs, de s'assembler en se tournant vers le soleil levant, s'était encore conservée, au VIIIe siècle, chez les Arabes de la tribu de Taghlib.

Ka'b ben Djoaïl ne lui tint pas rancune de ses épigrammes, car ce fut lui qui le recommanda à Yézid, fils de Mo'âwiya; celui-ci cherchait quelqu'un pour composer des diatribes, qui, répandues dans le désert et propagées par les chanteurs à travers les villes de la péninsule, pussent servir le but politique des Oméyyades et détourner l'affection publique du parti des Ançârs, ces Médinois qui avaient été les premiers défenseurs du Prophète. La protection de Yézid le sauva des rancunes que soulevèrent ses injures violentes.

Un sujet souvent traité à la cour des Oméyyades, ce fut la suprématie respective des trois poètes, Akhtal, Férazdaq et Djérir. Les princes s'amusaient à provoquer des appréciations chez leurs courtisans, et ceux-ci, qui craignaient la vengeance des deux poètes exclus s'ils donnaient la palme au troisième, se tiraient de la difficulté par des définitions générales : « Djérir puise dans

une mer, disait l'un; Férazdaq taille dans un roc; quant à Akhtal, il excelle dans l'éloge et la poésie héroïque. » Plus tard, sous les Abbassides, quand les passions furent éteintes, les grammairiens finirent par préférer Akhtal, parce que sa poésie était plus correcte et plus soignée, et qu'il a su composer le plus grand nombre de pièces d'une certaine étendue, irréprochables d'un bout à l'autre, pour le fond et pour la forme. Les qualités qu'on admirait en lui étaient donc la longueur du souffle et la pureté de l'expression : on ne nous dit rien de la hauteur de l'inspiration. Mais un vers célèbre entre tous, et qu'Haroun er-Rachid aimait à se remémorer, nous prouve l'élévation des sentiments moraux exprimés par le poète; c'est celui de l'ode adressée au khalife 'Abd-el-Mélik, où il parle des Oméyyades : « Terribles dans leur colère, tant qu'on leur résiste, ils sont les plus cléments des hommes après la victoire. »

Pendant que la renommée d'Akhtal se répandait en Mésopotamie et en Syrie, celle des deux autres poètes Djérir et Férazdaq croissait dans l'Irak.

Férazdaq était un musulman pieux et convaincu, plein de dévotion pour la famille du Prophète, et avec cela libertin, cynique, se faisant un jeu d'attaquer l'honneur des femmes, abusant de la terreur qu'inspirait sa muse ordurière, et néanmoins très poltron, plus timide qu'un moineau, vindicatif et haineux : tel était le triste caractère de ce grand poète. Il s'appelait Hammâm et appartenait à la tribu de Témim; il naquit à Bassora vers 641. Le khalife 'Ali lui conseilla d'apprendre le Koran plutôt que de s'occuper de poésies; le jeune homme se serait mis des chaînes aux pieds jusqu'à ce qu'il ait su par cœur le texte sacré. Mais la mort de son père ranima bientôt ses sentiments poétiques. La haine des Beni-Nahchal le con-

traignit à s'expatrier, il se rendit à Koufa et à Médine, où il fut bien traité par Sa'ïd ben el-'Aç. L'imprudence qu'il commit de se vanter, dans une pièce de vers, d'avoir franchi l'enceinte d'un harem au moyen d'une échelle de corde, souleva les colères des bons pharisiens de Médine; il fut exilé par Merwân et se serait établi à la Mecque si la mort de son ennemi Ziyad, gouverneur de l'Irak, ne lui avait permis de rentrer dans sa tribu. Ses aventures avec sa cousine Newâr qu'il épousa, qui voulut divorcer sans pouvoir trouver de témoin à produire devant le juge, parce qu'on craignait les satires du poète, qui se réfugia auprès d''Abdallah ben Zobéïr, le prétendant de Médine, et qui enfin obtint le consentement de son mari à la séparation, ont fait l'objet de poésies, non moins que ses luttes avec son adversaire Djérir.

Il mourut d'une maladie de peau, gagnée pendant un voyage dans le désert, vers l'an 728. Il était partisan déterminé des droits des Alides, et la pièce de vers par laquelle il célébrait Zéïn el-'Abidin, petit-fils d''Ali, lui valut d'être mis en prison; il avait alors soixante-dix ans. Mais son domaine propre est celui de la satire, et il faut convenir qu'il n'y connut aucune borne, pas plus celle de la décence que celle de l'honnêteté, sans compter qu'il pratiquait couramment et largement un défaut qu'on a reproché souvent aux Arabes, celui de piller sans vergogne les vers de leurs voisins; il était plagiaire, obligeait ses concurrents à lui céder la propriété de vers qui lui plaisaient et qu'il mettait sous son nom.

Kothayyir, né dans le Hedjaz, était célèbre par ses excentricités; c'était un partisan des Alides, qui professait les opinions religieuses les plus extravagantes; ses prétentions ridicules l'avaient fait surnommer l'Antéchrist. Avec cela de petite taille, ce qui prêtait à la

moquerie. On disait — c'est même un mot d'Akhtal — que transplanté du Hedjaz en Syrie, il s'y trouvait affamé et engourdi par le froid — relatif — de ce dernier pays.

Mais Djérir, du Yémama, dans le sud du Nedjd, avait les faveurs de la foule. Djérir était aussi de la tribu de Témim. Il vécut dans l'Irak, et eut l'occasion d'adresser ses louanges au terrible gouverneur qui par sa sévérité faisait trembler tout le monde, El-Hadjdjâdj. Mais la faveur des princes oméyyades ne s'étendit pas jusqu'à lui; 'Abdel-Mélik était prévenu contre lui par Akhtal; il lui fallut attendre qu''Omar II montât sur le trône pour se voir préférer à ses concurrents. Puissant lutteur, sa vie se passa aux joutes poétiques; le plus célèbre de ces combats est celui qu'il soutint contre Férazdaq, appuyé par Akhtal. 'Obaïd, qu'on appelait le « berger des chameaux », parce qu'il avait décrit en beaux vers ces animaux, compagnons inséparables du nomade, avait pris le parti de Férazdaq; Djérir ne put le lui pardonner et il le poursuivit de ses sarcasmes jusqu'à ce qu'il le chassât de Bassora et soulevât contre lui la colère de sa propre tribu. Djérir mourut en 728, la même année que Férazdaq; il avait rejoint son pays natal, le Yémama, vers la fin de sa vie.

A la même époque Ghaïlan ben 'Oqba, surnommé Dhou'r-Romma, continuait la tradition des poètes du désert, mais d'une manière moins vivante : Férazdaq lui reprocha de trop se complaire, comme les anciens auteurs, à la description des campements abandonnés, de l'oiseau *qatâ* et des chameaux; il avouait d'ailleurs lui-même que ses comparaisons pouvaient s'étendre à l'infini. Néanmoins ses poésies firent longtemps l'admiration des philologues, peut-être surtout à cause des mots rares qu'elles contenaient.

A côté de ces poètes qui continuaient la tradition classique des longs récits rythmés, nous voyons le plus simple des mètres prosodiques, le *radjaz*, prendre tout à coup une importance considérable et se hausser à la hauteur de ses frères dans l'admiration des foules. Méprisé pendant le paganisme, considéré comme une sorte de prose cadencée bonne tout au plus pour l'improvisation, le *radjaz*, assoupli et transformé déjà par El-Aghlab ben 'Omar ben 'Obaïda, tombé en vaillant guerrier à la bataille de Néhawend (641), prend son développement avec Abou-Nedjm el-Fadl ben Qodâma el-'Idjli, l'ami du khalife Hicham, El-'Adjdjâdj et son fils Rou'ba.

Les élégies funèbres d'une femme, Léila el-Akhyaliya, sont célèbres, surtout celles qu'elle consacra à Tauba ben el-Homayyir, qui l'aimait et eut la douleur de la voir mariée par son père à un étranger, un vilain jaloux qui la battait. On raconte qu'une nuit, lassée de se voir victime, elle appela un hôte inconnu qui était descendu au coucher du soleil dans la tribu; que celui-ci vint dans l'obscurité, sans être reconnu, appliqua trois ou quatre coups de gourdin sur les épaules du mari, et que la poétesse l'empêcha d'intervenir davantage dans cette querelle de ménage. Il partit sans être reconnu et on ne le revit plus. Elle sauva son ami de bien des embûches que lui tendirent les jaloux : il lui fut fidèle jusqu'à sa mort, qui survint dans une lutte entre tribus (704). La célébrité que lui valurent ces poésies touchantes l'encouragea à continuer de composer; elle visita la cour des princes, elle alla voir le khalife 'Abdel-Mélik et le gouverneur de l'Irak, El-Hadjdjâdj, auquel elle adressa des compliments généreusement récompensés. C'est en se rendant auprès de son cousin Qotaïba ben Moslim, le général musulman

qui gouvernait la province du Khorasan, qu'elle mourut pendant le voyage (707). D'entre les poétesses, El-Khansâ seule peut lui être considérée comme supérieure. Elle était de haute taille avec de grands yeux noirs. Elle fit une guerre d'épigrammes à Nâbigha el-Dja'di, qui le lui rendit bien, au sujet des attaques d'un certain Sawâr ben Aufa, qu'on appelait Ibn el-Hayâ, du nom de sa mère, et qui avait médit en beaux vers de la tribu d'Azd ; Nâbigha lui avait répondu, et tout cela se passait à Ispahan. Les vers circulèrent dans le désert et les tribus attaquées parlèrent de se plaindre au gouverneur de Médine ou même au khalife.

Parmi les poètes du désert qui étaient chrétiens il faut compter 'Abdallah ben el-Moukhâriq, qu'on appelait le Nâbigha des Béni-Chaïbân, qui jurait par l'Évangile, par les moines et par les serments habituels aux chrétiens. Il quittait volontiers les steppes syriennes pour venir à Damas réciter aux khalifes ses panégyriques largement rétribués; 'Abdel-Mélik ben Merwân et Wélid furent ses protecteurs; Hicham, au contraire, ne pouvait pas le sentir et le tint éloigné. On chanta longtemps le poème qui débute ainsi : « Mes yeux ont versé des larmes — à la vue des traces laissées à Hafîr — qui s'effacent dans la solitude — tristes comme les versets des Psaumes. » 'Omaïr ben Choyaïm, de la tribu de Taghlib, neveu d'El-Akhtal, était aussi chrétien, mais il devint musulman plus tard. On l'appelait El-Qotâmi, l'Épervier, à cause d'une comparaison qu'il avait rendue célèbre, et aussi Çarî'-al-Ghawâni, la Victime des belles, expression dont il est l'inventeur et que plus tard Moslim rendit fameuse. Il mourut en 728.

A côté de ces poètes il faut mettre encore A'cha Hamdan, lecteur du Koran et jurisconsulte de Koufa, qui

délaissa les études du droit pour dire des vers, alla combattre les païens du Déïlem dans les montagnes au sud-ouest de la Caspienne, tomba entre leurs mains comme prisonnier de guerre, fut délivré par l'amour d'une jeune Déïlémite, prit parti pour le rebelle 'Abder-Rahman ben el-Ach'ath, qui avait osé proclamer la déchéance d''Abdel-Mélik et qu'on disait être le Qahtanide dont les musulmans attendaient la venue, signe précurseur du jugement dernier, mais qui fut vaincu par El-Hadjdjâdj (702); le poète suivit le triste sort de son maître; confondu dans la foule des prisonniers, il fut mis à mort par le redoutable gouverneur de l'Irak qui ne pouvait lui pardonner les vers où il l'avait imprudemment attaqué. Ahmed en-Naçibi, avec lequel il avait contracté des liens de confraternité, à la façon des Arabes du désert, était un musicien qui chantait les vers de son ami.

El-Hadjdjâdj avait une sœur, Zéïneb, qui fut aimée de Nomaïri, poète érotique de Taïf; mais le gouverneur jugea que les louanges du littérateur compromettaient sa famille; le poète dut s'enfuir auprès du khalife de Damas. Zéïneb, qui avait été envoyée dans cette ville lors de la révolte d'El-Ach'ath, y mourut d'un accident, étant tombée de sa mule. Nomaïri se consola en chantant des élégies sur sa tombe.

La conquête musulmane avait donné un vaste empire à la langue arabe, et déjà des essais littéraires se produisent dans lesquels se font connaître des hommes pour qui l'arabe n'était pas la langue de leur race. Il est impossible de ne pas reconnaître un Persan d'origine, quand ce ne serait qu'à raison de son surnom d'*El-A'djam*, dans Ziyad ben Soléiman, qui se rattachait comme client à une tribu arabe (par client il faut entendre esclave affranchi ou individu ayant recherché volontairement un

patronage qui le relevait de la condition singulièrement abaissée, à cette époque, de vaincu, même devenu musulman de religion), qui habitait à Persépolis, était, suivant quelques personnes, né à Ispahan et mourut dans le Khorasan en 689. Son éloge funèbre de Mohalleb ben Abi-Sofra emporta tous les suffrages : « Dis aux caravanes que la bravoure et la générosité ont été enterrées à Merw de la façon la plus claire. » Son talent poétique surmontait une difficulté d'élocution qui le gênait, et on lui reprochait une prononciation patoise; il n'articulait pas la lettre *'Aïn*, ce phonème caractéristique de la langue arabe, qui est le grognement du chameau qu'on charge, et prononçait mal le *çad* ou *s* emphatique; il ignorait l'*h* du gosier.

Voici un autre Persan devenu poète arabe, Isma'ïl ben Yasâr, client d'une tribu arabe et partisan des Zobéïrides. Ayant accompagné 'Orwa, fils de Zobéïr, dans son voyage auprès du khalife Wélid, il composa une élégie sur le fils de son protecteur tombé d'un toit au milieu d'un troupeau de chevaux qui le déchirèrent de leurs ruades. Plus tard il rendit encore visite à Wélid, quand celui-ci était à la Roçâfa de Syrie, construite par Hicham à l'occident de Raqqa. C'est là que du temps de ce prince, au lieu de chanter ses louanges, il se mit à célébrer les Persans. Le khalife entra dans une violente colère et le fit jeter dans une pièce d'eau, d'où on le retira à moitié asphyxié pour l'exiler dans le Hedjaz. Il avait deux frères, Mohammed et Ibrahim, tous deux poètes également, et qui sortaient des esclaves enlevés dans la province du Fars. Isma'ïl est le premier exemple de ces *Cho'oûbiyya*, fanatiques de leur race, qui, malgré leur éducation arabe, prononçaient hautement qu'ils étaient d'une autre origine que leurs grossiers vainqueurs.

Entre autres poètes étrangers à la race arabe, que l'ascendant de la conquête et de la poésie du désert avait convertis à la langue du Koran, il ne faut pas omettre Abou-Atâ Aflah ben Yasâr. Son père était un Indien des bords du Sind; les hasards de l'existence firent naître l'enfant à Koufa, mais il parla toujours mal l'arabe, observation déjà faite à propos des Persans qui avaient adopté la langue triomphante. Panégyriste des Oméyyades, il eut à diriger contre les Abbassides les traits de ses satires; il vécut assez pour voir ceux-ci, vainqueurs, grâce à l'appui des Chiïtes de Perse, fonder Bagdad sur les bords du Tigre, car il ne mourut que sous le khalifat de Mançour, en 774. Sa prononciation était tellement défectueuse qu'il fut obligé de faire réciter les poésies qu'il composait par un esclave barbarin qu'il possédait et qui était doué d'un bel organe. Les panégyriques qu'il adressa à Mançour ne plurent pas au khalife, qui ne pouvait oublier qu'il avait pleuré en vers la mort de Naçr ben Sayyâr, l'adversaire d'Abou-Moslim. Aussi, rejeté par l'Abbasside, le poète se vengea par ses satires; il se moqua de l'arrêté qui prescrivait au peuple de porter des vêtements noirs, couleur des Abbassides.

Le khalife Wélid était poète, compositeur de musique et chanteur. Avec sa nature d'artiste, il se livra de bonne heure aux plus grands excès; il buvait du vin pendant son pèlerinage à la Mecque. Abandonné par l'affection du peuple, il fut tué par les Yéménites en 742, un an après la mort de son oncle Hicham. Comme auteur de chansons bachiques, il avait pris pour modèle 'Adi-ben-Zéïd et il eut pour successeur, dans ce genre, le grand poète Abou-Nowâs. Bel esprit et pourvu de toutes les qualités extérieures, mais débauché et éhonté, ce khalife devait déplaire aux musulmans; aussi l'accusa-t-on de

pactiser avec la religion des Persans et d'y croire en secret. Il a composé de nombreux airs ; il savait jouer du luth, marquer le rythme sur les timbales, marcher en cadence au son du tambour de basque; il s'en cachait, il est vrai, et interdisait à ses compagnons d'en parler. A la Mecque il n'eut rien de plus pressé que de mander le meilleur chanteur de la localité, un certain Yahya, qu'on appelait l'Éléphant (*Fîl*), et de prendre leçon de lui. Yahya, enthousiasmé, demanda au khalife d'être compris dans sa suite, pour pouvoir profiter des leçons d'un artiste renommé qu'il reconnaissait comme maître.

El-Koméit connaissait les divers dialectes de l'Arabie, il savait l'histoire de ses guerres; partisan fanatique des tribus de la race de Modar, il célébra leurs exploits en raillant les tribus du sud. Il s'était attaché à la famille de Hâchem, aux descendants du Prophète, et ses plus beaux panégyriques lui sont adressés. Son amitié avec le poète Tirimmâh est restée proverbiale, et ce phénomène était d'autant plus curieux qu'ils étaient d'opinions diamétralement opposées, Koméït étant chiïte et tenant pour les gens de Koufa, tandis que Tirimmâh était khâredjite et tenait pour ceux de Damas, ville dont il était originaire. On leur demanda : « Étant différents en tout, comment pouvez-vous vous entendre? — Nous avons de commun la haine du vulgaire, » répondit Koméït. *Odi profanum vulgus et arceo* : tout poète est un aristocrate. Ses attaques contre la dynastie régnante lui valurent d'être arrêté et emprisonné par l'ordre d'Hicham, qui voulait lui faire couper la langue et la main; il fut sauvé par le dévouement de sa femme, qui lui prêta ses vêtements pour s'enfuir de la geôle. Maslama, fils du khalife, obtint ensuite son pardon en l'honneur de l'éloge funèbre que le poète avait fait de Mo'âwiya, son grand-père,

éloge que l'on dit avoir été réellement improvisé. Il mourut de mort violente en 743; il fut tué par les troupes de Khâlid lors d'un soulèvement.

C'est à cette époque que florissait un homme remarquable, Hammad ben-Sabour, surnommé Er-Rawiya ou le Citateur, parce que sa mémoire extraordinaire avait conservé des milliers de vers arabes anciens et des poèmes entiers. C'est à lui que l'on doit la conservation d'une grande partie des poèmes antéislamiques; c'est à lui qu'on est redevable de la réunion en un livre des sept Mo'allaqas. C'était un Iranien; son père Sabour (Sapor), fait prisonnier dans les guerres, appartenait à cette redoutable race des Déilémites qui, bravant les Arabes, se maintenait indépendante dans les montagnes inaccessibles du Guilan et qui plus tard, sous le nom de Bouïdes, devait s'emparer de Bagdad et réduire le khalifat à une souveraineté purement spirituelle. C'est également à Koufa que naquit ce commentateur, cet érudit des premiers temps, qui trahissait son origine étrangère par ses fautes de langage. La faveur que lui avait réservée Yézid lui avait attiré le mécontentement de Hicham; à l'avènement de celui-ci, il dut se tenir caché un an dans sa maison, n'en sortant que secrètement pour voir des amis auxquels il pouvait se fier; mais le nouveau khalife ne tarda pas à l'appeler à Damas. On donne comme la date de sa mort 771 ou 774. Son érudition s'étendait à l'histoire légendaire des Arabes antéislamiques, à leurs poésies, à leurs généalogies, à leurs dialectes. Il savait distinguer le style ancien du style moderne; il se vantait de pouvoir réciter cent odes longues, du temps du paganisme, rimant sur chaque lettre de l'alphabet. C'était une encyclopédie vivante. Il avait commencé par être un mauvais sujet et un voleur; des vers qu'il trouva sur un homme

qu'il dépouilla au milieu de la nuit éveillèrent sa vocation. Il composa lui-même des poésies; El-Mofaddal ed-Dabbi l'accusait de mêler ses imitations aux vers des anciens poètes, de façon à ce qu'on ne pouvait plus les distinguer, et l'on prétend même que, pressé par le khalife El-Mehdi, Hammâd aurait avoué ses supercheries.

C'est sous le règne des Oméyyades que l'on voit poindre l'histoire. L'on dit que Ziyâd, frère de Mo'âwiya et son lieutenant, avait écrit un livre sur les prétentions des familles arabes, destiné à servir d'arme entre les mains de ses descendants contre ceux qui attaqueraient sa propre origine (il était fils d'Abou-Sofyân, père de Mo'âwiya, et d'une esclave), mais ce n'est pas sûr, bien que l'attribution ait pour elle l'autorité du *Fihrist*. 'Abîd ben-Chariya était un Arabe du sud; appelé de Sanaa à Damas par Mo'âwiya, il lui racontait les histoires des rois du Yémen et les légendes bibliques, ainsi que Wahb ben Monabbih, juif d'origine, converti à l'islamisme, ou peut être sabien ou chrétien de saint Jean-Baptiste. Son surnom d'Abnâwi indiquait qu'il descendait de cette colonie perse laissée dans l'Arabie du Sud par les troupes envoyées par Chosroès I[er] Anouchirwân contre les Abyssins. Il a joué un grand rôle dans l'élaboration de la jurisprudence et de la théologie musulmane, qui, après le Koran, reposent sur les *hadith* ou traditions du Prophète; Wahb est un des plus anciens et des plus populaires traditionnistes. Né à Dhimâr, près de Sanaa, il mourut nonagénaire en 728. Abou Mikhnaf Loût ben Yahya écrivit trente-trois traités sur des personnes et des événements différents; ils sont consacrés surtout à l'histoire de la conquête de l'Irak, pour laquelle il fut, dans les premiers temps, l'auteur incontesté; il mourut en 774.

Mohammed ben Moslim ez-Zohrî, qu'on appelait Ibn-Chihâb, du nom d'un de ses ancêtres, est un de ces savants qui se plongèrent dans l'étude des traditions du Prophète. Il était de Médine, mais n'appartenait pas à ce parti irréconciliable qui considérait comme des usurpateurs les Oméyyades établis à Damas. Il se rendit en Syrie, fut choisi par le khalife Hicham comme précepteur de ses enfants et entra dans la magistrature sous Yézid II. Ses attaches avec la dynastie des Oméyyades peuvent faire suspecter lès tendances dans lesquelles il dirigea sans doute inconsciemment ses études théologiques. Le khalife 'Omar II recommanda par lettre aux diverses provinces de l'empire de prendre l'avis d'Ez-Zohrî sur les difficultés juridiques qui se présenteraient, « car on ne trouvera personne, dit-il, connaissant mieux les usages des temps passés ». Quand il restait à la maison, il se plongeait tellement dans la lecture des livres qui l'entouraient que le monde n'existait plus pour lui, à tel point que sa femme s'écria un jour : « Ces livres m'ennuient plus que les trois autres femmes que la loi lui permet d'avoir, bien qu'il n'en ait qu'une! » Il mourut à soixante-treize ans en 742, dans sa ferme d'Adama, en Arabie, entre le Hedjaz et la Syrie.

La conquête de la Syrie et le choix de Damas comme capitale du khalifat avaient mis les musulmans en relations intimes avec les chrétiens. Saint Jean Damascène, dont le père était reçu à la cour d''Abdel-Mélik, écrivit une défense de la religion chrétienne contre les dogmatistes musulmans. En Irak c'était le grand théologien Hasan Baçrî, mort en 728, qui régnait sans conteste sur l'enseignement de la doctrine; il parlait l'arabe avec une pureté et une élégance qui sont restées célèbres; il était aussi très beau de visage, mais un accident le fit tomber

de sa monture, lui écrasa le nez et le défigura. Son père habitait la Mésène et fut fait prisonnier et esclave lors de la conquête de cette province par Khâlid en 633. Son élève Wâçil ben 'Ata se sépara de lui et fonda l'école des Mo'tazélites, sorte de rationalistes. Il grasseyait, et comme il ne put jamais surmonter ce défaut, il s'astreignait en parlant à éviter l'emploi de mots où figurait la lettre *r*; il avait un long cou, et l'on se moquait un peu de lui à ce propos; il mourut en 748. Mais les ouvrages théologiques de ces époques lointaines ne nous sont pas parvenus. On commença à s'occuper de rassembler des proverbes arabes; le prince Khâlid, fils de Yézid, s'occupait d'alchimie, science que lui avait enseignée un certain moine Marianus; il écrivit trois traités, dont le premier traite de son professeur et de l'enseignement qu'il lui donna.

CHAPITRE V

LES ABBASSIDES

La bataille du grand Zâb fut une revanche de la Perse contre l'Arabie victorieuse, revanche bien incomplète, car un peu plus d'un siècle s'était écoulé, et la Perse avait reçu de ses vainqueurs deux empreintes indélébiles : la religion et la langue. L'Avesta, code religieux de la dynastie des Sassanides, renouvellement du vieux culte d'Ahoura-Mazda, avait disparu et n'était plus conservé que dans un petit nombre de pyrées que laissait subsister la tolérance du vainqueur; la langue persane n'était plus qu'une langue parlée, elle avait perdu tout caractère d'une langue littéraire; les Persans n'écrivaient plus qu'en arabe, et l'impression de la langue sémitique fut si forte qu'elle s'est maintenue jusqu'à nos jours. Mais la Perse possédait une autre force, intangible celle-là, c'est son esprit aryen, l'esprit imaginatif, créateur et puissant de la grande famille indo-européenne, l'esprit artiste, philosophique et penseur qui, à partir de ce moment, influe puissamment sur la littérature arabe, va lui permettre de se développer sur toute la surface de

l'empire des khalifes, et de produire cette masse énorme d'ouvrages dont une grande partie a certes disparu dans les destructions de la conquête mongole, mais dont on a conservé les principaux monuments, et dont l'influence sur l'Europe au moyen âge a été beaucoup plus considérable qu'on ne l'imagine.

En créant Bagdad sur la rive droite du Tigre, les Abbassides semblaient chercher dans ce site un compromis entre les Arabes, créateurs de l'empire des khalifes, et les Persans, auteurs de larévolution qui amenait les fils d'Abbas sur le trône. A droite du Tigre, c'est la Mésopotamie, sémitique de temps immémorial, et parcourue, depuis la chute des anciens empires, par des Arabes nomades. A gauche, c'est déjà le territoire iranien. Le nom de la ville lui-même est persan et signifie *donné par Dieu*. Aujourd'hui que la Bagdad des khalifes est entièrement ruinée et qu'il n'en reste qu'un petit nombre de monuments, la Bagdad moderne, située, comme on sait, sur la rive gauche du Tigre, renferme encore un nombre considérable de Persans.

Au VIIIe siècle, l'influence persane, dès le début, se fait si vivement sentir au point de vue politique que Mançour n'hésite pas à se défaire du général Abou-Moslim, qui avait renversé la dynastie oméyyade, par l'assassinat, comme le fera plus tard Haroun er-Rachid à l'égard de la famille persane des Barmékides, qui lui avait donné de trop puissants ministres. Dans la littérature cette influence est immense; elle pénètre tout, la poésie, la théologie, le droit; c'est que les Arabes n'écrivent plus, et que tout, l'administration, les charges de cour, la justice, appartiennent à des non-Arabes, et que la littérature est écrite par des non-Arabes. A partir de ce moment, l'arabe est la langue, l'unique langue de

l'immense empire des khalifes; mais elle est parlée et écrite par des gens qui ne sont pas d'origine arabe, mais seulement de culture : tous, Persans, Syriens, Berbères du Maghreb, sont fondus, amalgamés dans ce puissant creuset. De ce mélange, les plus intellectuels s'affranchiront plus tard; la langue persane, qui ne dépouillera plus jamais le manteau dont l'a couverte la domination des Sémites, redeviendra langue littéraire et aura la gloire de susciter autour d'elle d'autres littératures, ses filles, telles que la turque-ottomane et l'hindoustanie; mais en Occident l'arabe ne sera chassé d'Espagne qu'en même temps que les Maures, et le Maghreb conservera à tout jamais la langue de ses vainqueurs, devenue son idiome national.

La poésie change de caractère. La longue *qaçida* du désert, donnée comme modèle aux élèves par les théoriciens, ne fournit plus d'œuvres originales; elle est vouée à l'imitation servile, donc à la platitude; mais une poésie toute nouvelle naît sur les bords du Tigre, où l'éclat de la splendeur de l'empire attire les esprits d'élite.

Mouti' ben Ayas.

Mouti' ben Ayas était d'une famille de Palestine : son père avait accompagné El-Hadjdjâdj lorsque ce général alla réduire dans la Mecque même le prétendant 'Abdallah ben Zobéïr, et lorsqu'il défit cet autre prétendant, qui, sorti des lointaines contrées de l'Arachosie, faillit renverser le khalifat, Ibn el-Ach'ath. Quant à lui, né et élevé à Koufa, il s'était attaché d'abord au khalife Wélid ben Yézid; mais, après la chute des Oméyyades, il s'adressa

à Dja'far, fils du khalife Mançour, qui le garda à son service où il resta jusqu'à sa mort : ce qui d'ailleurs déplaisait fort à son père le khalife. Ses poésies se distinguent par l'élégance de l'expression et la profondeur du sentiment : sa description des deux palmiers de Holwân suffit à le rendre célèbre. D'une indifférence apparente en matière religieuse, il paraît avoir dissimulé des croyances hérétiques. On l'accusait de n'être pas au fond un vrai musulman; il se défendait d'être Zindiq (manichéen), mais on le surprit récitant des vers suspects. On fuyait sa compagnie, qui était celle d'un débauché. Ses vers étaient fort libres; il dit un jour à une femme qu'elle n'était pas moins digne que le khalife El-Mehdi de monter dans la chaire du prédicateur, ce qui fit beaucoup rire le souverain.

Abou-Dolama.

Comme farceur et fou de cour il faut citer le nègre abyssin Abou-Dolama Zend ben el-Djaun, qui avait fait la guerre contre les Oméyyades et était admis aux séances des khalifes Mançour et Mehdi; mauvais musulman, mendiant effronté, mais spirituel. Il était le favori de Mançour, à qui il avait sans doute rendu un grand service en le louant, dans un panégyrique, d'avoir mis à mort Abou-Moslim, car le peuple avait peine à comprendre pourquoi les Abbassides récompensaient d'une façon aussi ingrate le grand général qui les avait fait monter sur le trône. Il se moqua du khalife qui avait ordonné à ses sujets de se vêtir de noir, couleur des Abbassides, et par une saillie spirituelle il obtint, seul de tout le peuple, d'en être dispensé. Lorsque Mousa ben Daoud fit le pèlerinage de la Mecque, il promit au bouffon dix mille

drachmes s'il voulait l'accompagner; celui-ci empocha l'argent et disparut dans des villages où il allait boire du vin. Craignant de manquer l'époque du pèlerinage, Mousa se mit en route et rencontra l'ivrogne sur sa route; il le fit lier et jeter dans un palanquin; mais ses impudentes répliques obligèrent Mousa à se débarrasser de lui et à le laisser achever de dépenser la somme qu'il lui avait donnée. Il mourut en 778. Pour payer une somme d'argent à un médecin qui avait guéri son fils, il lui conseilla de citer devant le juge un riche juif, s'offrant comme faux témoin pour prouver le dire du médecin; le juge, qui savait à quoi s'en tenir sur la réalité de la réclamation, mais qui craignait la méchante langue d'Abou Dolama, préféra payer de sa poche la somme demandée. C'est ainsi qu'il se fit soigner pour rien. Un jour qu'il avait fait allusion, dans ses vers, à une prétendue parenté existant entre lui et le khalife, El-Mehdi, fort en colère, lui demanda où remontait cette parenté : « A Adam et Ève, » répondit le bouffon; et cette saillie fit rire le khalife. On disait de lui qu'il ferait rire le diable. El-Mehdi le mit en demeure, sous peine de mort, un jour qu'il était en nombreuse compagnie, de satiriser tous les assistants; dans ce péril extrême, Abou-Dolama se sauva par son esprit; il s'attaqua lui-même, s'appela « face de singe coiffée d'un turban », « précurseur du Jugement dernier », et autres aménités, ce qui amusa beaucoup l'assistance. A la chasse, le khalife atteignit une gazelle d'un coup de flèche, tandis que son compagnon 'Ali ben-Soléïman ne réussissait qu'à frapper un des chiens de la meute, qu'il tua; Abou Dolama résuma l'aventure de façon plaisante : « Le khalife tue une gazelle et 'Ali un chien; bravo! chacun mangera la provision qu'il s'est faite. » Et El-Mehdi de rire au point de chanceler sur sa selle.

Bachchar ben Bourd.

Bachchar ben Bourd était un Persan de race, peut-être même descendait-il d'une souche royale, comme il le prétendait. C'est aux environs de Bassora qu'il naquit, où son père avait été amené comme esclave; son grand-père avait été fait prisonnier de guerre dans le Tokharistan, au fond du Khorasan. Il était habile dans l'art de pétrir l'argile. Il naquit aveugle. Ayant obtenu plus tard son affranchissement de la femme arabe dont il était la propriété, il vécut tantôt à Bassora, lieu de sa naissance, tantôt à Bagdad. Il connut le théologien Wâçil ben 'Ata, fondateur de l'école des Mo'tazélites, qui attribuait à ses vers la démoralisation qui régnait à Bassora, et resta libre penseur; il s'était affranchi de la règle des cinq prières journalières; en réalité il était Zindiq, c'est-à-dire qu'il croyait en secret à la religion de l'Avesta tout en conservant les dehors de l'islamisme. Il fut toujours suspect; son panégyrique du khalife Mehdi le sauva une fois. Le khalife se borna à lui interdire de parler des femmes dans ses vers, mais ayant eu l'imprudence de s'attaquer au ministre Ya'qoûb ben Daoud, celui-ci s'en vengea en lui faisant donner soixante-dix coups de fouet, traitement dont il mourut; il avait alors quatre-vingt-dix ans (783).

Il était laid, car en outre de son infirmité congénitale, qui faisait voir deux morceaux de chair rouge à la place des yeux, il avait le visage ravagé par la variole. Il considérait l'élément du feu comme supérieur à celui de la terre, et justifiait Satan, ange créé du feu, d'avoir refusé de se prosterner devant Adam, fait de limon, ainsi que

le dit le Koran; il a même composé un vers qui est clairement mazdéen : « La terre est obscure et le feu est brillant; depuis qu'il existe, on l'a adoré ». C'était un misanthrope qui remerciait Dieu de l'avoir privé de la vue, « pour ne pas, disait-il, voir ce que je hais ». Quand il allait réciter une poésie, il frappait dans ses mains, toussait et crachait à droite et à gauche; mais dès qu'il avait ouvert la bouche, il provoquait l'admiration. Il avait commencé à composer des vers avant l'âge de dix ans; il se vantait d'avoir connu Djérir et même de l'avoir satirisé, mais le grand poète du désert l'avait trouvé trop jeune : « S'il m'avait répondu, disait Bechchâr, je serais le premier entre tous ceux de l'époque. » Ce que le grammairien Açma'ï goûtait le mieux dans ses vers, c'est qu'ils provenaient d'un génie naturel qui se refusait à polir longtemps le vers avant de le publier; ils étaient pour ainsi dire presque improvisés. Quand on lui demandait d'où provenait la pureté de la langue qu'il parlait, il en faisait remonter la gloire aux vieillards et aux femmes de la tribu bédouine des 'Oqaïl, à laquelle il se rattachait comme ancien esclave affranchi. On lui reprochait cependant de cheviller à outrance et d'introduire dans ses vers des noms d'hommes ou de lieux qui n'avaient jamais existé; il avait donné des surnoms poétiques à plusieurs pièces de sa maison, ce qui plongeait dans une douce stupéfaction les non-initiés à qui il en racontait les beautés.

Merwan ben Abi-Hafça.

Merwan ben Abi-Hafça était le fils d'un juif du Khorasan qui, emmené par Merwân ben el-Hakam, alors gou-

verneur de Médine, dans le Yémama, en Arabie, comme collecteur de taxes, y avait épousé une Arabe de sang libre. Né en 721, il fut étranglé en 797 par une vengeance particulière, provoquée par des vers ayant une couleur politique et dirigée contre les prétentions des Alides; nous avons les aveux du criminel, qui ne fut pas reconnu. C'était un imitateur de l'ancienne poésie du désert. D'après Ibn-Khallikan, il était arrière-petit-fils d'Abou-Hafça, affranchi de Merwân, qui lui avait donné la liberté pour les services rendus lors du siège de la maison du khalife 'Othman à Médine : il lui avait sauvé la vie. On dit que c'était un médecin juif qui se convertit à l'islamisme. Le peuple de Médine croyait cependant qu'il était affranchi du fameux poète et châtelain Samaual. On dit aussi qu'Abou-Hafça fut fait prisonnier lors de la prise de Persépolis sous 'Othman. — Quant à Merwân, qui était né dans le Yémama, il se rendit à Bagdad, composa des panégyriques à la louange d'El-Mehdi et de Haroun er-Rachid, écrivit des satires contre les descendants d'Ali. Son morceau le plus célèbre est une qaçida rimée en *l* composée à la louange de Ma'an, fils de Zaïda, gouverneur du Yémen, dans lequel il chante sa générosité inépuisable : « Quand on lui demande une faveur, Ma'an évite de prononcer le mot *non*, car ce mot lui semble un mot interdit. » Il était avare, et venait au palais du khalife vêtu d'une peau de mouton et de vêtements de grosse toile de coton; par économie, il n'achetait que des têtes de mouton et ne mangeait pas d'autre viande, hiver comme été. C'est sur lui qu'on fit ce vers : « Merwân n'a pas de zèle pour la noce, il n'est jaloux que des marmites. »

Ibn el-Ahnaf.

A côté du rôle dangereux joué par ces poètes qui consacraient leurs œuvres à la politique, bien plus aimable est l'auteur des poésies amoureuses, Aboul-Fadl el-'Abbâs Ibn el-Ahnaf, descendant d'Arabes établis dans le Khorasan et alliés à des familles iraniennes; compagnon du khalife Haroun er-Rachid, il le suivit dans ses campagnes et mourut à Bagdad (807 ou 813). La grâce et l'élégance de sa diction firent la joie des gens de goût. C'était un homme ayant de grandes manières, rien d'un débauché; il était poli, mais il ne sortit jamais du genre de la poésie amoureuse, il ne possédait pas l'art de la satire et du panégyrique. Le seul ennemi qu'on lui connût était le grand théologien mo'tazélite Ibn Hodhéil el-'Allâf, qui lui reprochait d'avoir affirmé la prédestination dans un de ses vers.

Abou-Nowâs.

Mais le plus célèbre de cette pléiade est sans contredit Abou-Nowas, le poète bachique et lyrique par excellence, dont les œuvres ont été étudiées par Nöldeke et Alfred von Kremer. Il était né en pleine Susiane, à El-Ahwaz (vers 756), d'une mère d'origine persane, qui était laveuse chez des foulons, mais c'est à Bassora qu'il reçut les leçons de son maître le poète Wâliba, qui le présenta aux Barmékides et qui eut plus tard l'occasion de le regretter, à cause de l'ingratitude de son élève; il parcourut un an le désert pour y étudier la pure langue des Bédouins. A

Bagdad il fut apprécié des khalifes Haroun et Emin, malgré ses mauvaises mœurs. Devenu vieux, il renonça à la débauche et se livra à des pratiques de piété; ses moqueries à l'adresse d'un membre de la famille des Beni-Naubakht le firent maltraiter, ce dont il mourut vers l'an 810. Abou-Nowâs embrassa les genres les plus divers de la poésie arabe : non seulement il chanta le vin comme 'Adi ben Zéïd et Wélid ben Yézid, mais encore il composa, comme ses devanciers, des élégies, des poésies amoureuses, des satires, des panégyriques, des facéties, des poèmes de chasse, où il renouvela le style des anciens et intrépides chasseurs du désert, et enfin des poèmes dévots qui marquent sa dernière transformation. Sa mémoire était extraordinaire, et, détail non moins remarquable, il ne possédait aucune bibliothèque; à sa mort on ne trouva chez lui qu'une couverture de livre renfermant un cahier de notes de grammaire. Le khalife l'avait fait mettre en prison; le poète lui écrivit en vers : « Si vous tuez Abou-Nowâs, où en trouverez-vous un autre? » L'esclave Djénân fut la seule femme qu'il aimât réellement : elle était instruite et spirituelle; elle avait une érudition historique et poétique. Elle partit pour le pèlerinage de la Mecque, et le poète la suivit; c'est alors qu'il dit ces vers : « Ne voyez-vous pas que j'ai passé ma vie à sa poursuite, entreprise difficile? Nous avons fait le pèlerinage en même temps; ce voyage seul a pu nous réunir. » Djénân ne l'aimait d'abord pas, mais la constance de l'amoureux fit fléchir les rigueurs de la cruelle. Il est le premier qui employa des métaphores hardies pour décrire les diverses parties du corps de l'amante; entre autres ce vers est de lui : « Elle soufflette la rose avec des jujubes, » c'est-à-dire la joue avec le bout des doigts. Les scènes qui représentent des buveurs

intrépides, toujours altérés, qui ne se laissent pas distraire de leurs graves occupations par l'appel à la prière que lance en vain le muezzin du haut des minarets, le chant du bon vin vieilli dans l'amphore recouverte de toiles d'araignée, obtenu à prix d'or du marchand juif ou chrétien, et dont l'éclat réjouit et réchauffe l'obscurité de la nuit, tel est le thème des plus célèbres productions d'Abou-Nowâs, que vient traverser parfois le souvenir triste des temps écoulés et des compagnons disparus, pensée lamentable que refoule bien vite un nouveau coup de la liqueur divine.

Moslim.

Moslim ben el-Walîd, connu sous le surnom de *Çarî' el-Ghawânî*, « la Victime des belles », que lui avait donné Haroun er-Rachid, était client d'une famille d'Ançârs ou auxiliaires, c'est-à-dire de ces habitants de Médine qui s'étaient fait une noblesse en soutenant le Prophète contre ses ennemis. Il était né à Koufa entre 747 et 757, d'un père qui exerçait le métier de tisserand, comme Ibn-Qanbar le lui reprocha plus tard cruellement : « Où trouverais-je un être plus infime que ton père? Je me trompe, il en est un, c'est toi. Longtemps il a tissé la trame des manteaux, aussi mal que tu tisses la trame de tes vers. » On ne sait point quels furent ses maîtres; peut-être se rattache-t-il directement aux grands poètes de l'âge héroïque, dont il étudiait les œuvres. Bohème insouciant, dépensier et sans songer au lendemain, il couchait souvent, faute de gîte, sous le ciel étoilé, dans l'unique manteau qu'il possédât. Ses protecteurs, le vaillant général Yézid ben Mazyad, Mohammed, fils du kha-

life Mançour, le ministre Fadl ben Sahl le tirèrent de ce mauvais pas; le dernier même n'hésita pas à lui donner un emploi dans la cour de justice de la province de Djordjân, puis lui confia les délicates fonctions de directeur de la poste aux chevaux dans la même localité; seulement il lui adjoignit un intendant chargé de toucher les revenus des fermes qu'il lui avait données dans les environs d'Içpahan, de prélever la somme nécessaire pour ses dépenses journalières et d'acheter de nouvelles terres avec le surplus économisé. Il était grand amateur du produit des vignes que les Mazdéens cultivaient à Tizenâbâd, et il a chanté les délices du vin : « C'est la fille des mages, devenue musulmane par son union avec les convives. Nous l'avons demandée en mariage et le négociateur qui nous l'amène marche d'un pas grave et solennel. » La pièce tout entière est à lire, dans la charmante traduction qu'en a donnée M. Barbier de Meynard. Ses ennemis le raillèrent de sa passion; 'Abbâs Ibn el-Ahnaf l'appelait par dérision « la victime des sorcières » et d'autres disaient « la victime de la coupe pleine ». Son ivresse était d'ailleurs élégante et son style classique, à la manière des anciens modèles, qu'il suivait de près tout en lançant par le monde de nouvelles métaphores. Ses poésies amoureuses sont moins sincères, et il a reconnu lui-même qu'il chantait l'objet de ses pensées parce que le bon ton l'exigeait, mais que son goût était pour de moins hautes dames. Dans la satire, il paraît être resté inférieur à ses adversaires; sa dispute avec le poète Ibn-Qanbar fut violente, mais l'avantage de l'insulte, comme l'ont constaté Abou'l-Faradj el-Içfahâni et El-Mobarrad, resta à son adversaire. Il mourut en 803, étant encore en fonctions, étranger à Djordjân comme le palmier qu'il a chanté dans son dernier vers. Sur le point de mourir, il

avait fait jeter dans la rivière le brouillon de ses poésies, à titre de pénitence pour ses compositions bachiques.

Abou'l-Atâhiya.

A la tribu des 'Anézés appartenait ABOU'L-ATÂHIYA Isma'îl ben Qâsim, né en 748 dans le Hedjaz, qui vécut à Koufa, se rendit à Bagdad alors que ses vers l'avaient déjà fait connaître, et y tomba amoureux d'une esclave de Mehdi, nommée 'Otba. Il mourut en 828. La caractéristique de son style est l'emploi d'expressions simples et accessibles à tous, parce que ce sont des sermons en vers sur l'instabilité des choses de ce monde; il est à cause de cela l'ancêtre de cette longue série d'ouvrages parénétiques qui fleurit surtout dans la littérature persane. Il évitait les expressions recherchées, de façon à être compris par le peuple.

On le surnommait le marchand de jarres (El-Djarrâr) parce qu'il avait d'abord exercé ce métier. On allait l'entendre réciter ses vers, et l'on écrivait, sous sa dictée, les pièces de poésie sur les fragments de poterie brisée ramassés à terre.

Il se vantait de pouvoir mettre en vers toutes ses paroles; et quand on lui demanda s'il connaissait la prosodie, il répondit : « Je suis supérieur à toute prosodie; » et le fait est qu'il a écrit sur certains mètres de son invention qui ne rentrent pas dans les règles de la prosodie classique. 'Omar ben el-'Alâ, gouverneur du Tabaristan, l'ayant libéralement récompensé pour des vers qu'il lui avait adressés, excita la jalousie des autres poètes; il les rassembla et leur tint ce petit discours :

« Il est étrange que vous autres poètes soyez si jaloux les uns des autres. Quand l'un de vous vient nous présenter une qaçida composée en notre honneur, il emploie cinquante vers à célébrer les charmes de sa maîtresse, et ne commence son véritable sujet que quand il a épuisé ses louanges; Abou'l-Atâhiya, au contraire, ne consacre que peu de vers à sa bien-aimée et commence tout de suite son panégyrique. Pourquoi êtes-vous jaloux de lui? » Sur le point de mourir, il fit venir à côté de lui le grand chanteur Mokhâriq pour lui chanter ces vers qu'il avait composés : « Au terme de mon existence, les peines des femmes qui me pleurent seront courtes. Mon amie cessera de penser à moi; elle oubliera mon amour, et trouvera vite un nouvel ami. » Sa dernière volonté fut qu'on inscrivît ces mots sur sa tombe : « Une vie qui se termine par la mort est une vie pleine d'amertume. » Abou-Nowâs lui reprochait son extrême facilité, qui lui permettait de composer cent ou deux cents vers par jour. Lui aussi, il renonça à la poésie sur le tard, par motif religieux probablement, mais cela lui valut d'être enfermé dans la prison des criminels et d'être amené en présence d'El-Mehdi, qui lui donna le choix entre la mort et la continuation de son art : « J'aime mieux faire des vers, » dit le poète, et il fut immédiatement mis en liberté. On lui prêtait l'idée d'avoir adopté les croyances des philosophes grecs, parce que ses vers parlaient de la mort, mais non de la résurrection; on lui reprochait aussi son avarice, d'autant plus incompréhensible qu'il avait amassé de grandes richesses. Le surnom sous lequel il est connu, et qui signifie probablement l'Intrigant, est dû au khalife El-Mehdi. Il se fit des ennemis, tels que ʿAbdallah, fils de Maʿan, qui le prit par ruse et lui donna cent coups de fouet, mais très doucement, par crainte de sa vengeance;

néanmoins le poète profita de la mansuétude de son ennemi pour l'invectiver davantage, en le comparant à une femme entourée d'eunuques : « Elle m'a frappé de sa main, la fille de Ma'an, elle s'y est fait mal, et je n'ai rien ressenti. » Il prétendait que la plupart des hommes parlaient en vers sans s'en douter, et que s'ils savaient donner à leurs paroles la composition parfaite, ils seraient tous poètes. Le grammairien El-Açma'ï disait d'Abou'l-Atâhiya : « Ses vers sont comme la place publique devant le palais des rois, où il tombe des perles, de l'or, de la poussière, des débris de poteries et des noyaux. » Abou'l-Atâhiya considérait comme son chef-d'œuvre le vers où il a dit : « Les hommes sont dans l'insouciance, tandis que la meule du destin continue de moudre. » Haroun er-Rachid le fit aussi emprisonner, quand il voulut se livrer à l'ascétisme, pour le forcer à composer des vers érotiques.

El-'Akawwak.

El-'Akawwak (le Courtaud), surnom d''Ali ben Djabala, était né dans la classe des affranchis; sa famille était originaire du Khorasan; aveugle de naissance (ou bien il le devint à sept ans, par suite de la variole), il avait une peau noirâtre et marquée de taches de lèpre. Le khalife Mamoun se mit en colère contre lui à l'occasion d'une pièce de vers qu'il avait composée en faveur de Homéïd et-Toûsi et où le souverain relevait des éloges extravagants, tels qu'on n'en donne qu'à la divinité et parce qu'en parlant d'Abou-Dolaf, il avait dit que tous les Arabes sur la terre empruntaient leurs belles qualités à Abou-Dolaf, sans faire d'exception pour le souverain

lui-même. Le poète se trouvait dans les montagnes de l'Irak-Adjémi ; forcé de fuir, il fut saisi en Syrie, amené à Bagdad et eut la langue arrachée; l'hémorragie amena sa mort, en 828; il était né en 776.

Abou-Dolaf, qu'il avait loué, entendit, un jour qu'il traversait une ville de l'Irak, deux femmes se dire l'une à l'autre : « Celui-ci est Abou-Dolaf, celui dont le poète a parlé en ces termes : « Abou-Dolaf est le monde entier, « nomades ou citadins ; s'il se détourne de sa route, tout le « monde le suit. » Ce qui fit pleurer le grand seigneur, se repentant de n'avoir pas récompensé El-'Akawwak comme il le méritait.

Ibrahim et Ishaq el-Mauçili.

Comme poètes, mais aussi comme chanteurs et compositeurs de musique et incomparables dans ces derniers rôles, sont célèbres deux Persans d'origine, Ibrahim el-Mauçili et son fils Ishaq (mort en 849). Le père n'était pas né à Mossoul, comme son surnom paraît l'indiquer, mais il s'y était enfui pour y étudier la musique; c'est à Koufa qu'il avait vu le jour d'un noble Persan, Mâhân (dont le nom iranien fut transmué en Méïmoun), émigré du Fârs en 742. C'est le khalife El-Mehdi qui commença à goûter sa musique, et sa faveur continua d'augmenter sous ses successeurs; lorsque Haroun er-Rachid se brouilla avec son esclave Mârida, et que Dja'far le Barmékide, dont les *Mille et une Nuits* ont popularisé le rôle de grand ministre, voulut raccommoder le souverain et sa favorite, il fit écrire par le poète 'Abbâs Ibn el-Ahnaf et mettre en musique par Ibrahim des vers passionnés qui réconcilièrent les deux amants. Son fils,

Ishaq (né en 767) lui succéda; c'est de lui que le khalife Mo'taçem disait : « Quand Ishaq chante, il me semble que l'étendue de mon empire s'augmente. » Il perdit la vue deux ans avant sa mort. Il était aussi versé dans la science des traditions du Prophète, le droit et la théologie scolastique, que dans la musique. El-Mamoun disait de lui : « Si Ishaq n'était pas aussi célèbre comme chanteur, je l'aurais nommé juge, il le mérite mieux que nos cadis actuels, et les dépasse par sa conduite, sa piété, son honnêteté; mais son talent de musicien éclipse tous les autres. » Il fut le second à écrire un *Livre des Chansons* (Kitâb el-Aghânî) où il avait recueilli les morceaux qu'il chantait.

El-Mehdi avait interdit à Ibrahim d'aller voir ses fils Mousa (el-Hâdi) et Haroun (er-Rachid) : l'ayant fait, il fut puni de trois cents coups de fouet et mis en prison. El-Hâdi se montra plus tard tellement prodigue à l'égard d'Ibrahim, que son fils Ishaq put dire que si le khalife avait continué de vivre, ils auraient pu construire en or et en argent les murs de leur maison.

Di'bil el-Khozâ'î.

Parmi les poètes de Bagdad d'origine arabe ou tout au moins sémitique, il faut encore mentionner Di'bil ben 'Ali el-Khozâ'î, né en 765 à Koufa ou à Karkîsiya (Circesium); il fut quelque temps chargé de fonctions administratives en qualité de gouverneur d'une petite ville du Tokharistan, dans la Perse du Nord-Est; il mourut en 860 en Babylonie; c'était un satirique, qui s'occupa de recueillir dans un livre des biographies de poètes. Méchante langue, il n'épargnait personne, pas même les

khalifes. Aussi fut-il constamment en fuite et obligé de se cacher. Son nom était tellement craint qu'ayant un jour rencontré un épileptique qui se tordait sur le sol dans une crise de douleur, il lui suffit de lui crier son nom dans l'oreille pour le guérir. Il avait d'ailleurs d'autres méfaits sur la conscience : il attaqua une nuit un changeur qui rentrait à sa maison, et qu'il croyait porteur de sa bourse, comme à l'ordinaire; mais ce jour-là il n'avait dans sa manche qu'un chiffon renfermant trois grenades : cependant la victime était morte sur place, et la justice poursuivit l'assassin, qui dut quitter Koufa après s'être longtemps caché.

Il préparait des satires par avance, et quand il avait à se venger de quelqu'un il insérait son nom dans la pièce préparée. El-Bohtori préférait Di'bil à Moslim, parce que la langue qu'il écrivait et le caractère de ses poésies étaient mieux dans le goût arabe.

Il disait, dans sa vieillesse : « Il y a plus de cinquante ans que je me promène avec ma croix sur mon épaule, mais personne n'a encore pu m'y clouer. » C'était un ami de Moslim, qui lui avait donné de profitables conseils. Cependant quand Moslim fut chargé du gouvernement d'une ville en Perse, il ne voulut plus le reconnaître, ce dont Di'bil se vengea par une mordante satire. C'était un chiïte convaincu, partisan des droits d'Ali au khalifat.

C'est lui qui fit sur le khalife Mo'taçim le vers qui cingle comme un coup de fouet : « Les Abbassides sont au nombre de sept, d'après les livres, qui ne nous parlent pas d'un huitième, à moins que ce ne soit comme les Sept Dormants dans leur caverne, sept braves gens, dont le huitième était un chien. » Il est vrai que plus tard il se défendit de les avoir faits.

ʿAli ben el-Djahm.

ʿAli ben el-djahm, surnommé Es-Sâmi parce qu'il descendait d'une branche des Qoréïchites de ce nom, commensal et compagnon du khalife El-Motawakkil, était né dans le Khorasan, d'où El-Mamoun l'avait amené à Bagdad. Il était l'ennemi des Chiïtes; il a écrit de nombreux vers contre les prétentions des Alides; il insultait également les chrétiens, entre autres le fameux médecin Bokhtyêchouʿ, et les Moʿtazélites. Pour une satire qui déplut au maître qu'il avait d'ailleurs mécontenté par des dénonciations incessantes contre ses compagnons, il fut emprisonné et exilé. Rentré dans son pays que gouvernait Tâhir, il fut, sur l'ordre du khalife, un jour tout entier attaché nu à une croix, comme il l'a raconté lui-même : « Ce n'était pas une personne d'un mérite inférieur ou un homme inconnu qu'on a crucifié à Chadyakh le lundi soir. Par cette exécution, ils ont satisfait leur vengeance; mais, grâce à Dieu, leur victime était un homme d'honneur et respectable. » De là il se rendit en Syrie, et c'est en se dirigeant d'Alep vers l'Irak qu'il tomba en se battant contre un *ghazou* de bédouins (en 863). Quand les secours arrivèrent on le trouva mourant, mais prononçant encore des vers : « A-t-on ajouté de l'obscurité à la nuit, ou le torrent a-t-il emporté le matin? Je pense aux gens de la rue de Dodjaïl à Bagdad, mais comme j'en suis loin! » Les Orientaux admirent cette pensée délicate : « L'inimitié d'un homme sans honneur ni religion est une affliction sans égale, car il vous abandonne sa propre réputation tandis qu'il attaque la vôtre, que vous préservez si soigneusement. »

Il a lui-même raconté que sa vocation poétique se manifesta pour la première fois lorsque son père le fit enfermer dans l'école où il se rendait. Il écrivit alors à sa mère pour se plaindre de l'inhumanité de son père : « Tous les élèves ont quitté l'école, et moi j'y reste emprisonné sans avoir commis de faute ! » Sa mère obtint alors sa liberté ; mais sa réputation de menteur était telle que l'on prétendit que ces vers avaient été composés à soixante ans, et que par conséquent il n'avait pu les écrire étant à l'école.

La poétesse Fadl et Mahboubé.

Sous le règne de Motawakkil, prince artiste, ami des jeux et des bouffonneries, qui fut le premier à les introduire dans le palais des khalifes, la musique et la danse se développèrent encore plus que par le passé. Parmi les poètes de cour, nous trouvons à cette époque une femme originaire de l'Arabie centrale, menant à Bagdad une vie assez libre ; sa liaison avec le poète Sa'id ben Hamid, d'origine persane, et d'opinions religieuses très orthodoxes, qui fut chef du bureau des dépêches sous le khalife Mosta'în, tandis que la chanteuse était chiïte, remplit toute l'histoire de sa vie. On la faisait venir dans le harem du khalife pour y charmer les belles favorites. C'était une femme d'un esprit prompt, d'une riposte alerte ; elle était calligraphe. Son ami Sa'id avait fini par s'apercevoir qu'insensiblement il copiait son style. Elle allait librement le voir ; un jour qu'elle entrait, Sa'id se leva avec empressement, la salua et l'invita à rester chez lui : « Un envoyé du palais, répondit-elle, vient d'ar-

river chez moi, il ne m'est donc pas possible de rester; mais je suis montée chez toi, parce qu'il me répugnait de passer devant ta porte sans venir te voir. » Et Sa'id d'improviser : « Tu es comme le soleil qui éclaire le monde, et dont la lumière semble tout près de nous; mais où est la possibilité de l'atteindre! » L'attachement de Sa'id n'empêcha pas l'inconstante Fadl d'accepter les hommages du jeune chanteur Bounân; mais au moins elle n'agissait que sous l'empire d'un sentiment vrai et sincère; quelle différence avec les musiciennes esclaves, qui, suivant la poétesse elle-même (nous savons par d'autres témoignages que c'est vrai), « reçoivent le pauvre comme un chien, et ne demandent jamais que des mines d'or »! Sur le point de mourir, Fadl voulut encore une fois revoir son ami, et elle eut la force de lui écrire : « Ma patience est à bout, et mes souffrances ne font que s'accroître; ma maison est proche, il est vrai, mais tu en es encore bien loin! » C'était sous le khalifat de Mo'tamid, en 873. Dans le harem même de Motawakkil, on admirait la chanteuse Mahboubé, née à Bassora, mais d'origine étrangère. Elle composait des vers qu'elle chantait en s'accompagnant sur le luth; mais on préférait sa poésie à son chant, qui était médiocre. Quand Motawakkil fut assassiné, Mahboubé garda le deuil et renonça à tout plaisir jusqu'à ce qu'elle mourût. Elle déplut par cette fidélité persistante au nouveau maître à qui elle était échue en partage lors de la dispersion du harem du khalife; mais un officier d'origine turque l'ayant demandée en cadeau, l'affranchit, lui rdo nna de quitter Sâmarra et de s'établir où elle voudrait. Elle mourut à Bagdad dans la plus profonde obscurité.

Ibn er-Roumi.

Ibn er-Roumi, le fils du Grec, surnom qu'il devait à son grand-père Djoraïdj ou Georges, né à Bagdad en 836, fut empoisonné par le ministre du khalife Mo'tadid, Abou'l-Hoséïn Qâsim ben 'Obéïdallah, qui avait peur de ses satires. Celui-ci suborna un domestique qui lui remit un biscuit préparé. Quand Ibn er-Roumi l'eut mangé, il s'aperçut qu'il était empoisonné et se leva pour partir : « Où allez-vous ? dit le ministre. — A l'endroit où vous m'avez envoyé. — Bien, répliqua le vizir, vous présenterez mes hommages à mon père. — Je ne prends pas la route de l'enfer, » répondit le poète, qui se retira chez lui, se fit soigner par un médecin qui, dit-on, se serait trompé de drogues, et mourut quelques jours après.

Ses vers sont admirables pour la beauté de l'expression et l'originalité de la pensée ; on y remarquait surtout la nouveauté des idées. Il bafoua la manie des Orientaux de se teindre la barbe : « Quand les cheveux d'un homme continuent d'être noirs bien que sa jeunesse disparaisse, ce ne peut être qu'une teinture artificielle. Comment un vieillard peut-il s'imaginer qu'on prendra pour naturelle cette couleur noire, ou qu'on le considérera comme jeune ? »

El-Bohtori.

El-Bohtori (Wélîd ben 'Obéïd), de la tribu de Taï, né à Manbidj ou dans le voisinage en 820, compagnon d'abord de son compatriote Abou-Temmâm, se rendit plus

tard à Bagdad et y vécut longtemps comme panégyriste de Motawakkil et de ses courtisans ainsi que des chefs de l'administration civile. Il mourut en 897, soit dans sa ville natale, soit à Alep. Comme Abou-Temmâm, dont le plus beau titre de gloire est d'avoir recueilli le Hamâsa, il réunit aussi un livre de ce genre; ses poésies d'ailleurs sont une imitation de l'ancien style. Il parle fréquemment d'Alep et de la plaine qui l'entoure, car il avait pris ce pays en affection. C'est Abou-Temmâm qui, l'entendant réciter à Homs un poème de sa composition, devina son talent poétique, et comme il était pauvre, Abou-Temmâm écrivit aux habitants de Ma'arrat en-No'mân une missive pour le leur recommander; sur cette lettre, ceux-ci lui firent une pension de quatre mille dirhems; c'était le premier argent qu'il gagnait. Abou'l-'Alâ el-Ma'arri considérait Abou-Temmâm et Moténabbi comme deux moralistes, tandis qu'il voyait le vrai poète dans El-Bohtori. Il était très avare, portait des vêtements malpropres et laissait mourir de faim son frère et un domestique qu'il avait chez lui. Il a peu laissé de satires; son fils a raconté que son père lui avait recommandé, à son lit de mort, de brûler toutes celles qu'il avait faites dans un moment de colère et sous l'empire de sentiments de vengeance, et cela pour éviter à son fils les difficultés provoquées par des ressentiments. Mais Abou'l-Faradj el-Içfahâni a établi, par les fragments connus de satires d'El-Bohtori, qu'il avait été tout à fait inférieur dans ce genre.

Ibn el-Mo'tazz, le khalife d'un jour.

Les fils des rois eux-mêmes s'en mettaient. 'Abdallah Ibn el-Mo'tazz, fils du khalife El-Mo'tazz, né en 861, mena sous le règne d'El-Mo'tadid une vie libre de poète et de savant. Après la mort du khalife, il fut mêlé aux intrigues de cour; les mécontents de la politique de Moqtadir, livré aux femmes et aux eunuques, choisirent 'Abdallah pour khalife sous le nom d'El-Mortadi (17 déc. 908), mais la garde du khalife eut l'avantage sur ses partisans; son règne ne dura qu'un jour; Ibn el-Mo'tazz s'enfuit dans la maison d'un joaillier, y fut bientôt découvert et étranglé le 29 décembre par l'eunuque Mounis, chambellan et trésorier du khalife. Sa poésie, dans le genre d'Abou-Nowâs, a renoncé à toute imitation des anciens poètes; c'est avec une élégance aristocratique qu'il écrit de petites pièces charmantes de circonstance. A côté de cela, il s'occupa de l'histoire de la littérature et écrivit le premier en langue arabe un grand ouvrage sur la rhétorique (Kitâb el-badî', conservé à l'Escurial). Ses vers offrent un sens clair et un style aisé.

Il avait formulé les règles de la saine rhétorique par ce dicton : « L'éloquence est l'expression juste des idées au moyen de peu de mots. » Il eut des poètes qui pleurèrent sa mort tragique, comme 'Ali ben Mohammed Ibn Bassâm, l'élégant et subtil, et son ami Ibn el-'Allâf Hasan ben 'Ali, poète aveugle de Nahréwan, qui pour éviter les persécutions écrivit sa fameuse élégie sur la mort d'un chat, de son chat favori, qui avait l'habitude d'entrer dans les pigeonniers voisins et d'y dévorer les

pigeons, et qui fut méchamment tué par les propriétaires : « Tu nous as quittés, minet (*hirr*), et ne reviendras jamais plus! Tu étais comme mon enfant! Comment pouvons-nous cesser de t'aimer, toi qui étais pour nous une sûre protection! » Ibn el-Mo'tazz aimait à boire du vin le matin, dans les prairies de Matira, près de Sâmarra, non loin du couvent chrétien d'Abdoûn : « Que de fois, à l'aurore, je fus éveillé par la voix des moines à leurs prières! Vêtus de robes noires, ils chantaient matines, la cordelière autour des reins, les têtes rasées cerclées d'une couronne de cheveux. »

Ibn el-Hadjdjâdj.

L'administration des Abbassides peut revendiquer le *mohtasib*, commissaire chargé de la police des marchés, de la surveillance des poids et mesures et des mœurs à Bagdad, Ibn el-Hadjdjadj, plus tard destitué et qui mourut en l'an 1000. Ses poésies légères eurent un succès et une célébrité considérables; on en vantait le tour aisé et enjoué. On l'a comparé à Imrou-oul-Qaïs dans ce sens que, comme lui, il a créé un nouveau genre de poésie dans lequel il est resté sans rival. C'était un chiïte convaincu, et il prescrivit par ses dernières volontés d'être enterré aux pieds de l'imam Mousa, dont le tombeau est non loin de Bagdad. A côté de lui il faut rappeler le chérif Mohammed er-Ridâ, un des descendants du Prophète; son père Tahir avait exercé les fonctions d'inspecteur de la descendance d'Ali, de premier président de cette sorte de cour de cassation que l'on appelait el-Mazhâlim, et de chef de la caravane des pèlerins. Il avait

commencé très jeune à composer des vers, et il continua toute sa vie à en produire un nombre considérable. Il s'occupa aussi d'exégèse coranique et écrivit des ouvrages sur la rhétorique du livre sacré; il mourut à Bagdad en 1015.

Mihyar ben Marzoûyè.

Un de ses élèves, MIHYAR BEN MARZOÛYÈ, fut par lui converti à l'islamisme; car c'était un mazdéen, né dans le Déïlem ou région montagneuse au sud du Guilan, sur les côtes de la mer Caspienne, et qui mourut à Bagdad en 1037. Il était secrétaire pour la langue persane, et étudia la poésie avec le chérif Er-Ridâ. Ses opinions chiïtes révoltaient les Sunnites, dont l'un d'eux finit par lui dire : « Mihyâr, en vous convertissant, vous n'avez fait que passer d'un coin à l'autre de l'enfer. » On admirait, dans ses vers, la délicatesse de la pensée et la remarquable douceur de l'expression.

Les provinces.

La capitale n'était pas seule à attirer les génies poétiques dont les œuvres se manifestaient d'un bout à l'autre de l'empire. Pour des motifs politiques ou religieux, ou pour d'autres raisons personnelles, ils restèrent éloignés du centre et se contentèrent de la protection des gouverneurs de provinces. Le SEID HIMYARITE, Isma'ïl, né à Bassora vers 729, dut à cause de ses opinions chiïtes quitter cette ville pour Koufa; il reconnut Abou'l-'Abbâs Saffâh lors de la prise de cette ville, mais se tint à l'écart

de lui et de ses successeurs quand il les vit persécuter les Alides, et mourut en 789 à Wâsit. Ses poésies se distinguent par la simplicité de la langue, comme celles d'Abou'l-'Atâhiya et de Bachchâr ben Bourd.

Lui qui était né de parents kharédjites, de la secte des Ibâdites, il célébra pendant plus de quarante ans, dans d'innombrables pièces de vers, les gloires de la maison d'Ali, avec un talent qui força l'admiration de ses ennemis. Il a raconté lui-même que c'était à la suite d'un songe qu'il s'était converti aux croyances de la secte des Kéïsânites, partisans de Mohammed, fils de la Hanéfite. Son teint bronzé attestait les croisements de races qui s'étaient produits dans le sud de l'Arabie. Il était grand et bien fait; il avait les dents belles et la chevelure abondante. Il se distinguait par la fécondité de son imagination et l'énergie de la pensée; les Bédouins eux-mêmes prisaient son style. Ses habitudes d'ivrognerie lui valurent d'être arrêté une nuit par la police en flagrant délit dans les rues d'El-Ahwaz, en Susiane. Dans ses satires, animées d'une haine violente contre les compagnons du Prophète, il alla jusqu'à comparer 'Aïcha « au serpent qui cherche à dévorer ses petits ».

Abou'ch-Chîç Mohammed ben 'Abdallah s'attacha comme panégyriste à l'émir de Raqqa, 'Oqba ben Dja'far ben el-Ach'ath el-Khozâ'î, écrivit des poésies bachiques, et des élégies sur la perte de sa vue, qui lui arriva avec l'âge; il mourut en 811. Cousin de Di'bil el-Khozâ'î, il était resté obscur à côté de Moslim ben el-Wélid, d'Achdja' et d'Abou-Nowâs. L'émir de Raqqa était riche et généreux, et ses dons maintinrent le poète auprès de lui. Il avait la pensée prompte et composait très vite.

Dans la péninsule arabique nous ne trouvons plus de poètes : c'est à peine si l'on peut citer Ibn Harma

Ibrahîm ben 'Ali, né en 685, qui vécut à Médine, partisan des Alides, grand ami du vin, mort en 767; en revanche, la Syrie continue de briller d'un grand éclat. Abou Temmâm Habib ben Aus, né en 807 dans le voisinage du lac de Tibériade, d'un père chrétien nommé Tadoûs le droguiste (Thaddée), voyagea beaucoup; étant jeune il était à Homs où le poète El-Bohtori le rencontra jouissant déjà d'une renommée poétique; cependant quelques-uns prétendent qu'étant enfant il distribuait de l'eau dans des mosquées du Caire. Il est certain que c'est en Égypte que ses productions littéraires furent tout d'abord appréciées. Étant venu à Damas sans pouvoir y trouver de protecteur, il profita d'un voyage que fit El-Mamoun en Syrie pour aller le trouver sans pouvoir obtenir d'être reçu. Parvenu à Mossoul il fit une excursion en Arménie où l'attendaient les riches présents du gouverneur Khâlid ben Yézid. La mort du khalife El-Mamoun le ramena à Bagdad où il trouva un accueil favorable auprès d'El-Mo'taçim; aussi lui consacra-t-il de nombreux poèmes, ainsi qu'à ses courtisans. La renommée grandissante d''Abdallah ben Tahir, qui était presque indépendant en Khorasan, l'attira auprès de lui; à son retour, retenu à Hamadan par une tourmente de neige qui avait rendu infranchissables les passes du Zagros, il y fit la connaissance de l'érudit Abou'l-Wéfa ben Salama, qui lui ouvrit toutes grandes les portes de sa bibliothèque, ce qui lui donna le goût de rechercher et réunir les poésies des anciens poètes arabes et lui permit de composer, entre autres, son Hamâsa qui nous a conservé la notion d'une foule de poètes et de poésies de l'ancienne époque arabe. Comme poète, il aurait peut-être été vite oublié; mais comme compilateur du Hamâsa, il est resté célèbre, et son commentateur Tébrîzi a pu dire : « Abou-Temmâm, en réunissant cette antho-

logie, s'est montré meilleur poète que dans ses propres vers. » Cependant l'on disait aussi de lui qu'il surpassait ses contemporains par la pureté de son style, le mérite intrinsèque de ses poésies, et la manière excellente dont il savait traiter un sujet. Ibn-Khallikan a établi qu'Abou Temmâm avait passé les derniers jours de sa vie à Mossoul où Hasan ibn Wahb, secrétaire du directeur de la chancellerie, l'avait envoyé comme directeur de la poste aux chevaux : fonctions de toute confiance dans l'empire des Arabes, car ce fonctionnaire, en outre de son service public, renseignait l'autorité centrale sur ce qui se passait dans les provinces; il mourut dans cette ville vers 846.

Dik el-Djinn.

Avec Dik el-djinn (le Coq des génies, ainsi surnommé parce qu'il avait des yeux verts et était très laid) 'Abdessélâm ben Raghbân nous avons un exemple de cet intéressant mouvement d'idées qui souleva contre les Arabes d'Arabie et leurs prétentions à la supériorité et à la noblesse toutes les races vaincues qui relevaient la tête, et qui trouvaient des rhéteurs pour défendre leurs droits, d'ailleurs purement imaginaires; on appelait ces gens des *cho'oûbiyya*. Ils n'oubliaient qu'une chose, c'est que leur patriotisme ne pouvait se manifester qu'en langue arabe, et que l'emploi de cette langue était la marque indélébile de la conquête. Le Coq des génies était un fameux Cho'oûbî; né à Homs en Syrie, pays qu'il ne quitta jamais, il plaida la supériorité des Syriens; il était en même temps chiïte et composa des élégies sur la mort lugubre de Hoséïn, fils d''Ali, à la bataille de Kerbéla. Il mourut en

849 âgé de plus de soixante-dix ans. Il avait dissipé tout son patrimoine dans le désordre et les plaisirs. Il avait une esclave nommée Dounyâ, dont il était passionnément amoureux, et à qui il consacra de nombreux poèmes; mais dans un accès de passion criminelle et de jalousie, il la mit à mort sur un soupçon qu'il avait conçu à l'égard de la conduite de la servante envers un esclave nommé Waçif; crime dont il se repentit amèrement plus tard.

L'épanchement de sa douleur nous a valu les vers où il exhale sa plainte : « O branche de dattes! la destruction est tombée sur toi! J'ai arrosé de ton sang la terre... » Son image venait le visiter pendant la nuit : « Elle visita ma couche après ses funérailles... et je lui dis : Joie de mes yeux! tu m'es rendue enfin! mais comment est-ce possible? Et elle répondit : Là-bas mon corps est déposé, mais ceci est mon âme qui vient te visiter. » On remarquera l'expression des regrets; celle du remords est absente; en accomplissant cet assassinat le poète ne faisait qu'user du droit que la loi lui reconnaissait; sa conscience était tranquille.

Les Hamdânides à Alep.

Le règne des Hamdânides à Alep créa dans cette ville un mouvement littéraire des plus importants, dont la célébrité ne tarda pas à se répandre dans tous les pays où l'on parlait l'arabe. Séïf-Eddaula, qui s'y établit alors que le khalifat de Bagdad était disputé entre des chefs militaires d'origine turque ou persane, eut à défendre l'État qu'il avait créé contre bien des ennemis extérieurs, et surtout contre les troupes romaines de Byzance; néanmoins il vit fleurir autour de lui plusieurs

poètes, dont les plus célèbres sont Moténebbi et Abou-Firâs el-Hamdâni.

Moténebbi, fils d'un porteur d'eau, était né à Koufa en 905; il passa son enfance en Syrie et parmi les Arabes du désert. Étant jeune homme, il se crut prophète, fonda une nouvelle religion dans les plaines qui entourent la petite ville de Sémâwât sur l'Euphrate, eut des révélations dans le genre de celles du Koran, et réunit quelques sectateurs autour de lui; mais au bout de fort peu de temps, il fut défait par Loulou, le général des Ikhchidites commandant à Homs, et mis en prison; de là son surnom de Moténebbi, « celui qui se prétend prophète ». La prison dont il ne sortit qu'après avoir reconnu la vérité de l'islamisme, lui révéla son génie de poète. En 948, arrivé à la cour de Séïf-Eddaula, il composa pour le louer des poèmes tellement beaux que les noms de l'auteur et du protecteur sont indissolublement liés l'un à l'autre.

Leur bonne entente toutefois ne dura que neuf ans. A la suite d'une dispute avec le philologue Khâlawaïh, Persan de Susiane, qui s'emporta jusqu'à le frapper au visage avec une clef, il quitta Alep et alla offrir ses services à l'ennemi de la dynastie des Hamdânides, à l'eunuque nègre Kafour et à Anoûdjour, ministres des princes Ikhchidites qui s'étaient rendus indépendants en Égypte; seulement les résultats de sa démarche trompèrent son attente; furieux, il s'enfuit et se rendit à Bagdad, où commandait de fait le ministre El-Mohallabî, qui aurait bien voulu être l'objet des louanges de l'illustre poète; mais celui-ci ne lui accorda pas la gloire qu'il sollicitait, de sorte que le poète alla rechercher en Perse, à Chiraz, 'Adod-ed-Daula, le Bouïde, qui le récompensa généreusement. C'est en revenant de le visiter

qu'il tomba, non loin de Bagdad, au milieu d'une expédition de brigands bédouins et fut tué (965).

Les poésies de Moténebbi ont été applaudies et critiquées outre mesure dans le monde arabe et dans le monde européen. Le cadi Abou'l-Hasan se vantait de tenir le milieu entre les admirateurs et les détracteurs du poète, les premiers lui donnant la préférence sur tous les autres poètes de son temps et l'élevant au-dessus de tous ses rivaux, tandis que les seconds prétendaient que ses discours n'étaient qu'un bavardage, ses expressions que des barbarismes. Tha'âlibi, l'auteur du *Yatimet-ed-Dahr*, trouvait à juste titre que la division des esprits sur ce sujet est la preuve la plus évidente de son mérite et de sa supériorité; il vantait aussi son habileté : « la rime est soumise à son empire et les pensées sont ses esclaves ». Quand on examine de près l'opinion des critiques orientaux, on voit que ce qu'ils louent le plus dans Moténebbi, c'est la recherche de l'expression, l'abandon de l'antique simplicité pour l'afféterie, l'accumulation d'images hétéroclites; c'est ainsi qu'il fut le premier à composer des vers dans le goût de celui-ci : « Il marcha à la tête d'une armée soulevant un nuage de poussière qui obscurcit la vue; il semblait que les soldats vissent avec leurs oreilles; » et cela parce que l'obscurité était telle qu'on ne pouvait voir avec ses yeux! Ces fâcheuses inventions du pseudo-prophète et de ses contemporains eurent un succès tel qu'elles régnèrent en maîtresses sur la poésie orientale, que nous allons voir verser de plus en plus dans la boursouflure et les images forcées. Comme preuve de la popularité de Moténebbi, Ibn Khallikan cite ce fait que, pour expliquer ses poésies, on a écrit plus de quarante commentaires; cela tient surtout à ce que les expressions rares et recher-

chées dont il abusait avaient besoin d'être expliquées pour être comprises. L'avarice était le seul défaut qu'on pût lui reprocher : sa conduite morale frappait au milieu des plaisirs et des débauches de la cour de Séïf-Eddaula ; un rigide musulman remarqua même que quoiqu'il ne jeunât pas, ne fît pas les cinq prières canoniques journalières, ni ne lût pas le Koran, il ne disait cependant jamais de mensonge.

D'autre trempe était Abou-Firâs el-Hamdâni, qui était de la famille même de ces princes d'Alep et cousin de Séïf-Eddaula, qui l'avait nommé gouverneur de la ville de Manbidj, et qu'il accompagna dans ses luttes contre le Domestique, général en chef des troupes romaines d'Asie. Fait prisonnier en 959, à la chute de la forteresse qu'il défendait, il fut conduit à Constantinople et y resta jusqu'à sa mise en liberté en 965. Pendant sa captivité il composa de nombreuses élégies adressées aux membres de sa famille, parmi lesquelles un poème célèbre adressé à sa mère à Manbidj, qui a été traduit en allemand par Ahlwardt. A la mort de Séïf-Eddaula (967), il prétendit au trône de la principauté de Homs, mais il périt dans un combat avec les troupes envoyées contre lui par le fils de Séïf-Eddaula. Abou-Firâs était un brave guerrier, dont les poésies, dépourvues d'appareil pédantesque, respirent des sentiments vrais et francs exprimés dans une langue noble et élevée ; elles forment le journal de sa vie accidentée.

A côté de ces deux maîtres de la langue, on peut encore citer, dans l'entourage de Séïf-Eddaula, Es-Sari er-Reffâ, ainsi nommé parce que dans sa jeunesse il avait été stoppeur ou repriseur d'étoffes à Mossoul; après la mort de Séïf-Eddaula il se rendit à Bagdad auprès du ministre El-Mohallabi; Tha'âlibi lui a reproché de nombreux plagiats.

Il avait pris pour modèle Kochâdjim, alors célèbre en Orient; il avait contracté l'habitude, pour augmenter le volume des copies qu'il faisait de cet auteur, d'insérer ses propres vers au milieu des siens. En-Nâmi (Abou'l-'Abbâs Ahmed), successeur de Moténebbi comme poète de cour, mourut à Alep entre 980 et 1008; on l'appelait El-Missisi parce que sa famille était originaire de Mopsueste en Cilicie. On a conservé de lui les vers spirituels qu'il a consacrés à un seul cheveu noir qui était resté sur sa tête chauve : « Je dis à mes cheveux blancs, effrayés de la présence de cet étranger : Je vous en prie, respectez-le. Une épouse noire d'Afrique ne restera pas longtemps dans la maison où la seconde femme est blanche de peau. » Abou'l-Faradj, qu'on surnommait El-Babbaghâ (Perroquet) à cause d'un défaut de prononciation, était de Nisibine; après la mort de son protecteur il se rendit à Mossoul et à Bagdad, et mourut en 1007. Ez-Zâhi Ali ben Ishaq ne séjourna à Alep que temporairement : il vivait ordinairement à Bagdad, où il était né et où il tenait une boutique de marchand de coton; il y consacra des poèmes aux Abbassides et au vizir El-Mohallabi; il mourut en 963; il est célèbre par ses descriptions : on cite les vers qu'il a consacrés à la violette, « fleur d'azur dont la tige semble trop faible pour supporter la fleur », au vin « si transparent dans la coupe qu'il en semble lumineux », aux belles « dont les yeux semblent brandir des sabres et dégaîner des poignards, dont le visage voilé rappelle le croissant, et dévoilé, la pleine lune ».

L'Égypte échappait de plus en plus à l'action du khalifat de Bagdad; les Toulounides et les Ikhchidites s'y étaient rendus indépendants; les temps n'étaient pas loin où les Fatimides, venus d'Afrique, allaient y établir un khalifat chiïte. Passant sur le *kâtib* ou secrétaire

Râchid ben Ishaq, qui florissait vers 850 et a laissé un diwan plein d'obscénités qui est conservé à la bibliothèque de Berlin, nous pouvons noter le chérif Abou'l-Qâsim Ibn Tabâtabâ, qui remplissait les fonctions d'inspecteur des descendants d'Ali; il mourut en 956. Ses poésies sont surtout mystiques et ascétiques; on cite cependant sa description d'une longue nuit : « Les Pléiades semblent cette nuit avoir voyagé tout le jour et être arrivées fatiguées à leur station du soir. Elles ont dressé leurs tentes pour que leur caravane puisse reposer, aucune planète ne roule dans son orbite, aucune étoile ne se hâte dans sa voie nocturne (tellement la nuit est noire). »

Abou'l-Qâsim Mohammed ben Hâni' el-Andalousi était né à Séville, mais son père était originaire d'un village des environs de Mahdia en Tunisie. Banni de sa ville natale à vingt-sept ans, parce que la dissipation dans laquelle il s'était plongé l'avait fait accuser de partager les opinions des philosophes grecs, lui avait valu la haine du peuple et avait contraint son protecteur, qui craignait d'être accusé de pactiser avec ses idées, de le prier de s'éloigner quelque temps, il se rendit auprès de Djauhar, le général du Fatimide El-Mançour, puis auprès du fils de celui-ci, El-Mo'izz, quand il remplaça son père en 953, et l'accompagna lorsqu'il se mit en route pour la conquête de l'Égypte en 969. Au bout de quelque temps il retourna au Magreb rejoindre sa famille et l'amener en Égypte; il fut en cours de route assassiné à Barqa dans l'ancienne Cyrénaïque (973), jeune encore, ayant au plus quarante-deux ans.

El-Mo'izz, en entrant en Égypte, apprit la mort de son protégé; il en fut extrêmement affligé : « Nous espérions, dit-il, mettre cet homme en compétition avec les poètes d'Orient, mais ce plaisir nous a été refusé. » Abou'l-'Ala

el-Ma'arri, qui n'aimait pas les vers d'Ibn Hânî', les comparait à des grains de blé broyés par la meule, à cause de la dureté de sa phraséologie.

Témim, second fils du khalife fatimide El-Mo'izz, né en 948, composa des dithyrambes consacrés à son frère le khalife El-'Aziz et mourut en Égypte en 985. Celui-ci, qui avait succédé à El-Mo'izz après avoir été désigné de son vivant comme héritier présomptif, était aussi poète. Témim a écrit des poésies amoureuses, tout en imitant les poètes du désert dans ses descriptions de gazelles souffrant de la soif. A côté de lui nous pouvons citer Ibn-Wakî', né à Tinnîs près de Damiette, mort dans la même ville en 1003; on appréciait en lui l'originalité de la pensée. Compilateur remarquable, il a consacré un ouvrage à rechercher les plagiats attribués à Moténebbi. Un défaut de prononciation l'avait fait surnommer El-'Atis (Celui qui éternue). Il a chanté les délices de l'amour refroidi : « Mon cœur, jadis aimant, est maintenant délivré de ton amour, et ne sent plus pour toi ni inclination ni désir. Ta cruauté m'a réconcilié avec ton absence; un parent peut cesser de regretter la mort d'un enfant revêche. » Il était d'ambition modeste : « Une position obscure satisfait mes souhaits, qui se détournent d'un rang élevé. Cependant ils n'ignorent pas combien les grandeurs sont douces, mais ils préfèrent la santé. »

Abou'r-Raqa'maq était originaire d'Antioche. Établi en Égypte, il adressa des louanges aux souverains fatimides et aux grands de ce pays ; il y mourut en 1008. Et-Tihami (Abou'l-Hasan 'Ali ben Mohammed) n'a pas produit un gros volume, mais la plus grande partie des pièces qui le composent sont exquises, à la manière orientale, c'est-à-dire pleines de comparaisons exagérées et imprévues.

Célébrant la libéralité d'un ministre, il s'écrie : « Comparés à sa magnificence, le nuage gonflé n'est plus qu'une vapeur, et les mers de simples ruisseaux. » Mais il a composé une fort belle élégie sur la mort de son fils encore jeune, et l'on prétendit que ses péchés lui avaient été pardonnés pour avoir écrit une si belle pièce de vers. Le rôle politique qu'il joua fut cause de sa perte. Étant arrivé secrètement en Égypte porteur de lettres de Hassân ben Mofarridj, chef de la tribu de Taï, adressées aux Beni-Qorra qui habitaient la province de Barqa, l'ancienne Cyrénaïque, et venaient de se révolter contre les Fatimides en faveur d'un descendant des Oméyyades, il fut arrêté et jeté dans une prison du Caire où il fut mis à mort en secret en 1025.

Toghrâï.

Abou Isma'îl el-Hasan Toghrâï était d'origine persane, né à Ispahan; à la fois poète, savant et homme d'État; son surnom signifie : Celui qui trace le *toghrâ*, sorte de dessin formé de lettres entrelacées qui se place en tête des diplômes et actes officiels et sert à lui donner le caractère d'authenticité. Le calligraphe qui le trace est en réalité le chancelier de l'État. C'est à Bagdad qu'il composa la *Lâmiyyat el-'Adjam* (l'ode rimée en *l* des non-Arabes) par opposition à la célèbre *Lâmiyyat el-'Arab*, dont l'auteur est Chanfara; c'est une élégie sur le malheur des temps. Plus tard le sultan seldjoukide Mas'oud le prit pour son ministre, dans sa capitale de Mossoul. Lorsque celui-ci fut défait à la bataille d'Hamadan (1121) par son frère Mahmoud, le poète fut fait pri-

sonnier et exécuté sur le conseil du vizir Souméïramî, sous le prétexte d'athéisme. Son diwan contient de nombreux panégyriques du sultan Sa'id, fils de Mélekchah, et du grand ministre Nizhâm el-Molk. Les orientalistes Pocock et Golius se sont exercés à traduire en latin la Lâmiyya de Toghrâï.

Un copiste et libraire de Bagdad, Abou'l-Ma'âli Sa'd el-Haziri († 1172), surnommé Dellâl el-Kotob (le Courtier de livres), a réuni ses propres poésies sous le titre de *Loumah-el-moulah*, par ordre alphabétique, ainsi qu'un recueil d'énigmes qui se trouve au Caire. Nous n'avons plus son *Zînat ed-dahr*, anthologie des poètes de son temps et de leurs prédécesseurs, ornée de biographies, non plus que ses nombreuses compilations. Ses compositions abondent en pensées gracieuses exprimées avec beaucoup d'élégance.

En l'honneur du grand ministre des Seldjoukides, Nizhâm el-Molk, Mou'în-Eddin Ahmed ben 'Abderrazzâq et-Tantarâni rima son ode à échos (*tardji'*) que Silvestre de Sacy a fait connaître et a traduite dans sa *Chrestomathie arabe*.

Abou'l'alâ el-Ma'arrî.

La Syrie avait alors vu naître un philosophe qui fut le dernier des grands poètes de la langue arabe, et dont le pessimisme, exprimé en beaux vers, provoqua l'admiration de nombreuses générations.

Abou'l-'alâ el-Ma'arrî, né à Ma'arrat-en-No'man, dans la Syrie du Nord, en 973, était d'une famille qui se rattachait à la tribu yéménite de Tanoûkh. A l'âge de quatre ans, il fut atteint de la variole et perdit un œil;

plus tard l'œil resté sain fut détruit à son tour et il devint totalement aveugle. Malgré cela il reçut une éducation soignée à laquelle veilla son propre père, dont il a éternisé la mémoire dans une élégie. Après avoir continué ses études à Alep, il fit un premier voyage à Bagdad, qui ne lui réussit pas, car il s'y sentait étranger et ne rêvait que de sa ville natale; il y revint cependant l'année suivante pour y faire la connaissance d''Abdessélâm de Bassora, directeur de l'une des grandes bibliothèques de la ville. Celui-ci réunissait chez lui, chaque vendredi, une société de libres penseurs dont Abou'l-'Alâ fit bientôt partie : les uns étaient rationalistes, comme les Mo'tazélites, d'autres purement matérialistes; cette fréquentation eut une grande influence sur la direction de son esprit. Cependant, au bout d'un an et sept mois, rappelé à Ma'arra par la nouvelle de la maladie de sa mère, il arriva trop tard pour recueillir son dernier soupir, pleura sa mort dans des vers pleins de sentiment, et ne quitta plus sa ville natale. Ses poésies de jeunesse ont été rassemblées sous le titre de *Siqt az-zand* (les Étincelles du briquet) et celles de son âge mûr, sous celui de *Luzoûm mâ lam yalzam* (Obligation qui n'est pas indispensable), ainsi appelées d'après la difficulté vaincue d'une double ou triple rime, ce qui n'est pas indispensable en prosodie; il a laissé un recueil de lettres, un traité de l'ascétisme et de la prédication en prose rimée et en vers. On dit qu'il avait écrit un Koran, imitation de celui du Prophète et qui n'était peut-être que le persiflage d'un libre penseur. Comme on lui objectait que l'ouvrage était bien fait, mais qu'il ne produisait pas l'impression du vrai Koran : « Laissez-le lire pendant quatre cents ans dans les chaires des mosquées, répliqua-t-il, et vous m'en direz des nouvelles. »

Ibn Kochâdjim Mahmoud a aussi laissé un diwan ou recueil de poésies rangées par ordre alphabétique. Il était le petit-fils d'un Indien des bords du Sinde, et vivait à Ramla. Il mourut vers 961.

Abou'l-Faradj Mohammed el-Wa'wa' de Damas était un poète précieux et délicat, qui abusa des descriptions et des métaphores; il est l'auteur du vers fameux : « Elle fit pleuvoir des perles du narcisse, arrosa la rose et mordit les jujubes avec ses grêlons, » qu'on pourrait prendre pour la description d'un nuage, mais à tort, car il s'agit d'une femme : les perles sont les larmes, le narcisse l'œil, la rose est la joue, les grêlons les dents, et les jujubes ne sont autre que les lèvres roses. Ces facéties durent paraître charmantes quand on les inventa; plus tard, répétées à satiété par des milliers de poétaillons en persan, en hindoustani et en turc, elles forment la plus fastidieuse répétition de formules creuses qu'on peut imaginer. Il mourut à la fin du xe siècle.

A Bagdad vécut Abou-'Abdallah el-Ablah, qui y naquit et y mourut; c'est vers 1183 que ce dernier événement arriva. Ses poésies, dont quelques-unes ont été conservées au British Museum, unissent la tendresse du sentiment à l'artifice du style. Elles n'étaient pas très nombreuses, mais elles eurent un grand cercle de lecteurs; les musiciens s'en emparèrent et les chantèrent sur de vieux airs; ils s'empressaient autour de lui pour lui reclamer des poésies nouvelles. En 1160, le Kâtib 'Imâd-Eddîn, auteur de la Kharîda, entendit réciter ses vers. Son surnom d'El-Ablah signifie le Sot; mais on s'est demandé si on ne le lui avait pas donné par antiphrase; c'est ainsi que les Arabes appellent un nègre Kâfour (Camphre), et nous *Boule-de-neige*.

Ibn et-Ta'âwidhî (Abou'l-Fath Mohammed) était le fils

d'ʿObéïd-allah, qui s'appelait proprement Noûchtékin et était un esclave turc affranchi; par sa mère il était le petit-fils du célèbre ascète Ibn et-Tâʿâwidhi, d'où son surnom. Né en 1125 à Bagdad, il fut élevé par les soins de son grand-père maternel, devint secrétaire à l'administration des fiefs : en 1183, il perdit la vue; il se lamente, dans nombre de ses poèmes, sur la privation de l'usage de ses yeux et regrette les jours de son active jeunesse. Avant cette calamité, il avait réuni ses poésies en un diwan, qu'il compléta plus tard, en y ajoutant ce qu'il appelait *Ziyâdât* ou Additions. Quand il devint aveugle, il occupait encore son poste dans l'administration; il obtint que son nom fût remplacé, sur les registres du personnel, par ceux de ses fils; néanmoins il paraît que ceux-ci se montrèrent ingrats et ne nourrirent pas leur père, qui adressa au khalife Nâçir-Lidînillah une plainte en vers si touchante, pour demander une pension viagère pour lui-même, que le khalife la lui accorda. « Si cette pièce de vers avait été récitée à un roc, dit Ibn Khallikan, elle l'aurait amolli. » On admira son style aisé et gracieux; la correction et la douceur de l'expression s'y alliaient à la subtilité de la pensée, on les trouvait charmantes au plus haut degré. Sa mort arriva en 1188.

Ibn el-Moʿallim (le Fils du professeur) est le surnom d'Abou'l-Ghanâïm Mohammed el-Horti, de Hort près de Wâsit, né en 1108, mort en 1196. Dans ses poésies, c'est le sentiment pathétique qui domine, ainsi qu'une délicatesse naturelle de la pensée; elles appartiennent aux genres amoureux et panégyrique; le style en est aisé et les pensées justes; elles eurent un succès considérable, se répandirent au loin et procurèrent à leur auteur l'estime publique, l'aisance et l'influence. On les apprenait par cœur avec plaisir, et les prédicateurs les

citaient dans leurs sermons. Chaque ode qu'il composait était immédiatement apprise par cœur par les derviches appartenant à l'ordre religieux des Rifâ'iyya, qui les chantaient dans leurs assemblées pour se procurer l'extase mystique. Le chant de l'amour charnel les menait sur la voie de l'amour divin. Il régnait une jalousie mutuelle entre Ibn el-Mo'allim et Ibn et-Ta'âwidhî, qui s'adressèrent l'un à l'autre des satires. Un jour que le premier passait à un endroit où le chéïkh Abou'l-Faradj Ibn el-Djauzi avait l'habitude de prononcer de pieuses exhortations, il vit une foule nombreuse assemblée et s'informa du motif qui produisait l'encombrement de la rue. On lui apprit que c'était une prédication d'Ibn el-Djauzi qui allait avoir lieu. Il réussit à se faire place et s'approcha du prédicateur assez près pour l'entendre dire : « Ibn el-Mo'allim a exprimé une pensée fort belle dans ce vers : La réputation de ton nom renouvelle, pour mon oreille, le plaisir de l'entendre, et celui qui le répète me paraît charmant. » L'auteur fut délicieusement frappé de s'entendre ainsi citer, mais ni le prédicateur ni personne de l'assemblée ne sut qu'il était là.

'Isa ben Sindjar EL-HÂDJIRI était comme son père un soldat des troupes régulières turques. Il naquit à Arbèles. Un frère d'Ibn Khallikan, nommé Diyâ-Eddin 'Isa, était lié d'une étroite amitié avec El-Hâdjiri ; quand le biographe arabe quitta Arbèles en 1229, le poète était alors détenu dans la citadelle de cette ville, « pour des motifs qu'il serait trop long de rapporter » ; il trompait son ennui en composant des vers sur sa captivité. Plus tard il obtint sa mise en liberté et entra au service de Mozhaffar-Eddin Koûkbouri (le Loup bleu), qui régnait à Arbèles depuis 1190; il fut en faveur et adopta le costume des soufis. A la mort de son maître en 1232, il quitta cette ville.

et il n'y retourna que quand Bâtikin, esclave arménien, fut chargé de l'administrer au nom du khalife. Il y résida constamment pendant longtemps. Un jour, en sortant de sa maison, il fut poignardé par un assassin qui l'épiait depuis quelque temps. Il expira la même journée, en juin 1235, après avoir écrit, malgré son affreuse blessure, un appel en vers à la vengeance de Bâtikin; il avait à peine cinquante ans. Son surnom d'El-Hâdjiri se rapporte à El-Hâdjir, village dans le Hedjaz; il n'y était pas né, mais bien à Arbèles; on le lui donna à cause de la mention fréquente qu'il en faisait dans ses vers, ce qui indique bien tout ce qu'il y a d'artificiel dans la poésie de cette époque, où les auteurs, par esprit d'érudition, citaient des endroits qu'ils n'avaient jamais vus, où ils n'avaient jamais mis les pieds et qu'ils ne connaissaient que par la lecture des anciens poètes arabes : telle la Grèce pour les poètes français du XVIIe siècle. Son diwan a été recueilli et mis en ordre par 'Omar ben el-Hoséïni de Damas, qui l'a rangé en sept chapitres : les *ghazels* ou poésies amoureuses, celles du temps de sa captivité, les *mokhammasât* ou stances de cinq vers, les vers isolés, les satires, les poésies populaires appelées *mawâli*, et enfin les quatrains ou *doû-béït*; il a été imprimé au Caire en 1888.

Un autre poète d'origine turque, Aïdamir el-Mohyawî, surnommé FAKHR ET-TURK (la Gloire des Turcs), était un affranchi de Mohyi-Eddin Mohammed ben Sa'îd. Il florissait dans la première moitié du XIIIe siècle. C'est le poète des jardins et des fleurs; il a aussi écrit des poésies populaires dites *Mowachchah*. Dans ce même genre on remarque Ibn el-Halâwî de Mossoul (Ahmed ben Mohammed), né en 1206, qui fut le poète de cour de Bedr-Eddin Loulou, *atâbek* de Mossoul, et qui mourut en 1258; c'était

un des élégants de la ville, d'une fréquentation aimable et agréable, mais d'un esprit fort léger; il a chanté, dans ses odes, les khalifes et les rois de son époque, tels que Mélik-Nâçir Dâoud, seigneur de Karak. Lorsque le prince de Mossoul se rendit en Perse à la rencontre de Houlagou, le petit-fils de Tchinguiz-Khan, qui marchait à la conquête de Bagdad, son poète favori l'accompagna; mais celui-ci tomba malade en route et mourut dans les environs de Salmâs, à l'âge de près de soixante ans. Tout d'abord Bedr-Eddin Loulou, loin d'avoir en lui un confident intime, ne l'admettait même pas à sa table et dans sa société; il l'employait à réciter, les jours de fête, les panégyriques qu'il avait composés; mais à la suite d'une saillie spirituelle du poète à propos de son bidet que le prince avait rencontré malade dans un jardin, il le prit dans son cercle de commensaux habituels et lui attribua une pension.

Si nous citons encore les noms du poète chiïte 'Izzeddin 'Abd-el-Hamid Ibn Abi'l-Hadîd († 1258), auteur de sept poésies appelées *es-sab' el-'Alawiyyât*, sur les louanges du Prophète, la prise de Khaïbar et de la Mecque, la mort de Hoséïn fils d'Ali, et le panégyrique du khalife Nâçir-Lidinillah, dont un manuscrit existe à Leyde; de Djémâl-Eddin Yahyâ eç-Çarçari, originaire de Çarçar dans le voisinage de Bagdad († 1258), qui fit le tour de force de composer, à la louange de Mahomet, un poème dont chaque vers renferme toutes les lettres de l'alphabet et de résumer le droit hambalite en vers sur le mètre *tawil*; de Medj-Eddin el-Wâ'izh el-Witri, prédicateur de Witr († 1264), auteur de vers à la louange de Mahomet et sur les mérites du pèlerinage; de Chems-Eddin el-Wâ'izh el-Koûfî (prédicateur de Koufa), mort à quatre-vingts ans en 1276, dont les poésies existent en manus-

crit à Gotha, et de Medjdeddin Ibn Abi-Châkir d'Arbèles, qui vivait encore en 1277 et dont un poème, *Tadhkiret el-arîb*, se trouve à la Bibliothèque Nationale, nous aurons passé en revue le mouvement poétique qui a Bagdad pour siège.

La Perse.

La ville de Bost, dans le Sidjistan, qui fut brillante au moyen âge par sa prospérité et sa science, et dont les ruines inexplorées gisent dans les espaces déserts qui séparent la Perse de l'Afghanistan, donna naissance en 971 à Abou'l-Fath 'Ali EL-BOSTI, qui dans sa jeunesse fut secrétaire du chef de cette ville, Batyoûr, et passa au service du chef turc Subuk-Tékin, le père du fameux Mahmoud le Ghaznévide, lorsque le prince de Bost fut défait par lui. Il mourut à Bokhara en 1010, sous le règne de Mahmoud. Ses œuvres en prose et en vers étaient surtout admirées pour l'emploi, disons l'abus, qu'il faisait de l'allitération. Un extrait de son diwan est conservé à Leyde; sa qaçida la plus célèbre, que l'on connaît sous le nom de *Qaçidat el-Bosti*, et qui a été plusieurs fois commentée, est assez répandue dans les diverses bibliothèques d'Europe.

Abou-Mançoûr 'Ali ben el-Hasan est connu sous le surnom de SORR-DORR (Bourse de perles), qui lui fut donné à cause de son talent poétique, tandis que son père avait été surnommé Sorr-Baar (Bourse de fiente) à cause de son avarice; c'est ce qu'Abou-Dja'far Mas'oûd el-Bayadi nous a fait savoir par ses vers satiriques; il a eu seulement le tort d'ajouter : « Ce que votre père avait amassé, vous, l'ingrat, l'avez dispersé, et vous l'appelez poésie; »

c'est injuste, car les vers de Sorr-Dorr sont charmants. Nous ne savons presque rien de sa vie; il naquit antérieurement à l'an 1009; il était à Wâsit lorsque Fakhr-Eddaula Mohammed ben Djéhîr fut nommé vizir, et le félicita de sa nomination. Il mourut par accident en 1072; une fosse pour prendre les lions avait été creusée près d'un village sur la route du Khorasan, et il y tomba.

L'étude du droit chaféïte n'empêcha pas les talents poétiques d'Abou'l-Hasan 'Ali el-Bakharzi de se développer; il s'était exercé à l'art de la calligraphie, et fut employé occasionnellement dans les bureaux de la secrétairerie d'État. Il était né à Bâkharz, chef-lieu d'un canton entre Nisapour et Hérat, dans le Khorasan. Il passa sa vie dans des alternatives de richesse et de pauvreté, et éprouva de surprenantes vicissitudes dans ses voyages et ses séjours dans les villes. Il écrivit, en dehors de son propre diwan, une continuation, jusqu'à l'an 450 de l'hégire, du *Yatîmat eddahr* de Tha'âlibi, sous le titre de *Doumyat-el-qaçr* (Statue du palais); c'est, comme l'ouvrage qu'il continuait, une anthologie poétique. Il fut assassiné dans sa ville natale, au milieu d'une partie de plaisir, dans l'été de 1075, et le crime resta impuni.

Un membre de la sainte famille de Hachim, un descendant d'Ibn 'Abbâs, le chérif Abou Ya'la Mohammed, mieux connu sous l'appellation d'Ibn el-Habbariyya, était né à Bagdad. Poète de grand talent, il avait la langue acérée; ses satires n'épargnaient personne. Il faisait partie du cercle de poètes qui entouraient le grand ministre des Seldjoukides, Nizhâm el-Molk; les genres de composition qu'il affectionnait étaient la satire, les pièces humoristiques et obscènes : « Quand il veut bien consentir à respecter la décence, ses poésies sont hautement belles, » dit le Kâtib 'Imâd-Eddîn dans sa *Kharîda*.

Nizhâm el-Molk avait pour lui une indulgence poussée à la limite la plus extrême. Un esprit de haine et de jalousie s'était élevé entre ce ministre et Tadj el-Molk Ibn Darest, secrétaire de Turkan-Khatoun, épouse de Mélek-Chah, et qui d'ailleurs lui succéda après sa mort. Celui-ci demanda à Ibn el-Habbâriyya de composer une satire sur Nizhâm el-Molk, lui promettant, s'il y consentait, une récompense considérable et l'appui de sa faveur. « Comment, dit le poète, pourrai-je attaquer un homme aux bienfaits de qui je dois tout ce que je vois dans ma maison? » Néanmoins Ibn Darest ayant insisté, le poète composa ces vers : « Quoi d'étonnant que Nizhâm el-Molk gouverne et que le destin l'assiste? La Fortune est comme la roue hydraulique qui sert à faire monter l'eau du puits, les bœufs seuls peuvent la faire tourner. » Quand on fit part au ministre de cette méchante attaque, il se contenta de faire observer que le poète avait simplement voulu faire allusion à son origine : il était de la ville de Tous dans le Khorasan, et le proverbe populaire disait que les gens de Tous sont des bœufs (nous dirions des ânes); non seulement il s'abstint de punir le poète, mais il le récompensa et le traita avec plus de faveur encore qu'auparavant. C'est là une noble conduite, et une marque d'extrême indulgence, que les Orientaux, peu coutumiers de faits pareils, irascibles et prompts à la vengeance, admirent à cause de leur rareté. Comme exemple de ses vers humoristiques, on cite les suivants : « Quand Abou-Sa'id s'aperçut que, pendant une année entière, je m'étais abstenu de boire du vin, il me dit : « Quel est le chéikh qui vous a converti à une vie plus honorable? » Je répondis : « Ce chéikh, c'est la pauvreté. »

L'une de ses productions les plus originales est un

recueil d'apologues, de fables et de maximes morales sur le plan de *Kalila* et *Dimna*; cet ouvrage porte le titre d'*Eç-Çâdih wal-bâghim* (Celui qui parle bas et murmure); il est entièrement en vers sur le mètre *radjaz*, au nombre de deux mille, et sa composition occupa l'auteur dix ans. Il le dédia à Abou'l-Hasan Sadaqa el-Mazyadi, seigneur de Hilla, ville qui occupe le site de l'antique Babylone, et lui envoya le manuscrit par son fils, en s'excusant de ne pouvoir s'y rendre lui-même; il obtint en revanche une ample récompense. Ce livre est connu aussi sous le titre de *Natâïdj-el-fitna* (Résultats de la discorde). Le poète raconte qu'une fois, au cours d'un voyage, il s'éveilla la nuit et entendit une dispute entre un Indien et un Persan sur la prééminence de leurs patries respectives; chacun, pour soutenir son dire, racontait des fables et des apologues. Tel est le canevas de cet ouvrage, dont Hammer a traduit en vers allemands un morceau considérable dans les *Wiener Jahrbücher*; il a été imprimé au Caire et à Beyrouth. Quant à Ibn el-Habbâriyya, il mourut en 1110 à Kirman, où il passa les dernières années de sa vie, après avoir résidé quelque temps à Ispahan.

De pure race arabe et d'origine aristocratique était Abou'l-Mozhaffar Mohammed EL-ABIWARDI, qui appartenait à la famille des khalifes oméyyades et à la tribu de Qoréïch, quoique né sur le sol iranien, à Koûfân, petit village du Khorasan à six lieues d'Abiward. Il s'acquit une grande célébrité comme poète, mais il fut en même temps érudit, traditionniste et généalogiste. Ses pièces de vers sont classées sous trois rubriques différentes : *'Iraqiyât* (pièces relatives à l'Irak), poésies de jeunesse, panégyriques des khalifes et de leurs ministres; *Nedjdiyât* (poésies qui chantent le Nedjd ou Arabie centrale, l'Ar-

cadie des poètes orientaux); *Wedjdiyât* (pièces érotiques). Nous n'avons plus, malheureusement, son *Histoire des villes d'Abiward et de Nasâ*. Son origine illustre l'avait rempli d'une vanité exagérée, d'orgueil et d'arrogance; dans ses prières, il avait coutume de dire : « Dieu tout-puissant! fais-moi roi de l'Orient et de l'Occident de la terre! » Dans ses vers le descendant des Oméyyades transparaît parfois : « Nous régnâmes sur les royaumes de la terre, a-t-il dit, et leurs grands se soumirent à nous, bon gré mal gré. » Sa vie fut vertueuse et sa conduite exemplaire. Il mourut empoisonné à Ispahan, dans l'après-midi du 4 septembre 1113.

D'origine syrienne était IBN EL-KHAYYAT (le fils du tailleur), né à Damas en 1058; il avait obtenu le titre honorifique de Chihâb-eddin (flambeau de la religion), et était employé d'administration lorsqu'il se mit à voyager; troubadour errant, il composait des éloges des grands personnages qu'il rencontrait sur sa route, et finit par aboutir en Perse, où il mourut en 1123. A Alep, il avait rencontré le poète Abou'l-Fityân Ibn Hayyoûs, et lui avait présenté ses vers; ce qui fit dire au vieux poète d'Alep que la venue de ce jeune homme lui annonçait sa mort prochaine parce qu'il était rare, dans une profession, qu'un auteur de chefs-d'œuvre parût sans que ce fût l'annonce de la disparition prompte du doyen des maîtres. Son diwan, réuni l'année même de sa mort et qui a été, au moyen âge, extrêmement répandu, est conservé à l'Escurial et à Copenhague.

En ce même temps, la ville de Gaza en Palestine avait aussi produit son poète dans la personne d'Abou-Ishaq Ibrahim ben Yahya el-Kelbî EL-GHAZZÎ, né en 1049; il vint à Damas en 1088 pour y étudier le droit, puis se rendit à Bagdad et s'établit pour plusieurs années dans

le collège Nizhâmiyya, où il composa des élégies et des panégyriques; enfin il partit pour le Khorasan où il trouva matière à louer des princes qui le récompensèrent généreusement de ses éloges; c'est là que ses compositions commencèrent à trouver des admirateurs. Il fit lui-même un choix de ses meilleures poésies et les réunit en un volume qui contient environ cinq mille vers. Il voyageait continuellement et pénétra jusque dans le Kirman, dont il célébra le gouverneur, Naçr-Eddin Mokram ben el-'Alà.

Il mourut sur la route entre Merv et Balkh en 1130, et fut enterré dans cette dernière ville. Quand il sentit les approches de la mort, il s'écria : « J'espère que Dieu me pardonnera pour trois raisons : je suis compatriote d'Ech-Châféï, je suis un vieillard, et loin de ma famille. »

Nâçih-Eddin EL-ARRADJÂNÎ appartenait à une famille qui faisait remonter sa noblesse aux Ançârs ou auxiliaires de Médine qui prirent le parti de Mahomet contre les Mecquois. Il fut magistrat, cadi suppléant de Chouster et d'Asker-Mokram; né en 1068 à Arradjân près d'El-Ahwaz en Susiane, il fit ses études au collège Nizhâmiyya d'Ispahan; il commença à composer quelques années postérieurement à 1087, vers la période de la mort de Nizhâm el-Molk, et continua jusqu'à sa mort en 1149. Sa suppléance des cadis en titre l'amusait; il y a fait allusion dans ses vers : « Que je puisse être suppléant dans une telle profession est un des tours de la fortune. C'est un miracle que j'aie assez de patience pour endurer de tels changements! » Il a dit encore : « Je suis sans contradiction le plus poétique juriste de l'époque, et au moins le docteur en droit le plus instruit parmi les poètes. » Son diwan, qui se compose surtout d'apologies assez longues, a été réuni par son fils.

'Amid ed-dîn As'ad ben Naçr EL-ABARZÎ, né à Abarz

dans le Fars, fut ministre de l'Atabek Mozhaffer-Eddin Sa'd ben Zenguî; sous Abou-Bekr, le protecteur du poète persan Sa'dî, il fut destitué et enfermé, sous l'accusation de trahison, dans la prison d'État d'Ochkonwân, l'une des trois forteresses qui couronnent le site de Persépolis (fin de 1226) et y mourut quelques mois après. Pendant son internement, il composa une ode qui a été recueillie par son fils Tadj-Eddin Mohammed et qui est restée célèbre en Perse. Elle est remarquable par son style contourné et diffus, et rempli de formules de convention apprises à l'école, au milieu desquelles il passe parfois un souffle de vraie et de franche poésie. Elle a été publiée et traduite en français par l'auteur de ces lignes.

Parmi les poètes persans qui ont écrit en arabe, on ne peut oublier Sa'di, le délicieux auteur du *Gulistan* et du *Boûstan*, ces deux fleurs jumelles de la littérature iranienne. Sa'di a composé des *qaçidas* arabes, dont la première est une élégie sur la prise de Bagdad par les Mongols et la mort du dernier khalife abbasside. Il écrivait dans cette langue comme dans la sienne propre, avec cette simplicité merveilleuse, ce naturel inimitable qui le distinguent entre tous ses confrères de l'Iran; en même temps ses vers sont remplis de sentiments pathétiques et touchants. Ses odes sont au nombre de vingt. Sa'di, né à Chiraz, capitale du Fars, vers 1184, perdit de bonne heure son père attaché au service de l'atabek Sa'd ben Zenguî, alla suivre à Bagdad les cours de l'université Nizhâmiyya, fit plusieurs fois le pèlerinage de la Mecque, exerça, par esprit de charité, la profession de distributeur d'eau dans les marchés de Jérusalem et des villes de Syrie, fut fait prisonnier par les Francs et obligé de travailler avec des juifs à nettoyer les fossés de Tripoli de Syrie; il fut alors racheté par un Alépin qui lui donna

sa fille en mariage. Il raconte lui-même avoir visité Kachgar dans le Turkestan, l'Abyssinie et l'Asie Mineure; il parcourut l'Inde en passant par l'Afghanistan. Il finit sa vie de voyageur en rentrant s'établir à Chiraz dans un ermitage en dehors de la ville, près des sources du canal de Rokn-Abâd; c'est là qu'il mourut (1291), plus que centenaire, et qu'il fut enterré.

L'Arabie

L'Arabie n'est plus ce qu'elle avait été naguère, le berceau de la poésie; cependant son flambeau n'est pas entièrement éteint; au Yémen, nous trouvons encore, vers 1058, un poète indigène, 'Abd-er-Rahim el-Bour'î, dont les vers sont pleins du sentiment religieux et mystique; cent ans plus tard, dans la même région, un autre poète soufi, Abou'l-Hasan Ibn Khoumârtâch l'Himyarite, composa à vingt-deux ans une ode mystique commentée plus tard. Dans la province de Bahréïn, nous trouvons comme poète 'Ali ben Moqarrab ben Mançour el-Ibrahimi, qui appartenait à cette famille des 'Oyoûnides qui avait fondé, après l'expulsion des Carmathes, un État vassal des khalifes de Bagdad; après avoir vécu à la cour de son grand-oncle Mohammed et du fils de celui-ci, Mas'oûd, il se brouilla avec ce dernier et s'enfuit à Mossoul où le géographe Yâqoût le rencontra en 1220, puis à Bagdad où il mourut probablement en 1234. Ses panégyriques se sont adressés successivement à ses parents les 'Oyoûnides, au khalife abbasside Nâçir Lidinillah et à Bedr-Eddin Loulou, prince de Mossoul. Enfin un Syrien d'origine, Emin-Eddaula Abou'l-Ghanâïm Moslim,

qui était de Chaïzar sur l'Oronte, dédia au dernier des princes éyyoubites du Yémen, Mélik-Mas'oûd Salâh-Eddin, son anthologie poétique intitulée *Djamharat el-islâm*.

L'Égypte.

Alexandrie donna le jour en 1137 à Ibn-Qalâqis (Abou'l-Fotoûh Naçr-allah), que l'on appelait encore *El-Qâdî el-a'azz* (le Juge le plus illustre) et qui avait si peu de barbe que sa face en paraissait toute glabre, ce dont on se moquait beaucoup. C'était cependant un poète de talent. Ayant quitté l'Égypte à la suite des troubles qui suivirent l'établissement de Saladin, il se rendit en Sicile où il fit la connaissance d'un chef musulman nommé Abou'l-Qâsim ben el-Hadjar, ce qui prouve que sous Guillaume II, le troisième roi normand de cette île, des chefs musulmans y avaient conservé une haute position. Traité généreusement par lui, il lui dédia le *Zahr-el-bâsim* (la Fleur qui sourit), que nous n'avons plus. Il y avait alors en Sicile un ambassadeur égyptien; Ibn Qalâqis voulut profiter de son départ pour s'en retourner à Alexandrie, mais comme c'était la saison d'hiver, les vents contraires ramenèrent à son point de départ le navire qui les portait. Plus tard le poète se rendit au Yémen et vécut quelque temps à Aden; puis il voulut rentrer en Égypte, mais son vaisseau fit naufrage près de l'île de Dahlak dans la mer Rouge et il fut forcé de revenir à Aden après avoir perdu toute sa fortune, fruit de la générosité d'Abou'l-Faradj Yâsir, ministre du souverain d'Aden (11 août 1168). Il retourna presque nu auprès de son protecteur.

Le 29 mai 1172 il mourut à 'Aïdhâb, petit port près de Djedda. Ses nombreux voyages lui ont fait dire de lui-même : « Il y a beaucoup d'hommes dans le monde, mais je suis destiné à n'avoir pour compagnons que des matelots et des conducteurs de chameaux. »

Un autre magistrat égyptien que ses graves occupations n'empêchaient pas de cultiver avec succès les belles-lettres, c'était Hibat-Allah Ibn Sanâ-el-Molk, que l'on surnommait *El-Qâdi es-sa'ïd* (le Juge fortuné). Il était né en 1150; en mars 1176, il se rendit en Syrie, où son protecteur El-Qâdi el-Fâdil Modjir-Eddin d'Ascalon, ministre de Saladin, avait accompagné son maître et où sa réputation l'avait précédé; le Kâtib 'Imâd-Eddin, auteur de la *Kharîda*, l'y rencontra et le trouva une merveille d'intelligence. Son mérite et ses talents le menèrent seuls au rang éminent qu'il occupa, en même temps qu'ils lui valaient les faveurs de la fortune. Il mourut au Caire en 1211.

Celui de ses diwans qui nous a été conservé, le *Dâr et-tirâz* (Dépôt de broderies), est composé en grande partie de poésies populaires dites *Mowachchahât*; le *Foçoûç el-foçoûl* est une anthologie de morceaux de vers et de prose extraits de sa correspondance littéraire. Il faisait partie, au Caire, d'une société de poètes qui tenaient des séances pendant lesquelles ils échangeaient des conversations agréables; c'étaient des académies bénévoles, auxquelles il ne manquait qu'une organisation pour devenir peut-être aussi célèbres que beaucoup d'autres.

Kémal-Eddin Ibn en-Nabîh fut le panégyriste des princes eyyoubites. Plus tard il entra au service d'El-Mélik el-Achraf Moûsa, prince de Nisibe, en Mésopotamie, comme secrétaire rédacteur, et il mourut dans cette ville en 1222. Son diwan a été imprimé à Beyrouth en 1882;

une de ses poésies a été traduite en anglais dans les *Specimens of arabian poetry* de Carlyle. Ses poésies légères sont pleines d'afféterie et de jeux de mots.

'OMAR IBN EL-FARED, le plus grand poète mystique arabe, naquit au Caire en 1181 et mourut dans la même ville en 1235, après un séjour de quelque temps à la Mecque. Son diwan a été recueilli et mis en ordre par son petit-fils 'Ali. Ses œuvres sont, en langue arabe, un modèle parfait du style que les soufis employaient pour décrire leurs extases. On sait que ces philosophes panthéistes chantaient l'amour de la Divinité et le désir de la réunion avec le grand Tout en empruntant à la vie humaine les peintures les plus enflammées, et qu'ils n'hésitaient pas à chercher dans l'usage et l'abus du vin une exaltation qu'ils s'imaginaient les rapprocher de l'Être suprême. C'est ainsi qu'une des odes d'Ibn Fâred est consacrée aux louanges du vin.

BEHÂ-EDDIN ZOHÉÏR el-Mouhallabî, secrétaire dans l'administration égyptienne, poète de cour des Eyyoubites, mourut en 1258, laissant un diwan publié et traduit en anglais par E. H. Palmer. C'est chez lui qu'on saisit combien la langue arabe était devenue souple et se prêtait aux mille délicatesses de sentiments affinés par une civilisation brillante, celle des successeurs de Saladin.

Chéref-Eddin Mohammed EL-BOUÇIRI s'est acquis, dans le monde musulman, une renommée universelle par son ode au manteau du prophète (*Qaçidet el-Bourda*), imitation du panégyrique de Ka'b ben Zohéïr. Il était né en 1211 et mourut en 1294. De nombreux commentateurs ont expliqué les beautés de cette œuvre; M. R. Basset en a donné une traduction française; il en existe des traductions allemandes et une anglaise. Bien plus, des poètes se sont amusés à en écrire des paraphrases, ce qu'on

appelle *takhmis*, et qui consiste à écrire trois distiques de remplissage, ce qui, avec les deux distiques du vers arabe, fait cinq. D'autres panégyriques du Prophète sont encore sortis de la plume inspirée de Bouçiri : ce sont l'ode appelée *Omm-el-Qora* (la Mère des villes, surnom de la Mecque), et quatre autres pareilles.

Djémal-Eddin Yahya Ibn Matrouh naquit dans la haute Égypte, à Syout, le 8 juin 1196. C'est là qu'il passa sa jeunesse et poursuivit des études qui le firent entrer dans l'administration civile. Après avoir occupé divers emplois, il fut attaché au service du prince Éyyoubite El-Mélik eç-Çâliḥ Nedjm-Eddin, fils de Mélik-Kâmil et son lieutenant pour l'Égypte, et il l'accompagna lorsque ce prince fut chargé par son père d'aller administrer ses nouvelles acquisitions d'Orient, en Irak et en Mésopotamie (1231); il le suivit également lorsqu'il rentra en Égypte (1240) et fut nommé intendant du trésor. Quand son maître fut, pour la seconde fois, investi de la principauté de Damas, Ibn Matrouh fut chargé d'administrer cette ville et son district avec le titre de vizir, puis il eut l'ordre d'aller reprendre, à la tête d'une armée, la ville de Homs, tombée entre les mains de Mélik-Nâçir; c'est pendant le siège de cette ville que le sultan apprit que les Croisés se réunissaient dans l'île de Chypre pour attaquer l'Égypte : il retira ses troupes en hâte et les ramena dans ce dernier pays, tandis qu'Ibn Matrouh tombait en disgrâce pour certains actes qui avaient déplu; néanmoins il continua, malgré sa défaveur, son service auprès de son maître. Saint Louis avait pris Damiette le 11 juin 1249; El-Mélik eç-Çâlih vint camper à Mansoura et y mourut le 23 novembre 1249; Ibn Matrouh retourna alors au Vieux-Caire et y resta dans sa maison jusqu'au jour de sa mort le 19 octobre 1251. Il était l'ami d'Ibn Khallikan, qui dit

qu'il possédait de grands talents, un caractère aimable et unissait à ses mérites les plus estimables qualités du cœur. Ils restèrent en correspondance quand ils se furent séparés; quand ils se réunissaient, ils passaient le temps en réunions littéraires et en conversations amusantes. Ibn Matrouh récita ses vers à son ami, qui en a inséré un certain nombre dans son dictionnaire biographique. Quand il se fut retiré de la vie publique à la suite de la mort de son patron, son désœuvrement lui pesa; il souffrit d'une maladie d'yeux qui devint incurable et le priva de la vue. Il avait connu tout jeune, dans la haute Égypte, Béhâ-Eddin Zohéïr; ils étaient comme deux frères. Plus tard ils entretinrent entre eux une correspondance versifiée. Son diwan a été publié à Constantinople en 1881. On y trouve une pièce sur la bataille de Mansoura, gagnée par Mélik-Moʿazhzham et où saint Louis fut fait prisonnier.

La Syrie.

A Damas était né en 1161 Ibn es-Sâʿâti, que sa filiation permet de croire d'origine iranienne, car son père s'appelait Rustem et son grand-père Hardoûz; par suite de circonstances inconnues, c'est en Égypte qu'il passa sa vie, c'est ce pays qu'il chanta dans ses vers, c'est là qu'il mourut, au Caire même, en mars 1208. Il laissa deux recueils de poésie, un grand qui est conservé à la mosquée de Sainte-Sophie, et un petit qui porte le titre de *Moqattaât-en-Nil* (Fragments relatifs au Nil) et dans lequel il a décrit, entre autres, en termes élégants et fort admirés, les délices d'un jour et d'une nuit qu'il passa

à Syout, dans la haute Égypte. Ses vers abondent en idées que les Orientaux trouvent charmantes, et nous précieuses et affectées.

Nous n'avons plus le diwan en quatre volumes de Chihâb-Eddin Yoûsouf ben Ismâ'îl d'Alep, surnommé Ech-Chawwâ (le Rôtisseur). Né en cette ville vers l'an 1166, il acquit une grande habileté technique dans la versification; il aimait à introduire des termes de grammaire dans ses vers; il composait de petites pièces de deux ou trois lignes, contenant des idées originales et recherchées. Il se lia d'amitié avec le biographe Ibn Khallikan, qui aimait à discuter avec lui sur les difficultés et les subtilités de la grammaire arabe; ils devinrent compagnons inséparables depuis l'an 1236 jusqu'à la mort d'Ech-Chawwâ en 1237, un an après. Il était de ces sectaires qui ont adopté les plus extravagantes doctrines des sectes chiïtes, c'est-à-dire qu'il croyait qu'Ali et les imams, ses descendants, étaient des incarnations de la Divinité.

'Abdel-Mohsin ben Hamoûd et-Tanoûkhi, né en 1174, s'était instruit par de nombreux voyages et était entré au service du Mamelouk 'Izz-Eddin Aïbek, prince de Sarkhad, dont il fut d'abord secrétaire, puis ministre, fonctions qu'il occupa jusqu'à l'assassinat de ce prince en 1229. Il mourut lui-même en 1245, laissant, entre autres ouvrages, le *Miftâh el-Afrâh fi'mtidâh er-râh* (Clef des joies, louanges du vin), recueil de poésies bachiques à la façon d'Abou-Nowâs.

Noûr-Eddin Mohammed el-Is'irdi, né à Séert en 1222, fut l'un des poètes les plus appréciés de Mélik en-Nâçir l'Eyyoubite, prince d'Alep, auquel il s'était particulièrement attaché et auquel il dédia ses *Nâçiriyyât*, panégyriques conservés à l'Escurial. Il était effronté et sans

vergogne. Une de ses odes est consacrée à défendre le vin contre le hachich. Il mourut en 1254.

Ibn eç-Çaffâr (le Fils du chaudronnier) de Mardin, autrement dit Djélal-Eddin 'Ali ben Yoûsouf, né dans cette ville en 1179, fut secrétaire-rédacteur au service du prince Ortokide el-Mélik el-Mançour et périt lors de la prise de la forteresse par les Mongols en 1260. Ses poésies, légères et érotiques, font partie des manuscrits conservés à Gotha.

Nedjm-Eddin Abou'l-Maâli Ibn Israïl (Mohammed ben Sawwar), né à Damas en 1206, mourut dans cette même ville en 1278; c'était un derviche, qui se retira du monde et voyagea. Son diwan est à l'Escurial.

Ibn Monir et-Tarabolosi (Abou'l-Hoséïn Ahmed) était fils d'un chanteur ambulant qui récitait des poésies dans les marchés de Tripoli de Syrie; il naquit dans cette ville en 1080; en grandissant, il apprit le Koran par cœur, étudia la grammaire et la philologie, et commença à tirer des poésies de son propre fonds; il se rendit à Damas et s'y établit. En religion il professait des opinions chiïtes. Le nombre de ses satires et la causticité de son langage étaient si excessifs, que Bouri, fils de l'atabek Toghtékin et prince de Damas, le tint emprisonné quelque temps et avait l'intention de lui faire couper la langue; de puissantes interventions sauvèrent le poète de ce supplice; on se contenta de le bannir de la ville. Celui-ci se rendit alors à Alep, où il mourut en 1153; il fut enterré sur la colline de Djauchan, en dehors de la ville, et le biographe Ibn Khallikan y visita son tombeau. L'atabek 'Imad-Eddin Zengui assiégeait le château de Djabar lorsqu'il entendit son musicien chanter des vers d'Ibn-Monîr qui lui plurent : il donna l'ordre de faire venir l'auteur d'Alep en toute hâte; mais la même nuit

où Ibn Monîr arriva au camp, l'atabek fut assassiné, et l'armée revint à Alep, ramenant le poète déconfit. Son ennemi Ibn el-Qaïsarâni, dont il s'était si souvent moqué en prétendant qu'il avait le mauvais œil, le félicita ironiquement de sa belle équipée. La poésie d'Ibn Monîr est éminemment raffinée; la bibliothèque de Berlin a conservé sa *qaçida et-Tatariyya*, ode de quatre-vingt-onze vers sur son esclave Tatar, qu'il avait envoyé porter des présents au chérif El-Moûsawî et que celui-ci avait retenu; il y laisse entendre que, pour rentrer en possession de son serviteur, il serait disposé à renoncer à sa profession de foi chiïte.

Ibn Hayyous, qui vit le jour à Damas le 27 décembre 1003, était le fils du chef d'une tribu arabe du désert, ce qui le fit surnommer El-Emir, et s'appelait proprement Abou'l-Fityân Mohammed ben Soltân; Hayyoûs était son aïeul. Il fut en relations avec un grand nombre de princes et de personnages importants, qui le récompensèrent généreusement des louanges qu'il leur prodigua, mais il s'attacha particulièrement aux Beni-Mirdas, famille qui régnait alors à Alep, ville où il se rendit en 1072. L'un des princes de cette dynastie, Mahmoud ben Naçr, lui avait fait un présent de mille pièces d'or. A la mort de Mahmoud (1075), il alla trouver son fils et successeur Djélal-Eddaula Naçr pour lui présenter, en vers, ses compliments de condoléance; dans le cours de son poème il disait : « Mahmoud m'a donné mille pièces d'or de son trésor : je sais bien que son fils Naçr en fera autant. » L'élégie plut tellement à Naçr qu'il s'écria : « S'il avait dit que Naçr doublerait plusieurs fois cette somme, au lieu de dire qu'il en ferait autant, je l'aurais certainement fait. » Les bienfaits de la famille de Mirdas permirent au poète de se faire bâtir

une maison à Alep, sur la porte de laquelle il fit inscrire des odes de sa composition pour célébrer « la bonté de ceux qui l'avaient délivré de l'adversité et de la tyrannie de la fortune ». Il y mourut en janvier 1081.

Dja'far ben Chems-el-Khilâfa el-Afdali tirait son surnom d'El-Afdal Emir-el-djoyouch, ministre d'Égypte, au service duquel il avait été. Né en 1148, il mourut au Caire en 1225. Copiste de mérite, les ouvrages transcrits par lui étaient recherchés pour la beauté de l'écriture et leur correction, qualités qui, en Orient, s'excluent presque toujours l'une l'autre. La plupart de ses ouvrages sont des compilations où l'on ne peut louer que le bon goût qui présida au choix des pièces qu'elles renferment. Cependant il a également laissé des compositions poétiques; Hadji-Khalfa mentionne son diwan. On a admiré les vers où il dit que « la misère est suivie par le bonheur; considérez que le mal qui a cessé est préférable à la joie qui est en train de disparaître ».

Séïf-Eddin el-Mochidd était un Turcoman d'origine qui s'appelait 'Ali ben 'Omâr ben Qyzyl ben Djildak el-Yaroûqî; il naquit au Caire en 1205, puis fut appelé à Damas en qualité d'inspecteur (*mochidd*) du bureau des administrations publiques par El-Mélik en-Naçir Yoûsouf; il mourut en cette ville en 1258. C'était un homme d'une fréquentation agréable et d'un entretien spirituel. On peut trouver son diwan à l'Escurial et au British Museum.

De cette époque nous ne retiendrons encore que les noms d'Ibn ez-Zaqqâq el-Bolqînî, mort en 1134 à moins de quarante ans, et connu pour ses *mowachchahât*; de Zhâfir el-Haddâd d'Alexandrie, mort au Caire en 1135, dont le diwan, composé en grande partie de panégyriques et d'élégies, est à Berlin ; d''Alî el-Hamadâni es-Sakhâwî,

auteur de sept odes à la louange du Prophète, commentées plus tard par 'Abd er-Rahman ben Isma'îl ben el-Maqdisi, dans un texte conservé à Paris; de Zéïn-Eddin Katâkit, originaire de Séville, né en 1208 et mort au Caire en 1285, dont la bibliothèque de Gotha possède des poésies; de Nâçir-Eddin Ibn en-Naqîb el-Nafisî, mort au Caire en 1288, qui avait composé des poésies fragmentaires, dont quelques-unes se retrouvent dans le *Fawât el-Wafayât* d'El-Kotobî, et une anthologie intitulée *Manâzil el-Ahbâb*, dont un exemplaire peut être consulté dans la bibliothèque de la mosquée Nouri-Osmanié à Constantinople; de Sirâdj-Eddin el-Warrâq, poète copieux et abondant, né en 1218, mort en 1296, qui était calligraphe et expéditionnaire au service du gouverneur du Caire, et dont les poésies, excessivement nombreuses et formant environ trente volumes, avaient été réduites par lui-même en un diwan de sept épais volumes; nous n'en avons plus qu'un extrait fait par Çafadi en 1346.

Chihâb-Eddin et-Tella'farî (Mohammed ben Yoûsouf) naquit à Mossoul en 1197; les panégyriques qu'il adressa au prince Mélik-el-Achraf ne l'empêchèrent pas d'être exilé de cette ville parce qu'il était adonné aux jeux de hasard, interdits par la loi musulmane : les sommes que lui donnait son protecteur étaient immédiatement dissipées par lui au jeu; il se transporta alors dans la ville d'Alep, fut d'abord bien accueilli par le prince, puis mérita sa défaveur par le même défaut; on fut obligé de faire annoncer par le crieur public que quiconque serait vu jouant avec lui aurait la main coupée.

Il ne fut pas plus heureux à Damas où, perdant au jeu l'argent qu'il soutirait aux grands personnages, il en fut réduit à coucher dans les fours à chauffer les bains publics. Enfin on le retrouve à la cour du prince de

Hama, ville où il mourut en 1277. Ses poésies sont à l'Escurial et à Berlin ; sortant des mètres classiques, il a écrit également des chansons populaires appelées *mowachchahât*.

'Afif-Eddin Soléïmân et-Tilimsâni, né en 1213, vécut au Caire et à Damas tantôt comme soufi, tantôt comme écrivain, et mourut dans cette dernière ville en 1291. Sa famille était originaire de Koufa ; il prétendait au mysticisme, employait volontiers les expressions particulières dont se servent les soufis : on le soupçonnait même de tendre vers les croyances des Nosaïris ou Ansariés. Quand il mourut, il prononça ces paroles : « Celui qui connaît Dieu ne saurait le craindre ; je suis au contraire joyeux d'aller le retrouver. » Il était à Damas huissier du percepteur du trésor public. Son fils, Mohammed ben Soléïman, le doux poète, dont on disait qu'il pénétrait dans les cœurs avant d'avoir frappé les oreilles, composa des vers élégants qui firent l'admiration des Damasquins. On l'avait surnommé *Ech-Châbb ez-Zharîf* (le Jeune homme spirituel). Né au Caire en 1263, il mourut en 1289 à Damas ; il n'avait que vingt-six ans.

A côté de ces noms, ceux d''Abdallah el-Khafâdji (✝ 1074), qui célébra les louanges du grand émir Sa'd-Eddaula Ali ben Mounqidh, de Ma'dân ben Kethîr el-Bâlisi, dont on ne connaît rien en dehors de ses panégyriques et élégies conservés à Gotha, du prince Bahrâm-Chah ben Farroukh-Chah, petit-neveu de Saladin, qui régnait à Baalbek en 1182 et fut assassiné en 1230 en laissant un diwan composé de poésies amoureuses et de poèmes chevaleresques qui est à la Bibliothèque nationale ; ceux encore de Çadr-Eddin el-Baçrî, qui dédia au prince d'Alep Mélik-Nâçir Abou'l-Mozhaffar Yoûsouf son *Hamâsat el-Baçriyya* ; de Tadj-Eddin de Sarkhad, né en 1201, pro-

fesseur de droit hanéfite à Damas, où il mourut en 1275; de Chems-Eddin el-Khaffâf, panégyriste du Prophète, nous font passer en revue les petits poètes de cette époque en Syrie.

La Sicile.

Abou-Ishaq Ibrahim el-Housri, poète de Kairouan en Tunisie, y était né et y mourut en 1061; il a composé des poésies sur sa ville natale, que l'on retrouve à l'Escurial; il a laissé trois anthologies de différents formats : le *Zahr el-Adâb* (Fleurs de la littérature), imprimé à Boulaq sur les marges de l'*Iqd-el-Férid* d'Ibn 'Abd-Rabbihi, le *Kitab el-maçoûn* (Livre bien gardé) et le *Noûr et-tarf* (Lumière du regard).

Un prince qui fut aussi poète un jour, c'est El-Mo'izz Ibn Bâdis, ce membre de la dynastie des Zîrides qui propagea dans l'Afrique du Nord le rite malékite à l'exclusion du rite hanéfite qui avait dominé jusqu'alors, et qui se sentit assez puissant pour rompre les liens de vassalité qui l'attachaient aux Fatimides d'Égypte et pour reconnaître publiquement la suzeraineté, purement fictive, du khalife de Bagdad. Né en 1007, il mourut en 1061 après un très long règne. Pour célébrer sa déclaration d'indépendance relativement aux Fatimides, il composa une ode, appelée *Nafahât-Qodsiyya* (Effluves sacrés), qui se trouve à l'Escurial.

Ibn Charaf el-Qaïrawâni el-Djodhâmi était borgne; il fut en lutte littéraire avec Ibn Rachîq, qui composa contre lui des satires; il mourut en 1068. L'Escurial a conservé de lui une *Séance* littéraire sur les poètes les plus célèbres. Il est l'auteur d'un vers gracieux sur le

bois du luth : « Quand il était frais, les oiseaux chantaient sur ses branches ; maintenant qu'il est sec, ce sont les hommes qui chantent en s'accompagnant sur lui. »

Abou 'Abdallah Mohammed ech-Choqrâtisi, mort dans le Djérid (Tunisie) en 1072, auteur d'une ode à la louange du Prophète, souvent commentée, Abou'l-Fadl et-Toûzéri, né vers 1041, mort en 1113, qui composa une ode intitulée *el-Monfaridja*, fréquemment commentée, amplifiée et imitée ; Abou'l-Hasan Hâzim el-Qartâdjini, né en 1211, mort à Tunis en 1285, auteur de plusieurs odes à la louange du souverain Hafside de Tunis El-Mostançir-Billah, terminent la liste des poètes qui fleurirent dans l'Afrique du Nord du XIe au XIIIe siècle.

'Abdeldjabbâr Ibn Hamdis était né en Sicile ; jeune encore, il se fit connaître par ses productions poétiques. Il avait une trentaine d'années lorsque les Normands conquirent l'île sur les Arabes, en 1078 ; il s'enfuit à la cour du khalife d'Espagne El-Mo'tamid, fut bien accueilli par lui et l'accompagna en captivité lorsque le prince africain Yoûsouf ben Tâchifin s'empara de lui en 1091. Le khalife mourut au bout de quatre ans, et le poète resta à Mehdia en Tunisie. Plus tard nous le retrouvons à Bougie où il mourut, octogénaire et aveugle, en 1132 ; certains disent qu'il mourut dans l'île de Majorque. Son diwan a été publié à Palerme par Monçada et son chansonnier à Rome par Schiaparelli.

L'Espagne

Dès le premier siècle qui suivit la conquête de l'Espagne, les vainqueurs y cultivèrent avec succès la poésie ; cependant ce n'est qu'avec le XIe siècle que nous trouvons

des renseignements suffisants sur le mouvement littéraire dans ce pays. Nous rencontrons au début Yoûsouf ben Haroûn er-Ramâdi, poète de Cordoue, qui y mourut pauvre en 1013, après avoir eu un grand succès; il fut remarqué à cause du nombre de ses productions et de la rapidité avec laquelle il énonçait ses idées; il ne reste cependant de lui que quelques vers épars dans les anthologies, ainsi qu'une ode composée par lui pour charmer ses loisirs pendant qu'il était en prison. Ensuite vinrent 'Abdallah ben 'Abdes-Sélam, auteur du *Dorr el-manzhoum* (Perles rangées en ordre), diwan par ordre alphabétique et composé de panégyriques et de félicitations pour l'an nouveau; Abou'l-Fath Ibn el-Hasina vers 1048, 'Ali el-Mayorqi, originaire des Baléares, qui mourut à Bagdad en 1084, le khalife abbadide de Séville El-Mo'tamid, ami et protecteur des lettrés, poète lui-même, Ahmed en-Noméïri au début du XIIe siècle, et Abou'l 'Abbâs et-Totili el-A'mâ, l'aveugle de Tudèle, mort jeune en 1126, qui chanta l'Almoravide 'Ali ben Yoûsouf ben Tâchifin et composa des *mowachchahât*.

Ibn-Zéïdoun (Abou'l-Wélid Ahmed) était d'une famille considérable de Cordoue, où il naquit en 1103. Le rôle important qu'il jouait encore jeune dans sa ville natale attira sur lui l'attention de Wallâda, fille du khalife oméyyade El-Mostakfi, assassiné en 1025. Leurs amours furent traversées par Abou'l-Hazm ben Djahwar, alors maître de Cordoue, qui le fit jeter en prison; il s'enfuit, mais le désir de revoir Wallâda le ramena dans la même ville. A la mort de son persécuteur, le fils de celui-ci, Abou'l-Wélid, étant monté sur le trône, rappela Ibn-Zéïdoun et fit de lui son vizir. Abou 'Amir ben 'Abdoûs s'étant porté candidat à la main de Wallâda, Ibn-Zéïdoun lui adressa, au nom de celle-ci, une épître

célèbre où elle refusait sa demande en mariage. Les rapports qu'il entretenait avec le prince de Malaga, Idris II, ami des arts, le rendirent également suspect à son protecteur Abou'l-Wélid, qui le bannit. Il se rendit alors à Séville où régnait El-Mo'tadid, qui lui réserva une brillante réception et le choisit bientôt après pour réunir sur sa tête les charges de premier ministre et de commandant des troupes. Il réussit à tel point dans ces fonctions que le successeur de Mo'tadid, El-Mo'tamid, les lui conserva jusqu'à sa mort en 1070. La lettre à Ibn-Abdoûs a été publiée et traduite par Reiske en 1755; plus tard l'orientaliste hollandais Weijers s'est occupé de lui, et plus récemment encore M. Besthorn a étudié sa vie et a publié la lettre adressée à Ibn Djahwar.

'Abd-el-Medjid Ibn 'Abdoûn, né à Evora, attira de bonne heure sur lui l'attention d''Omar ben Aftas, alors gouverneur de cette ville. Quand celui-ci succéda à son frère Yahya, il fit venir le poète à Badajoz et lui confia les fonctions de secrétaire. Lorsque l'irruption des Almoravides fit perdre à ce prince ses États et sa vie, en 1092, Ibn 'Abdoûn entra en la même qualité au service de Sir ben Abi-Bekr, commandant les troupes d'Afrique; puis il passa au Maroc où le fils de Yoûsouf ben Tâchifin l'employa aussi comme secrétaire. Il mourut dans sa ville natale, où il était venu revoir sa famille, en 1134. L'ode qu'il a composée sur la fin de la famille d'Aftas devint célèbre; elle a été commentée par Ibn Badroûn et par Isma'ïl Ibn Athîr.

Entre Jativa et Valence se trouve Jucar, que les Arabes appelaient une île parce que ce village est entouré par les eaux de la rivière du même nom. C'est là qu'en 1058 naquit Ibn Khafâdja (Abou-Ishaq Ibrahim); c'est là qu'il vécut sans essayer de courtiser les roitelets

qui s'étaient partagé la contrée, et qui cependant mettaient leur gloire à patronner les lettres. Toutefois il adressa de nombreux panégyriques à Abou-Ishaq Ibrahim ben Yoûsouf ben Tâchifin, comme nous le voyons par son diwan qui a été imprimé au Caire en 1869.

Médecin et poète à la fois était cet Espagnol d'Almeria qui entra au service du sultan seldjoukide Mahmoud ben Mélekchâh en 1127 et installa pour lui un hôpital de campagne monté sur quarante chameaux; il se nommait 'Obéïdallah ben Mozhaffar; né en 1093, il entreprit le pèlerinage de la Mecque en 1122, séjourna à Damas et à Alexandrie, vécut quelque temps comme professeur à Bagdad et retourna ensuite à Damas, où il mourut en 1154. De ses vers, en dehors de ceux qui sont cités dans les anthologies, il n'est guère resté qu'un poème dans le mètre *radjaz*, *Ma'arret-el-béït*, qui se trouve dans un manuscrit de Berlin.

Abou-Bekr Mohammed Ibn Guzman, troubadour ambulant, allait de ville en ville célébrer les grands dans ses panégyriques et vivait des récompenses qu'il obtenait par ce moyen. Il a écrit des poésies populaires dans la forme dite *zadjal*, jusqu'alors réservée aux improvisateurs, et qu'il a élevée à la dignité de mode littéraire; aussi a-t-on pu le considérer comme l'inventeur de ce genre de poésie. Il l'a employé même pour célébrer les panégyriques des princes, tandis qu'avant lui la noble *qaçîda* avait seule été réservée à cet usage. Le manuscrit unique du Musée asiatique de Saint-Pétersbourg a été publié par M. D. de Gunzbourg.

Abou-Ishaq Ibrahim Ibn Sahl, israélite de Séville, se convertit plus tard à l'islamisme. Il périt noyé, en même temps qu'Ibn Khallas, gouverneur de Ceuta, en 1251 ou 1260; il avait un peu plus de quarante ans. Il fréquen-

tait la société musulmane avant sa conversion, et composa même un poème en l'honneur de Mahomet avant d'entrer au nombre de ses sectateurs. Cependant sa conversion a laissé des sceptiques, qui avaient remarqué qu'il ne se privait pas de boire du vin. Il a écrit des poésies sur le mètre populaire dit *mowachchah*, qui ont été réunies par Hasan ben Mohammed el-'Attâr et lithographiées au Caire.

L'administration espagnole pouvait revendiquer à bon droit Abou-Zéïd 'Abd-er-Rahman Ibn Yakhlaftan qui, après avoir été employé comme secrétaire par différents princes arabes, fut exilé par l'Almohade El-Mamoûn. Réfugié au Maroc, il se raccommoda avec le sultan en 1230, mais sans grand profit pour lui-même, puisqu'il mourut trois mois après. Ses œuvres complètes en prose et en vers ont été rassemblées par un de ses élèves en un volume qui se trouve à Leyde et dont le contenu est relatif à l'édification et à l'ascétisme; du même genre sont les pièces de vers renfermées dans un manuscrit de l'Escurial, auxquelles il faut joindre un certain nombre d'odes à la louange du Prophète. Un auteur de poèmes soufis sous la forme populaire du *mowachchah* est cet Espagnol né à Chouchtar, localité du Wadi-Ach en Andalousie, mort à Damiette en 1269, Abou'l-Hoséïn 'Ali ech-Chouchtarî. Un habitant de Malaga, Abou'l-Hakam Mâlik Ibn el-Morahhal, écrivit le panégyrique du Prophète en vers populaires.

La prose élégante et rimée.

La même époque vit composer des ouvrages de prose qui peuvent être mis à côté des œuvres poétiques. La prose rimée, dont le chef-d'œuvre est le Koran, avait

perdu sa vogue d'avant l'islam et était totalement délaissée, lorsqu'elle retrouva un renouveau avec les prônes (Khotba), l'art épistolaire et les compositions poétiques devenues célèbres sous le nom de *Séances* (maqâmât).

Ibn Nobâta, né à Méyyâfâriqîn en Mésopotamie (946), prédicatenr à la cour de Séïf-Eddaula à Alep, mourut dans sa ville natale en 984; on l'appelle El-Khatîb, le Prédicateur, pour le distinguer de son homonyme Ibn Nobâta, le Poète, qui vivait également à la cour de Séïf-Eddaula. Une grande partie des sermons d'Ibn Nobâta sont consacrés au devoir de la guerre sainte; ils étaient destinés à encourager le peuple et à le stimuler à porter secours à son prince, dont nous avons vu plus haut les luttes continuelles avec les troupes romaines de Byzance. Le plus célèbre de ses sermons est celui qui est connu sous le nom de Sermon du songe ou de la vision, composé pendant un rêve où le prédicateur crut voir lui apparaître le Prophète en personne; il a été publié et traduit par Mac-Guckin de Slane dans le *Journal Asiatique* de 1840. Quant au poète du même nom, il allait de pays en pays réciter aux princes et aux grands personnages les poèmes qu'il avait rimés à leur gloire. Né en 938, il mourut à Bagdad en 1015. C'est à lui qu'il arriva une étrange aventure racontée par Ibn Khallikan. Faisant un jour la sieste dans le vestibule de sa maison, un individu arrivé des régions de l'Orient vint lui demander s'il n'était pas l'auteur des vers où il est dit : « Celui qui ne meurt pas par l'épée mourra de quelque autre façon; les modes sont différents, mais le malheur reste le même; » et avant la fin de la même journée, un habitant de Tiaret en Algérie vint lui poser la même question; ce qui surprit fort Ibn Nobâta, c'est que la célébrité d'un de ses vers eût atteint

à la fois les extrémités est et ouest du monde musulman.

Abou-Bekr EL-KHÂRIZMI avait pour mère la propre sœur de l'historien Tabari; né en 935, il est le premier auteur qui nous ait laissé un recueil de lettres. C'est un épistolier qui avait eu de nombreuses aventures. Il était d'origine persane; son père était du Khârizm, aujourd'hui Khanat de Khiva, sa mère du Tabaristan ou Mazandéran au nord de la Perse; dans sa jeunesse, il vécut quelque temps à Alep à la cour de Séïf-Eddaula, se rendit à Bokhara auprès d'Abou-'Ali el-Bal'ami, se sépara bientôt de lui, séjourna à Nisapour dans le Khorasan ainsi que dans le Sidjistan, où il fut mis en prison pendant longtemps à cause d'une satire dirigée contre le gouverneur Tahir ben Mohammed. De retour à Nisapour, il s'y établit après quelques voyages à Ispahan et à Chiraz. Sa manie de composer des satires lui attira la confiscation et la prison de la part d'El-'Otbi, ministre du Ghaznévide Mahmoud; puis il se rendit dans le Djourdjân, d'où il fut rappelé, après l'assassinat d'Otbi, par son successeur Abou'l-Hoséïn el-Mouzani. Vers la fin de sa vie sa réputation commençait à être effacée par celle de Hamadhâni. Il mourut en 993, ou 1002. Tha'âlibi, en sa *Yatîmat ed-dahr*, nous a conservé des extraits de ses poèmes; mais ses *Résaïl* ou lettres en prose rimée sur tous les sujets de littérature possibles ont rendu son nom célèbre. Étant allé trouvé le ministre Ibn-'Abbâd, le chambellan lui fit savoir que son maître ne permettait d'entrer chez lui à un littérateur qu'à la condition que celui-ci saurait par cœur vingt mille vers d'Arabes du désert. « Est-ce vingt mille vers composés par des hommes ou par des femmes? » demanda Abou-Bekr el-Khârizmi, ce qui le fit reconnaître : « Ce ne peut être que lui, dit le ministre; qu'on le fasse entrer. » L'accueil qu'il

reçut de ce personnage ne l'empêcha pas de le persifler plus tard : « Ne louez pas Ibn 'Abbâd même s'il répand des bienfaits assez abondants pour faire honte au nuage plein de pluie ; car de tels actes sont chez lui la suggestion de sa fantaisie ; quand il accorde, ce n'est pas par libéralité, ni par avarice qu'il refuse. » — Dieu maudisse l'ingrat! s'écria alors le ministre. Un de ses compatriotes nous a laissé de son caractère ce portrait peu flatteur : « Abou-Bekr possède science et talent, mais il n'est pas fidèle à ses engagements. Son amitié dure du matin à la nuit, mais non plus tard. »

Bédi'-Ezzemân (le prodige de son temps) EL-HAMADHANI quitta jeune encore sa ville natale d'Hamadan en 990, voyagea dans les mêmes contrées qu'El-Khârizmi, séjourna à Nisapour, soutint dans cette ville une joute oratoire contre El-Khârizmi, plus âgé et plus connu que lui ; il paraît s'être établi enfin à Ghazna dans l'Afghanistan et être mort à quarante ans en 1008, à Hérat, après avoir été enterré trop précipitamment en état de léthargie ; ses cris furent entendus dans la nuit, son tombeau fut ouvert, mais on le trouva mort de frayeur, sa main empoignant sa barbe. Il avait une mémoire si prodigieuse, qu'il récitait exactement quatre ou cinq feuillets d'un livre, après les avoir lus une seule fois, et qu'il répétait sans hésiter un poème pour l'avoir entendu déclamer seulement une fois. Il composait avec la même facilité, soit en prose, soit en vers, et improvisait sur un sujet choisi à volonté ; il lisait en prose ce qui était écrit en vers, et *vice versâ* ; mieux encore, il mettait quelquefois par écrit ce qu'on lui avait demandé, en commençant par la dernière ligne et en continuant ainsi à rebours. Il traduisait avec la même promptitude les vers persans en vers arabes. C'est à Nisapour qu'il composa ses Séances,

dans lesquelles il met en scène un être inventé nommé Abou'l-Fath Iskandéri, et qui contiennent des traits de mendicité et autres sujets. Ces séances sont en effet des contes, dont on reconnaît tout de suite l'origine aryenne, assez courts, mais écrits dans un style brillant et difficile où se rencontrent les mots les plus rares du lexique arabe. Le héros forgé est un chevalier d'industrie, qui se fait passer tantôt pour Nabatéen et tantôt pour Arabe, tantôt pour chrétien et tantôt pour musulman : « Je suis le caméléon, dit le héros, je change continuellement de couleur; ne te laisse pas décevoir par la raison : il n'y a de véritable raison que la folie. »

Le nom de *maqâma* « séance » désignait depuis longtemps ces réunions de savants et de lettrés qui se réunissaient auprès des khalifes et des gouverneurs pour y échanger leurs idées sur des points de grammaire et y faire assaut d'esprit et d'érudition; Ibn Qotéïba les signale déjà dans ses *'Oyoun el-Akhbâr*. Mais Hamadhâni est le premier qui a eu le mérite, en réunissant en volume les historiettes consacrées à des aventures plaisantes de mendiants et de fourbes, revêtues des plus brillantes couleurs par un maître érudit connaissant à fond l'homonymie de la langue arabe, de créer un nouveau genre littéraire dont le chef-d'œuvre fut plus tard les célèbres séances de Hariri. La bibliothèque de Berlin a conservé une séance du même genre, écrite à la même époque par un auteur qui, né à Bagdad en 939, fut poète de cour à Alep du temps de Séïf-Eddaula, puis à Réï, auprès du gouverneur Mohammed ben el-'Amid, et mourut dans sa ville natale en 1014 : 'Abdel-'Aziz ben 'Omar es-Sa'di.

A la même époque on peut citer, comme auteurs de correspondances littéraires, Abou'l-Hoséïn el-Ahwâzi et ce païen hellénisant de Harrân, appartenant à cette secte

qui conserva jusqu'en plein islamisme les vieilles religions de la Syrie fortement mélangées de syncrétisme gréco-romain et qui avaient fait croire qu'ils se rattachaient aux *Çabiens* ou chrétiens de saint Jean-Baptiste formellement compris par le Koran parmi les *Gens du Livre*, je veux dire Abou-Ishaq Ibrahim ben Hilâl, surnommé Eç-Çâbi, qui fut chef de la correspondance officielle sous le Bouïde 'Izz-ed-Daula et que la haine d''Adod-ed-Daula voulut faire piétiner sous les pieds des éléphants lors de la prise de Bagdad en 977; il eut le bonheur de s'en tirer au moyen de la prison, et fut grâcié à la condition d'écrire une histoire des Bouïdes. Il mourut dans la misère en 994.

La gloire de composer le plus brillant monument littéraire en prose rimée arabe était réservée à Abou-Mohammed el-Qâsim el-Hariri, auteur des célèbres *Séances*. Il naquit à Bassora en 1054; sa famille était de Machân, petit village malsain perdu dans les plantations de palmiers aux environs de la grande ville commerciale. Ses propriétés rurales lui fournirent assez de revenus pour lui permettre de mener une vie indépendante et de se livrer en toute tranquillité à ses études linguistiques et littéraires. Il mourut en 1122. Son recueil de Séances, venant après celui de Hamadhâni, avait ce dernier pour modèle, mais il le dépassa par la richesse de l'imagination et par l'emploi d'un vocabulaire encore plus développé et étudié. Il met en scène, comme son prédécesseur, un personnage feint, vagabond nourri de littérature, Abou-Zéïd de Saroudj, qui se rencontre avec lui dans les situations les plus extraordinaires. Ce nom n'est pas tout à fait inventé; le fils de Hariri a raconté dans quelles circonstances il avait été adopté; un étranger d'une misérable apparence, entrant dans la

mosquée et s'exprimant avec élégance, avait répondu aux demandes qui lui avaient été adressées : « Je suis Abou-Zéïd de Saroudj. » Cette ville de Mésopotamie venait d'être prise de force par les chrétiens de la 1re croisade et mise au pillage ; Abou-Zéïd avait eu sa fille enlevée comme captive ; dépouillé de tout, il vivait de la charité publique. Mais la richesse du style est encore plus merveilleuse que la trame légère qui réunit les uns aux autres les cinquante contes du recueil.

Notre grand orientaliste Silvestre de Sacy, le maître des études orientales au commencement du XIXe siècle, en a publié le texte arabe avec une préface et un commentaire écrits par lui-même tout en arabe, ce qui n'est pas le moindre tour de force accompli par ce vaste esprit.

Hariri, à côté de cet ouvrage célèbre, a encore laissé d'autres compositions, telles que les deux lettres dans lesquelles chaque mot commence par un *s* ou un *ch*, jeu puéril, d'une difficulté considérable, où le moyen âge occidental s'est aussi complu ; un ouvrage grammatical sur les fautes de langage usuelles chez les gens instruits, qu'il a intitulé la *Perle du plongeur dans les idées fausses des gens du monde* (Dorret el-Ghawwâs fi auhâm el-Khawâss) ; les Récréations grammaticales, *Molhat el-Irâb*, poème didactique qui a été traduit en français par M. L. Pinto.

CHAPITRE VI

LES ABBASSIDES (*Suite*). — LA GRAMMAIRE. — ECOLES DE KOUFA ET DE BASSORA

En même temps se développait l'étude de la langue et de la grammaire arabe, sortie de l'exégèse du Koran, et destinée à répondre aux besoins des peuples et des individus, de plus en plus nombreux, pour qui la connaissance de la langue des vainqueurs était d'absolue nécessité. C'est à l'enseignement de la logique d'Aristote, cultivée dans l'école syro-persane de Gondêchâpour, ainsi que l'a montré Ernest Renan, qu'il faut faire remonter les recherches des Arabes sur le mécanisme de leur langue. L'interprétation du Koran et le besoin d'expliquer les difficultés du texte créèrent des recherches qui furent plus tard continuées pour leur seul intérêt, amenèrent à constituer la lexicographie de la langue et à en restituer les vieux monuments; de sorte que de ces travaux mêmes naquit la critique des textes, dans les limites que pouvait permettre l'érudition toujours incomplète des Orientaux, parce que ceux-ci ne peuvent guère sortir du cercle tracé par leur langue maternelle.

Deux écoles de grammairiens naissent à la fois dans le bassin du Tigre et de l'Euphrate. A Bassora, fondée

en 636 par un des généraux du khalife 'Omar, centre d'une population mélangée d'Arabes et de Persans, parlant deux langues entièrement différentes par l'opposition marquée de ces deux idiomes, jointe à celle moins frappante mais réelle de la langue littéraire, dérivée du dialecte qoréïchite du Koran, et des autres dialectes vivant dans la péninsule arabique, une école s'était créée dont les origines sont obscures : on fait remonter à Abou'l-Aswad l'honneur de l'avoir fondée ; mais pour trouver quelque chose de plus sûr, il faut descendre jusqu'à 'Isa ben 'Omar et-Thaqafi, mort en 766, maître des célèbres grammairiens Khalil et Sîbawaïh ; il avait une réputation comme lecteur du Koran. A côté de lui son ami Abou 'Amr ben el-A'lâ, né à la Mecque en 689, mort en 770, à Koufa, au retour d'un voyage à Damas, collectionnait les anciennes poésies arabes ; on dit que dans un accès de piétisme il mit au feu sa collection pour se vouer à l'étude exclusive du Koran, dont il est d'ailleurs reconnu pour l'un des sept lecteurs qui font autorité. Il eut pour élève Yoûnous ben Habîb, affranchi d'une tribu arabe, d'origine peut-être persane, plutôt araméenne, né à Djabboul, petite ville sur le Tigre entre Wâsit et Bagdad, qui s'occupa à recueillir des particularités rares de la langue, des mots dialectaux et des proverbes, et se livra à des recherches sur la syntaxe Le grand maître de cette école fut un Arabe de l'Oman, Khalil ben Ahmed, à qui on attribue l'invention des règles de la prosodie (on prétend qu'il les découvrit en entendant le marteau d'un forgeron retomber sur l'enclume), et qui fut l'auteur du premier ouvrage lexicographique connu, le Kitâb el-'Aîn (livre de la lettre *'Aïn*), dans lequel les lettres ne sont pas rangées dans l'ordre de l'alphabet arabe ni dans celui qu'on peut appeler *historique*, parce que des Phé-

niciens ses inventeurs il est passé en grec et en latin, mais dans un ordre suggéré par les lois de la phonétique et de la linguistique; l'alphabet ainsi compris commençait par la lettre *ʿaïn*, si caractéristique des langues sémitiques et surtout de l'arabe (on sait que c'est l'articulation gutturale du chameau que l'on charge de son bât) et se terminait par la lettre *y*. C'est un ordre rationnel et expérimental de ce genre que Lepsius a de nos jours adopté dans son *Standard-Alphabet*, qui fait la joie des linguistes et oblige les savants à apprendre un alphabet de plus. Il est intéressant de connaître l'ordre adopté par un savant arabe du VIIIe siècle : d'abord les gutturales (*ʿaïn*, *hh*, *h*, *kh*, *gh*, *q*), les palatales (*k*, *dj*), les chuintantes et sifflantes (*ch*, *ç*, *dd*, *s*, *z*), les linguales (*tt*, *d*, *t*, *zh*, *dh*, *th*, *r*, *l*, *n*), les labiales (*f*, *b*, *m*), les semi-voyelles (*w*, *hamza*, *y*). Cet ouvrage, commencé pendant un séjour de l'auteur dans le Khorasan et achevé après sa mort par Léïth ben Mozhaffar, figurait dans la bibliothèque des Tahirides et fut apporté à Bagdad en 862, où il fut l'objet d'études constantes et de remaniements.

C'est surtout par le fameux ouvrage de son élève Sibawaih, le *Kitâb* ou Livre par excellence, que nous pouvons nous rendre compte de l'influence que Khalil a eue sur l'école de Bassora. Sîbawaih est la manière dont les Arabes prononçaient le nom de ce Persan, Sîbouyè, dont on expliquait la signification par « odeur de pomme » et qui n'est peut-être que l'ancien nom historique de Sêbokht. Venu à Bassora à trente-deux ans, il y termina ses études, puis se rendit à Bagdad dont le séjour lui devint intolérable à la suite d'altercations qu'il eut avec El-Kisâï, précepteur du fils d'Haroun er-Rachid, au sujet d'un accusatif pour un nominatif; furieux de ce qu'on eût fait témoigner contre lui, à prix d'argent, des Arabes

du désert à la bonne foi desquels il croyait pouvoir se fier, de retour dans sa patrie, il y mourut encore jeune, dans la quarantaine, près de Chiraz (793 ou 796). Son *Kitâb* fut célèbre dans tout l'Orient et est resté la grande autorité à laquelle on aime à remonter; jamais on n'a voulu lui reconnaître d'égal. Le texte en a été publié par M. H. Derenbourg, et traduit en allemand par G. Jahn.

A côté de Sîbawaih, Khalil avait eu encore pour élèves Moarridj ben 'Amr es-Sadoûsi, né dans le désert, qui accompagna dans le Khorasan le khalife Mamoun, vécut quelque temps à Merv et à Nisapour, puis revint mourir à Bassora en 810, et Nadhr ben Chomeïl, né à Merv et qui y vécut après être allé étudier la grammaire et le droit à Bassora; pourvu d'un emploi de juge dans sa ville natale, il y mourut en 818, laissant des ouvrages d'exégèse sur le Koran et la tradition, ainsi qu'une encyclopédie de la langue des Bédouins (Kitâb aç-çifât), devenue très célèbre.

A la même école se rattache un élève de Sîbawaih, Mohammed ben Ahmed el-Mosta'mir, que son maître avait surnommé Qotrob, c'est-à-dire le Loup-garou, *qotrob* n'étant autre que la déformation du grec *lykanthropos*; il lui avait appliqué ce surnom parce que, désireux de s'instruire, il arrivait toujours aux leçons avant tous les autres élèves; affranchi né à Bassora, il fut précepteur des enfants d'Abou-Dolaf, l'un des généraux de Mamoun et de Mo'taçim, et a laissé une collection d'ouvrages lexicographiques, au nombre de vingt-huit, dont quatre se sont conservés jusqu'à nos jours et ont été copieusement commentés, surtout le Livre des racines trilitères dont la signification change avec la vocalisation (*Kitâb el-Mothallath*), qu'il fut le premier à écrire et dont le genre fut souvent imité depuis. Il mourut en 821.

C'est parmi les élèves de Qotrob qu'il faut ranger Mohammed ben Habib, à qui nous devons le recueil des poésies de Férazdaq; il s'occupa également de l'ancienne histoire des tribus arabes, et composa sur ce sujet un livre que nous n'avons plus. Il mourut à Sâmarrâ en 859. Habib était le nom de sa mère.

Abou-'Obaïda Ma'mar ben el-Mothannâ était né à Bassora en 728 de parents juifs établis en Perse; contemporain de Khalil, mais non son élève, il suivit les cours d'Abou-'Amr ben el-A'lâ. Rattaché au parti religieux et politique des Kharédjites, dont le centre d'action était Bassora, ses tendances furent également *cho'oubites*, c'est-à-dire qu'il combattit pour la supériorité des races vaincues sur les Arabes vainqueurs, ainsi que nous l'avons expliqué plus haut. Il fut appelé à Bagdad en 803 par Haroun er-Rachid. Il s'était fait tant d'ennemis par son livre el-Matâlib (Livre des défauts des Arabes) que lorsqu'il mourut à Bassora en 825, empoisonné par une banane, personne ne suivit son cercueil, phénomène inouï chez les musulmans. Il portait des habits malpropres et grasseyait. Il a écrit deux cents traités grammaticaux et philologiques, composés d'extraits de poèmes et de proverbes de la péninsule arabique. Le poète Abou-Nowâs avait pris des leçons d'Abou-'Obaïda; il l'estimait très haut et méprisait El-Açma'ï, dont il disait que c'était un rossignol en cage, c'est-à-dire qu'il prononçait de beaux discours sans en comprendre un mot; quant à son maître, il disait de lui : « C'est un paquet de science ficelé dans une peau. » Quand il récitait des vers, il ne marquait pas la mesure et, en répétant des passages du Koran ou de la tradition, il faisait exprès des erreurs; et quand on lui en demandait la raison : « C'est, disait-il, parce que la grammaire est de mauvais augure. » Son Livre des journées des Arabes a

servi de base au Livre des chansons d'Abou'l-Faradj el-Içfahâni et au Kâmil d'Ibn el-Athir.

Abou-Zéïd Sa'ïd ben 'Amr el-Ançârî était aussi un élève d'Abou-'Amr ben el-A'la; d'origine médinoise mais né à Bassora, il fut appelé à Bagdad lors de l'avènement au trône du khalife Mehdî et y mourut en 830 à l'âge de près de cent ans. Il était *qadari*, c'est-à-dire qu'il admettait le libre arbitre de l'homme, opinion théologique considérée comme hérétique; cependant, en matière de tradition du Prophète, il est regardé comme une autorité sûre.

Mais le plus célèbre des élèves d'Abou-'Amr fut El-Açma'ï 'Abdel-Mélik ben Qoraïb, de vraie extraction arabe, né à Bassora en 739. Son érudition étonnante lui valut la plus grande considération à la cour de Haroun er-Rachid, en même temps que comme professeur et comme écrivain il exerçait une grande influence dans les cercles littéraires. Il se distingue de ses devanciers par son piétisme exagéré, dont l'expression déborde même sur ses travaux philologiques. Il mourut vers 831. Il écrivit des ouvrages sur une foule de sujets, entre autres le Kitâb el-Khéïl (Livre des chevaux), dans lequel il énumérait, avec citations appropriées de vers arabes, les noms donnés par les Bédouins à toutes les parties du corps du noble animal. Ce fut même l'occasion d'une anecdote racontée par El-Açma'ï lui-même. Celui-ci vint un jour, accompagné d'Abou-'Obaïda, trouver le ministre Fadl ben Rabi', qui lui demanda en combien de volumes était le fameux traité des chevaux : « Un seulement! » répondit le grammairien. A la même question, Abou-'Obaïda, qui était aussi l'auteur d'un traité sur le même sujet, répondit que le sien était de cinquante volumes. « Allez à côté de ce cheval, » dit Fadl en montrant une bête qu'il venait de faire sortir de son écurie, « et placez votre main suc-

cessivement sur toutes les parties de son corps en donnant leur nom. — Je ne suis pas vétérinaire, répondit Abou-ʿObaïda; tout ce que j'ai écrit sur ce sujet m'a été fourni par les Bédouins. » El-Açmaʿï, au contraire, se prêta à l'expérience demandée par le ministre, et tenant le cheval par la crinière, nomma les différentes parties du corps en récitant en même temps les vers des poésies bédouines qui les mentionnaient. C'est lui qui naturellement obtint le don du cheval en récompense de sa science. Plus tard, quand il voulait piquer Abou-ʿObaïda, il ne manquait pas d'aller lui rendre visite monté sur le cheval qui avait été la cause de sa confusion. Le respect d'El-Açmaʿï pour le livre sacré et les traditions du Prophète était tel, qu'il refusait d'en interpréter les difficultés et les obscurités au moyen de son érudition; il répondait toujours : « Les Arabes du désert disent que telle et telle expression signifient telle chose, mais je ne sais pas ce qu'elle peut signifier dans le Koran. » Cette timidité dans l'exégèse provenait de ses sentiments religieux, et l'empêcha d'utiliser à l'étude du texte sacré les belles qualités qui l'avaient rendu célèbre en matière profane.

El-Akhfach (surnommé *El-Ausat*, « le Moyen », pour le distinguer d'un autre grammairien plus ancien) Saʿïd ben Masʿada était né à Balkh et probablement d'origine persane; il était affranchi d'une tribu arabe. Plus âgé que Sîbawaih, il avait néanmoins été son disciple préféré, et il avait coutume de dire : « Mon maître n'a pas inséré dans son Kitâb un seul passage sans l'avoir soumis à mon examen. » C'est en effet à lui que l'on doit la conservation de la précieuse grammaire, dont il combattait cependant certaines tendances. Son surnom d'Akhfach signifie « qui a de petits yeux et nyctalope »; en outre, il

avait la bouche ouverte et ne pouvait couvrir les dents avec les lèvres. Il mourut vers 835.

El-Açma'ï forma des élèves. Le premier est Abou-'Obaïd El-Qasim ben Sallam, né à Hérat d'un esclave grec, en 773. Il étudia non seulement à Bassora avec El-Açma'ï, Abou-'Obaïda et Abou-Zéïd, mais encore à Koufa avec Ibn el-A'râbi et El-Kisâï. Nommé précepteur des enfants de la famille de Hartama, gouverneur du Khorasan sous Haroun er-Rachid, puis de ceux de Thâbit ben Naçr, gouverneur de Tarsous en Cilicie, ce dernier fonctionnaire l'établit dans un poste de cadi qu'il conserva pendant dix-huit ans. Puis il se rendit auprès d''Abdallah ben Tâhir, gouverneur du Khorasan, qui l'accueillit généreusement. C'était un littérateur d'une prudence merveilleuse, qui pour éviter que les vers satiriques qu'il plaçait dans ses ouvrages ne lui attirassent des désagréments, y remplaçait les noms de personnes par des substantifs fabriqués par lui à la mesure du vers. Dans ses dernières années on le retrouve à Bagdad; il mourut à la Mecque ou à Médine au cours d'un pèlerinage (837). On disait de lui qu'il partageait la nuit en trois portions : une pour la prière, une pour le sommeil, et la troisième pour la composition de ses ouvrages. Parmi ceux-ci le Gharib el-Moçannaf, auquel il travailla quarante ans, est conservé à la bibliothèque khédiviale du Caire, le Gharib el-Hadith à Leyde et le Livre des proverbes à Paris.

Le second est Abou-Hatim Sahl ben Mohammed, originaire du Sidjistan, mort vers 864. Il habita quelque temps Bagdad; vers la fin de sa vie il renonça à s'occuper d'érudition et se livra au commerce de la librairie. Il est connu comme l'auteur du Kitâb el-Mo'ammarin conservé à la bibliothèque de l'Université de Cambridge et consacré aux hommes qui ont vécu longtemps; son Livre des pal-

miers (Kitâb en-nakhl) a été étudié par Cusa et Lagumina. Il fut le maître d'Ibn Doréïd et d'El-Mobarrad. C'était un homme pieux qui chaque jour consacrait une pièce d'or aux aumônes, et chaque semaine lisait le Koran en entier. Il était, disait-on, meilleur poète que grammairien. Une anecdote qu'on raconte de lui prouve qu'il connaissait l'emploi d'encres sympathiques pour dissimuler l'écriture. Il disait à ses élèves : « Si vous voulez confier un secret au papier, écrivez avec du lait frais; les mots apparaîtront quand vous y jetterez des cendres chaudes de papier brûlé; ou bien écrivez avec une solution de sulfate de fer : l'écriture deviendra visible en y versant une infusion de noix de galle. Vous pouvez encore écrire avec cette infusion de noix de galle et y verser le sulfate de fer. »

Le troisième, Abou 'Omar SALIH BEN ISHAQ el-Djarmi, était un jurisconsulte et un grammairien né à Bassora; il se rendit à Bagdad, où il eut de grandes discussions avec El-Farrâ; il mourut en 840. Le quatrième, Abou'l-Fadl el-'Abbâs ben Faradj er-Riyâchi, périt à Bassora pendant l'insurrection de l'Alide de Bassora, le prétendu 'Ali ben Mohammed, chef des Zendjs, en 871. Lors de la prise de la ville par ces nègres féroces, il fut compris dans le massacre général des habitants. Un cinquième est Es-Soukkari Abou-Sa'ïd el-Hasan ben el-Hoséïn, né en 827, mort en 888, qui a réuni et édité critiquement les anciennes poésies arabes, le diwan des Hodhéïlites et celui d'Imrououlqaïs. Un sixième est Abou-'Othman Bekr ben Mohammed el-Mâzini, mort en 863; il refusa un jour de donner des leçons de grammaire à un non-musulman, en prenant pour texte le Livre de Sîbawaih, à cause des citations du Koran que celui-ci renferme, et qu'il ne voulait pas expliquer à l'élève par crainte de profanation,

malgré la somme considérable que celui-ci lui offrait et son extrême pauvreté. Appelé à Bagdad, il expliqua au khalife Wathiq une difficulté grammaticale qui se trouve dans un vers du poète El-Ardji, poète érotique de la Mecque, petit-fils du khalife 'Othman.

L'une des colonnes de l'école de Bassora fut El-Mobarrad Mohammed ben Yézid el-Azdi, l'auteur du *Kâmil* ou traité complet de grammaire. Né à Bassora vers 826, élève d'El-Mâzini et d'Abou-Hatim, il combattit plusieurs des théories de Sîbawaih. Vers la fin de sa vie il s'établit à Bagdad, où il mourut en 998. Il a raconté lui-même d'où lui venait le surnom d'El-Mobarrad (le Rafraîchi). Un jour où le chef de la police voulait l'avoir avec lui et jouir de sa conversation, El-Mobarrad, pour échapper à sa société qui l'ennuyait, s'était rendu chez un de ses amis; quand on vint l'y chercher, il se cacha dans le panier d'osier qui sert d'enveloppe aux dames-jeannes, de sorte qu'on ne le trouva pas; et quand l'enquêteur fut parti, son hôte l'appela en lui criant : *El-Mobarrad* (le Rafraîchi)! surnom qui lui resta.

C'est toute une dynastie de philologues et de professeurs de grammaire que forme la famille d'El-Yazidi, depuis Abou-Mohammed Yahya, affranchi de la tribu d'Adi, mort en 817 à Merv, et ses cinq fils : Mohammed, qui était aussi poète, Ibrahim qui accompagna Mamoun en Asie Mineure et mourut en 839; Isma'îl, 'Obaïd-Allah et Ishaq, jusqu'à l'un de ses descendants, Abou-'Abdallah Mohammed ben el-'Abbâs, précepteur des enfants du khalife Moqtadir et qui mourut en 922. Il écrivit une histoire de cette famille. Yazidi était un jour présent à une séance de musique chez Mamoun : « Dis-moi, interrogea le khalife, y a-t-il quelque chose de mieux dans la

vie que la séance à laquelle nous assistons? — Oui, répondit Yazidi, il y a les actions de grâces dues au Très Haut pour l'insigne faveur qu'il vous a faite en vous permettant de la réunir. » Réponse pieuse qui plut au khalife.

El-Mobarrad compta au nombre de ses élèves Ez-Zadjdjâdj Abou-Ishaq Ibrahim ben Sahl, ancien ouvrier verrier devenu philologue, mort à plus de quatre-vingts ans vers 922, qui fut précepteur du ministre d'El-Mo'tadid et entra plus tard au service du khalife lui-même, et qui donna son surnom à son élève 'Abder-Rahman ben Ishaq ez-Zadjdjâdj, qui naquit à Néhawend, fut professeur à Damas et à Tibériade, où il mourut en 949; il a donné dans le *Kitâb el-Djoumal* (le Livre des phrases) un ouvrage instructif sur la grammaire arabe, mais allongé et alourdi par un trop grand nombre d'exemples; on dit qu'il le composa à la Mecque, et qu'après avoir terminé chaque chapitre, il avait tourné sept fois autour de la Ka'ba, comme c'est le rite pendant le pèlerinage, en priant Dieu de lui pardonner ses fautes et de rendre son livre utile aux lecteurs. Comme élève du même Ez-Zadjâdj nous ne pouvons passer sous silence El-Hasan ben Bichr el-Amidi, né à Diarbékir (ancienne Amida), mort en 987, qui a écrit un livre de critique sur la poésie, consacré à un parallèle entre les deux poètes Abou-Temmâm et Bohtori.

Ibn Doréid (Abou-Bekr Mohammed ben el-Hasan) était à la fois poète et érudit. Né à Bassora en 837, originaire de l'Oman, il put échapper aux massacres qui suivirent la prise de sa ville natale par les rebelles nègres connus sous le nom de Zendjs; en 871, il retourna dans son pays d'origine et y séjourna douze ans; puis il passa en Perse et s'acquit, par ses panégyriques et notamment par son ode el-Maqçoûra, traduite en latin par Houtsma, Scheidius

et Naunestad Boysen, la faveur du gouverneur de Susiane et du Fars, 'Abdallah ben Mohammed ben Mikâl, qu'on appelait communément ech-Châh, « le Roi ». C'est en l'honneur de ce personnage et de son fils qu'il écrivit un grand dictionnaire sous le titre de *Djamhara*. Après la destitution de ses protecteurs, il vint à Bagdad (920) où le khalife El-Moqtadir lui fit une pension qui lui permit de continuer ses études; c'est dans cette dernière ville qu'il mourut en 934. Il a écrit sous le titre de *Kitâb el-Ichtiqâq* (Livre de l'étymologie) un dictionnaire généalogique des tribus arabes qui a été publié par Wüstenfeld. Il avait gagné de grosses sommes au service des gouverneurs du Fars; mais comme il était généreux et même prodigue, il n'avait jamais d'argent entre les mains; c'est en Perse également qu'il avait contracté le goût de la boisson: il s'enivrait volontiers. Un mendiant lui ayant demandé l'aumône, il lui donna un barillet de vin, n'ayant rien d'autre; et comme on désapprouvait le don d'une chose défendue par le Koran, il répondit : « C'est tout ce que j'ai. » Il fut atteint de paralysie dans sa vieillesse, et survécut encore de deux ans à la dernière attaque.

Ibn es-Serradj (Mohammed ben es-Sarî), l'élève préféré d'El-Mobarrad, avait un défaut de prononciation grave chez un grammairien : il grasseyait l'*r*, que les Arabes prononcent en faisant vibrer le bout de la langue; il mourut en février 929. Un autre élève du maître était un Persan de la ville de Fasâ dans le Fars, Ibn Durustawaïh ('Abdallah ben Dja'far), né en 871, mort à Bagdad en mai 958.

Le Persan Behzâd, qui professait les croyances de l'Avesta et habitait la ville de Sirâf, sur le golfe Persique, avait eu un fils qui devint grammairien sous le nom

d'El-Hasan ben 'Abdallah ES-SIRÂFI, qui voyagea beaucoup, quitta sa ville natale à vingt ans, étudia le droit dans l'Oman, la métaphysique à Asker-Mokram en Susiane, et termina ses études à Bagdad avec Ibn Doréïd, qui lui enseigna la philologie. Pendant quarante ans il fut coadjuteur du grand cadi hanéfite dans la mosquée de Roçafa en même temps qu'il donnait des leçons de grammaire; il mourut en février 979. Il vivait retiré et menait une vie pleine de gravité. Il avait puisé à l'école d'Abou-Mohammed ben 'Omar des opinions mo'tazélites qu'il dissimulait; il vivait du travail de ses mains, copiant des manuscrits pour gagner son pain.

Es-Serrâdj et Ibn Doréïd avaient eu pour élève Abou'l-Hasan 'Ali ben 'Isa er-Roummânî, l'Ikchidite, le Libraire, d'une famille originaire de Sâmarrâ, né à Bagdad en 908, mort dans la même ville en 994, qui s'occupa surtout de résoudre les difficultés grammaticales, à en juger par l'ouvrage qu'il a laissé et que possède la Bibliothèque nationale, seul survivant des dix-huit livres qu'il avait écrits.

Nous retrouvons encore un Persan dans Abou-'Ali el-Hasan ben Ahmed el-Fârisî, né à Fasâ en 901; il vint étudier à Bagdad à l'âge de dix-huit ans, se rendit à la cour de Séïf-Eddaula à Alep, en 952, et du Bouïde 'Adod-Eddaula à Chiraz, auquel il dédia son Kitâb el-Idâh, Livre de l'explication grammaticale, et son Takmila (Complément). De retour à Bagdad, il y mourut en 987.

Un peu après l'école de Bassora était née l'école grammaticale de Koufa, dont on peut dire que bien moins que la première elle tenait à renfermer la langue arabe dans des paradigmes étroits; elle tenait compte, par conséquent, plus de l'usage de la langue vivante que des constructions artificielles des grammairiens. On attribue

sa fondation à un contemporain de Khalil, Abou-Dja'far Mohammed ben Abi-Sâra er-Rouâsî. Son élève, El-Kisâï ('Ali ben Hamza), était d'origine persane. Il alla étudier aussi à Bassora auprès de Khalil et entreprit sur son conseil un long voyage parmi les tribus arabes du désert, considérées comme les conservateurs du pur langage. Il fut l'auteur d'une manière particulière de lire le Koran et est compté parmi les sept lecteurs canoniques. Haroun er-Rachid lui confia l'éducation de ses deux fils Amin et Mamoun. Il fût l'adversaire de Sîbawaih. Il mourut à Ranboûya près de Réï (Rhagès, non loin de la Téhéran actuelle) vers 805.

De son œuvre, en dehors des fréquentes citations que l'on trouve dans les auteurs, il ne nous a été conservé qu'un traité sur les fautes de langage du vulgaire (Risâla fi lahn el-'âmma), conservé à la bibliothèque de Berlin, et qui est probablement le plus ancien ouvrage composé sur ce sujet.

El-Farrâ (Abou-Zakariyâ ben Ziyâd) fut son principal élève; il était comme lui d'origine persane; sa famille était de la race des rudes montagnards du Déïlem. Le khalife Mamoun le choisit comme précepteur de ses fils; il enseigna la grammaire à Bagdad. C'est en se rendant à la Mecque qu'il mourut en route, à l'âge de soixante-trois ans, en 822.

El-Mofaddal ed-Dabbi s'occupait de réunir des vers des anciens poètes et des proverbes arabes; ces deux ouvrages nous sont restés : le premier est le Mofaddaliyyât, qu'il rassembla pour son élève, le prince El-Mehdî; le second, le *Kitâb el-Amthâl*. El-Mofaddal avait, à un moment donné, joué un rôle politique qui avait failli lui coûter cher; il avait pris part au soulèvement de l'Alide Ibrahim que ses partisans nommaient l'*Ame pure*, contre

le khalife Mançour. Il fut mis en prison, plus tard grâcié et obtint la charge de précepteur du fils du khalife. Il mourut en 786, en laissant pour élève Abou-'Amr Ishaq ben Mirar ech-Chéïbâni, qui s'occupa également de recueillir d'anciennes poésies; il mourut en 821; il étudia spécialement les anecdotes, les expressions rares et la poésie improvisée des nomades. Son fils nous a raconté qu'il avait rassemblé et classé les poèmes de plus de quatre-vingts tribus; quand il avait fini de recueillir ce qu'il trouvait dans un campement, il en publiait le résultat et en déposait une copie dans la mosquée de Koufa; il écrivit ainsi de sa propre main plus de quatre-vingts volumes. Un autre des élèves de Mofaddal fut Ibn el-A'râbi (Mohammed ben Ziyâd); Mofaddal avait épousé sa mère, qui avait d'abord été mariée à un esclave du Sind qui fut le père d'Ibn el-A'râbi. Il mourut à Sâmarrâ en avril 846. Il tenait le premier rang pour sa connaissance des expressions rares, et il critiqua les ouvrages des autres philologues en signalant les fautes qu'ils avaient commises. Il avait une mémoire prodigieuse; un de ses élèves, Abou'l-'Abbâs Tha'lab, suivit ses leçons pendant plus de dix ans et ne le vit jamais avec un livre à la main; cependant il dictait à ses élèves des textes philologiques, de quoi former des charges de chameau.

Ibn es-Sikkît (Abou-Yoûsouf Ya'qoûb ben Ishaq) était le fils d'un Susien, probablement d'origine araméenne; lui aussi alla fréquenter les Bédouins pour y compléter sa connaissance de la langue arabe. La célébrité que lui valurent ses ouvrages décida le khalife El-Motawakkil à lui confier l'éducation de son fils El-Mo'tazz. La préférence qu'il accordait aux prétentions des Alides au trône, et qu'il ne dissimulait pas même au khalife, lui valut d'être châtié et piétiné par la garde du corps du khalife,

composée de Turcs, traitement dont il mourut deux jours après, en 857. On dit que comme grammairien il manquait de pénétration. Son meilleur ouvrage est l'*Içlâh el-Mantiq* (Correction du langage); il a écrit également des commentaires des diwans d'El-Khansâ et de Tarafa. Il eut pour élève Abou-Tâlib el-Mofaddal ben Salama, qui fut le compagnon de Fath ben Khâqân et d'Isma'ïl ben Bulbul, tous deux ministres de Motawakkil, écrivit un recueil de proverbes sous le titre de *Ghâyet-el-Adab* (le Sommet de la morale) et mourut en 920.

Mais le véritable successeur de l'enseignement d'Ibn el-A'râbi fut Aboul-'Abbâs Ahmed ben Yahya Tha'lab, né en 815, mort à la suite d'un accident à Bagdad en 904. Il jouissait d'une confiance complète au sujet de sa compétence en matière de traditions; jeune encore, sa réputation de bon diseur de poésies arabes s'était déjà répandue. Ibn el-A'râbi, son maître, ne craignait pas, dans les questions douteuses, de faire appel à la science de son élève. Il a écrit le Kitâb el-Fasîh, sur la forme et la signification des mots douteux, les Qawâ'id'ech-Chi'r, règles de la poésie; il a recueilli et publié les diwans de Zohéïr et d'El-A'cha.

Il eut pour élèves : 1° Ibn el-Anbâri (Abou-Bekr-Mohammed ben el-Qâsim), fils d'un savant traditionniste et grammairien qui enseigna sa science à son fils, né en 885, mort en 939. C'était un homme pieux qui s'était tracé comme règle de conduite de suivre la *Sonna* ou tradition du Prophète. Il écrivit le *Kitâb gharîb-el-Hadîth* (Livre des expressions rares et étranges qui se rencontrent dans la tradition), cité par Ibn el-Athir dans la préface de son *Nihâya*, le *Kitâb-el-Adhdâd* (Livre des mots ayant des significations opposées), publié par M. Houtsma, le *Kitâb el-îdhâh* (le Livre de l'expli-

cation) sur les pauses et le commencement des versets dans la lecture du Koran; il eut lui-même pour élève Ibn el-'Ozaïr (ou Ibn el-'Ozaïri) Abou-Bekr Mohammed ben 'Omar, originaire du Sidjistan, mort en 941, qui écrivit, sous le titre de *Nozhet el-qoloûb* (Plaisir des cœurs), un dictionnaire des expressions rares du Koran.

2° El-Motarriz (Abou-'Omar Mohammed ben 'Abdel-wâhid ez-Zâhid), qui par sa fidélité à son maître mérita le surnom de Ghoulâm Tha'lab (Serviteur dévoué de Tha'lab), né en 874, mort en 956; son élève Ibn Khâlawaïh (mort en 980) a rédigé et édité son Kitâb el-'Acharât (le Livre des Dizaines), explications de mots qui dix par dix ont le même commencement. Sa mémoire étonnante et son érudition impeccable lui attirèrent la haine de ses compétiteurs, qui tentèrent en vain de surprendre sa véracité et son exactitude.

Les deux écoles rivales de Bassora et de Koufa disparurent au ɪᴠᵉ siècle de l'hégire pour s'unir dans une seule école qu'on a pu appeler l'école de Bagdad, et qui es-sayait naturellement de fusionner les tendances contradictoires des deux villes de province dont l'éclat pâlissait de plus en plus devant le succès et la grandeur de la ville fondée par El-Mançoûr. En sa qualité de capitale, Bagdad attirait à elle les sommités de l'empire.

Ibn Qotaïba (Abou-Mohammed 'Abdallah ben Moslim) était né à Bagdad ou à Koufa en 828, d'un père originaire de Merv, par conséquent de souche iranienne. Il fut quelque temps cadi à Dînawer dans l'Irak-Adjémi, fut ensuite professeur à Bagdad, où il mourut vers 889. Il se montra non seulement grammairien, mais aussi historien; il prit part aux luttes théologiques qui occupaient les esprits de son temps et défendit la tradition musulmane contre les sceptiques qu'avait formés la traduction en

syriaque, puis en arabe, des livres de la philosophie grecque. Il a écrit le *'Oyoûn el-Akhbâr* (Sources des traditions), publié par M. Brockelmann, sorte de chrestomathie d'œuvres de poètes anté-islamiques, et d'exemples choisis dans la tradition et l'histoire ; le Kitâb el-Ma'ârif (Livre des connaissances), manuel d'histoire publié par Wüstenfeld ; l'Adab el-Kâtib ou guide du secrétaire ; le Tabaqât ech-Cho'arâ, sur les différentes classes des poètes.

Abou-Hanîfa ED-DINAWARÎ (Ahmed ben Dâoud) était d'origine persane, comme l'indique le nom de son grand-père Wanand. C'était un homme vraiment encyclopédique, qui, après avoir étudié les belles-lettres avec Ibn es-Sikkît, apprit les mathématiques, la géographie, l'astronomie et l'histoire; il mourut en 895. Son Kitâb en-Nabât (Livre des plantes) n'était pas à proprement parler un livre d'histoire naturelle, mais plutôt de littérature ; il était consacré aux plantes citées par les anciens poètes dans leurs vers. Cet ouvrage est connu par les extraits qu'en a conservés le *Khizânet el-Adab*. En revanche, son ouvrage historique, *Kitâb el-Akhbâr et-Tiwâl* (le Livre des longues histoires), conservé à la bibliothèque de Saint-Pétersbourg, a été publié par M. W. Guirgass. Il est surtout conçu au point de vue persan ; Alexandre et l'histoire légendaire des anciens Perses, la conquête de l'Irak par les Arabes, les longues luttes du khalife Ali contre ses compétiteurs y tiennent une place considérable.

EN-NÂCHI EL-AKBAR (c'est-à-dire *senior*) Abou'l-'Abbâs Ibn Chirchir était né à Anbâr, ville du bas Euphrate, dont le nom décèle l'origine persane (il signifie « magasin » en cette langue ; ce n'est point, comme on l'a cru, le gréco-latin ἐμπόριον, *emporium*) ; il vécut à Bagdad et

mourut en Égypte en 906. C'était un poète qui cultiva le genre des scènes de chasse et la poésie didactique relative à ce sport; il a consacré de belles pièces à la description des faucons. Il s'occupa, en même temps que de grammaire, de prosodie et de théologie scolastique. On vante son habileté de logicien, et sa dialectique subtile, qui lui permettait de renverser toutes les preuves alléguées par les grammairiens en faveur de leurs doctrines. Il s'attaqua aux principes de versification établis par Khalil et en inventa d'entièrement nouveaux.

La même école peut encore revendiquer le Chéïkh-el-Islam Ibrâhim ben Ishâq el-Harbî, originaire de Merv, qui écrivit sur des sujets de théologie et de jurisprudence; né en 814, il mourut en 898; il fut élève d'Ahmed ben Hambal, fondateur du rite orthodoxe des Hambalites; El-Wachchâ (Abou't-Tayyeb Mohammed ben Ahmed), élève d'El-Mobarrad et de Tha'lab, mort à Bagdad en 936, simple maître d'école, mais écrivain élégant, qui nous a laissé, dans son Kitâb-el-Mowachchâ, publié par M. Brünnow, un tableau animé et plein d'intérêt sur la civilisation de son temps, ainsi qu'un recueil de modèles de lettres qui se trouve à Berlin; Abou'l-Fadl el-Harawî, Persan né à Hérât, élève des mêmes, mort en 940, qui a écrit un *Kitâb Mafâkhir el-maqâla* (Livre des discours glorieux), conservé en manuscrit à Constantinople; El-Akhfach le Petit, éditeur du Kâmil d'El-Mobarrad et commentateur du *Livre* de Sîbawaih, se rendit en Égypte en 900, en revint en 918 et mourut à Bagdad en 920.

Ibn el-Marzobân (Abou Bekr Mohammed ben Khalaf), mort en 921, écrivit un livre pour démontrer la supériorité du chien sur la plupart des hommes (manuscrit de Berlin), mais on n'en sait rien de plus; Ibn Khâlawaïh (Abou-'Abdallah el-Hoséïn), élève d'Ibn Doréïd

et d'El-Anbâri, se livra à l'étude de la tradition du Prophète et fut même quelque temps professeur de cette science dans la grande mosquée de Médine; plus tard il se rendit à Alep, entra au service des Hamdanides et y fréquenta le poète Moténebbi; il y mourut en 980; il est l'auteur d'un livre intitulé *Laïsa* sur les exceptions de la langue arabe, dont le texte a été publié d'après le manuscrit unique du British Museum par M. H. Derenbourg. Ibn Djinnî (Abou'l-Fath 'Othmân) de Mossoul était le fils d'un esclave grec; il devint professeur dans sa ville natale après avoir étudié à Bagdad sous la direction du grammairien Abou 'Ali el-Fârisi, de l'école de Bassora; il retourna plus tard dans la capitale, y succéda même à son maître et y mourut en 1002; ses nombreuses publications, dont il ne reste qu'un petit nombre, se distinguent par la façon dont il a appliqué la philosophie à l'étude de la grammaire; M. G. Hobey a publié et traduit en latin son traité des principes de la flexion. Abou-Hilâl el-'Askarî (el-Hasan ben 'Abdallah), est l'auteur d'un recueil de proverbes, de différents ouvrages sur les règles de la composition en prose et en vers, sur divers sujets de littérature, et d'un commentaire du diwan d'Abou-Mihdjan; Ibn Asad el-Bezzâz, le Marchand de toile (Abou-'Abdallah Mohammed), auteur d'un livre destiné à expliquer les vers difficiles, mort à Bagdad en 1019, était célèbre par sa calligraphie, d'où son surnom de Kâtib (le Secrétaire); il fut le maître du célèbre calligraphe Ibn el-Bawwâb; Ez-Zodjadji (Aboul-Qâsim Yoûsouf ben 'Abdallah), mort en 1024, est l'auteur d'un livre donnant, par ordre alphabétique, les noms des différents membres du corps.

Dans cette même période, en Perse, 'Abder-Rahman ben 'Isâ el-Hamadhâni, secrétaire et calligraphe, mort en

932, composait le *Kitâb el-alfâzh el-Kitâbiyya* sur la Synonymique, édité par le R. P. Chéikho à Beyrouth; Abou-Ibrahim Ishaq ben Ibrahim, originaire de la ville de Fârâb (ou Otrar) dans le Turkestan, vécut quelque temps à Zébîd où il écrivit son *Diwan el-Adab* pour le roi du Khârizm (Khiva), Atsiz, puis il retourna comme professeur dans sa ville natale, où il mourut en 961; il fut le maître et le professeur de son neveu, le fameux lexicographe El-Djauhari (Abou-Naçr Isma'ïl ben Hammâd). Après avoir étudié à Fârâb sous la direction de son oncle, il se rendit à Bagdad, où il put profiter des leçons d'El-Fârisi et d'Es-Sîrâfî, entreprit, pour compléter sa connaissance de la langue arabe, des voyages dans l'Irak-Arabi et le désert de Syrie, retourna ensuite dans l'est et se fixa d'abord à Damghân puis à Nisapour dans le Khorasan, où il mourut à la suite de la chute du toit de sa maison, ou de la grande mosquée, car les versions diffèrent, vers 1002. Son grand dictionnaire, eç-Çahâh fi'l-Logha, est rangé alphabétiquement d'après l'ordre de la dernière lettre radicale, disposition étrange qui a été suivie par ses successeurs, et dont l'emploi, utile aux poètes, l'était peut-être encore plus à leurs critiques; car on sait que plusieurs lettres arabes ne diffèrent entre elles que par les points que l'on emploie pour les distinguer; lorsque le copiste en oublie un, ce qui est fréquent, le mot est inintelligible; l'ordre adopté par El-Djauhari permet de rectifier des erreurs de ce genre plus aisément peut-être que par notre procédé de ranger les racines de l'arabe suivant l'ordre de la première radicale. Il en rédigea lui-même environ la moitié; ce travail fut terminé par un de ses élèves, Abou-Ishaq Ibrahim ben Salîh el-Warrâq (le Papetier ou le Libraire), qui laissa s'y glisser quelques erreurs.

D'autres lexicographes travaillaient en même temps le même sujet. El-Azhari (Abou-Mançour Mohammed ben Ahmed), né à Hérat en 895, tomba entre les mains des Carmathes au retour du pèlerinage de la Mecque, lorsque la caravane fut pillée entre Médine et Koufa le 26 avril 924, resta prisonnier et esclave d'une tribu bédouine qui, selon les saisons, voyageait dans l'intérieur de la péninsule; ce qui donna, bien malgré lui, à notre Persan d'Hérat l'occasion d'apprendre l'arabe à la source même. Une fois délivré de captivité, il rentra dans sa ville natale, y professa longtemps et y mourut en 981. Son dictionnaire, le *Tahdhîb el-Logha*, est rangé dans l'ordre des organes d'émission des lettres, comme Khalil l'avait fait pour son Kitâb-el-'Aïn.

Le *Çâhib* Ibn 'Abbâd (Abou'l-Qâsim Isma'îl) el-Tâlaqâni, né à Tâlaqân près de Kazvin en 938, était le fils du ministre des princes Bouïdes Rokneddaula et 'Adod-Eddaula; c'est lui qui reçut le premier le titre de *çâhib*, ou compagnon. Il suivit à Réï les leçons d'Ibn Fâris et termina ses études à Bagdad; à son retour, le prince Bouïde Moayyid-Eddaula, dont il était compagnon d'enfance, le choisit comme ministre, poste qu'il conserva sous son successeur Fakhr-Eddaula. Protecteur de l'art et de la science, il écrivit lui-même des vers et des lettres qui ont été réunies sous le titre de *Kâfi'l-Kofât*. Le troisième volume de son *Mouhît*, dictionnaire par ordre alphabétique, qui en avait sept, conservé à la bibliothèque khédiviale du Caire, contient un grand nombre de mots, faiblement appuyés de peu d'exemples. Il mourut en 995. Il était populaire à Réï, et ses obsèques, présidées par le prince en personne, furent l'occasion d'une grande démonstration de tristesse.

Ibn Fâris er-Râzi (Abou'l-Hoséïn Ahmed) fut profes-

seur à Hamadan, où il eut pour élève Badi'-Ezzéman Hamadhâni, l'auteur des *Séances*; il fut ensuite appelé à Rèï par Fakhr-Eddaula, pour être le précepteur de son fils Abou-Tâlib. Il nous donne le premier exemple d'un Iranien d'origine qui prend parti en faveur des Arabes dans les querelles des *Cho'oûbiyya*. Il a aussi écrit des vers élégants, entre autres ceux où il satirisa les habitants d'Hamadan, dont l'ignorance était proverbiale : « Pourquoi n'offrirai-je pas une prière sincère pour cette ville où j'ai eu l'avantage d'oublier tout ce que j'ai appris? » Il mourut à Rèï en 1005. Son Modjmal fil-logha est un dictionnaire rangé dans l'ordre de la première lettre radicale; son Fiqh al-logha (Jurisprudence de la langue), est une introduction à la lexicographie arabe, remplie de considérations philosophiques.

Ahmed ben Mohammed el-Harawî était originaire d'Hérat; élève d'El-Azhari, mort en 1010, il est l'auteur du Kitâb el-Gharîbéïn (le Livre des deux merveilles), traité des expressions difficiles qui se rencontrent dans le Koran et la tradition. Cet ouvrage, qui fut considéré comme très pratique, se vit copié à de nombreux exemplaires, dont plusieurs existent en Europe. L'auteur d'un ouvrage aussi sérieux aimait les conversations libres, ne se privait pas de boire du vin en particulier, et s'entourait de gens d'esprit qu'il accompagnait dans leurs parties de plaisir. Son contemporain Nizhâm-Eddin Hasan ben Mohammed de Nisapour écrivit un livre du même genre sur le Koran en même temps qu'il composait un commentaire de l'Almageste de Ptolémée; cet astronome doublé d'un grammairien mourut en 1015.

L'Égypte n'était pas restée étrangère à ce mouvement, comme en témoignent les travaux d'Ibn Wallâd (Ahmed ben Mohammed), élève d'Ez-Zedjdjâdj, mort au Caire en

943 et qui écrivit un dictionnaire des mots se terminant par la voyelle *a* brève ou longue (Kitâb el-maqçoûr w'èl-mamdoûd); d'En-Nahhâs (Abou-Dja'far), élève du même, professeur au Caire, qui fut précipité dans le Nil en mai 950, un jour qu'il récitait des vers assis sur l'escalier du *Miqyâs* ou nilomètre de l'île de Rauda, par un homme du commun qui crut qu'il prononçait une conjuration pour empêcher le débordement annuel du fleuve et par là assurer la disette et la cherté des provisions. C'était un homme d'habitudes sordides; quand on lui donnait une mousseline pour entourer le turban, il la coupait en trois, par avarice.

L'Espagne avait profité des leçons d'Abou-'Ali (Isma'îl ben el-Qâsim) el-Qâli, originaire de la ville de Qâlîqalâ en Arménie, né en 901, qui avait étudié à Bagdad en 915; il quitta cette ville en 939, entreprit un voyage dans les régions lointaines du Magreb et finit par échouer à Cordoue, où il s'installa comme professeur de grammaire et mourut en 967. L'ouvrage qu'il dictait à ses élèves espagnols est connu sous le nom de Kitâb el-Amâli (Livre des dictées); c'est une anthologie contenant des traditions relatives au Prophète, une immense quantité de notes relatives aux proverbes, à la langue et à la poésie des anciens Arabes, des anecdotes sur les poètes de la cour des khalifes, des pièces de prose et de vers conservés par la tradition orale. Un autre de ses ouvrages, le Kitâb el-Bâri, était consacré aux traditions du Prophète. Il eut pour principal élève Abou-Bekr Mohammed ben el-Hasan ez-Zobéidi, dont il compléta les études commencées déjà sous des maîtres espagnols, d'une famille originaire d'Émèse en Syrie, mais né à Séville en 918. Après avoir achevé ses études à Cordoue, il fut chargé, par le khalife Mostançir el-Hakam de

l'éducation de son fils Hichâm, qui ayant succédé à son père fit de son ancien maître le cadi de Séville et le chef du guet de cette ville, où il mourut en 989. Cette nomination lui valut une fortune dont ses descendants jouirent longtemps. Il composa une grande quantité de pièces poétiques, le Wâdih (Traité clair) sur la grammaire, qui se trouve à la bibliothèque de l'Escurial; l'Istidrâk, publié par M. Guidi, et une liste classifiée des grammairiens et philologues qui avaient fleuri avant lui tant en Espagne qu'en Orient, et dont Soyoûti s'est servi dans son *Mizhar*.

L'Université Nizhâmiyya de Bagdad.

La fondation de l'Université Nizhâmiyya à Bagdad offrait un centre naturel à l'étude des lettres classiques. C'est là que furent élaborés de nombreux travaux sur la poétique et la rhétorique, la lexicographie, le plus souvent par des professeurs d'origine persane.

Yahya ben 'Ali, surnommé El-Khatib et connu sous le nom d'Et-Tibrîzi, était né en 1030 à Tébriz en Perse; il étudia les traditions à Sour, l'ancienne Tyr; le poète Abou'l-'Alâ el-Ma'arri lui avait enseigné la philologie; il vécut quelque temps en Égypte comme professeur, puis vint à Bagdad, où il fut professeur à la Nizhâmiyya jusqu'en 1109, date de sa mort.

On dit que quand il voulut se rendre auprès d'Abou'l-'Alâ el-Ma'arri, pour lui demander des directions dans l'étude du Kitâb et-Tahdib d'Abou-Mançoûr el-Azhari, il n'avait pas d'argent pour louer une monture; il mit cet ouvrage dans un sac qu'il porta sur le dos, et entreprit à pied le long voyage de Perse en Syrie. La sueur de

son dos passa à travers les parois du sac et marqua de taches d'humidité le précieux manuscrit, que l'on conserva longtemps dans une des bibliothèques de Bagdad et que l'on montrait aux visiteurs. Il écrivit un traité de prosodie et de métrique, un abrégé de la grammaire du Koran, et des commentaires sur les *Mo'allaqât,* le *Hamasa*, le diwan d'Abou-Temmâm et celui de son maître Abou'l-'Alâ el-Ma'arri.

Il eut pour élève Abou-Mançoûr Mauhoûb IBN EL-DJAWALIQI, né en 1073, mort à Bagdad en 1145, connu par un livre sur les mots étrangers introduits en arabe, qui a été publié par M. Sachau, et par le *Takmila,* complément de la *Perle du plongeur* de Hariri, édité par M. H. Derenbourg sous le titre de Livre des locutions vicieuses. Un ouvrage sur les noms des chevaux arabes et de leurs cavaliers se trouve en manuscrit à l'Escurial et à Munich. Sa calligraphie était renommée, et l'on se disputait les pièces écrites de sa main. Il occupait les fonctions d'imam auprès du khalife El-Moktafi et dirigeait les cinq prières journalières auxquelles le souverain assistait. Un élève lui ayant demandé un jour, pendant une de ses leçons, l'explication de deux vers contenant des termes techniques d'astronomie, il s'aperçut qu'il ne connaissait rien à cette science et jura de ne pas reprendre son cours avant d'avoir appris les règles des mouvements de la lune et du soleil.

Abou'l-Ma'âli Mohammed ben el-Hasan IBN HAMDOUN, surnommé *Kâfi'l-Koufât* ou « l'Homme parfait par excellence », était né à Bagdad, en 1101, d'une famille considérable qui avait fourni à l'administration des hommes d'État; il avait commencé par servir dans l'armée; sous le khalife El-Mostandjid il fut d'abord inspecteur du palais puis secrétaire d'État. C'est pendant qu'il occupait ces

dernières fonctions qu'ayant eu l'imprudence de blâmer ouvertement, dans un document officiel, les maux qu'il voyait autour de lui, il fut destitué et jeté en prison, où il ne tarda pas à mourir (1167). Il a laissé, sous le titre d'*et-Tedhkira*, une anthologie historique et philologique en douze volumes, dont Alfred von Kremer a tiré ses recherches sur l'histoire et les mœurs des Arabes avant l'islamisme.

Sa'ïd ben el-Mobârek Ibn ed-Dahhan, né en 1101 à Bagdad, s'y acquit la réputation d'un grammairien hors ligne. Plus tard il quitta cette ville pour se rendre à Mossoul auprès du vizir Djémal-Eddin el-Isbahâni. Pendant son absence sa bibliothèque fut envahie par les eaux du Tigre, qui avait débordé; on lui porta à Mossoul les livres qu'on avait pu sauver; comme ils étaient endommagés par l'eau du fleuve, il voulut les réparer en les couvrant de fumée de *ladanum*, résine du ciste de Crète, ce qui lui fit perdre la vue; bientôt après il mourut dans cette même ville de Mossoul en 1173. De ses ouvrages, nous n'avons plus que le *Foçoûl* sur la métrique et une qaçida conservés à Gotha.

De l'université Nizhâmiyya sortait encore Kémal-Eddin 'Abder-Rahman Ibn el-Anbari, qui y avait étudié la philologie et qui y enseigna la même science à son tour. Dans les dernières années de sa vie il renonça au monde, s'enferma dans sa chambre et se consacra à l'étude et aux exercices de piété. Né en 1119, il mourut en 1181. Ses Mystères de la langue arabe (Asrâr el-'Arabiyya), qui sont une grammaire, ont été publiés par M. Seybold à Leyde. Son livre de la Décision équitable entre les grammairiens de Bassora et de Koufa, rédigé à la demande de ses élèves de la Nizhâmiyya, a fourni à M. Koschut la matière d'une étude grammaticale. Le *Nozhat el-alibbâ*

(le Plaisir des gens de cœur au sujet des catégories de littérateurs) est une histoire de la littérature arabe depuis ses origines jusqu'à son époque; il a été lithographié au Caire. D'autres ouvrages sur la grammaire se trouvent à Leyde et à Paris.

Mouhibb-Eddin Abou'l-Baqâ 'Abdallah EL-'OKBARI, né en 1130, mort en 1219, eut vers la fin de sa vie la réputation d'un grand philologue; il avait également étudié la jurisprudence du rite hanéfite; son habileté en arithmétique lui avait facilité l'étude du partage des héritages. Sa famille était d''Okbara, village sur le Tigre en amont de Bagdad, d'où il est sorti un certain nombre de personnages remarquables. Il était privé totalement de la vue. Il a écrit des commentaires sur les poésies de Moténabbi et sur les *séances* de Hariri, sur les expressions syntactiques non usuelles chez les anciens poètes (*Kitâb el-Moudjiz*), sur les causes de la flexion et de l'absence de flexion dans les mots (*el-Loubâb*).

En Perse la langue arabe continuait d'être étudiée avec amour; c'était la langue scientifique par excellence; une foule d'idées semblaient ne pouvoir être exprimées, d'une façon claire et précise, qu'en arabe. C'était l'époque où le persan renaissait à l'existence, et commençait à fournir cette pléiade brillante de poètes qui lui assure une gloire éternelle; mais cette langue vulgaire, fille de l'ancien pehlevi, que les littérateurs forgeaient à nouveau sur leur enclume, il lui manquait bien des mots qu'elle avait perdus et qu'il fallait emprunter à l'arabe. Celui-ci jouait par conséquent le rôle du latin au moyen âge; on ne le parlait plus que dans les discussions de l'Université, mais on l'écrivait toujours.

Abou-Mançour 'Abdel-Mélik ETH-THA'ALIBI, né à Nisapour en 961, mort en 1038, fut un compilateur énergique

chez lequel se montre déjà le procédé, devenu de plus en plus commun, qui consiste à ne pas citer la source des emprunts, ce que la littérature arabe avait soigneusement marqué, au contraire, dans sa belle époque. Son grand ouvrage, *Yatimat ed-dahr fi mahâsin ahl el-açr* (la Perle unique du siècle, sur les belles qualités des contemporains) est une anthologie des poètes de son époque, rangés d'après l'ordre de leur pays d'origine; les extraits des poèmes cités sont précédés d'une biographie malheureusement fort courte. Le *Latâïf el-Ma'ârif* (Facéties de la science) a été édité par de Jong à Leyde; c'est un recueil d'anecdotes et de renseignements curieux. Le *Fiqh al-logha* (Jurisprudence du langage) est un dictionnaire des synonymes. Le *Latâïf eç-çahâba wat-tâbi'în* (Facéties des compagnons du Prophète et de leurs successeurs) est un recueil de bons mots échappés aux autorités du droit musulman; P. Cool en a publié des extraits dans la grammaire de Roorda; un autre recueil d'ana (*ahâsin Kalim en-nabi*, etc.) a été étudié par Valeton. On lui doit encore d'autres ouvrages grammaticaux qu'il serait trop long d'énumérer. Enfin c'est peut-être lui qui est l'auteur du *Kitâb el-Ghorar*, dont une partie, relative à l'ancienne histoire des Perses, a été publiée et traduite par M. Zotenberg.

Abou'l-Hasan Tâhir Ibn Bâbachâd, bien qu'ayant passé sa vie en Égypte, était d'origine persane, des côtes méridionales de la Caspienne. Il fut attaché au bureau de rédaction de la correspondance officielle du Caire, pour corriger au point de vue de la grammaire les pièces qui lui étaient soumises, et il recevait un traitement mensuel pour cela; plus tard il renonça à ses fonctions, pour s'en remettre à la Providence du soin de pourvoir à son entretien, après avoir vu un chat venir quêter la nourri-

ture pour un de ses semblables devenu aveugle. Il mourut en janvier 1077, étant tombé une nuit du toit de la vieille mosquée du Caire dans l'intérieur du monument; il laissait un manuel de grammaire en dix chapitres intitulé *el-Moqaddima* (la Préface), commenté par lui-même et par d'autres auteurs.

Abou-Bekr 'Abd-el-Qahir el-Djordjani, mort en 1078, a écrit un traité grammatical des cent particules régissantes dont les copies ont été multipliées à l'infini et se trouvent dans toutes les bibliothèques; Erpénius à Leyde en 1617, Baillie et Lockett à Calcutta s'en sont occupés. D'autres ouvrages sur la syntaxe ont eu l'honneur d'être commentés fréquemment.

Un autre compilateur persan, Abou'l-Qâsim el-Hoséïn ER-RAGHIB EL-IÇBAHANI, originaire d'Ispahan, mort en 1108, a réuni sous le titre de *Mohâdarât el-odabâ* (Conversation des gens lettrés) une anthologie littéraire très copieuse : il a composé un dictionnaire des mots du Koran rangés dans l'ordre alphabétique (*Mofradât alfâzh el-Qor'ân*) avec des citations empruntées à la tradition et aux poètes; il a écrit un traité de morale que Ghazâli portait continuellement sur lui (*Kitâb ed-dharî'a*), et un commentaire du Koran.

A cette époque, les anciens proverbes arabes furent recueillis par Abou'l-Fadl Ahmed EL-MÉIDANI, mort à Nisapour, sa ville natale, en 1124; son grand travail a été la base de celui de Freytag, *Arabum proverbia*. Un dictionnaire (*es-sâmi fi'l asâmi*) et une syntaxe (*al-hâdi lich-Châdi*) ont été quelque peu laissés dans l'ombre par le succès des *Proverbes*.

Abou'l-Qâsim Mahmoud EZ-ZAMAKHCHARI, surnommé *Djâr-Allah* (le Voisin de Dieu), à cause du long séjour qu'il fit à la Mecque, était né à Zamakhchar dans le Kharezm

(Khanat de Khiva actuel) en 1074. Sa jeunesse fut consacrée à des voyages d'études; le pèlerinage sacre le mena à la Mecque; il mourut dans sa contrée natale, dans la ville de Djordjaniyya (Ourghendj, l'ancienne capitale du pays), en 1143. Il avait une jambe de bois, ayant eu un pied gelé pendant une tempête d'hiver; cet accident avait nécessité l'amputation; il portait sur lui une attestation de témoins oculaires pour prouver que cette amputation provenait d'un accident naturel, et non d'une condamnation criminelle.

Il était franchement mo'tazélite, et quand il écrivit son commentaire du Koran, il le commença par ces mots : « Louange à Dieu qui a *créé* le Koran ; » plus tard l'orthodoxie remplaça le mot *créer* par le verbe *révéler*. Bien que dans ses ouvrages lexicographiques il se servît d'interprétations en langue persane, plus accessible à ses compatriotes, il était tellement persuadé de la supériorité de la langue arabe qu'il était opposé à ces tendances des *Cho'oûbiyya* dont nous avons précédemment parlé. Son grand commentaire du Koran s'appelle le *Kachchâf* (Celui qui découvre les vérités de la révélation); il a été imprimé à Calcutta et au Caire, et fréquemment commenté. Le *Kitâb el-Mofaççal* (le Détaillé) est un manuel complet de grammaire arabe; il a été édité par Broch à Christiania. Le *Moqaddimat el-adab* (Préface de la littérature) est un dictionnaire arabe-persan qui a été publié par Wetzstein; le *Kitâb el-Amkina* (Livre des localités, des montagnes et des eaux), lexique géographique, a paru grâce aux soins de Salverda de Grave. Le *Nawâbigh el-Kalim* (les Paroles jaillissantes), recueil de proverbes, avait déjà, au XVIIIe siècle, attiré l'attention de H. A. Schultens, qui l'a traduit en latin; M. Barbier de Meynard a de nouveau étudié ce texte; l'*Atwâq edhdhahab* (les Colliers

d'or), allocutions morales, a été traduit en allemand par Joseph de Hammer, Fleischer et Weil, en français par M. Barbier de Meynard.

L'année même de la mort de Zamakhchari naissait dans la même contrée Abou'l-Fath Nâçir EL-MOTARRIZI († 1213), que l'on s'accoutuma à appeler son successeur. Il joignit à des études littéraires l'enseignement de la jurisprudence hanéfite et de la dogmatique des Mo'tazélites. Il a laissé un manuel de syntaxe, le *Miçbâh* (la Lampe), un dictionnaire des termes rares usités dans le style des jurisconsultes, *el-Moghrib fi tertib el-Mo'rib*, un lexique de synonymes, *el-Iqnâ'*, et un commentaire des *Séances* de Hariri. En 1204, il se rendit à Bagdad, au cours d'un pèlerinage à la Mecque, et y eut de fréquentes controverses au sujet de la doctrine des Mo'tazélites; il y donna également des leçons de philologie.

Au Kharezm également était né Sirâdj-Eddin Yoûsouf ES-SAKKÂKI en 1160; il y mourut en 1229. Il est l'auteur du *Miftâh el-Oloûm* (la Clef des sciences) sur la grammaire et la rhétorique, souvent commenté.

Le Kurdistan, de son côté, produisait trois Ibn el-Athir : le théologien Medjd-eddin, l'historien 'Izz-Eddin, et le littérateur Diyâ-Eddin Fakhr-Eddin Naçrallah. Ce dernier naquit dans la petite ville de Djézîret-Ibn-'Omar, sur les bords du Tigre, au pied des montagnes du Kurdistan, en 1163; il étudia à Mossoul; en 1191 il entra au service de Saladin; l'année suivante nous le trouvons ministre du fils du grand guerrier, El-Mélik el-Afdal. Lorsque celui-ci évacua Damas, Diyâ-Eddin, menacé de mort, dut s'enfuir en Égypte, où il se cacha quand El-Mélik el-'Adil en fit la conquête, puis il alla retrouver son maître à Samosate; en 1210 il entra au service d'El-Mélik ez-Zâhir à Alep, en 1221 à celui du prince de

Mossoul, Nâçir-Eddin, en qualité de secrétaire; il mourut en 1239 à Bagdad. On a peine à comprendre qu'au milieu d'une vie aussi agitée et de ses déplacements continuels, il ait pu, en dehors de sa correspondance magistrale réunie sous le titre d'*El-Wachy el-Marqoum*, imprimée à Beyrouth et étudiée par M. Margoliouth, se livrer à des études d'esthétique et de critique littéraires qui nous ont valu le livre d'*El-Mathal es-Sâir*, étudié par M. Goldziher, la Poétique (el-Borhân) et le Langage des fleurs (el-Azhâr), conservés en manuscrit à Berlin et à Paris.

En Syrie nous trouvons Abou'l-Baqâ Yaïch Ibn Yaïch, surnommé Ibn eç-Çaïgh (Fils de l'orfèvre), né en 1158 à Alep, qui voulut se rendre à Bagdad pour y entendre les leçons d'Ibn el-Anbârî et qui apprit sa mort à peine arrivé à Mossoul; il resta quelque temps dans cette dernière ville, puis retourna à Alep y remplir les fonctions de professeur de belles-lettres jusqu'à sa mort (1245); il a commenté le *Mofaççal* de Zamakhchari. L'auteur du Dictionnaire biographique, Ibn Khallikan, profita de ses leçons en 1229; il nous a transmis l'expression de sa vive admiration pour son maître, qui avait un rare talent pour aplanir les difficultés et les rendre intelligibles; il parlait d'une voix douce et usait d'une patience exemplaire avec les commençants qui assistaient à ses leçons. Sous son caractère sérieux et sa gravité se cachait un fond plaisant. Un jour qu'après avoir assisté à une de ses explications d'un vers arabe où le poète comparait, suivant l'image bien connue, son amante à une gazelle, un légiste, qui l'avait écouté avec attention et paraissait avoir compris, l'interrompit tout à coup par ces mots : « Maître, dites-moi quel point de comparaison il y a entre une belle femme et une gazelle. — La queue

et les cornes », répliqua le professeur impatienté, ce qui mit tout le monde en belle humeur.

Djémâl-Eddin Mohammed IBN MÂLEK el-Djayyâni était originaire de Jaen en Espagne, mais né à Damas en 1203; après avoir achevé ses études à Alep, il revint professer la littérature à Damas, où il mourut en 1273, après s'être acquis la réputation du plus grand philologue de son temps. Il a écrit un grand ouvrage aujourd'hui perdu, *el-Fawâïd* (l'Enseignement utile), qui traitait de la syntaxe et dont nous avons un extrait dans le *Tashil el-fawâïd*; l'*Alfiyya*, poème didactique sur la grammaire en mille vers environ, souvent commenté et imprimé, dont se sont occupés Silvestre de Sacy, Dieterici, L. Pinto et Goguyer; le *Lâmiyyat el-Af'âl*, autre poème didactique sur la conjugaison des verbes arabes, autographié par Wallin à Helsingfors, publié par Kellgren, Volck et Goguyer. D'autres ouvrages grammaticaux, d'une moindre renommée, sur la syntaxe, la métrique et la synonymique, se trouvent en manuscrit dans diverses bibliothèques.

Dans l'Arabie du Sud, NACHWÂN BEN SA'ÏD el-Himyari, poète et savant, s'occupa des traditions de son pays natal et composa une ode himyarite qui a été éditée par Alfred von Kremer et traduite en anglais par Prideaux, dans laquelle il ne faudrait pas chercher de véritables renseignements historiques. Un dictionnaire, *Chems el-'oloûm* (Soleil des sciences) et un traité en prose rimée sur la véritable religion opposée aux croyances des différentes sectes et aux rêveries des philosophes, intitulé *Kitâb el-hoûr el-'ïn* (Livre des houris aux grands yeux), complètent son bagage littéraire.

Djémâl-Eddin 'Othmân IBN EL-HÂDJIB, fils d'un chambellan kurde de l'émir 'Izz-Eddin-Mousak es-Salâhi, né à

Esné (Haute-Égypte) en 1175, étudia d'abord au Caire le droit malékite et la lecture du Koran, puis s'adonna aux belles-lettres, partit pour Damas et y donna des leçons comme professeur, dans la grande mosquée des Oméyyades. Plus tard il revint au Caire; il mourut à Alexandrie, où il venait de s'établir, en 1249. Il a écrit des ouvrages souvent commentés et qu'on trouve presque dans chaque bibliothèque : la *Kâfiya*, court manuel de grammaire, la *Châfiya*, dans le même genre, le *Maqçad-el-djalil*, métrique, des *Amâli*, ou leçons dictées sur le Koran, Moténebbi et d'autres poètes, le *Montahâ-es-souâl wél-amal* (le Terme de la demande et de l'espoir), manuel de droit malékite.

Dans l'Afrique du Nord, Abou-'Ali el-Ḥasan Ibn Rachîq naquit en 980, ou en l'an 1000, suivant d'autres; il était fils d'un esclave grec, d'autres disent d'un orfèvre. En 1015 il se rendit à Kairouan et y adressa à El-Mo'izz ben Bâdis des louanges qui lui concilièrent la faveur de ce prince. Lors de la destruction de Kairouan par les tribus arabes d'Égypte envoyées par le khalife fatimide (1051), il s'enfuit en Sicile et s'établit à Mazzara, où il mourut en 1064 ou 1070. Son *Kitâb el-Omda* (le Soutien), sur les beautés et les règles de la poésie, précédé d'une introduction très détaillée sur l'art poétique en général, a obtenu les louanges d'Ibn Khaldoun, l'auteur des *Prolégomènes,* qui fait de lui le critique par excellence de la poésie arabe des temps modernes; son *Onmoûdhadj* (Spécimen) traite des poètes de la ville de Kairouan.

En Espagne, Abou'l-Khattâb 'Omar Ibn Dihya el-Kelbî, né à Valence vers 1149, était surnommé *Dhou 'n-nasabéïn* (Aux deux généalogies) parce qu'il descendait par son père de Dihya el-Kelbî, ce personnage curieux du temps de Mahomet dont le prophète disait qu'il ressemblait à

l'ange Gabriel, et qu'il envoya comme ambassadeur à Héraclius, et par sa mère, de Hoséïn, fils d'Ali. Il parcourut toute l'Espagne pour étudier; nommé deux fois cadi à Denia, il fut destitué de cette charge à cause de sa conduite scandaleuse. Il reprit alors le bâton du voyageur, se rendit à Maroc et à Bougie où il enseigna la science des traditions (1198), séjourna quelque temps en Égypte avant de partir pour le pèlerinage de la Mecque, puis y revint en faisant un long détour de plusieurs années par la Syrie, la Chaldée, la Perse. A son retour, El-Mélik el-'Aziz le choisit pour précepteur de son fils El-Mélik el-Kâmil, qui, une fois parvenu au pouvoir, construisit pour son ancien maître la Medressé Kâmiliyya, où il professa la science des traditions. Tombé plus tard en disgrâce, il fut destitué, et mourut le 30 octobre 1235.

Vers la même époque nous trouvons Diyâ-Eddin Mohammed el-Khazradji, mort en 1228, auteur d'un poème didactique sur la métrique, intitulé *er-Râmiza ech-Châfiya*, édité par Guadagnoli à Rome en 1642, et souvent commenté.

CHAPITRE VII

LES ABBASSIDES (*Suite*). — L'HISTOIRE, LES FABLES ET LES ANECDOTES

L'histoire.

Nous avons vu plus haut comment l'histoire a commencé avec les *Maghâzi*, ouvrages consacrés au récit des guerres de Mahomet. Le développement de plus en plus considérable de l'étude de la tradition (hadith), l'une des bases fondamentales du droit, obligeait à recueillir le plus de renseignements possible sur la vie du législateur. A côté de cela l'étude des anciennes poésies arabes menait à s'occuper des anciens faits historiques et des *journées* ou batailles auxquelles il était fait allusion dans les vers des poètes, tandis que des annalistes recueillaient les événements qui s'étaient passés depuis l'islamisme en y joignant, de seconde main, des renseignements légendaires sur ce qu'ils croyaient être l'histoire ancienne de la Perse et du peuple hébreu. Les traductions des *Livres des Rois* sassanides en arabe, qui de bonne heure avaient été faites par des Persans parlant et écrivant l'arabe, donnèrent sûrement une impulsion

aux études historiques; il est clair que les khalifes abbassides, dont la capitale était fort proche des ruines de Séleucie et de Ctésiphon (sans compter les vieilles villes babyloniennes dont le souvenir était totalement perdu), ne voulurent pas rester au-dessous des rois que les Arabes avaient vaincus, en laissant au monde le récit des faits accomplis sous leur règne.

Ibn Ishaq.

A la fin de la dynastie des Oméyyades nous trouvons déjà un auteur de *maghâzi*, Mousa ben 'Oqba ben Abi'l-'Ayyâch, dont les travaux lui valurent le titre singulièrement honorable d'*imâm el-maghâzi*, « chef ou directeur des études historiques relatives aux guerres du Prophète »; son ouvrage fut recueilli en 1387 par Ibn Qâdi Chohba; quant à l'auteur, affranchi de la famille de Zobéïr à Médine, il mourut en 758. Mais la grande autorité de cette époque que l'on voit constamment citée dans les ouvrages subséquents, c'est Abou-'Abdallah Mohammed Ibn Ishaq, dont l'ouvrage original est aujourd'hui perdu, mais dont nous avons conservé une grande partie dans la compilation d'Ibn Hicham ('Abdelmélik el-Himyari el-Baçrî), mort en 834, au Vieux-Caire, *Sîrat er-Rasoûl* (Biographie du Prophète), publiée par Wüstenfeld et traduite en allemand par G. Weil. Les inimitiés qu'Ibn Ishaq s'était attirées à Médine l'obligèrent à quitter cette ville pour Alexandrie, d'où il partit pour Koufa et Réï; à Hira, il rencontra le khalife El-Mançour, qui l'invita à s'établir à Bagdad, nouvellement fondée par lui, et à y réunir en un volume les traditions qu'il avait recueillies sur l'histoire de Mahomet. Il y mourut en 768.

El-Wâqidi.

Un autre historien du plus grand renom est EL-WÂQIDI, mais ce renom il le doit surtout aux faussaires qui, très probablement au temps des croisades et pour raviver l'esprit guerrier des musulmans en leur rappelant l'époque brillante des conquêtes, mirent sous son nom vénéré des romans historiques sur les guerres de Syrie, de Mésopotamie, d'Égypte et d'Afrique. Cependant son grand ouvrage historique (Kitâb el-Maghâzi) nous est parvenu et a été édité à Calcutta par Alfred von Kremer. Né à Médine en 747, Abou-'Abdallah Mohammed ben 'Omar el-Wâqidi y exerça d'abord le métier de marchand de blés; s'étant ruiné par sa prodigalité, il dut quitter la ville. A Bagdad, il trouva le ministre Yahya ben Khâlid le Barmékide, qui lui fournit les moyens d'arranger ses affaires et le nomma cadi dans la partie occidentale de la capitale; plus tard le khalife Mamoun l'établit en la même qualité à Roçâfa, où il mourut le 28 avril 823.

Une anecdote rapportée par Mas'oudi dans les *Prairies d'or*, traduites par M. Barbier de Meynard, éclaire bien les relations amicales existant entre lui et ses voisins; on la tenait de Waqidi lui-même : « J'avais deux amis, dont l'un était de la famille de Hachem, et nous ne formions, pour ainsi dire, qu'une seule âme. Aux approches de la fête de la rupture du jeûne, je me trouvais dans une gêne extrême, ma femme me dit : « S'il ne s'agissait « que de nous, nous pourrions supporter la misère et « les privations, mais nos pauvres enfants! Ils me font « pitié et me déchirent le cœur! Ils verront les enfants

« du voisinage parés et habillés de neuf pour leur fête, « tandis qu'ils conserveront, eux, leurs misérables gue- « nilles. Ne pourrais-tu, par un expédient quelconque, « trouver de quoi les habiller? » J'écrivis à mon ami le Hachémite, et le priai de me venir en aide pour l'éventualité qui se présentait. Il m'adressa aussitôt une bourse cachetée, en m'informant qu'elle contenait mille dirhems. J'avais à peine eu le temps de me reconnaître, lorsque je reçus de mon autre ami une lettre renfermant les mêmes doléances que celles que je venais d'adresser à mon compagnon hachémite. Je lui envoyai la bourse telle qu'elle m'était parvenue, et je me rendis à la mosquée où je passai la nuit, n'osant plus me présenter devant ma femme. Celle-ci, cependant, lorsque je rentrai, approuva ma conduite et ne me fit pas le moindre reproche. Nous en étions là, quand l'ami hachémite entra portant avec lui la bourse toujours dans le même état et me dit : « Avoue-moi franchement l'usage que tu as fait de ce que je t'ai envoyé. » Je lui racontai la chose telle qu'elle s'était passée, et il reprit en ces termes : « Au moment où ton message m'est parvenu, je ne « possédais au monde que la somme que je t'ai fait « remettre : j'écrivis donc à notre ami commun pour le « prier de me venir en aide et il m'envoya ma propre « bourse encore scellée de mon sceau. » Nous fîmes alors trois parts et nous les partageâmes entre nous trois, après avoir, au préalable, mis de côté une somme de cent dirhems pour ma femme. »

Son secrétaire Ibn Sa'd (Abou-'Abdallah Mohammed), mort en 845, rassembla ses ouvrages, dont il possédait un des quatre exemplaires existant à la mort de l'auteur; lui-même composa un recueil de biographies (*tabaqât*) du Prophète, de ses compagnons et de leurs successeurs;

la vie de Mahomet a été parfois donnée comme un volume à part.

Pendant que ces auteurs s'occupaient d'écrire l'histoire générale, El-Azraqî rédigeait une histoire de la Mecque d'après les traditions fabuleuses de la période antéislamique et d'après les notes recueillies par son grand-père Abou'l-Wélîd el-Azraq, descendant de la dynastie des Ghassanides, mort en 834. El-Azraqi mourut peu après 858; après lui, El-Fâkihî (Abou-'Abdallah) écrivit aussi une histoire de la Mecque en 885; ces deux chroniques ont été publiées par Wüstenfeld. Nous n'avons plus l'histoire de Médine d'Ibn Zabâla, de Bassora et de Koufa d'Omar ben Chabba, de Wâsit d'Aslam ben Sahl, de Mossoul d'Abou-Zakariyâ el-Azdî, qui était cadi de cette ville, de Raqqa d'El-Qochaïrî, de Harrân par Abou-'Aroûba el-Harrani, qui avait voyagé en Égypte et en Syrie et professa la science des traditions à Bagdad; nous ne possédons plus celle de différentes villes de Perse, telles que l'histoire de Merv par Ahmed ben Sayyâr, d'Ispahan par Ibn Mandèh, de Boukhara par Mohammed el-Bokhârî, d'Astérabad et de 'Samarcande par 'Abder-Rahman el-Idrisî; nous avons cependant, à la Bibliothèque nationale, le *Riyâd en-Nofoûs* (Parterre des âmes), histoire des savants légistes et des hommes pieux de la Tunisie, par Abou-Bekr el-Mâliki. Le British Museum possède le 6e volume de la grande histoire de Bagdad par Abou'l-Fadl Ahmed ben Abi-Tâhir Taïfoûr, qui était d'origine iranienne et appartenait à une famille jadis princière du Khorasan. Il était né en 819 à Bagdad et y mourut en 893.

Ibn el-Kelbi (Abou'l-Moundhir Hichâm) était le fils d'un guerrier qui, après avoir pris part à la bataille de Déïr-el-Djémâdjim dans les rangs des troupes que le rebelle

Ibn el-Ach'ath avait ramenées d'Arachosie, s'était occupé d'exégèse koranique et avait rassemblé avec beaucoup de soin des notes sur les généalogies et l'histoire des anciens Arabes. Il était mort en 763. Son fils reprit ces études et écrivit un grand ouvrage sur les généalogies dont des fragments manuscrits existent à Paris et à l'Escurial, et un curieux et précieux traité sur les idoles des anciens Arabes, dont Yâqoût nous a conservé de nombreux extraits dans son Dictionnaire géographique. Ce dernier ouvrage, dont le sujet n'était pas pour plaire aux musulmans, qui détestaient les souvenirs de l'antiquité païenne de la péninsule comme ceux d'un âge d'ignorance, lui valut la critique ardente de contradicteurs qui l'accusèrent de falsifications; Yâqoût, qui lui emprunta beaucoup de renseignements, le défendit contre ces reproches, et la critique moderne lui a donné raison. Ibn el-Kelbi, qui était né à Koufa, vécut quelque temps à Bagdad et mourut en 819. Il a écrit aussi un ouvrage sur les généalogies des chevaux arabes pendant le paganisme et l'islam. Il avait une mémoire très inégale; et il a raconté lui-même que, sur les reproches de son oncle, il avait appris le Koran par cœur en trois jours, tandis que, d'un autre côté, se regardant au miroir, il prit un jour sa barbe dans sa main avec l'intention de couper tout ce qui dépassait par en dessous, puis il oublia immédiatement cette résolution et la coupa par en dessus, trop courte par conséquent.

Un historien de très grande valeur, dont l'ouvrage est malheureusement perdu, après avoir été utilisé par Bélâdhorî et Tabarî, c'est El-Médâïni (Abou'l-Hasan 'Ali), né en 753, mort à une date incertaine (de 830 à 845). Le *Fihrist* donne cent onze titres d'ouvrages écrits par lui sur l'histoire du Prophète, de la tribu de Qoréïch, des khalifes;

on cite de lui le *Kitâb el-Maghâzi* et le *Tarîkh el-Kholafâ*. Il a composé plusieurs ouvrages sur les femmes célèbres et des recueils d'anecdotes. Son nom indique qu'il était originaire de Ctésiphon (Médâïn).

A côté de cet ancêtre des historiens arabes il convient de placer Ez-Zobéïr Ibn Bekkâr (Abou-'Abdallah), de la famille d''Abdallah ben Zobéïr, qui vivait à Médine. Déjà dans sa jeunesse il jouissait d'une réputation à cause de ses connaissances en matière de tradition, d'histoire et de généalogie. Il se rendit à Bagdad à la suite d'une brouille avec les descendants d'Ali, mais comme il ne trouva pas, à la cour des Abbassides, les encouragements qu'il espérait, soupçonné au contraire de servir les intérêts du parti des Alides, il retourna dans son pays, fut nommé cadi de la Mecque, ce qui lui fournit à plusieurs reprises l'occasion de retourner à Bagdad. A l'âge de quatre-vingt-quatre ans, il était à la Mecque lorsqu'il tomba du toit de sa maison et se brisa la clavicule et une côte, ce dont il mourut deux jours après, le 20 octobre 870. Il est l'auteur d'une généalogie de la tribu de Qoréïch, dont le manuscrit se trouve à la Bodléienne, et d'un recueil de récits historiques auquel il donna le titre de Mowaffaqiyyât, parce qu'ils étaient destinés à l'amusement et à l'instruction d'El-Mowaffaq, fils du khalife Motawakkil; les trois dernières parties de l'ouvrage, sur dix-neuf, sont conservées à Gœttingue.

El-Béládhorî.

El-Béládhorî (Ahmed ben-Yahyâ) était Persan de naissance; il fréquenta la cour des khalifes Motawakkil et Mosta'ïn; El-Mo'tazz le chargea de l'instruction de son fils

'Abdallah, ce poète qui fut khalife un seul jour. Il mourut en 892, après avoir été atteint d'aliénation mentale à la suite de l'absorption d'une trop grande dose d'anacarde ou noix de marais (*bélâdhor*), ce fruit singulier de l'Inde dont l'on prétend qu'il développe la mémoire, d'où son surnom; on fut obligé de l'enfermer dans un hôpital, où il termina ses jours. Son *Kitâb Fotoûh el-Boldân* (Histoire de la conquête musulmane), publié par M. de Gœje, est un document absolument remarquable pour l'histoire des expéditions conquérantes des musulmans dans les premières années de l'Hégire; le soin qu'il met à indiquer les sources verbales où il a puisé en fait un document précieux; ce n'est malheureusement que l'abrégé d'un plus grand ouvrage, resté inachevé. Il avait écrit, sous le titre d'*Ansâb el-Achrâf* (Généalogie des nobles), un autre ouvrage historique dont deux volumes ont été conservés; le premier fait partie de la collection Schefer entrée récemment à la Bibliothèque nationale, le second a été autographié par Ahlwardt à Greifswald. Enfin il a traduit, du persan en arabe, des ouvrages dont on ne connaît que la traduction en vers arabes de l'*'Ahd Ardéchîr* (l'Époque d'Artaxercès), consacré probablement aux légendes qui entourent la fondation de l'empire des Sassanides par Ardéchir Babégân, mais qui est totalement perdue; nous ne la connaissons que par l'indication qu'en donne le *Fihrist*.

Tabarî.

C'était encore un Persan d'origine que le grand historien de cette époque, Tabarî (Mohammed ben Djérir), dont on vient d'achever à Leyde la publication colossale de son

chef-d'œuvre. Il était né en 838 à Amol dans le Tabaristan (Mazandéran), au sud de la Caspienne. Il voyagea en Égypte, en Syrie et dans l'Irak, puis il s'établit à Bagdad comme professeur de traditions et de jurisprudence; dans cette dernière science il suivit d'abord les enseignements du rite chaféïte, dont il avait profité pendant son séjour en Égypte, puis il voulut créer une école à lui, mais sans succès; au contraire, cela lui valut l'inimité des farouches Hambalites de Bagdad. A ses recherches sur ces deux terrains on doit le Tahdhîb el-Athâr, qui se trouve à Constantinople (bibliothèque de Kieuprulu Méhemet-pacha), et le grand *Tafsîr* ou commentaire du Koran, qui a été plus tard traduit en persan et en turc. Mais son histoire universelle (*Akhbâr er-rousoul wèl-moloûk*, Histoire des prophètes et des rois), la première complète en langue arabe, dans laquelle il a rassemblé une foule d'indications qui sans lui se seraient perdues, est pour nous des plus intéressantes, parce que c'est le document le plus ancien que nous ayons de l'histoire arabe; on sait les peines qu'on a eues pour en constituer le texte complet, dispersé volume par volume dans une foule de bibliothèques d'Europe et d'Orient. Il mourut à Bagdad le 16 février 923. Il avait une capacité de travail remarquable et écrivit chaque jour, pendant quarante ans, quarante feuillets.

Eç-Çouli.

Eç-Çouli (Abou-Bekr Mohammed ben Yahya) descendait d'un prince turc du Djourdjân, Soul-Tékin, qui avait été converti du mazdéisme à l'islamisme. A la cour des kha-

lifes Moktafi et Moqtadir il était apprécié à cause de sa manière de jouer aux échecs qui était passée en proverbe; on disait : jouer aux échecs comme Eç-Çoûli. Mais ses sentiments à l'égard des descendants d'Ali le mirent dans une position si critique, qu'il dut s'enfuir de Bagdad et se cacher à Bassora, où il mourut en 946. Il s'était occupé des poètes arabes et avait écrit leur histoire ainsi que des traités spéciaux sur plusieurs d'entre eux tels que Abou-Temmam, Abou-Nowâs, El-Bohtorî; il avait écrit un livre d'histoire sur les Abbassides et sur ceux d'entre eux qui avaient cultivé la poésie; cet ouvrage se trouve au Caire.

Mas'oudi.

Avec le spirituel et attachant conteur Mas'oudi (Abou'l-Hasan 'Ali) nous voyons commencer une nouvelle branche de la littérature arabe, celle des anecdotes historiques. Originaire d'une famille arabe qui se rattachait à Mas'oud, un des compagnons du Prophète, il naquit à Bagdad, entreprit des voyages qui le menèrent en Perse où il visita Istakhr (Persépolis) en 915, et jusque dans l'Inde où il traversa Moultan et Mansoûra, puis la péninsule du Dekhan jusqu'à Ceylan; il s'y embarqua, parcourut la mer de Chine et la mer Rouge, passa par Madagascar et revint en Arabie par l'Oman. La mer Caspienne, puis la Syrie et la Palestine attirent son esprit avide de connaissances; il était en 926 à Tibériade, en 943 à Antioche et en Cilicie, deux ans plus tard à Damas.

Pendant les dernières années de sa vie il habita tantôt l'Égypte et tantôt la Syrie; en 947 et en 955 il se trouvait à Fostât (le Vieux-Caire), où il mourut probablement en

956 ou 957. Esprit curieux et chercheur, Mas'oudi n'a négligé aucune des sources d'information qui lui étaient accessibles ; il a étendu ses recherches, en dehors de l'érudition purement musulmane, sur l'histoire des Perses, des Indiens et des Romains, sur les traditions des païens, des juifs et des chrétiens ; pour la période des khalifes, les innombrables anecdotes des *Prairies d'Or* (Moroûdj edh-Dhahab) sont la source la plus féconde en même temps que la plus amusante de renseignements sur la civilisation orientale de son époque. Son grand ouvrage historique, dont les *Prairies* ne sont qu'un extrait, l'*Akhbâr-ez-zamân*, était en trente volumes ; le premier seul a été conservé à Vienne. Le *Kitâb el-Ausat* (Livre moyen), en était un abrégé. Le *Tanbîh wèl-ichrâf* (l'Avertissement et la revision), est comme le résumé philosophique de l'œuvre entière de Mas'oudi ; le texte en a été publié par M. de Gœje et traduit en français par M. le baron Carra de Vaux.

Hamza el-Içfahâni.

Hamza ben Hasan el-Içfahâni était Persan ; aussi, dans son ouvrage historique, a-t-il traité l'histoire légendaire de son pays d'après les communications verbales qui lui furent faites par les prêtres du feu, et d'après des sources iraniennes. Appartenant à la secte des Cho'oûbiyya, dont il fut un ardent défenseur, il chercha, dans ses ouvrages, à rétablir la véritable orthographe des noms iraniens déformés dans la bouche des Arabes. Il vivait vraisemblablement à Bagdad au commencement du xe siècle de notre ère. Ses Annales ont été publiées à Saint-Pétersbourg,

avec une traduction latine, par Gottwaldt. La bibliothèque de Munich possède un livre des Proverbes écrit par lui; celle du Caire un parallèle entre l'arabe et le persan.

Le Livre des chansons.

Abou'l-Faradj el-Içfahâni ('Ali ben-el-Hoséïn) était, comme le précédent, né à Ispahan, mais tout à fait par hasard, car il se rattachait à la lignée des Oméyyades et était de pure race arabe. Né en 897, il fit ses études à Bagdad et mena la vie de beaucoup de lettrés de cette époque, allant d'Alep, où régnait Séïf-Eddaula, jusqu'en Perse retrouver les ministres des princes Bouïdes, soit Isma'ïl Ibn 'Abbâd, soit El-Mohallabi. A un âge avancé, il perdit peu à peu ses facultés mentales et mourut le 21 novembre 967. L'origine commune qu'il avait avec les Oméyyades lui fit entretenir des rapports fréquents avec ceux de leurs descendants qui s'étaient établis en Espagne, et dont il reçut des présents en récompense des livres qu'il leur dédia. Son *Kitâb el-Aghâni* (Livre des chansons) a été publié à Boulaq, et complété par un vingt et unième volume édité à Leyde par M. Brünnow. Ces chansons, c'est tout simplement l'histoire des poésies arabes qui ont été mises en musique; et comme cela est arrivé à une quantité énorme de vers des poètes anté-islamiques, ainsi que des quatre premiers siècles de l'hégire, cela a fourni à l'auteur l'occasion de réunir une foule de détails biographiques sur leurs auteurs; sous le prétexte de chansons, ce livre admirable renferme des anecdotes, des renseignements sur la vie du désert et des villes, sur l'intimité des souverains et des khalifes, qu'on

ne trouve nulle part ailleurs. C'est une riche mine pour l'étude de la société arabe à son époque brillante. La bibliothèque de Berlin possède un autre ouvrage du même auteur, le *Kitâb el-diyârât* (Livre des monastères), donnant l'histoire de nombreux couvents, buts de pèlerinage, sis aux environs du Tigre et de l'Euphrate, ou en Égypte; c'est en réalité une anthologie des vers où ces couvents ont été célébrés. Il ne faut pas oublier que les musulmans qui visitaient les cloîtres chrétiens n'allaient pas y chercher des motifs de dévotion, mais tout simplement l'occasion d'y boire du vin, liqueur prohibée dans les villes mahométanes. Les poètes célébraient par reconnaissance le lieu béni qui leur avait procuré des moments de douce ébriété.

A la cour de Séïf-Eddaula on rencontrait encore les deux frères qu'on avait surnommés les deux Khâlidis, Abou-'Othmân Sa'ïd et Abou-Bekr Mohammed, tous deux bons poètes; le souverain d'Alep les récompensa généreusement de leurs louanges; ils écrivirent une histoire de Mossoul, la biographie d'Abou-Temmam et d'Ibn er-Roûmi, et une anthologie de poètes modernes sous le titre de *Hamâsa*; ce dernier ouvrage existe au Caire.

Le Fihrist.

Un ouvrage unique en son genre, à cette époque, dans la littérature arabe, c'est le traité de bibliographie connu sous le nom de *Fihrist* (Index). On sait malheureusement peu de chose sur son auteur, Abou'l-Faradj Mohammed ben Ishaq ben Abi-Ya'qoûb en-Nadîm, surnommé le Libraire (el-Warrâq) de Bagdad. C'est une liste

de livres dont la plupart sont aujourd'hui perdus, soit qu'ils n'aient pas survécu aux grandes catastrophes qui frappèrent les bibliothèques de Bagdad (destruction par les Mongols au XIIIe siècle et par Tamerlan au XVe), désastres qui peuvent être comparés, pour le moyen âge arabe, aux diverses destructions de la bibliothèque d'Alexandrie pour le monde antique, soit parce que, résumés dans des ouvrages plus récents qui jouirent de la vogue, on cessa de les copier et qu'ils disparurent par suite de la vétusté. Cet ouvrage a été écrit en 988; l'auteur est probablement mort huit ans après, en 996. On a tout à fait renoncé à admettre l'opinion émise par Sprenger, que ce serait le catalogue d'une bibliothèque, parce que les considérations historiques qu'il renferme font visiblement partie du plan primitif de l'ouvrage.

Histoire des provinces.

L'histoire de la conquête de l'Égypte, de l'Afrique septentrionale et de l'Espagne fut écrite par Ibn 'Abd-el-Hakam (Abou'l-Qâsim 'Abder-Rahman), mort au Vieux-Caire en 871, qui était fils du cadi des Malékites en Égypte. Ce livre, qui est à la Bibliothèque nationale, a été utilisé en partie par Mac-Guckin de Slane dans un appendice à sa traduction de l'*Histoire des Berbères* d'Ibn Khaldoun; des fragments ont été édités par J. Karle et John Harris Jones.

Sa'îd ben el-Batriq était le nom arabe du médecin chrétien Eutychius, né au Vieux-Caire en 876, qui se distingua par ses études historiques, fut nommé en 933 patriarche melkite d'Alexandrie et mourut en 939. Alors

qu'on se demandait laquelle était la plus ancienne, de la langue hébraïque ou de la syriaque, il a soutenu que la langue grecque était la première de toutes, à cause de son abondance et de son étendue. Son histoire universelle, appelée *Nazhm el-Djauhar* (les Perles rangées en ordre), a été traduite en latin par E. Pocock.

Tandis qu'Ahmed ben Yousoûf Ibn ed-Dâya (mort en 945) écrivait l'histoire anecdotique du fondateur de la dynastie des Toulounides, Ahmed ben Touloun, et de son fils Khomârawaih, Ibn-Yoûsouf (Abou 'Omar Mohammed) composait pour le prince Kâfour, sous le titre de *Fadâïl-Miçr* (les Qualités excellentes de l'Égypte), un résumé de l'histoire et de la géographie de ce pays jusqu'à son époque, qui a été traduit en danois par M. J. Oestrup, une histoire des cadis égyptiens, et une autre des gouverneurs de cette même contrée, qui existent en manuscrit au British Museum; Abou'l-Hasan Mohammed d'Alexandrie composait un journal du gouvernement de Mo'izz Lidinillah que l'on peut voir à la bibliothèque de l'Escurial; Ibn Zoulâq el-Léïthî (el-Hasan ben Ibrâhim), né en 919, mort le 30 novembre 998, rédigeait divers ouvrages sur l'histoire et la géographie de l'Égypte, qui se trouvent dans les bibliothèques de Paris et de Gotha.

L'histoire d'Espagne commençait à s'écrire avec 'Abd-el-Mélik ben Habîb es-Solami el-Mirdâsi, né en 796 à Hiçn-Wât, près de Grenade, mort à Cordoue le 17 février 853, qui, au cours d'un pèlerinage au Hedjaz, apprit à Médine les doctrines juridiques de Mâlik ben Anas et les répandit dans son pays. Seulement nous n'avons rien de ses nombreux travaux, si ce n'est le commencement d'un ouvrage sur le partage des héritages, qui est à Berlin; quant à l'histoire qui est à la

Bodléienne, c'est, comme l'a reconnu Dozy, un ouvrage qui lui a été attribué sans raison. Après lui vient Ahmed ben Mohammed er-Râzî de Cordoue, d'une famille originaire de Réï en Perse, mort en 937, dont la description et l'histoire de l'Espagne ont fourni la base de l'ouvrage espagnol connu sous le nom de *Cronica del moro Rasis*. La figure la plus intéressante de cette époque et de ce pays est celle du philologue et historien Ibn el-Qoûtiyya (Abou Bekr Mohammed ben 'Omar ben 'Abd-el-Azîz), c'est-à-dire le *fils de la Gothe*. Son aïeul 'Isa avait épousé une princesse d'Espagne, Sara, fille du roi goth Oppas, lorsqu'elle était venue rendre visite à Damas au khalife Hicham ben 'Abdel-Mélik, pour se plaindre à lui de son oncle Ardabast. 'Isa fut envoyé avec son épouse en Espagne et ses descendants continuèrent d'habiter Séville. Abou-Bekr, né à Cordoue, fut présenté au khalife El-Hakam II par El-Qâli, comme le plus grand savant du pays. Il mourut en 977 à Cordoue, en laissant un *Tarikh el-Andalos*, histoire d'Espagne depuis la conquête musulmane jusqu'en 893, dont le manuscrit est à Paris. Cherbonneau et M. O. Houdas en ont publié et traduit des extraits; Cardonne s'en est servi pour son histoire de l'Afrique et de l'Espagne. Il est aussi l'auteur d'un livre de la conjugaison des verbes publié par J. Guidi.

La Perse se distingue par la production de biographies en prose rimée, d'un ton de panégyrique, destinées à célébrer les princes des dynasties qui s'élevaient successivement sur le sol iranien à mesure que le pouvoir des khalifes abbassides devenait plus faible. Abou-Naçr Mohammed EL-'OTBI, né en Perse, appartenait à une famille d'origine arabe; il occupa des postes importants dans l'administration de l'empire fondé par le chef

turc Subuk-Tékin et son fils Mahmoud le Ghaznévide; finalement il était directeur de la poste aux chevaux à Gandj-Roustaq. Il mourut en 1036. Son chef-d'œuvre, le *Kitâb el-Yéminî*, ainsi appelé du surnom honorifique du sultan Mahmoud, Yémin-ed-Daula (Bras droit de l'Empire) est l'histoire du règne glorieux de ce prince jusqu'en l'année 1018; l'auteur profita de l'envoi de ce livre pour indiquer qu'il était en butte aux intrigues d'Abou'l-Hasan el-Baghawi, qui avait réussi à lui enlever sa place. Cet ouvrage, célèbre par l'éclat de son style, a été commenté par plusieurs auteurs et traduit en persan et en anglais.

Les biographes de Saladin.

'Imâdeddin, surnommé El-Kâtib el-Içfahâni (le Secrétaire d'Ispahan), consacra sa plume à écrire l'histoire de Saladin, son maître; on l'appelait Alouh, mot persan qui signifie *aigle*. Né en 1125 à Ispahan, il vint étudier à l'Université Nizhâmiyya de Bagdad; son protecteur, le ministre 'Aun-Eddin Ibn Hobéïra, lui procura la place lucrative d'inspecteur des services administratifs à Bassora, puis à Wâsit; mais à sa mort, en 1165, destitué et traîné en prison, il mena une vie misérable qui ne cessa qu'au bout de deux ans, quand il se fut résolu à se rendre à Damas, où il fit la connaissance de Nedjm-Eddin Eyyoûb et de son fils Saladin. Le sultan Noureddin, fils de l'atabek Zengui, lui fit donner un emploi de copiste et le chargea d'une ambassade auprès du khalife Mostandjid. Cette mission lui valut, à son retour de Bagdad, d'être chargé des fonctions de professeur dans l'école nouvellement construite et que l'on

appela de son nom El-'Imâdiyya, et ensuite d'obtenir, l'année suivante, les fonctions de président du conseil. La mort de Noureddin ruina sa situation. Le fils de ce prince, qui lui succéda en 1173, n'était qu'un enfant : les ennemis d''Imâdeddin le circonvinrent et obligèrent 'Imâd à quitter sa place et la cour. Il voulut se rendre à Bagdad, mais, tombé malade à Mossoul, il y apprit que Saladin s'était emparé de l'Egypte et marchait vers la Syrie. Il parvint à le rejoindre à Alep : le grand souverain musulman le prit à sa suite et l'emmena dans ses campagnes. A la mort de son protecteur, voyant son influence ruinée, il se retira dans la vie privée et s'occupa de travaux littéraires jusqu'à sa mort (20 juin 1201). C'est ainsi qu'il écrivit, sous le titre de *Fath el-Qoussî*, l'histoire de la conquête de la Syrie et de la Palestine par Saladin, publiée par C. de Landberg; sous celui d'*el-Barq ech-châmi*, l'histoire de son temps en sept volumes, y compris son autobiographie; le cinquième volume se trouve à la Bodléienne; le *Nouçrat el-fatra* contient l'histoire de la dynastie des Seldjoukides et de leurs ministres; c'est en réalité une traduction abrégée, en style pompeux et extravagant, de l'ouvrage persan de Chéref-Eddin Anocherwân; le *Kharîdat el-Qasr* est une anthologie des poètes du vi^e siècle de l'hégire, avec des remarques écrites dans un style prétentieux et malheureusement presque absolument dénuées de renseignements historiques; c'est une continuation du *Yatîmat-eddahr* de Tha'âlibi.

Un ami d''Imâd-Eddin, qui est connu par ses pièces de correspondance, soit avec lui, soit avec d'autres personnes, fut 'Abder-Rahim ben 'Ali d'Ascalon, surnommé El-Qadi el-Fâdil (le Juge excellent). Il était le fils du cadi de cette petite ville de Palestine; né en 1135, il

trouva des emplois en Égypte; il fut successivement attaché au bureau de rédaction du Caire, secrétaire du juge d'Alexandrie, secrétaire d'État sous le khalife fatimide Ez-Zâfir et ses successeurs, et resta dans les mêmes fonctions sous Saladin, qui le nomma gouverneur d'Égypte pendant sa campagne de Syrie. Pendant un séjour à Damas il fit la connaissance d''Imad-Eddin, et ces deux personnages restèrent amis. Il mourut le 26 janvier 1200. Le fils et le petit-fils de Saladin, 'Aziz et Mançour, lui conservèrent leur faveur.

Continuons la série des biographes de Saladin. Yoûsouf ben Râfi Béhâ-Eddîn d'Alep naquit à Mossoul le 6 mars 1145. Attiré à Bagdad par la renommée de l'Université Nizhâmiyya, il se rendit dans cette ville et fut chargé des fonctions de répétiteur; plus tard il retourna professer à Mossoul, fit le pèlerinage de la Mecque, au retour duquel il se rendit à Damas où Saladin le distingua et le nomma en 1188 juge de l'armée et cadi de Jérusalem. Après la mort de son protecteur, il se retira à Alep, dont il fut cadi sous les successeurs de Saladin, et y fonda, de sa propre fortune, deux medressés. Il perdit son influence lorsque 'Aziz renonça à la royauté en 1231 et vécut encore trois ans comme simple particulier. La Vie de Saladin, dont il est l'auteur, porte le titre d'*En-Nawâdir es-Soltâniyya*; elle a été éditée par Albert Schultens. Béhâ-Eddin a aussi composé une histoire d'Alep qui existe en manuscrit au musée asiatique de Saint-Pétersbourg, et des ouvrages de jurisprudence qui se trouvent à Paris, à la Bodléïenne et au Caire.

Chihâb-Eddin 'Abder-Rahman ben Isma'ïl, surnommé Abou-Châma, parce qu'il était marqué d'une envie noirâtre sur le sourcil gauche, né à Damas le 10 janvier 1203, étudia dans sa ville natale et à Alexandrie,

revint à Damas et y exerça les fonctions de professeur dans diverses *medressés*. Sa maison fut envahie par un mouvement populaire dirigé contre lui, parce qu'on le soupçonnait d'un crime; il reçut tant de coups qu'on le laissa pour mort. Quelque temps après ses adversaires renouvelèrent leurs attaques, et il périt assassiné le 13 juin 1268. L'histoire des deux sultans Nour-Eddin et Saladin, sous le titre de *Kitâb er-Raudatéïn*, est son œuvre : elle a été publiée et traduite en partie par Gœrgens et Röhricht, ainsi que dans le recueil des *Historiens des Croisades* publié par l'Institut de France. Il a en outre laissé des poésies et des commentaires sur les panégyriques du Prophète de son maître Sakhâwi et de Bouçîri.

Abou'l-Mahâsin Mohammed Ibn 'Onaïn naquit dans cette même ville de Damas le 20 octobre 1154. Poète précoce, il s'attira l'animosité de Saladin par ses mordantes attaques contre tous les grands, et fut banni. Il parcourut la Perse, la Boukharie et l'Inde, le Yémen où il demeura quelque temps, le Hedjaz et l'Égypte, et rentra à Damas après la mort de Saladin. Il reçut de son successeur le titre de vizir et fut chargé de missions diplomatiques; il mourut le 7 janvier 1233. C'était un homme gai et plein de bonne humeur, il improvisait aisément, et répondait aux énigmes versifiées, tout en les résolvant, par d'autres encore plus ingénieuses. N'ayant pas pris la précaution de rassembler, de son vivant, ses poésies en volume, elles se sont éparpillées et perdues; la bibliothèque de Berlin possède une élégie de lui sur la mort d'El-Mélik el-Mo'azhzham. Le bibliographe turc Hadji-Khalfa a vu et noté sa biographie d'El-Mélik el-'Aziz, fils de Saladin.

Pendant qu'en Égypte Mouhyiddin Abou'l-Fadl es-

Sa'di, mort en 1293, écrivait les biographies des sultans Béïbars et Achraf, un auteur persan qui rédigeait en arabe composait celle du sultan du Kharezm Djélal-Eddin Mangobirti, l'adversaire malheureux de Tchinguiz-Khan Mohammed ben Ahmed EN-NASAWI était né à Khorendiz près de Nasâ; il fut employé comme secrétaire au service de ce sultan, lorsqu'il revint de son expédition dans l'Inde en 1221, et il lui resta attaché jusqu'à sa mort (1231). Dix ans plus tard il écrivit l'histoire de son protecteur, publiée et traduite en français par M. O. Houdas. Comme historien, il est calme et impartial; comme littérateur, il est lourd; on sent que la plupart du temps ses phrases arabes étaient pensées en persan.

L'autobiographie d'Ibn Monqidh.

Abou'l-Mozhaffar Osâma IBN MONQIDH fait mieux que d'écrire l'histoire des autres: il rédige la sienne propre et introduit le nouveau genre de l'autobiographie. Né le 25 juin 1095 à Chaïzar, petite forteresse de la vallée de l'Oronte en Syrie, qui était le chef-lieu d'une principauté héréditaire dans sa famille, banni en 1138 par son oncle 'Izz-Eddin, qui redoutait sa valeur et son ambition, il alla habiter Damas, puis desservi auprès de son protecteur Chihâb-Eddin Mahmoud, il se rendit en Égypte où il ne s'occupa plus que de chasser. En 1150 et en 1153 nous le voyons combattre les croisés à Ascalon; l'année suivante il revient à Damas, fait le pèlerinage de la Mecque, accompagne Nour-Eddin en 1162 dans sa campagne contre les Francs, se réfugie ensuite à Hisn-Kéifa en Mésopotamie, où il se livre à des travaux littéraires; rappelé à

Damas par Saladin, il ne fut bien en cour que peu de temps et n'accompagna pas en Égypte le vainqueur des Croisés; il mourut dans la capitale de la Syrie le 6 novembre 1188, laissant comme écrits son autobiographie éditée et traduite en français par M. H. Derenbourg, le *Kitâb el-badî'* sur les beautés et les défauts de la rhétorique poétique, et le *Livre du Bâton*, monographie des bâtons célèbres; M. Derenbourg a publié des extraits de ce dernier ouvrage et les quelques fragments de poésie qu'il a pu recueillir de divers côtés. Esprit original et observateur, Osâma doit à son amour de la chasse d'avoir étudié les mœurs des animaux sauvages; la bravoure de son caractère se reflète dans le style simple et énergique dont il retrace ses aventures; ses compositions poétiques sont d'un lettré.

Djémal-Eddin 'Ali ben Zâfir, né en 1171, succéda à son père comme professeur à la medressé Kâmiliyya au Caire, fut ensuite ministre du prince Mélik el-Achraf; on lui doit une histoire des dynasties écoulées (*ed-dowal el-monqati'a*), jusqu'en 1225, et un recueil de bons mots et de réponses spirituelles intitulé *Badâï' el-bidâya*. Abou'l-Fath el-Boundârî d'Ispahan abrégea, en 1226, sous le titre de *Zobdat en-nouçra*, l'histoire des Seldjoukides d''Imad-eddin, et traduisit en arabe le *Livre des Rois* du poète persan Firdausi.

En Occident, l'histoire des Almohades attirait l'attention d''Abdel-Wahid ben Ali el-Marrâkochi, né le 10 juillet 1185 à Maroc, qui, après avoir terminé ses études à Fez, se fixa en Espagne où il resta jusqu'en 1216; puis il se rendit en Égypte, pays qu'il ne quitta plus jusqu'à sa mort, sauf pour un court pèlerinage à la Mecque. Son *Kitâb el-Mo'djib*, écrit en 1224, a été publié par R. Dozy et traduit par M. E. Fagnan.

Djémal-Eddin Mohammed ben Sâlim ben Wâsil, né en 1207, vécut à Hama en Syrie, où il enseignait le droit chaféïte, la philosophie, les mathématiques et l'astronomie. En 1261 le sultan d'Égypte Béïbars le fit venir au Caire et lui confia une mission auprès du roi de Sicile Manfred, fils de Frédéric II, pour lequel il écrivit un traité abrégé de logique. A son retour il fut nommé cadi de sa ville natale et professeur à la medressé. Il a tracé, sous le titre de *Mofarridj el-Koroûb*, l'histoire de la dynastie des Eyyoubites continuée jusqu'en 1296 par 'Ali ben 'Abder-Rahman, secrétaire de Mélik el-Mozhaffar, prince de Hama et prédécesseur du géographe couronné Abou'l-Féda.

Abou'l-Hasan 'Ali ben Yoûsouf Ibn el-Qifti était ainsi surnommé d'après la petite ville de Qift, ancienne Coptos, dans la Haute-Égypte, où il était né en 1172. Il habita toute sa vie la Palestine et la Syrie; après quelques années passées à Jérusalem, il s'installa en 1202 à Alep; Mélik ez-Zâhir le chargea de l'administration de cette ville en 1214 contre son désir; et dès la mort de ce prince, il se hâta de se décharger de ce fardeau. Cependant il devait s'être rendu indispensable dans cet emploi, car nous le voyons l'accepter encore à deux reprises, et il était dans ces fonctions lorsqu'il mourut le 31 décembre 1248. Grand amateur de livres, il avait renoncé à tous les plaisirs de la vie pour s'adonner à sa passion favorite. Son principal ouvrage, *Ikhbâr el-'Olama* (l'Information donnée aux savants au sujet de l'histoire des sages), est connu par un extrait qu'en a fait en 1249 Mohammed ben 'Ali ez-Zauzani sous le titre de *Tarîkh el-hokamâ* (Histoire des sages); ces deux ouvrages ont été étudiés par A. Miller et J. Lippert. Il a laissé aussi une histoire des grammairiens, dont un extrait par Ed-Dha-

habi est conservé à Leyde, et un ouvrage posthume consacré aux poètes qui portent le nom de Mohammed, et qui se trouve à Paris.

Ibn Abi-Osaïbi'a.

Mowaffaq-Eddin Abou'l-Abbâs IBN ABI-OSAÏBI'A, historien de la médecine, était le fils d'un oculiste établi à Damas où il naquit en 1203. Pour compléter ses études de médecine commencées en Syrie, il fit le voyage du Caire et y rencontra le botaniste et médecin Ibn Béïtâr, qui l'encouragea. Il fut en correspondance avec 'Abdellatif, auteur de la Relation de l'Égypte. Saladin le chargea de diriger l'hôpital qu'il venait de fonder au Caire en 1236; néanmoins l'année suivante il se rendit à l'appel de l'émir 'Izzeddin Aïdémir et se transporta à Sarkhad dans le Hauran, près de Damas, où il mourut en janvier 1270. Son histoire des médecins porte le titre de '*Oyoûn el-anbâ* et a été publiée par A. Müller à Kœnigsberg en 1884.

Ibn Khallikan.

Chemseddin Abou'l-'Abbâs Ahmed IBN KHALLIKAN, dont la famille était originaire d'Arbèles et se rattachait aux Barmékides, naquit le 23 septembre 1211; il était le fils d'un professeur de la medressé Mozhaffariyya d'Arbèles, qui lui donna ses premières leçons; puis il partit pour la Syrie; il était en 1229 à Alep, en 1234 à Damas, quatre ans après à Alexandrie et au Caire. Il remplaça quelque temps le grand cadi Yoûsouf ben el-

Hasan de Sindjar et fut désigné en 1261 pour occuper le poste important de grand cadi de la Syrie, dont le siège était à Damas. Cette position lui réservait d'autant plus d'influence qu'appartenant au rite chaféïte, il avait sous sa juridiction les adhérents des trois autres rites orthodoxes. En 1266, le sultan Béïbars nomma des cadis indépendants pour les rites hanéfite, hambalite et malékite, ce qui diminua considérablement la situation d'Ibn Khallikan, qui d'ailleurs perdit sa place cinq ans plus tard. Il se rendit alors au Caire pour y remplir les fonctions de professeur à la medressé Fakhriyya et profita de ce temps pour achever, en sept ans, son grand dictionnaire biographique. En 1280 il fut rétabli dans sa charge de cadi; mais deux ans après il lui arriva la mésaventure de passer quelques semaines en prison, parce qu'on le soupçonnait de favoriser la révolte du gouverneur de la ville; cependant il parvint à se justifier, car on le laissa dans sa place jusqu'en mai 1281 où il fut destitué. Pour vivre, il donna des leçons à la medressé Amîniyya et mourut le 30 octobre 1282. Son *Wafayât el-A'yân* (les Décès des grands personnages) est un dictionnaire des hommes célèbres de l'islamisme, à l'exclusion des compagnons du Prophète, des quatre premiers khalifes et en général des personnages du premier siècle de l'hégire; commencé au Caire en 1256, il fut terminé dans la même ville en 1274 après avoir été interrompu par la mission de l'auteur à Damas. Le manuscrit autographe est conservé au British Museum. Le texte a été publié par F. Wüstenfeld; Mac-Guckin de Slane en avait commencé la publication, mais elle fut interrompue à peu près à la moitié; en revanche, cet orientaliste en a donné la traduction intégrale en anglais. Ibn Châkir el-Kotobi a écrit, dans son *Fawât el-Wafayât* (Omissions du livre

des décès) les biographies de personnages illustres omises dans le grand dictionnaire d'Ibn Khallikan.

Le prédicateur de Bagdad.

Abou-Bekr Ahmed EL-KHATIB EL-BAGHDADI (le Prédicateur de Bagdad) était né aux environs de cette ville, à Darzîdjân, gros village en aval, sur le Tigre, en 1002. Il était de ces savants qui parcouraient le monde à la recherche des traditions du Prophète; ses longs voyages furent récompensés par la renommée qu'il acquit, d'un des maîtres de cette science. De retour à Bagdad, il fut nommé prédicateur et y mourut en 1071, laissant une histoire des savants de Bagdad en quatorze volumes, un traité de l'art de rechercher l'authenticité des traditions, intitulé *el-Kifâya* (le Livre suffisant), un autre (*Taqyîd el-'ilm*) pour prouver que la tradition peut être mise par écrit, un troisième sur la manière d'écrire correctement les noms propres (*el-Mu'tanif*).

Dans le lointain Khorasan, à Merv, Abou-Sa'd 'Abdel-Kérim ES-SAM'ÂNI, surnommé *Tâdj-el-Islam* (la Mitre de l'islamisme), qui était né le 11 février 1113, avait quitté sa patrie à la recherche des traditions, mais il y rentra plus tard, et y mourut en janvier 1167. Il composa un supplément à l'histoire de Bagdad d'El-Khatîb, en quinze volumes, et le *Kitâb el-ansâb* (Livre des noms patronymiques), en huit volumes, qui se trouve à la bibliothèque de Mohammed Kieuprulu à Constantinople, et dont l'importance, suivant une remarque de M. Sachau, est considérable pour les noms propres et l'histoire de l'Asie centrale, à cause des renseignements biographi-

ques qu'il contient. Ce grand ouvrage a été abrégé par 'Izzeddin Ibn el-Athir dans son *Lobâb* en trois volumes, lequel a encore été abrégé par le polygraphe Soyoûti dans son *Lobb-el-Lobâb* édité par Veth.

Damas, la grande ville de Syrie, trouva aussi son historien dans Ibn 'Asâkir; elle possédait déjà une topographie historique dans l'*I'lam fi fadâil ech-châm* d'Abou'l-Ĥasan 'Ali er-Raba'ï, composé en 1043. Abou'l-Qâsim 'Ali Ibn 'Asâkir y était né en septembre 1105. En 1126, il se rendit à Bagdad et de là en Perse pour y étudier les traditions du Prophète; à son retour il remplit les fonctions de professeur à l'école Nouriyya, et mourut dans sa ville natale le 26 janvier 1176; Saladin lui-même assista à ses funérailles. Son *Tarikh*, ou Histoire de la ville de Damas, est établi sur le plan de l'histoire de Bagdad, c'est-à-dire que c'est un recueil de biographies de savants célèbres nés à Damas ou qui y séjournèrent quelque temps; ouvrage considérable en quatre-vingts volumes, abrégé plus tard par différents auteurs.

Kémal-Eddin.

Kémal-Eddin Abou'l-Qâsim 'Omar Ibn el-'Adîm écrivit l'histoire d'Alep, où il était né en 1191 ou 1193, d'une famille de cadis. Après avoir voyagé, pour ses études, dans la Syrie, le Hedjaz et la Mésopotamie, il rentra dans sa ville natale et y remplit les fonctions de secrétaire d'administration, de cadi et même de ministre de plusieurs princes qui l'employèrent aussi à des missions diplomatiques. Il accompagna Mélik en-Naçir en Égypte lorsque ce prince fut obligé d'abandonner Alep aux

dévastations des Mongols, qui venaient de s'en emparer (26 janvier 1260). Cependant Houlagou, petit-fils de Tchinguiz-Khan, le choisit comme grand cadi de Syrie; il revint donc à Alep revoir sa patrie en ruines et la pleura dans une élégie dont on a conservé un fragment; mais peu de temps après il mourut au Caire (21 avril 1262). Sa grande histoire s'appelle *Boughyat et-Tâlib*; c'est une histoire des savants de cette ville, en dix volumes; elle a été abrégée par l'auteur lui-même sous le titre de *Zobdat el-halab* (la Crème du lait), et rangée par ordre chronologique; Freytag en a publié des extraits, et M. Blochet l'a traduite en français. Il était habile calligraphe, et la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg possède des modèles d'écriture tracés de sa main.

'Omâra du Yémen.

Abou Mohammed 'Omâra ben 'Alî, né au Yémen en 1121, étudia à Zébid, accompagna le pèlerinage de la Mecque en 1154 et fut envoyé en mission par l'émir de la ville sainte, en Égypte, alors gouvernée par le khalife fatimide El-Fâïz. Le succès de cette mission lui en fit confier une seconde deux ans après. Il ne retourna plus au Yémen. Établi en Égypte depuis 1157, il salua par un panégyrique la conquête de Saladin. Plus tard il prit part à un complot destiné à rétablir sur le trône le fils du dernier des khalifes fatimides, avec l'aide du roi franc de Jérusalem; le plan fut trahi et 'Omâra mis à mort le 6 avril 1175. M. H. Derenbourg a publié les *Noukat el-Açriyya* (Finesses contemporaines), aubiographie et récits sur les vizirs d'Égypte, comprenant également un

choix de poésies; M. H. Cassels Kay a édité et traduit son histoire du Yémen. L'ode qu'il adressait à Saladin se trouve dans le *Khitat* de Maqrizi et dans la traduction de la géographie de l'Égypte de Qalqachandi par Wüstenfeld; trois vers consacrés par lui à célébrer les Pyramides ont été traduits en allemand par J. de Hammer dans les *Mines de l'Orient*.

En Égypte également florissait l'émir El-Mokhtâr el-Mosabbihi ('Izz-el-Molk Mohammed), d'une famille originaire de Harrân, né au Vieux Caire en 976. Entré dans la carrière de l'administration, nous le trouvons en 1007 secrétaire du khalife fatimide Hâkem; il fut chargé d'administrer certains districts de la Haute-Égypte, puis nommé chef de bureau des finances chargé du payement de la solde. Il mourut en avril 1029. Des nombreux livres qu'il a composés, il ne nous reste qu'un seul volume, conservé à l'Escurial, de sa grande histoire de l'Égypte.

La conquête de ce pays par Saladin convertit à l'islamisme Abou'l-Makârim As'ad Ibn Mammâti, alors employé dans l'administration, ainsi que sa famille. Son changement de religion lui valut le poste de ministre de la guerre. L'inimitié du vizir Çafi-Eddin 'Abdallah ben Choukr le contraignit à s'enfuir à Alep, où il se réfugia auprès du prince qui gouvernait cette ville, Mélik Zâhir; il y mourut à soixante-deux ans, le 30 novembre 1209. Il a décrit les règles de l'administration égyptienne au temps de Saladin dans ses *Qawânîn ed-dawâwîn*, et a satirisé la mauvaise administration du vizir Kara-Kouch dans son *Kitâb el-Fâchoûch*, étudié par M. J. Casanova; c'est peut-être de là que Kara-Kouch est devenu, en Orient, le Calino de la magistrature (*hokm-karakouchî* est un jugement qui ne tient pas debout, dont les *attendus* spéciaux mènent à une décision illogique) et que sa

légende, en se développant, en a fait le type du Polichinelle oriental (*Kara-gueuz*). C'était un poète de mérite : nous n'avons plus son panégyrique du vainqueur des Croisés ni son poème de Kalila et Dimna.

A Ouargla, en Algérie, était né Abou-Zakariyâ Yahya ben Abi-Bekr; il étudia dans le Oued-Righ auprès du Chéïkh ibadite Soléïman ben Ihlaf el-Mazatî, mort en 1078, et écrivit une histoire des imams ibadites du Mzab, qui a été publiée par Masqueray.

Abou'l-Hasan 'Ali Ibn Sa'id el-Maghrébi, né en 1208 ou 1214 au château de Yahsoub (Alcala Real) près de Grenade, étudia à Séville et accompagna son père à la Mecque en 1240; celui-ci étant mort à Alexandrie en 1243, Ibn Sa'ïd séjourna au Caire, puis se rendit à Bagdad, où il vit trente-six bibliothèques dont il copia des extraits, à Alep et à Damas. A son retour il visita la Mecque, revint en Occident et entra au service de l'émir Abou-'Abdallah el-Mostançir, maître de Tunis (1254). Voyageur invétéré, il repartit pour l'Orient en 1267; désireux de connaître Houlagou, dont les conquêtes avaient répandu la renommée partout, il se rendit en Arménie à la cour de ce prince, y séjourna quelque temps et revint mourir, soit à Tunis en 1286, d'après Soyouti et Maqqari, soit à Damas en 1274, d'après Ibn Taghribirdi. Des fragments de son *Moughrib* ont été publiés par Vollers. Il a complété la géographie de Ptolémée dans son *Bast el-ard*, dont Aboul-Féda s'est servi habituellement; la Bibliothèque nationale possède l'exemplaire de travail du prince de Hama. Son *'Onwan el-Morqiçât wèl-Motribât* a été imprimé au Caire; il contient des modèles de littérature des temps anciens et nouveaux rangés d'après une esthétique particulière à l'auteur. Enfin son *Qidh el-Moallâ,* qui traite des poètes

espagnols au début du VIIe siècle de l'hégire, se trouve en extrait à Paris.

Vers la fin de ce même siècle Ibn el-Idhâri de Maroc écrivit, sous le titre de *el-Bayân el-Moghrib* une histoire de l'Afrique et de l'Espagne publiée à Leyde par R. Dozy.

En Espagne, Aboul'-Wélid 'Abdallah Ibn el-Faradi a écrit une histoire des savants musulmans de ce pays que M. F. Codera a éditée. Il était né à Cordoue en 962; au retour du pèlerinage de la Mecque, il passa par l'Égypte et Kairouan, où il compléta ses études, et fut, en rentrant dans sa patrie, nommé cadi de Valence (1009). Lorsque les Berbères prirent et pillèrent Cordoue en 1012, il s'y trouvait et perdit la vie dans ce désastre.

Abou-Naçr EL-FATH IBN KHÂQÂN était originaire de Sakhrat-el-Walad, village près d'Alcala Reale, non loin de Grenade; il mena dans sa jeunesse la vie d'un vagabond et d'un franc buveur; quand il eut réussi à se faire remarquer par le prince de Grenade, Tâchifin ben 'Ali, il obtint une place de secrétaire. S'étant rendu au Maroc, il y fut étranglé, en 1134 ou 1140, dans un caravansérail de la capitale, peut-être par l'ordre d''Ali ben Yoûsouf ben Tâchifin, dont il avait acquis l'inimitié par des vers adressés à son frère Ibrahim, auquel il avait d'ailleurs dédié ses *Colliers d'or natif et Beautés des grands* (Qalâïd el-'Iqyan wè mahâsin el-A'yân), ouvrage en prose rimée, apprécié à cause de l'éclat de son style, et qui contient des anecdotes sur des princes, des ministres, des juges et des poètes avec un choix de leurs poésies. Le texte en a été publié à Paris par Solaïman el-Harâïri et traduit en français par E. Bourgade. Le *Matmah el-anfos*, du même auteur, édité à Constantinople, paraît n'être qu'une rédaction primitive et moins développée de cet ouvrage.

Abou-Merwân 'Abd-el-Mélik Ibn Badroun, de Silves,

au sud du Portugal, d'une vieille famille himyarite qui y avait émigré, vécut à Séville et écrivit dans la seconde moitié du XIIe siècle un commentaire historique sur le poème d'Ibn 'Abdoun, qui a été publié par R. Dozy.

L'histoire des savants espagnols d'Ibn el-Faradi fut continuée par Abou'l-Qâsim Khalaf Ibn Bachkouâl (Aben Pascualis) de Cordoue, sous le titre de *Kitâb 'es-sila* (le Cadeau), édité par M. Codera. Né le 30 septembre 1101, l'auteur avait été quelque temps juge suppléant à Séville; il mourut dans sa ville natale le 5 janvier 1183. Une autre biographie d'hommes et de femmes célèbres d'Espagne est le *Boughyat el-Motalammis* (le Désir du chercheur) d'Abou-Dja'far Ahmed ben Yahya ED-DABBÎ de Cordoue, publié par Codera et Ribera; cet ouvrage contient également une histoire de la conquête de l'Espagne et des khalifes oméyyades jusqu'en 1196. Le *Sila* d'Ibn Bachkouâl fut continué par Abou-'Abdallah IBN EL-'ABBÂR, né à Valence, secrétaire du gouverneur de la ville, Mohammed ben Abi-Hafs. Quand le fils de celui-ci, Abou-Zéïd, se convertit au christianisme et se rendit auprès du roi d'Aragon, Ibn el-'Abbâr fut envoyé en mission en Afrique pour demander du secours contre les chrétiens, qui assiégeaient Valence et la prirent en 1235, malgré la flotte ramenée par l'ambassadeur. Celui-ci se décida à quitter l'Europe; il se rendit à Tunis et y obtint une place de secrétaire dans le Divan; il fut même vizir d'El-Mostançir. Soupçonné d'avoir trempé dans un complot, il fut assassiné dans sa maison par l'ordre du prince (2 janvier 1260). En outre de sa continuation, il a écrit le *Houlla es-siyarâ*, biographies de princes et de personnages d'Espagne et de l'Afrique du Nord, qui étaient poètes. L'Escurial a conservé le traité qu'il composa sur

les secrétaires disgraciés qui rentrent en grâce, et qui lui valut de nouveau la faveur du prince de Tunis.

Revenons en Orient. Abou-'Ali Ahmed ben Mohammed Ibn Miskawaïh, trésorier et homme de confiance du prince bouïde 'Adod-ed-Daula, mort en 1030, a écrit une histoire universelle sous le titre de *Tadjârib el-Omam*, dont le sixième livre a été publié à Leyde par M. de Gœje; un livre de sagesse pratique sous celui d'*Adâb el-Arab wèl Fours* (Mœurs des Arabes et des Perses), qui traite aussi des Indiens et des Grecs; un traité de morale (*Tahdhîb el-Akhlâq*), qui a été imprimé au Caire.

Un magistrat égyptien, Abou-'Abdallah Mohammed ben Salâma EL-QODÂÏ qui avait étudié à Bagdad la science des traditions et le droit chaféïte et été nommé cadi, fut chargé d'une ambassade auprès de l'empereur romain de Constantinople. Lorsqu'Abou'l-Qâsim 'Ali el-Djardjarâï, auquel le khalife El-Hâkem avait fait couper les deux avant-bras, fut chargé du poste de vizir par le khalife fatimide Ez-Zâhir en 1027, El-Qodâï eut la délicate fonction, toute de confiance, d'apposer sur les décrets de ce ministre la formule qui les validait. Il mourut en 1062 au Vieux-Caire. Sous le titre de *Kitâb el-inbâ*, il a compilé une histoire universelle depuis la création du monde jusqu'au XIe siècle; sous celui de *'Oyoun el-Mé'ârif* (Sources des connaissances), une histoire des patriarches, des prophètes et des khalifes oméyyades, abbassides et fatimides; et sous le nom de *Chihâb* (la Flamme), un traité des traditions du Prophète pouvant servir de base à la morale.

Ibn el-Athir.

Abou'l-Hasan 'Ali 'Izz-Eddin Ibn el-Athir, né à Djézi-ret-ibn-'Omar, sur le Tigre, au pied des montagnes du Kurdistan, le 13 mai 1160, accompagna à Mossoul, à l'âge de vingt ans, son père, qui venait d'être destitué de ses fonctions de gouverneur. Il y compléta ses études et profita de ses voyages subséquents pour étendre ses connaissances dans le champ des traditions du Prophète et de l'histoire, soit à Bagdad, où il alla plusieurs fois en qualité de pèlerin de la Mecque ou d'envoyé du prince de Mossoul, soit en Syrie et à Jérusalem. De retour à Mossoul, il y vécut en simple particulier, et employa ses loisirs à l'étude et au travail. Sa maison devint un centre de réunion pour les savants et les étrangers. Ibn Khallikan le rencontra en 1229 à Alep (il vante son extrême modestie), d'où il se rendit l'année suivante à Damas, rentra à Alep, puis à Mossoul, où il mourut en mai 1234. Son histoire universelle, *el-Kâmil fi't-tarikh* (Chronologie complète), s'étend jusqu'en 1231; la partie qui va de la création à l'année de l'hégire 310 est un abrégé de Tabari, auquel il a ajouté quelques renseignements provenant de sources différentes, ainsi que l'a récemment démontré M. Brockelmann dans une dissertation spéciale; le texte a été publié par Tornberg. L'*Ousd el-ghâba* (Lions de la forêt) est un traité historique sur sept mille cinq cents compagnons du Prophète; il a été imprimé au Caire; cet ouvrage est important pour l'histoire du hadith. Enfin il a, dans son *Lobâb*, abrégé le grand ouvrage de Sam'âni sur les noms patronymiques.

Abou-Ishaq Ibrahim Ibn Abi'd-Dam, né à Hama en 1187, occupait en cette ville les fonctions de cadi du rite chaféïte. Il fut chargé d'une ambassade auprès du khalife Mosta'çem en vue d'obtenir pour Mélik-Mançour, prince de Hama, l'investiture du district de Meyyâfâriqin, devenu vacant par suite de la mort de Mélik el-Mozhaffar Ghazi (1244). L'envoyé tomba malade en route, dut revenir de Ma'arra dans sa ville natale pour y mourir bientôt après. C'est au même Mélik el-Mozhaffar qu'il avait dédié son *Tarîkh el-Mozhaffari*, histoire générale des peuples musulmans en six volumes, qui est une des sources où a puisé Abou'l-Féda. La partie qui a trait à la Sicile a été étudiée depuis longtemps en Europe; dès 1650, Inoegeo la traduisait en italien; plus tard Carusius (1723) la traduisait en latin et Gregorio (1790) la faisait figurer dans sa collection de documents arabes relatifs à l'histoire de la grande île d'Italie.

Fils d'un esclave turc du ministre Ibn Hobéïra, affranchi et élevé par lui, Chems-Eddin Abou'l-Mozhaffar Yoûsouf Sibt Ibn el-Djauzi, né à Bagdad en 1186, tira son surnom de ce que son père avait épousé une fille du célèbre prédicateur et polygraphe Ibn el-Djauzi; celui-ci éleva son petit-fils Yoûsouf, car son père était mort peu de temps après sa naissance. Après avoir étudié à Bagdad et avoir voyagé, il s'établit à Damas comme prédicateur et professeur de droit hanéfite; il mourut dans cette même ville le 10 janvier 1257. Son *Mirât ez-zéman* est une histoire universelle jusqu'en l'année 1256; le *tadhkirat Khawâçç el-omma* est une histoire du khalife Ali, de sa famille et des douze imams ; il y en a un manuscrit à Leyde. Sous le titre d'*el-Djelis eç-çâlih* (le Compagnon honnête), il a écrit un traité de politique et d'éducation des princes en l'honneur de Mousa ben Abi-Bekr l'Eyyoubite, lequel

est à la bibliothèque de Gotha; celle de Paris possède une collection d'anecdotes intitulée *Kanz-el-Moloûk* (le Trésor des rois).

El-Makin.

Mais s'il est un historien arabe dont le nom soit familier de longue date au lecteur, c'est Georges EL-MAKIN Ibn el-'Amid, né au Caire en 1205, fils d'un moine défroqué, employé chrétien du ministère de la guerre, qui entra dans l'administration et obtint, étant encore jeune, une place du même genre. Lors de la disgrâce d''Ala-Eddin Tibars, gouverneur de la Syrie, tous les employés de son bureau militaire furent conduits et emprisonnés en Égypte; parmi eux étaient El-Makin et son père; celui-ci mourut en 1238, le fils fut bientôt mis en liberté et rétabli dans ses fonctions. Plus tard on le soupçonna de nouveau et il resta quelque temps en prison. Ces mésaventures le dégoûtèrent des emplois publics; il se retira à Damas, où il mourut en 1273. Son histoire universelle porte le titre d'*el-Madjmoû' el-Mobârek* (le Recueil béni); la seconde partie, qui s'étend de Mahomet à l'an 1260, a été publiée et traduite en latin par Erpénius, en anglais par Purchas, en français par Vattier.

Un autre chrétien, diacre monophysite de l'église de la Vierge qu'on appelait *Mo'allaqa* (la Suspendue), au Vieux-Caire, Abou-Choukr Botros (Petrus) Ibn er-Râhib, qui vivait encore en 1282, a écrit une histoire universelle jusqu'en 1259, qui a été traduite en latin par les savants maronites Abraham Ecchelensis en 1651 et J.-S. Assemani en 1729.

Bar-Hebræus.

Yohannâ Abou'l-Faradj, connu également sous son nom syrien latinisé de Bar-Hebræus (le Fils de l'Hébreu), était le fils d'un médecin juif de Malatia, Ahrôn, qui s'était fait baptiser. Né en 1226, il accompagna son père qui fuyait devant l'invasion mongole, à Antioche (1243), où il devint moine et mena une vie d'anachorète, dans une caverne; un peu plus tard il poussa jusqu'à Tripoli de Syrie, pour y étudier la dialectique et la médecine. Le 12 septembre 1246 il fut nommé évêque de Goubos près de Malatia et prit en cette qualité le nom de Grégoire. L'évêché d'Alep fut en 1252 la récompense dont le nouveau patriarche jacobite Dionysius paya le zèle déployé pour le faire élire; en 1264 il fut nommé *maphrian* (archevêque des Jacobites orientaux); son siège était Mossoul; cependant il habita ordinairement les villes persanes de Tébriz et de Méragha, où se tenaient habituellement les empereurs mongols de Perse; c'est dans cette dernière ville qu'il mourut le 30 juillet 1289. Son activité dans la littérature syriaque a été considérable; nous ne pouvons parler ici que des ouvrages qu'il a composés en langue arabe. Le *Moukhtaçar ed-dowal* (Abrégé des dynasties) est en effet un résumé de l'histoire auquel l'auteur a ajouté des renseignements sur la littérature médicale et mathématique des Arabes; c'est la traduction amplifiée de sa chronique syriaque, qu'il fit peu de temps avant sa mort, à la demande d'un musulman; elle a été éditée par E. Pocock à Oxford et par le R. P. Salhani à Beyrouth, et traduite en allemand par Bauer.

L'histoire légendaire des prophètes hébreux, telle

qu'elle est parvenue aux Arabes par la tradition orale des Juifs de la péninsule arabique, a été traitée par Abou-Ishaq Ahmed eth-Tha'labi de Nisapour, jurisconsulte chaféïte mort en 1036, dont on a imprimé au Caire l'*Arâïs el-médjâlis* (les Mariées des séances); un ouvrage plus sérieux est son *El-Kechf wèl-bayân* (Recherche et exposition) consacré au commentaire du Koran; un opuscule bizarre sur les victimes du Koran, intitulé *Kitâb mobârak* (Livre béni), est consacré à l'histoire de ceux qui moururent d'avoir écouté la lecture du Livre sacré.

Un recueil de récits, d'anecdotes et de poésies sur l'amour et les amoureux est le *Maṣâri el-'ochchâq* d'Abou Bekr Mohammed ben Dja'far Ibn es-Sarradj de Bagdad, né vers 1027, mort en 1106; son succès explique qu'il ait été abrégé dans l'*Aswâq el-achwâq* (Marché aux amours) d'Ibrahim ben 'Omar el-Biqâï (mort en 1480), et que ce dernier livre ait été à son tour l'objet d'un choix dont nous avons le résultat dans le *Tezyin el-aswâq* (l'Ornement des marchés) de Daoud el-Antakî (mort en 1599).

Hodjdjat-Eddin Mohammed Ibn Zhafar, né en Sicile, élevé à la Mecque, vécut dans son pays d'origine et mourut à Hama en 1169, en laissant le *Solwân el-Motâ'* (Consolation du prince), traité de politique; l'*Inbâ nodjabâ el-abnâ*, traits de caractère et anecdotes d'enfants célèbres dont le manuscrit est à la Bibliothèque nationale; le *Khéïr el-bochar*, recueil de prophéties sur les prophètes.

Le célèbre calligraphe Yâqoût el-Mostaçimî (Djémal-Eddin Abou'd-Dorr), mort à Bagdad en 1298, a compilé une anthologie d'anecdotes et de poésies sous le titre d'Akhbâr wa ach'âr (Nouvelles et Poèmes), et une collection de sentences et d'apophtegmes, *Asrâr el-hokamâ* (les Secrets des sages).

Les Fables de Kalila et Dimna.

L'on s'était mis à traduire du pehlvi en arabe des ouvrages de littérature qui manquaient à ce dernier domaine ; inutile de dire que c'étaient des Persans, habiles à manier les deux langues, qui se livraient à ce travail. ʿAbdallah Ibn el-Moqaffaʿ était un Persan qui, avant sa conversion à l'islamisme, portait le nom de Roûzbih. Il vivait à Bassora, où il était devenu l'intime ami du grammairien Khalil. En 757 il fut mis à mort sur l'ordre du khalife El-Mançour, dont il s'était attiré la colère par la manière dont il avait rédigé l'acte d'amnistie concernant son oncle ʿAbdallah ben ʿAli ; le gouverneur de Bassora saisit avec empressement l'occasion de se venger des sarcasmes qu'il avait éprouvés de la part des Persans ; il lui fit couper les membres, qu'on jeta dans un four. Il a traduit du pehlvi en arabe les fables de Kalila et Dimna, qui ne sont autre chose qu'une adaptation des contes indiens du Pantchatantra, originairement rapportés de l'Inde, sous Chosroès Ier Nouchirwan, par le médecin Barzouyèh ; il a écrit le *Dorra el-Yatîma* sur l'obéissance due aux rois, qui a été imprimé au Caire, et le Siyar Moloûk el-ʿAdjem, biographies des rois de Perse, traduction du livre pehlvi Khodâï-nâmè, ouvrage composé sous le règne du dernier des Sassanides, Yezdegird III ; c'est une des sources dans lesquelles le poète persan Firdausi puisa plus tard les éléments de son Livre des Rois ; la traduction arabe est perdue, mais de nombreux fragments s'en rencontrent dans l'ʿ*Oyoûn-el-akhbâr* d'Ibn Qotéïba. Le père d'Ibn el-Moqaffaʿ s'appelait Dâdawaih : il avait été chargé, sous le gouvernement du fameux et cruel Hadj-

djadj, de la perception des impôts dans les provinces d'Irak et de Fars; il se rendit coupable d'extorsions; Hadjdjadj le fit mettre à la torture, et il conserva toujours de ce supplice une main grippée et recroquevillée, ce qui fit qu'on lui donna le surnom de Moqaffa'. 'Abdallah était attaché au service d''Isa ben 'Ali, oncle paternel des khalifes Abou'l-Abbas Saffâh et Mançour; ce fut entre ses mains qu'il abjura le mazdéisme. On l'accuse d'avoir travaillé, avec quelques autres ennemis de l'islamisme, à imiter le style du Koran; il aurait été ainsi un prédécesseur du rénovateur contemporain de l'islamisme en Perse, 'Ali-Mohammed le Bab, qui lui aussi a écrit dans le style koranique. Khalil disait de lui qu'il avait plus de science que de jugement; il est vrai qu'Ibn el-Moqaffa' disait du grammairien arabe qu'il avait plus de jugement que de science.

On lui demanda un jour de qui il avait appris les règles de la civilité. « J'ai été moi-même mon maître, répondit-il; toutes les fois que j'ai vu un autre faire quelque bonne action, je l'ai imitée, et quand j'ai vu quelqu'un faire une chose malhonnête, je l'ai évitée. »

Les anthologies.

Amr ben Bahr, surnommé El-Djahizh (Qui a l'œil écarquillé et à fleur de tête), est un esprit extraordinairement varié, qui s'est occupé d'une foule de sujets et a rédigé de nombreux ouvrages, moins dans le but d'enseigner que dans celui d'amuser. Il vivait à Bassora; sur le terrain théologique, il appartenait à l'école mo'tazélite, mais cependant il créa une secte qui fut appelée Djahizhiyya,

de son propre nom. Ami d'Ibn ez-Zayyât, le ministre du khalife El-Wâthiq, il faillit partager son sort lorsqu'il fut mis à mort par Motawakkil; cependant le khalife, auquel il avait été recommandé, le fit appeler à Bagdad pour diriger l'éducation de son fils; mais quand il vit sa laideur, il le renvoya immédiatement avec un présent de dix mille dirhems. Il devait, en effet, son surnom à ce qu'il avait la cornée saillante.

Il mourut en 869. Vers la fin de sa vie, il fut atteint de paralysie, de telle sorte que l'un des côtés de son corps était enflammé et l'autre froid et insensible, même si on le prenait avec des tenailles. Pendant sa maladie, il avait coutume de dire : « Des maladies de nature contraire ont conspiré contre mon corps; si je mange quelque chose de froid, cela saisit mes pieds, et si c'est quelque chose de chaud cela me porte à la tête. » Il avait quatre-vingt-seize ans, « et c'est encore là le poids qui me pèse le plus lourd, » disait-il.

Parmi ses ouvrages, il convient de citer le *Kitâb el-Bayân w'et-tabayyon* (non *tabyîn*, comme on l'a imprimé), sur la rhétorique, mais sans aucun caractère didactique; l'enseignement y est donné par exemple au moyen d'anecdotes des plus variées; le texte en a été publié au Caire; le *Livre des animaux* (Kitâb el-haïwân), qui n'est pas tout à fait un traité d'histoire naturelle, mais plutôt une anthologie de passages où il est question des animaux et de ce qui a été dit à leur propos; un livre sur la conduite des rois rempli de détails intéressants sur les règles de l'étiquette; un livre des avares, scènes de mœurs prises dans la vie intime des habitants de Bassora, qui vient d'être édité à Leyde par M. G. van Vloten; un autre sur les mérites des Turcs, dont une copie faisait partie de la collection Schefer, et est entrée à la Bibliothèque natio-

nale; un parallèle entre le printemps et l'automne, imprimé à Constantinople sous son nom, bien que l'attribution en soit peu sûre; enfin une collection de cent apophtegmes attribués, sans aucune raison d'ailleurs, à Ali, le gendre du Prophète, et qui eut beaucoup de succès. En outre, on n'a pas manqué de le croire l'auteur du *Kitâb el-Mahâsin* (Livre des Beautés et des Antithèses) dont le texte arabe a paru à Leyde, grâce aux soins de M. van Vloten, et qui dérive directement de son école.

Sous le titre de *El-Faradj ba'd ech-Chidda* (le Délassement après la peine), Ibn Abi'd-Dounya (Abou-Bekr ben 'Abdallah) a écrit une compilation d'anecdotes et d'historiettes morales sur le modèle et avec le même titre qu'un ouvrage d'El-Médâïni, aujourd'hui perdu. Né en 823, il fut, quoique client des Oméyyades, précepteur du khalife El-Moktafi quand celui-ci était encore enfant; il mourut en 894. Son *Makârim el-Akhlâq* (les Nobles qualités) est un traité moral de l'idéal humain selon les traditions du Prophète; le *Dhamm el-malâhi* (Blâme des instruments de musique) est un traité du même genre dirigé contre les dissipations en général, qui commençaient par la musique pour finir par l'ivrognerie et la débauche; il en a composé beaucoup d'autres qui n'existent qu'en manuscrit ou qui ne sont connus que par des citations.

Ibn 'Abd-Rabbihi (Abou-'Omar Ahmed ben Mohammed), né à Cordoue en 860, descendait d'un affranchi des Oméyyades qui régnaient en Espagne; poète à la fois classique et populaire, il mourut en 940 après avoir souffert quelques années de la paralysie; il est l'auteur d'une autre anthologie bien connue, *El-'Iqd el-Férid* (le Collier unique), divisé en vingt-cinq chapitres, qui for-

ment les perles du collier; le chapitre XIII forme la perle du milieu, la plus grosse.

Et-Tanoukhî (Abou 'Ali Mohsin), fils du cadi et poète 'Ali ben el-Hoséïn, né à Bassora en 939, écrivit, sur le modèle des ouvrages de Médâïni et d'Ibn Abi 'd-Dounyâ, un *Faradj ba'd-ech-Chidda* (Recueil de contes destinés à dissiper l'ennui). L'auteur exerça les fonctions de cadi dans différentes villes des environs de l'Euphrate et de la Susiane; il mourut en 994. Il a écrit en outre un *Kitâb el-Mostadjâd*, recueil d'anecdotes et de traits de caractère du temps des Abbassides, et le *Nachwân el-mohâdara* (Excitation à la conversation), qui est un recueil du même genre (à la Bibliothèque nationale). Quand il composa son Faradj (957), il était directeur du bureau du pesage à l'hôtel des monnaies d'el-Ahwâz, en Susiane.

CHAPITRE VIII

LES ABBASSIDES (*Suite*).

LA TRADITION DU PROPHÈTE ET LA JURISPRUDENCE

Le Koran ne pouvait à lui tout seul renfermer toute la loi d'un grand empire ; il fallut de bonne he [illegible] airer ses préceptes à la lumière des explications [illegible] met lui-même avait données, et qui se transme [illegible] us ou moins fidèlement par la mémoire des ho [illegible] édine et ailleurs. Quand on voulut rédige [illegible] egmes du Prophète, le plus grand mal était d [illegible] mémoire infidèle en avait tronqué la plupart; d [illegible] aient été fabriqués de toutes pièces pour justi [illegible] tendances de tel ou tel groupe de dissidents. C' [illegible] lors que se créa la science du *hadith*, c'est-à-dire la [illegible] itique appliquée aux sources d'où dérivait la tradition, sources d'un caractère unique, puisque toutes se rapportaient forcément à l'étude de la succession de témoins qui s'étaient transmis oralement telle parole du Prophète entendue et apprise par cœur par ses compagnons, témoins auriculaires. En réalité cette science du hadith, telle que l'ont comprise les Arabes, emploie le même procédé que le juge musulman qui doit, avant de l'admettre à témoigner, s'éclairer sur le caractère moral, sur le genre

de vie, sur la réputation de droiture du témoin qu'il veut entendre. Cette critique a réussi à établir une chaîne ininterrompue pour un certain nombre de ces apophtegmes; elle ne peut garantir que l'authenticité de la transmission, non celle de la tradition primitive; nous n'avons pour caution de celle-ci que la véracité et la bonne mémoire de celui qui l'a recueillie le premier de la bouche de Mahomet.

Les premiers travaux consacrés au hadith sont donc des travaux de jurisprudence. Après les ouvrages de Mâlik ben Anas et d'Ahmed Ibn Hambal, il faut citer les *Mousnad*, dans lesquels les traditions sont rangées d'après l'ordre des derniers témoins, sans égard à leur contenu; puis les livres appelés *Mouçannaf*, dans lesquels les traditions sont rangées d'après leur contenu, et qui sont partagés en chapitres selon les différentes questions rituelles, juridiques ou morales qu'ils traitent. Le motif qui a fait adopter cette disposition était de permettre des recherches relativement aisées aux juristes qui s'en tenaient de préférence à la lettre du hadith, contrairement à leurs adversaires qui admettaient l'interprétation par les lumières individuelles du juge (*açhâb er-raï*). Le premier ouvrage de ce genre, et qui est resté un chef-d'œuvre et un modèle, est le *Çahih* (le Livre sincère) de Bokhâri. Abou 'Abdallah Mohammed ben Isma'ïl était né à Bokhara le 21 juillet 810 d'une famille iranienne; son grand-père s'appelait Berdizbeh ou Yezdizbeh. A seize ans, il entreprit le pèlerinage de la Mecque, et profita de cette occasion pour entendre les leçons des professeurs de traditions à la Mecque et à Médine : il poussa jusqu'en Égypte et parcourut, dans la même intention, toute l'Asie islamique; il passa cinq ans entiers à Bassora. Après une absence de seize ans, il

retourna à Bokhara et y composa son Çahih. Il mourut le 31 août 870. Le gouverneur du Khorasan l'avait banni à Kharteng, village des environs de Samarcande. C'est pendant qu'il était à Médine qu'il écrivit son grand ouvrage historique sur les traditionnistes dignes de foi (cet ouvrage existe en manuscrit à la bibliothèque de Sainte-Sophie). Quand il rentra à Bokhara, il rapporta une provision de six cent mille traditions, sur lesquelles il en choisit sept mille deux cent soixante-quinze, qui, figurent seules dans le Çahih et qui depuis lui sont unanimement considérées comme authentiques. Il écrivit aussi un commentaire du Koran.

Un autre Çahih fut écrit, à la même époque, par un contemporain de Bokhâri. Moslim (Abou'l-Hoséïn ben el-Hadjdjâdj), né à Nisapour dans le Khorasan en 817, visita Bagdad plusieurs fois et mourut dans sa ville natale le 6 mai 875; comme dans le Çahih de Bokhâri, les matières de celui de Moslim, qui sont les mêmes avec d'autres autorités, sont divisées d'après l'ordre adopté en matière de jurisprudence, mais sans têtes de chapitres. Il est aussi remarquable par une introduction où l'auteur traite en général et complètement de la science des traditions.

Lui aussi visita le Hedjaz, l'Irak, la Syrie et l'Égypte à la recherche des traditions; il en avait, dit-on, recueilli plus de trois cent mille, qui servirent de base à son recueil. L'amitié qui existait entre Moslim et Bokhâri survécut même aux persécutions qui obligèrent ce dernier à quitter sa ville natale; il le défendit contre les théologiens qui affirmaient comme un dogme que non seulement le Koran, comme parole de Dieu, était incréé, mais encore qu'il en était de même de la prononciation des mots qui le composent.

Les deux *Çahihs*, celui de Bokhâri et celui de Moslim, sont devenus deux livres canoniques de l'islamisme; ils peuvent être considérés comme un résumé de la science des traditions au IIIe siècle de l'hégire. A côté d'eux quatre autres ouvrages complètent le chiffre de six livres canoniques auxquels les musulmans se sont arrêtés; ils ont été également composés à la même époque. Ce sont les *Sonan* (Coutumes) d'Abou Dâoud (Soléïman ben el-Ach'ath), originaire du Sidjistan, né en 817, qui, après avoir comme ses confrères parcouru longuement diverses contrées de l'Orient, finit par s'établir à Bassora, où il mourut en février 889. Son recueil ne contient que les traditions qui ont un intérêt pour la jurisprudence ou les règles rituelles. Cet ouvrage eut le plus grand succès à l'origine, balança celui des deux Çahihs, mais il finit par être entièrement négligé, tandis que l'autorité de Bokhâri et de Moslim n'a fait que croître jusqu'à nos jours. Il avait recueilli cinq cent mille traditions, dont il choisit pour son ouvrage quatre mille huit cents. Il usa fort peu de critique, car il avoua lui-même qu'il avait inséré dans son livre, non seulement celles qui sont authentiques, mais encore celles qui paraissent l'être et celles qui le sont presque : mais il ajoutait que de ce nombre, quatre seulement étaient nécessaires à l'homme pour sa conduite religieuse; voici ce sommaire de la loi islamique : « Les actes seront jugés d'après l'intention; la preuve de la sincérité d'un musulman, c'est qu'il ne s'occupe pas de ce qui ne le regarde pas; le vrai croyant ne l'est qu'à la condition de désirer pour son frère ce qu'il désire pour lui-même; ce qui est licite est clair et l'illicite également, mais il y a entre les deux des choses douteuses dont il vaut mieux s'abstenir. »

Abou-'Isa Mohammed ET-TIRMIDHI a écrit, sous le titre de *Djâmi'* (recueil complet), une sorte d'encyclopédie des traditions qui servent à éclaircir la loi, en indiquant celles qui ont joué le rôle d'arguments pour telle ou telle question juridique, et en marquant la différence des écoles de jurisprudence, ce qui fait de son recueil, qui a d'ailleurs été imprimé à Boulaq, un ouvrage capital pour séparer l'une de l'autre ces écoles dès leur origine. C'était un élève de Bokhâri, né à Boûch près de Tirmidh, petite ville sur les bords de l'Oxus, en pleine Asie centrale, et il mourut dans la même localité en 892, après avoir, comme ses confrères, parcouru le monde oriental à la recherche des traditions. En dehors de son livre sur les hadith, il nous a été conservé le *Kitâb ech-chamâïl,* sur la physionomie et les qualités extérieures de la personne de Mahomet, ouvrage sur lequel ont été écrits plus de dix commentaires, et dont le texte a été imprimé à Calcutta, au Caire et à Fez, et un recueil de quarante traditions choisies destinées à résumer les principes de la loi musulmane; c'est le premier exemple connu de ce genre d'ouvrages, qui devait par la suite pulluler en nombre infini.

Un autre *Sonan* est celui d'Abou 'Abder-Rahman Ahmed EN-NASÂÏ, remarquable par les recherches subtiles qu'il a poussées dans les plus petits détails du rituel; et l'on sait que les cas de conscience posés et résolus par les casuistes musulmans, au sujet des degrés de l'impureté corporelle, des qualités de l'eau des ablutions, etc., sont excessivement subtils et recherchés. Il rapporte des textes sur tout, même pour des manifestations purement populaires du sentiment religieux; dans la partie juridique, il donne des formules pour tous les cas possibles du droit. C'est donc un ample formulaire

de casuistique rituelle et légale ; il y a peu de chose à en tirer pour l'histoire de la dogmatique. L'auteur était né à Nasâ dans le Khorasan en 830 ; il se rendit au Vieux-Caire, où il vécut jusqu'en 914 ; puis il partit pour Damas, où il souleva l'opinion populaire par la composition de son livre sur les traditions favorables à la famille d'Ali ; le peuple, qui tenait encore pour le souvenir des Oméyyades, le chassa de la mosquée et le foula aux pieds. Transporté à Ramla en Palestine, il y mourut des suites de ce traitement ; cependant un auteur affirme que ce fut à la Mecque qu'il fut porté et enterré. Il a encore laissé un livre des traditionnistes *faibles*, c'est-à-dire dans l'autorité desquels on ne peut avoir qu'une médiocre confiance et qui se trouve en manuscrit au British Museum et à la Bodléïenne. Il avait un tempérament ardent et, pour le combattre, sans doute, jeûnait un jour sur deux.

Le quatrième de ces ouvrages est le *Sonan* d'IBN MÂDJA (Abou-'Abdallah Mohammed ben Yézid), de Kazvin, en Perse, né en 824, mort en 887, après avoir parcouru l'Orient depuis le Khorasan jusqu'en Égypte. Cet ouvrage n'eut que peu de succès à cause des nombreuses traditions de faible autorité qu'il contient ; c'est seulement plus tard qu'on le comprit dans le nombre des livres canoniques. Il a été lithographié à Dehli. Ibn Mâdja a écrit aussi une histoire de sa ville natale qui est perdue

A côté de ces six *Corpus* du droit musulman et des traditions, le *Mousnad* d'ED-DÂRIMI ('Abdallah ben 'Abder-Rahman) de Samarcande, mort en 869, ne comprend guère qu'un tiers des matières qu'ils embrassaient, et est rédigé dans des intentions pratiques ; il a été lithographié à Cawnpore. Ibn Hibbân (Mohammed ben Ahmed), né à Bost dans le Sidjistan, entre Hérat et Ghazna, peut-être d'origine iranienne, fit de longs voyages, depuis

l'Asie centrale jusqu'à Alexandrie, au retour desquels il fut nommé cadi à Samarcande, Nasâ et Nisapour; il rentra ensuite dans sa ville natale comme professeur de tradition et y mourut à quatre-vingts ans, en 965. Il y avait construit une maison où il avait installé sa nombreuse bibliothèque. Il s'était occupé d'astronomie, de médecine et d'autres sciences. Son livre porte le titre de *Taqâsîm wèl-anwâ'*.

Abou-Bekr EL-ADJORRI (Mohammed ben el-Hoséïn), né à Adjorr (les Briques), village près de Bagdad, d'où son surnom, est l'auteur d'une collection de quarante traditions qui le rendit célèbre, et qu'on trouve en manuscrit à la bibliothèque de Berlin, ainsi que d'autres ouvrages que possède la même bibliothèque, tels qu'un traité sur la question si le vrai croyant doit rechercher les sciences et sur les qualités que doivent posséder les porteurs du Koran.

Abou'l-Hasan 'Ali ben 'Omar ED-DÂRAQOTNI, qui doit son surnom à un grand quartier de Bagdad appelé Dâr-el-Qotn (Maison du coton), était en effet né dans cette ville en avril 919; il eut une grande célébrité comme jurisconsulte du rite chaféïte. De bonne heure il avait appris les traditions à l'école d'Abou-Bekr, fils de Modjâhid, et il fut son véritable successeur. C'est vers la fin de sa vie qu'il commença à enseigner la lecture du Koran. Il savait par cœur plusieurs diwans de poètes du désert, et entre autres celui du Séïd Himyarite, ce qui fit croire à plusieurs qu'il suivait ses doctrines chiïtes. Il était d'une conscience scrupuleuse : appelé à témoigner devant le cadi Ibn Ma'roûf, il s'en repentit plus tard, parce que son témoignage, relatif à des traditions du Prophète, avait été admis par le juge sans conteste, sur sa seule autorité, tandis qu'en matière ordinaire il faut deux

témoins. Ayant appris que Dja'far ben Hinzâba, vizir du prince Ikhchidite Kâfour en Égypte, avait l'intention de composer un *Corpus* de traditions du genre des *Mousnad*, il se décida à entreprendre le voyage pour l'aider dans ce travail. Il resta en Égypte, où il fut généreusement récompensé, jusqu'à l'achèvement de cet ouvrage. De retour dans sa ville natale, il y mourut en décembre 995. Son *Kitâb es-Sonan* (Livre des coutumes) existe à la bibliothèque de Sainte-Sophie. Dans un autre ouvrage (el-istidrâkât wèt-tétabbo') il établit la faiblesse de deux cents traditions admises par les deux Çahih de Bokhâri et de Moslim : c'est donc un ouvrage de critique appliquée aux traditions.

El-Khattâbi (Hamd ben Mohammed), dont le peuple prononçait le nom Ahmed au lieu de Hamd, était né à Bost dans le Sidjistan en 931, ville dans laquelle il mourut en mars 998. Ses ouvrages sont des commentaires des grandes collections canoniques; vers la fin de sa vie il eut des tendances mystiques et alla se réfugier dans un *ribât* ou couvent de soufis sur les rives du fleuve Hilmend. Il avait étudié dans l'Irak; il était aussi poète; c'est lui qui a dit : « Ce ne sont point les peines de l'absence, mais le manque d'un ami sympathique qui est la plus grande affliction qu'on puisse souffrir. Je suis étranger à Bost et à son peuple, et c'est là pourtant que je suis né et que ma famille habite. »

El-Bayyi' (Mohammed ben 'Abdallah), né à Nisapour en 933, fut nommé cadi dans sa ville natale en 966, mais il entreprit un grand voyage dans le Khorasan et dans le Hedjaz pendant les années suivantes. Bien que plus tard nommé cadi de Djourdjan, il refusa cette place et fut fréquemment employé par les Samanides comme ambassadeur auprès des Bouïdes, maîtres du khalifat

par la conquête de Bagdad. Il mourut le 3 août 1014. En 971, il fit un second voyage à travers l'Orient pour aller disputer avec les savants des différentes villes qu'il traversait. Il penchait alors vers la doctrine des chiïtes. Il écrivit son *Kitâb el-Mostadrak* comme critique des deux Çahihs, pour montrer que plusieurs traditions négligées par ces deux *Corpus* étaient parfaitement authentiques et avaient été passées sous silence à tort.

Ibn Fourek d'Ispahan (Abou-Bekr Mohammed ben el-Hasan) étudia à Bagdad, se rendit ensuite à Réï, dont le séjour lui fut rendu difficile par certains innovateurs en matière de religion, et à Nisapour, où il eut un grand succès comme professeur et écrivain. Appelé plus tard à Ghazna dans l'Afghanistan, il y soutint de nombreuses controverses; au retour de cette ville, il fut empoisonné en chemin en 1015. On lui donnait le titre d'*Oustâd*, le Maître par excellence. On bâtit exprès pour lui un collège et une maison. Son corps fut transporté à Nisapour; la chapelle funéraire qu'on y construisit devint un but de pèlerinage; quand on souffrait du manque de pluie, on allait prier sur sa tombe : cette prière était toujours exaucée. Un de ses mots était le suivant : « La charge d'une famille est le résultat d'une passion légitime; quel doit donc être le résultat d'une passion illégitime? » Son livre des définitions des fondements du droit hanéfite est au British Museum; la bibliothèque de Leyde a son traité sur certaines traditions; d'autres se trouvent dans celle de Râghib-pacha, à Constantinople.

La critique des autorités du hadith.

A côté de la science des traditions, qui codifie et qui critique, on voit naître au xe siècle la science dite *'ilm er-ridjâl*, proprement la science des hommes, qui s'occupe tout spécialement de la critique des témoins et des autorités sur lequels repose tout l'édifice de la tradition. Parmi les auteurs les plus importants qui ont écrit sur cette matière, on peut citer Ibn Abi-Hâtim ('Abder-Rahman), né à Réï en 894, mort à Toûs dans le Khorasan en 939, auteur du *Kitâb el-djarh wèt-ta'dîl* (la Critique et la Correction), en 6 volumes conservés en manuscrit au Caire et à Constantinople; Et-Tabarâni (Abou'l-Qâsim Soléïmân), né en 870 à Tibériade, qui consacra trente-trois ans à des voyages, s'établit à Ispahan et y mourut en 971; son ouvrage le plus connu est le *Mo'djam* (Dictionnaire alphabétique des traditionnistes), dont il donna trois éditions, une complète, une moyenne et une abrégée : c'est celle-ci dont des volumes isolés se trouvent à Paris, au British Museum, à l'Escurial. El-Kélâbâdhi (Abou-Naçr-Ahmed), né en 918 dans un quartier de Bokhara, qui lui donna son surnom, mort en 398 (1008), a laissé un travail sur les noms des *hâfizh* cités dans le Çahih de Bokhâri. De même 'Abdel-Ghanî ben Sa'ïd l'Égyptien, né au Caire en 944, qui était, avec les deux philologues Abou-Osâma Djonâda et Abou-'Ali el-Hasan d'Antioche, habitué de la bibliothèque fondée par le khalife El-Hâkem; leur amitié fut malheureusement interrompue par l'exécution des deux philologues sur l'ordre du khalife; Abdel-Ghanî, craignant pour lui-même, se tint caché jusqu'au moment où il se sentit en sûreté. Il

mourut dans la nuit du 25 au 26 juin 1018, laissant un livre sur les noms des traditionnistes qui se ressemblent et qui diffèrent; il est à la bibliothèque de Kieuprulu Méhemet-pacha à Constantinople.

Développement ultérieur du hadith.

La science des traditions, qui a atteint son summum dans la composition des six grands recueils, s'approche de la période où il faut abréger, commenter, expliquer les codes laissés par les auteurs célèbres. On en arrive vite à résumer, pour le grand public, dans un choix de quarante traditions, les règles fondamentales de l'islamisme; et ces quarante traditions donnent naissance à leur tour à d'infinis commentaires. On comprendra que nous ne prenions, dans cet ensemble considérable, que les œuvres qui ont obtenu quelque succès et produit quelque impression durable.

En Égypte, Abou'l-Qâsim el-Hoséïn ben 'Alî EL-WÉZIR EL-MAGHRÉBI était né en 981 d'une famille considérable d'origine persane; son trisaïeul s'appelait Behrâm. Le khalife fatimide El-Hâkem ayant fait massacrer les principaux membres de sa famille le 19 juillet 1010, il s'enfuit à Ramlé et souleva contre le pouvoir suzerain le prince qui gouvernait cette ville; malgré l'appui du chérif de la Mecque, qui fut battu, l'entreprise ne réussit pas, le prince de Ramlé fit sa paix avec le farouche Hâkem, et Abou'l-Qâsim partit pour les régions orientales, où il remplit de hautes fonctions officielles auprès de divers princes de ces régions. Quand il mourut à Meyyâfâriqin (1027 ou 1037), il était ministre du prince Ibn Merwân.

De ses ouvrages littéraires il n'est rien resté : le British Museum possède le *Kitâb el-inâs*, dictionnaire par ordre alphabétique des noms de tribus arabes, avec des citations de poètes et des notices biographiques et historiques.

Abou-Bekr Ahmed ben el-Hoséïn EL-BAÏHAQI, né près de Nisapour dans le Khorasan, dans le village de Khosrauguerd, qui dépendait de Baïhaq, en 994, voyagea longtemps à la recherche des traditions du Prophète, et fut professeur de droit chaféïte à Nisapour, où il mourut en 1066. C'est lui qui le premier recueillit les sentences ou opinions légales d'Ech-Chaféï, en dix volumes; une grande collection de traditions porte le titre de *Kitâb es-sonan wél-âthâr*, dont un manuscrit autographe est conservé au Caire, ainsi qu'un abrégé du même.

L'émir Abou-Naçr 'Ali IBN MÂKOULA était aussi d'origine persane : c'est non loin de Bagdad, à Okbarâ, qu'il naquit le 9 août 1030. Son père Hibat-Allah devint ministre du khalife El-Qaïm; il l'accompagna à Bagdad, où son oncle était cadi, puis entreprit de longs voyages; c'est pendant l'un d'eux qu'il fut assassiné et dépouillé par ses esclaves turcs, sur le territoire de la Perse; la date exacte est inconnue (vers 1094). Il s'était consacré à l'étude des noms propres; nous avons encore l'*Ikmâl* (Achèvement), destiné à compléter le *Mo'tanif* d'El-Khatîb el-Baghdâdi, sur le même sujet; ouvrage extrêmement pratique et utile, au dire d'Ibn Khallikan, pour fixer l'orthographe des noms propres, surtout dans l'étude des traditions.

Abou'l-Fadl Mohammed ben Tâhir IBN EL-QAÏSARÂNI naquit à Jérusalem d'une famille originaire de Césarée de Palestine le 18 décembre 1058, mais il acheva ses études à Bagdad et ne revint dans sa ville natale qu'après

des voyages longtemps prolongés. Il resta quelque temps à Hamadan, où il professa la science des traditions. Il mourut à Bagdad en 1113 au retour du pèlerinage de la Mecque. Son *Kitâb el-ansâb el-mottafiqa* a été publié par de Jong, sous le titre de *Homonyma inter nomina relativa*. Berlin possède son traité manuscrit des traditions falsifiées ; l'*Atrâf el-gharâïb* est au Caire.

Abou-Mohammed el-Hoséïn EL-FARRÂ EL-BAGHAWÎ, né à Baghchoûr, entre Hérat et Merv, mourut dans cette dernière ville en 1116 ou 1122, après avoir compilé un recueil de traditions (*Maçâbîh es-Sonna*), d'après les sept ouvrages fondamentaux, souvent commenté et abrégé, comme par exemple dans le *Michkât el-Maçâbîh* de Mohammed ben 'Abdallah el-Khatîb et-Tibrizî, très répandu en Orient et réimprimé dans l'Inde et en Russie. Une autre collection de traditions (*Charh es-Sonna*), un abrégé de la jurisprudence et un commentaire du Koran ont été conservés jusqu'à nos jours.

'ABD-EL-GHÂFIR ben Isma'ïl EL-FÂRISÎ, né à Nisapour en 1059, parcourut le khanat de Khiva et se rendit dans l'Inde à travers l'Afghanistan. Il avait été un enfant prodige : à cinq ans il savait lire le Koran et réciter en persan les articles de foi. A son retour, il fut nommé prédicateur dans sa ville natale, où il mourut en 1134. On lui doit un de ces *Kitâb el-Arba'în* où le résumé de la doctrine islamique est donné en quarante traditions choisies; un ouvrage plus utile est le *Medjma' el-Gharâïb* (Réunion de curiosités), dictionnaire pour les grandes collections de hadith; et le *Mofhim*, commentaire sur le *Çahîh* de Moslim.

Un autre voyageur savant, né lui aussi en Perse, est Abou-Tâhir ES-SILAFÎ, qui, d'Ispahan où il était né en 1082, se rendit à Bagdad et à Alexandrie. Dans cette

dernière ville, Ibn es-Sallâr, ministre du khalife fatimide Zâfir, lui fit construire une medressé en 1151, où il professa jusqu'à sa mort en 1180. En outre d'un recueil de quarante traditions appelé ordinairement *el-Boldâniyya*, parce que chaque tradition avait été recueillie dans une ville différente, il a compilé un dictionnaire des chéïkhs de Bagdad qui existe en manuscrit à l'Escurial.

Le frère de l'historien Ibn el-Athîr, Medjdeddîn Abou's-Séâdât el-Mobârek, né à Djéziret-ibn-'Omar en 1149, entra au service du prince de Mossoul, l'émir Qaïmaz, en qualité de rédacteur, et vit sa position s'améliorer encore sous ses successeurs. A un âge avancé, il fut atteint de paralysie aux mains et aux pieds et mourut en juin 1210. La maladie qui l'avait obligé à quitter le service public lui donna le loisir de dicter et de publier les ouvrages qu'il a laissés : la satisfaction qu'il éprouvait de ce travail et le bonheur qu'il ressentait de n'avoir plus à courtiser les grands le firent renoncer à un traitement qui devait le guérir et qu'un rebouteur maghrébin lui avait prescrit. Il a écrit le *Djâmi' el-Oçoûl* (Encyclopédie des principes), qui donne les traditions des prophètes rangées par ordre alphabétique des chapitres, ainsi que des biographies de Mahomet et de ses contemporain; le *Nihâya*, dictionnaire des traditions curieuses et rares; le *Moraççà'* (Orné de brillants), lexique des surnoms par *Abou* et *Ibn*; le *Mokhtâr*, biographies de musulmans célèbres.

Mouhibb-Eddîn Mohammed Ibn en-Nadjdjâr, jurisconsulte chaféïte, né à Bagdad en 1183, élève d'Ibn el-Djauzî, consacra vingt-sept années de sa vie à de longs voyages. L'érudition qu'il acquit de cette façon le décida à s'établir dans sa ville natale comme professeur et homme de lettres; il y mourut en 1245. A Médine, il avait composé

le *Nozha* sur l'histoire de cette ville; plus tard, il écrivit le *Kémâl*, recueil des biographies des témoins transmetteurs de traditions, qui a servi de base à d'autres traités du même genre. Il avait rédigé un complément (*déïl*) de l'histoire de Bagdad par El-Khatîb, dont on a un abrégé par Ibn Aïbek ed-Dimyâti, qui se trouve au Caire.

Abou-No'aïm Ahmed el-Isfahâni, né à Ispahan en 948, jurisconsulte chaféïte, mort en 1038, a laissé le *Hilyet-el-anbiyâ* (Ornement des prophètes), qui est une histoire des personnages saints et pieux et une relation de leurs miracles, et le *Tibb en-nabi* (la Médecine du prophète), recueil de *hadith* ayant trait à la médecine; une histoire des savants d'Ispahan, qui est à Leyde, et d'autres ouvrages sur les traditions.

Taqi-eddîn Abou-'Amr 'Othmân Ibn es-Salâh, né à Charakhân, dans la province de Chéhrizor, entre Erbil et Hamadan, en 1181, était d'origine kurde. Il commença à étudier à Mossoul et parcourut les principales villes du Khorasan. Il fut professeur à Jérusalem, puis se rendit à Damas, où il se fixa définitivement; il y professa le droit chaféïte dans diverses medressés, notamment dans celle qui venait d'être fondée par la sœur de Saladin, et il y mourut le 20 septembre 1245. Son *Aqça 'l-amal wech-Chauq* (l'Espoir et le désir le plus vif), qui traite de la science des traditions, a été fréquemment commenté et a fourni la base de nombreux extraits. Il a consacré un ouvrage à rechercher les traditions relatives à la supériorité d'Alexandrie et d'Ascalon sur les autres villes; son recueil de *fetvas* et son traité des règles du pèlerinage se trouvent au Caire.

En territoire syro-arabe, près des limites de l'Égypte, était né, en 1149, Chéref-Eddin Abou'l-Hasan Ibn al-Mofarridj el-Maqdisî, qui fut lieutenant de juge à Alexan-

drie, puis professeur au Caire, où il mourut en décembre 1214. Son livre des quarante traditions se distingue par l'indication exacte de l'époque où vivait chaque témoin et par un *isnâd* complet.

Abou-Mohammed 'Abd-el-'Azhîm el-Moundhirî, né en Égypte en 1185, qui parcourut pour étudier les contrées de la Mecque, de Damas, d'Edesse et d'Alexandrie, fut pendant vingt ans professeur de *hadith* du rite chaféïte à la medressé Kâmiliyya au Caire, et y mourut en 1258. Son *Kitâb et-targhib wet-terhib* est un recueil de traditions rangées de telle façon que d'un côté sont celles qui conduisent au bien, tandis que de l'autre sont celles qui font éviter le mal. Son recueil de biographies de traditionnistes marquants est au British Museum.

En Espagne, Abou 'Omar Yoûsouf Ibn 'Abd-el-Barr, né à Cordoue en 978, étudia dans cette ville et acquit la réputation d'être le plus grand connaisseur de *hadith* dans le Maghreb. Il voyagea quelque temps dans l'ouest de l'Espagne, puis s'établit à Denia, tout en se rendant parfois à Valence et à Jativa. Sous le gouvernement du prince Mozhaffar ben el-Aftas, roi de Badajoz, il fut nommé cadi de Lisbonne et de Santarem; il mourut à Jativa le 3 février 1071. Le *Kitâb el-Isti'âb* traite de la biographie des compagnons du Prophète, rangés par ordre alphabétique; le *Dourar* (les Perles) est une histoire abrégée des guerres du temps de Mahomet; l'*Intiqâ* est consacré aux trois grands fondateurs de rites : Mâlik, Abou-Hanifa et Chaféï; le *Bahdjet-el-Médjâlis* est un recueil de proverbes, apophtegmes, récits et vers, dédié au prince Mozhaffar.

Abou-'Abdallah Mohammed Ibn Abi'l-Khiçâl el-Ghâfiqi, né en 1072 à Burgalet, village du district de Segura, près de Jaen, érudit et poète, vécut à Cordoue et à Grenade; il fut chargé des fonctions de ministre pour l'inté-

rieur et la guerre, et périt lors de la prise de Cordoue par les Almoravides, le 27 mai 1146. Son *Zhill es-sahâb* (l'Ombre des nuages) est consacré aux femmes et aux parents de Mahomet; le *Minhâdj el-manâqib* est une poésie en l'honneur du Prophète et de ses compagnons; des pièces de correspondance et des séances littéraires de sa composition sont conservées à l'Escurial.

Le cadi Abou'l-Fadl 'Iyâd ben Moûsa, né en décembre 1083, étudia à Cordoue et fut nommé cadi à Ceuta, sa ville natale. En 1137, il passa en la même qualité à Grenade, puis retourna à Maroc, où il mourut en 1149. Il a écrit un ouvrage célèbre en Orient, *ech-Chifâ fi ta'rif hoqouq el-Moçtafa*, vie de Mahomet, imprimé au Caire et fréquemment commenté; *el-Ilmâ*, théorie de la tradition, de ses sources et de ses principes, édité par un de ses élèves; le *Machâriq el-anwâr*, sur les traditions authentiques et l'explication des expressions obscures qui s'y rencontrent; *el-I'lâm*, droit pénal; le *Tertib el-modhâkara*, sur les noms propres du rite de Mâlik.

Abou 'l-'Abbâs Ahmed ben Ma'add el-Iqlîchi, né à Denia, y poursuivit ses études ainsi qu'à Valence. Il profita de son pèlerinage en Arabie (1147) pour passer quelques années à la Mecque, qu'il ne quitta qu'en 1152; sur la route du retour, il mourut à Koùs, dans la Haute-Égypte, en 1155. Le *Kaukab-ed-dourrî* (l'Étoile brillante) est un recueil de *hadith*, extrait des grandes collections canoniques. Le *Nedjm* (l'Étoile) sur les proverbes arabes et étrangers a été imprimé au Caire.

Abou-Ishaq Ibrahim Ibn-Qorqoul, né à Almeria en 1111, mort à Fez en 1173, a traité des traditions dans son *Matâli'-el-anwâr* (le Lever des lumières).

La jurisprudence.

La science des traditions établissait une des bases du droit par la critique des apophtegmes du Prophète qui venaient éclairer les points laissés obscurs par le Koran; la jurisprudence, de son côté, travaillait à constituer une littérature des plus considérables, motivée par les difficultés innombrables qui se soulevaient à l'application des règles simples posées par le livre sacré. D'ailleurs ces deux branches d'études marchaient de front, car c'est le besoin de rechercher des règles claires et précises basées sur un acte ou des paroles authentiques du législateur qui avait porté des savants à rechercher, à rassembler, à recueillir, à colliger des traditions souvent contradictoires et à les éclaircir, les interpréter par la critique des témoins qui les avaient transmises. Sûr de ses autorités, il semblait que le juge fût plus certain de la légalité du jugement qu'il rendait, que sa conscience fût plus tranquille. Pendant longtemps cependant le droit avait admis pour le juge la faculté de se décider d'après ses propres lumières, avant que la doctrine se séparât en deux, celle des *Açhâb er-raï* qui admettaient les interprétations individuelles, et les partisans de la lettre qui s'en tenaient au texte traditionnel du *hadith*. Il est probable que les rapports des Arabes avec les chrétiens de Syrie, que nous avons vus jouer un rôle considérable à la cour des Oméyyades de Damas, les ont mis en relations avec les théories du droit romain de l'époque de Justinien, qui avait survécu chez eux à la conquête musulmane.

Les plus anciens monuments du droit musulman étant perdus, nous devons commencer l'étude de cette branche

de la littérature avec les chefs des quatre grands rites orthodoxes, les Hanéfites, les Malékites, les Chaféïtes et les Hambalites.

Les Hanéfites.

Leur fondateur, Abou-Hanifa No'mân ben Thâbit, était le petit-fils d'un esclave persan; il naquit à Koufa, en 699, et y exerça le métier de marchand de drap; comme affranchi, il se montra sympathique au mouvement qui portait les Abbassides sur le trône, avec l'appui des forces latentes que recélait la Perse, mais ses véritables sentiments étaient pour les droits prétendus légitimes des Alides, et le tour que jouèrent les Abbassides en leur subtilisant leurs droits au trône, ne pouvait plaire à ce Persan de race. Aussi prit-il parti pour le soulèvement des Alides à Médine, en 762, et fut-il jeté en prison; il y mourut en 767. Plus tard, quand on ne comprit pas que le gouvernement des Abbassides n'eût pas cherché à attirer à son parti un aussi grand chef d'école, que l'on appelle encore aujourd'hui le Grand Imam, il se forma une légende : on raconta que le khalife Mançour voulut le contraindre à accepter un poste de cadi, et que les mauvais traitements que lui valut sa résistance amenèrent sa mort. Il avait eu pour maître Hammâd ben Abi-Soléïmân, mort vers 737, qui lui avait enseigné le procédé du *qiyâs*, c'est-à-dire l'emploi de l'analogie en matière de jurisprudence, qui est resté la règle de son école. On attribue à Abou-Hanifa le *Kitab el-Fiqh el-Akbar* (le Grand Livre de dogmatique; ce n'est que plus tard que *fiqh* a pris le sens de jurisprudence), imprimé à Lucknow en 1844, avec une traduction hin-

doustanie; un *Mousnad*, recueilli par ses élèves; un *Waçiyya* ou Testament adressé à ses amis sur les dogmes de l'islamisme; un *Makhâridj fi'l-hiyèl*, consacré à l'étude des chicanes. La plupart des écrits d'Abou-Hanifa ont été probablement rédigés par son petit-fils Isma'ïl ben Hammâd, cadi de Bassora et de Raqqa, mort en 827.

Abou-Hanifa laissa comme élève Abou-Yoûsouf (Ya'qoub ben Ibrahim), surnommé le *second imam*, né à Koufa en 731, d'une ancienne famille arabe. Nommé cadi à Bagdad par le khalife Mehdi, il conserva ce même poste jusqu'à sa mort en 795. Bien qu'ayant mis en pratique les doctrines de son maître, il commença à se raidir contre l'emploi de la ratiocination personnelle et à attribuer une plus grande part, dans la décision des cas douteux, aux traditions du Prophète qu'à l'analogie, dont Abou-Hanifa avait fait le plus grand usage. Son *Kitâb el-Kharâdj* (Livre de l'impôt foncier) a été imprimé à Boulaq.

Abou-Yoûsouf forma à son tour un élève, Mohammed ben el-Hasan ech-Chéïbâni, né à Wâsit en 749. Après être allé puiser à la source de l'enseignement de Mâlik ben Anas à Médine les traditions sur lesquelles repose l'étude du droit, il fut nommé à son retour cadi de Raqqa; destitué en 802, il vécut ensuite à Bagdad et accompagna Haroun er-Rachid en 804 à Réï, où il mourut.

Plus tard el-Khaççâf (Abou-Bekr), qui perdit sa bibliothèque dans le pillage de sa maison par les milices turques à la suite de l'assassinat du khalife El-Mohtadi; l'Égyptien Et-Tahâwî (Abou-Dja'far), né à Tahâ en 843, mort en 933; le Boukhare El-Marwazî, ministre du prince samanide Hamîd, qui tomba dans les mains des Turcomans à Merv et fut écartelé par eux en 945; El-Qodoûri de Bagdad (Abou'l-Hoséïn), né en 972, mort en 1036,

auteur d'un manuel abrégé connu sous son nom et souvent cité jusqu'à nos jours, furent les lumières de la secte hanéfite.

Les Malékites.

Les Malékites tirent leur nom de leur fondateur, Abou-'Abdallah Mâlik ben Anas, né à Médine en 715, élève du traditionniste Ez-Zohri; partisan décidé des Alides, il facilita la révolte de Mohammed ben 'Abdallah contre les Abbassides en 762 par un *fetva*, se rallia plus tard au gouvernement de Bagdad, et eut l'occasion de voir le khalife Haroun, lors du pèlerinage de 795, assister à ses leçons. Son *Kitâb el-Mowatta* est basé sur l'*idjmâ'* de Médine, c'est-à-dire sur l'accord unanime des habitants de cette ville touchant les traditions et les coutumes reçues; bien des cas douteux sont résolus par lui, en l'absence de toute base traditionnelle, par les décisions des juges qui l'ont précédé et la constatation de l'usage de Médine. Mâlik se préoccupa peu de livrer à ses élèves un texte revu et coordonné : c'est ainsi que l'on peut expliquer les différences considérables qui existent entre les diverses récensions de son livre, par exemple celle de l'Espagnol Yahya el-Maçmoûdi, et celle de Mohammed ech-Chéïbâni, que nous avons vu plus haut aller entendre à Médine les leçons de Mâlik.

'Abder-Rahmân ben el-Qâsim, son élève, né en 719, répandit et vulgarisa l'enseignement de Mâlik dans le Maghreb, où l'on sait qu'il est resté dominant jusqu'à nos jours; l'Algérie est en entier malékite. Il mourut au Caire en 806; il a laissé, sous le titre de Kitâb el-Modawwana, un manuel du droit malékite primitivement rédigé par

Asad ben el-Forât et consistant en réponses faites par Ibn el-Qâsim à ses questions, puis revu, corrigé et amendé sous la dictée de l'auteur par le cadi de Kairouan, Sahnoûn Abou-Sa'ïd et-Tanoukhi.

Parmi les plus importants docteurs malékites de ces époques, il faut citer Ibn Abi-Zéïd de Kairouan, qui était né en Espagne, à Nafza, en 928, vécut en Tunisie et mourut au Maroc, à Fez, vers 990.

Les Chaféites.

L'imam Ech-Chafeï (Mohammed ben Idris), fondateur du rite chaféïte, né en 767 à Gaza, d'autres disent à Ascalon ou même au Yémen, vécut jusqu'à l'âge adulte dans la tribu bédouine des Béni-Hodhéïl et y acquit la connaissance de la langue classique pure. C'est auprès de lui que le grammairien El-Açma'ï alla recueillir à la Mecque les poésies des Hodhéïlites et de Chanfarâ. En 786 nous le voyons se rendre à Médine et y écouter l'enseignement juridique de Mâlik. Ayant accompagné son oncle Abou-Moç'ab, nommé cadi au Yémen, il y fut compromis dans les menées du parti des Alides, arrêté par le gouverneur et conduit devant le khalife Haroun, à Raqqa; l'intervention du ministre Fadl ben Rabi' le sauva : il profita de sa présence forcée pour écouter les leçons de Mohammed ech-Chéïbâni; puis il se rendit en Egypte en 804, fut bien accueilli par le gouverneur de la province, retourna plus tard à Bagdad et paraît y avoir enseigné avec succès sa doctrine, qui différait par de nombreux côtés de celle de ses devanciers; puis il repartit pour l'Egypte en 813, et y mourut, après un pèlerinage à la

Mecque, à Fostat ou Vieux-Caire, le 20 janvier 820; son tombeau est aujourd'hui un lieu de pèlerinage fréquenté. On doit à Chaféï d'avoir repris à Abou-Hanifa la méthode de l'analogie et de l'avoir réduite à des règles pratiques. Des cent neuf ouvrages qu'il avait composés, il ne reste que quelques manuscrits, encore inédits, disséminés dans les bibliothèques de Constantinople et du Caire, quelques poésies éparses dans celles de Berlin et de Leyde.

L'école chaféïte d'Egypte compte El-Mouzanî (Abou-Ibrahim), mort en 877, auteur d'un abrégé de la doctrine du maître, El-Mondhiri de Nisapour, qui vécut à la Mecque, où il mourut en 930; Ez-Zobéïri (Abou-'Abdallah), qui porta l'enseignement du droit chaféïte à Bassora et à Bagdad; Ibn el-Qâçç ou le fils du conteur (Abou'l-'Abbâs), qui professa à Amol dans le Tabaristan et mourut à Tarse en Cilicie (946), où il était allé en voyage, ou bien, selon d'autres, où il exerçait les fonctions de cadi; El-Qattân (Abou'l-Hasan), professeur de droit à Bagdad, mort en 970. El-Mahâmili étudia à Bagdad auprès des élèves d'Ech-Chaféï, y professa également et y mourut en 1024; de même El-Lâlakâï (le fabricant de sandales) Abou'l-Qâsim Hibet-Allah, qui y étudia et y enseigna, et plus tard se rendit à Dinawar dans l'Irak-Adjémi, et y mourut en 1027.

Les Hambalites.

Ibn Hambal (Ahmed ben Mohammed) naquit à Bagdad en 780; ses parents étaient originaires de Merv, qu'ils avaient quitté peu de temps avant sa naissance. Comme tous les traditionnistes de cette époque, il entreprit des voyages qui le conduisirent en Syrie, en Mésopotamie et

dans la péninsule arabique, où il séjourna quelque temps. De retour à Bagdad, il y reçut les leçons d'Ech-Chaféï jusqu'au départ de celui-ci pour l'Égypte. Il fonda la quatrième secte orthodoxe, qui diffère des autres surtout en ceci que son fondateur rejeta totalement les lumières personnelles du jurisconsulte pour ne voir là base du droit que dans les traditions du Prophète exclusivement; c'était une réaction, qui eut peu de succès dans le temps et dans l'espace; car elle ne fit guère de prosélytes en dehors de la province où elle était née, et elle est aujourd'hui presque entièrement disparue. Il y en a encore à Damas, où ils se distinguent du reste de la population musulmane en ce qu'ils ne mangent pas les produits des jardins potagers arrosés par l'épandage des eaux d'égouts. Les Hambalites se firent remarquer par leur fanatisme et suscitèrent bien des troubles à Bagdad, quand le pouvoir des khalifes s'y affaiblit. Lorsque le khalife El-Mo'taçim adopta comme dogme la doctrine mo'tazélite de la création du Koran, Ibn Hambal fut une des victimes de la persécution qui s'en suivit : il fut emprisonné et resta enfermé jusqu'à la mort de Mo'taçim en 842; mais Wâthiq ne lui permit pas de sortir de sa maison où il resta interné; El-Motawakkil, en revenant à l'orthodoxie pour des motifs purement politiques, rendit Ibn Hambal à la liberté. Il mourut le 31 août 855, laissant un *Mousnad* ou recueil de traditions rédigé par son fils 'Abdallah et différents autres ouvrages restés tous manuscrits.

La plupart des livres écrits par les élèves d'Ibn Hambal sont perdus; c'est à peine si l'on peut citer un abrégé de la jurisprudence dû à El-Khiraqî, mort en 945 à Damas, venant de Bagdad, qu'il avait quitté à la suite de mouvements populaires; ses ouvrages furent détruits dans un incendie après son départ; et Abou-'Abdallah el-Hasan

ben Homéïd el-Baghdadi, dont le *Tahdhib el-adjwiba* contient des réponses sur des questions juridiques et se trouve à Berlin.

Les Zhâhirites.

D'autres sectes moins importantes étaient également nées des études de jurisprudence auxquelles s'attachaient tant d'esprits éclairés. L'école des Zhâhirites, dont on doit la connaissance aux belles études de M. I. Goldziher, avait été créée par Abou-Soléïman Daoûd ben 'Ali, originaire d'Ispahan, né à Koufa en 815 : il étudia auprès des plus célèbres traditionnistes de Bagdad et connut à Nisapour Ishaq ben Râhwaïh; il professa à son tour avec éclat à Bagdad, où il mourut en 883. L'école qu'il fonda répudia absolument toute analogie, toute citation sur l'autorité d'un imam, pour s'en tenir au sens extérieur (d'où le nom de *Zhâhir* que porte la doctrine) du Koran et de la tradition. Cette doctrine se répandit en Perse, dans l'Inde et dans l'Oman, surtout chez les mystiques; cependant elle ne dura guère en Orient; c'est dans le Maghreb et en Espagne qu'elle fleurit plus tard et produisit de nombreux ouvrages.

A côté de ces grands chefs d'école, il faut encore citer les noms de Yahya ben Adam ben Soléïman, mort en 818, qui s'occupa de questions de droit sans se rattacher particulièrement à une école déterminée, et qui écrivit un livre de l'impôt foncier dont le texte a été publié à Leyde par Juynboll, et le fameux historien Tabari, qui joignit l'étude de la jurisprudence à celle de l'exégèse du Koran, et dont un élève, Abou'l-Faradj el-Mo'âfâ ben Zakariya de Nahréwân (915-1000), écrivit en cent séances, sous

le titre de *Kitâb el-Djalis* (le Livre du commensal), un résumé des explications relatives à tel ou tel dit du Prophète et de ses compagnons.

Les Chiïtes.

En dehors du cercle des quatre grandes sectes orthodoxes et des autres écoles du même genre, les Chiïtes créaient à leur usage une jurisprudence qu'il nous reste à étudier, bien qu'il n'en existe plus, pour les époques anciennes, que fort peu de chose. Au Yémen, la secte des Zéïdites, qui s'était rendue maîtresse de cette province au IIe siècle de l'hégire et s'y est maintenue jusque de nos jours, compta comme docteurs : El-Qâsim ben Ibrahim el-Hasani (mort en 860); son petit-fils, El-Hâdi Ila'l-Haqq (Celui qui guide vers la vérité) Abou'l-Hoséïn Yahyâ (859-910); un autre de ses descendants, El-Mehdî-Lidînillah (Celui qui est dirigé vers la religion de Dieu) el-Hoséïn ben el-Qâsim, mort en 1013; l'imam El-Moayyed-Billah Ahmed ben el-Hoséïn (944-1020); leurs ouvrages, naguère inconnus en Europe, ont été rapportés du Yémen par M. Glaser et se trouvent actuellement à Berlin.

En Perse, où les idées chiïtes se confondaient toujours avec le sentiment des revendications nationales, on peut citer : Abou-Djâ'far el-Qoummi (mort en 903), auteur d'un recueil de traditions chiïtes; El-Kolîni (Mohammed ben Ya'qoûb), mort en 939, qui écrivit un traité théologique sous le titre de *el-Kâfi fi'ilm eddin* (le Suffisant en matière de science de la religion); Abou-Dja'far Ibn Bâboûyè de Qoum, qui vint du Khorasan à Bagdad en 966

et y mourut en 991 : plusieurs de ses très nombreux ouvrages (près de trois cents) se trouvent en Europe; En-No'man Ibn Hayyân, qui quitta la secte malékite pour devenir Imamite, se rendit en Égypte avec le conquérant fatimide El-Mo'izz, y fut nommé cadi et y mourut en 974; le chef de la secte imamienne, Abou 'Abdallah el-Mofid (949-1022), de Bagdad.

Développement ultérieur de la jurisprudence.

Parmi la foule d'auteurs qui ont développé les principes posés dans les siècles précédents, on ne peut citer que les principaux :

'Ali ben Abi-Bekr EL-MARGHINÂNI, mort en 1197, a écrit un manuel pour l'étudiant qui commence l'étude du droit hanéfite, sous le titre de *Bidâyet-el-Mobtédi*, commenté par lui-même sous le titre de *Hidâya* (la Direction); la traduction persane de ce dernier ouvrage a été rendue en langue anglaise par Ch. Hamilton en 1791. Commenté par des écrivains arabes, persans et turcs, le *Hidâya* a eu le plus grand succès que l'on puisse souhaiter à un manuel de droit musulman.

Sirâdj-Eddin Abou-Tâhir Mohammed ES-SADJÂWENDÎ, qui florissait vers la fin du VIe siècle de l'hégire, a écrit un *Kitâb el-Farâïd* ou Traité du partage des héritages, surnommé *Sirâdjiyyé*, d'après le surnom de l'auteur, qui a été traduit en anglais par Prasauma Kumar Sen à Serampore, en 1885, et par A. Rumsey à Londres, en 1890.

Le rite chaféïte s'enorgueillit d'avoir possédé Abou'l-Hasan 'Ali ben Mohammed EL-MÂWERDI, né à Bassora

en 974, qui étudia dans sa ville natale et à Bagdad, fut quelque temps grand cadi à Ostowâ près de Nisapour, et s'établit ensuite définitivement à Bagdad, où il fut nommé juge suprême. Ses ouvrages n'ont pas été publiés de son vivant; ils doivent d'avoir vu le jour à quelqu'un de ses élèves. Il mourut en mai 1058, âgé de quatre-vingt-six ans. Son ouvrage principal est le *Kitâb el-ahkâm es-soltâniyyé*, publié par Enger à Bonn, en 1853; c'est un traité de politique, qui montre l'idéal, bien peu réalisé, d'un gouvernement musulman dans l'idée des juristes d'alors, modèle d'une société qui n'a jamais existé, comme la République de Platon et la Cyropédie de Xénophon. La définition abstraite du khalifat, les qualités nécessaires à l'exercice de l'autorité suprême, l'étude des divers modes d'élection, les limites du pouvoir exécutif du vizir et des gouverneurs de province sont les sujets les plus intéressants dont traite le chef-d'œuvre de ce penseur musulman. Une traduction française en a été préparée par le comte Léon Ostrorog; un volume a déjà paru. En dehors de ce traité célèbre, il a écrit un livre de conseils pour les rois, un autre sur les règles à suivre par les ministres, un traité de politique et de gouvernement qui s'appelle *Tashil en-nazhar wata'djil ez-Zhafar* (le Moyen de faciliter la réflexion et d'arriver à une victoire prompte), un autre sur les marques de la prophétie (*a'lâm en-nobowwa*), un Recueil de proverbes et apophtegmes, un Traité de morale (*âdâb ed-dounya w'eddin*), imprimé à Constantinople et au Caire, et qui est encore étudié dans les écoles de la première de ces deux villes.

Abou-Ishaq Ibrahim ben 'Ali ech-Chirâzi naquit à Firoûz-Abâd, près de Chiraz, en 1003; il alla à Bassora, puis à Bagdad. Il fut chargé de diriger l'Université Nizhâ-

miyya, quand elle fut fondée par l'illustre Nizhâm-el-Molk, le grand ministre des Seldjoukides, en 1066; il refusa d'abord, puis finit par accepter sur l'insistance de ses élèves, qui menaçaient de le quitter s'il ne transportait pas son cours à la nouvelle école. En qualité d'envoyé du khalife El-Moqtadi, il entreprit le voyage de Nisapour, qui fut pour lui une marche triomphale à cause de sa renommée de professeur et d'écrivain. Peu de temps après son retour, il mourut le 6 novembre 1083. Le *Mohadhdhab* (Livre corrigé) est un traité de droit chaféïte, de même que le *Kitâb et-Tanbih* (Livre de l'avertissement), publié par H. Keijzer à Leyde, en 1853. D'autres ouvrages sur la jurisprudence, la dialectique, le catéchisme musulman et l'histoire des savants chaféïtes sont moins connus.

Lorsqu'Abou-Ishaq refusa, en 1067, pour la première fois, la place de professeur à la Nizhamiyya, ce fut Abou-Naçr 'Abd-es-Séyyid Ibn es-Sabbâgh qui le remplaça, peu de temps il est vrai, puisque vingt jours après Abou-Ishaq revenait sur son refus. Ibn es-Sabbâgh était né en 1009, à Bagdad; il eut encore une fois l'occasion de remplir l'intérim de la chaire qui lui avait échappé; mais étant devenu aveugle, il dut renoncer à tout enseignement. Étant allé trouver le ministre Nizhâm-el-Molk à Ispahan, il obtint la promesse qu'on bâtirait une école exprès pour lui; mais il mourut trois jours après son retour, en 1084. Le *Châmil fi'l foroû'* (Traité complet de la jurisprudence), le seul livre de lui qui nous soit resté, se trouve au Caire; c'est, au dire des critiques indigènes, non seulement l'un des meilleurs traités de droit chaféïte, mais encore l'un de ceux qui renferment les traditions les plus authentiques et dont les raisonnements sont le plus concluants.

Abou 'l-Ma'âli 'Abdel-Mélik EL-DJOWÉÏNÎ IMÂM-EL-HARAMÉÏN naquit le 12 février 1028, à Bochtanikan, village près de Nisapour. A la mort de son père, Abou-Mohammed 'Abdallah ben Yoûsouf, qui était professeur dans cette dernière ville, il le remplaça, n'ayant pas encore vingt ans; plus tard cependant, pour compléter ses études et accomplir le pèlerinage sacré, il se rendit à Bagdad et de là dans les *deux villes saintes*, la Mecque et Médine, où il professa pendant quatre ans : de là son surnom. A son retour à Nisapour, Nizhâm-el-Molk créa pour lui une école, où il donna des cours jusqu'à sa mort, qui le surprit le 20 août 1085, alors qu'il était allé visiter son village natal dans l'espérance de s'y guérir d'une maladie. En même temps que ses fonctions de professeur, il avait rempli celles de prédicateur; il tenait à Nisapour, le vendredi, des assemblées où il prononçait des sermons et présidait des discussions sur certains points de doctrine; il joignait à ces occupations celle de directeur des *waqfs* ou biens-fonds consacrés à l'entretien d'œuvres pieuses. Pendant près de trente ans, il resta en possession incontestée de ces différentes places. Quand il mourut, ce fut un deuil général; on brisa la chaire de la grande mosquée où il prêchait, et ses élèves, au nombre de quatre cent un, détruisirent leurs plumes et leurs encriers et ne reprirent leurs études qu'au bout d'un an. Son chef-d'œuvre est le *Nihâyet el-Matlab* (Résultats satisfaisants de la recherche), traité des doctrines chaféïtes, dont on disait que l'islamisme n'avait jamais rien produit qui lui fût égal; il a été conservé en manuscrit au Caire. L'*el-Waraqât* (les Feuilles), sur les principes du droit, a été souvent commenté. Le *Moghîth el-Khalq* est destiné à montrer la supériorité de la doctrine chaféïte sur les autres.

Une victime des Assassins, qui épouvantaient alors le monde musulman par leur propagande par le fait, ce fut le docteur chaféïte Abou'l-Mahâsin 'Abd el-Wâhid er-Roûyâni, né dans le Tabaristan en février 1025. Le grand ministre des Seldjoukides l'honorait d'une faveur spéciale à raison de son mérite éminent. Après avoir résidé quelque temps à Bokhara, le docteur se rendit à Ghazna et à Nisapour, puis revint dans sa contrée natale et y fonda, dans la capitale Amol, une école; plus tard, il professa à Réï et à Ispahan. Son *Bahr-el-Madhhab* (Mer de la doctrine) est le plus volumineux traité de jurisprudence chaféïte que l'on ait jamais possédé; il est au Caire. L'auteur avait coutume de dire : « Si tous les ouvrages de l'imam Chaféï brûlaient, je pourrais les dicter de mémoire. » C'est en 1108 qu'à la fin d'une de ses leçons, il fut assassiné à Amol, par les sectaires fanatiques qui tenaient le château d'Alamoût, dans les montagnes voisines.

Abou'l-Hasan 'Ali el-Kiyâ el-Harrâsi était aussi né dans le Tabaristan, en 1058. Il étudia à Nisapour sous la direction de l'Imâm El-Haraméïn qui le prit comme répétiteur, professa lui-même à Baïhaq, puis à Bagdad, où il entra à l'école Nizhâmiyya, à laquelle il resta attaché jusqu'à la fin de sa vie. Le sultan Seldjoukide Barqyaroûq, fils de Mélek-Châh, qui avait une grande estime pour lui, le chargea de remplir les fonctions de cadi en chef; il mourut en 1110. C'était un homme d'une belle prestance, d'une voix claire; il s'exprimait dans un langage élégant. Son surnom de *Kiyâ* est un mot persan qui veut dire « personnage de haut rang et de grande influence ». Son *Oçoûl eddîn* (Principes de la religion) et son *Ahkâm el-Qor'ân* (Jugements du Koran) sont au Caire.

ABOU-BEKR Mohammed ECH-CHÂCHI, surnommé Fakhr-el-Islâm et généralement connu sous l'appellation de Mostazhiri, naquit à Méyyâfâriqîn en 1037, d'une famille originaire de Châch, ville du Turkestan, au nord du Yaxartes ou Sir-Deryâ. Après avoir étudié dans sa ville natale, il se rendit à Bagdad et à Nisapour, et revint dans la capitale du khalifat abbasside, où il fut nommé, en 1110, professeur à la Nizhâmiyya, poste qu'il conserva jusqu'à sa mort en 1114. Le *Hilyet el-'Olamâ* (Ornement des savants) est un traité de droit chaféïte qu'il a dédié au khalife Mostazhir.

Abou-Chodjâ' IBN ED-DAHHÂN était né à Bagdad, où il acquit de vastes connaissances, non seulement en matière juridique, mais encore sur les terrains variés de la littérature et même des mathématiques, ce qui lui était utile pour le calcul du partage des héritages. Il s'attacha d'abord, à Mossoul, au ministre Djémâl-Eddin el-Içfahâni et passa ensuite du côté de Saladin, qui le chargea d'un poste administratif à Méyyâfâriqin. N'ayant pas pu marcher d'accord avec son supérieur, le gouverneur de la ville, il se rendit à Damas et en Égypte à la recherche d'un poste plus en rapport avec ses convenances. Il fit le pèlerinage en 1193; au retour, son chameau s'étant laissé tomber, il fut tué par le choc de la selle de bois (février 1194), près de Hilla, sur le site de l'antique Babylone. On disait de lui que sa plume était plus éloquente que sa langue. L'usage des tables astronomiques, qui lui était familier, le porta à rédiger des tableaux juridiques réunis dans un volume qui s'appelle *Taqwîm en-Nazhar* (le Calendrier du regard); les tables sont divisées en dix colonnes qui indiquent les différents points de vue où se placent les rites orthodoxes pour les considérer, et les solutions qu'ils en donnent.

Un autre Abou-Chodjâ' Ahmed el-Içfahâni écrivit, vers la fin du vi^e^ siècle de l'hégire, un abrégé du droit chaféïte sous le titre de *Taqrîb*; il a été édité par Keijzer à Leyde en 1859; le *Fath el-Qarîb* de Mohammed ben el-Qâsim el-Ghazzî, publié et traduit par M. Van den Berg, sous le titre de « Révélation de l'omniprésent », en est un commentaire.

La ville d'Amid, que l'on appelle aujourd'hui Diarbékir, vit naître, en 1156, Séïf-Eddin 'Ali el-Amidî, qui appartint d'abord au rite hambalite, puis passa aux Chaféïtes à Bagdad. Il étudia la philosophie en Syrie et fut professeur au Caire. Accusé d'hérésie, d'athéisme et d'immoralité, à cause de ses connaissances philosophiques, il dut s'enfuir à Hama, où il composa ses ouvrages; néanmoins il fut rappelé à Damas comme profeseur, puis destitué au bout de quelque temps; il mourut en 1233, après avoir écrit l'*Abkâr el-Afkâr* (les Pensées vierges), traité de philosophie dogmatique, et l'*Ihkâm el-Hokkâm*, sur les bases des décisions juridiques.

Abou-Zakariyâ Yahya ben Charaf en-Nawawî, né en 1233 à Nawâ près de Damas, dans le Hauran, étudia la théologie dans la capitale de la Syrie, où il s'installa comme simple particulier à son retour du pèlerinage en 1253. Il remplaça Abou-Châma lors de la mort de celui-ci, et fut son successeur à l'école des *hadith* Achrafiyya. Il mourut dans sa ville natale, où il était allé se reposer de ses travaux considérables, le 22 décembre 1278. Son *Minhâdj et-tâlibin* a été publié et traduit, sur l'ordre du gouvernement néerlandais, par M. Van den Berg à Batavia, en 1884, sous le titre de *Guide des zélés croyants*, manuel de jurisprudence musulmane selon le rite de Châféï; cet ouvrage a été fréquemment commenté, honneur qui a été également réservé à son recueil de

quarante traditions. Ses études juridiques l'amenèrent à rédiger, pour fixer l'orthographe du nom des auteurs cités dans les textes, le *Tahdhîb el-asmâ* (Correction des noms propres), édité par F. Wüstenfeld à Gœttingue, en 1842-47, sous le titre de *Biographical Dictionary of illustrious men*. Son *Taqrîb wa Taïsîr* (l'Étude facilitée), introduction à l'étude des traditions, imprimé au Caire en 1890 avec le commentaire que lui a consacré Soyoûti sous le titre de *Tadrîb*, a été traduit en français par M. Marçais. Vingt autres de ses ouvrages se trouvent dans diverses bibliothèques d'Europe et d'Orient.

A côté de ces noms, les hambalites ne peuvent guère citer que celui de Mowaffaq-Eddin 'Abdallah Ibn Qodâma el-Maqdisî, né à Djemmâ'îl, en Palestine, en 1146, qui étudia à Bagdad et mourut en 1223 en laissant un traité de droit hambalite appelé *el-Moqni'* (Celui qui satisfait), et d'autres ouvrages dont on a les manuscrits de douze au moins. Son neveu Abou'l-Faradj 'Abder-Rahman, né à Damas en 1200, fut son élève, devint prédicateur et professeur à l'école des traditions, et fut choisi comme cadi du rite hambalite lors de la création, en 1265, de juges spéciaux pour chacun des quatre rites orthodoxes. Il fonda une école qui porte son nom et mourut en 1263. Diyâ-Eddîn Mohammed ben 'Abd-el-Wâhid ed-Dimachqî, né en 1173 à Déïr el-Mobârek, fit ses études en Égypte, à Bagdad et à Hamadan. En 1203, il revint à Damas, entreprit ensuite un long voyage d'études qui le mena jusqu'à Merv, et accomplit enfin le pèlerinage : il mourut en 1245, laissant un traité de la médecine du Prophète qui est à Paris, et un *Fadâïl el-A'mâl* (Mérites des œuvres), qui traite surtout des mérites que l'on acquiert par l'exercice des litanies spéciales aux derviches. Il avait construit une école, à laquelle il

laissa sa bibliothèque, qui fut pillée et dispersée plus tard.

La doctrine des Zhâhirites avait trouvé en Espagne son grand protagoniste dans la personne d'Abou-Mohammed'Ali IBN HAZM, d'une famille originaire de Perse, fils d'un haut fonctionnaire de Cordoue, où il naquit le 7 novembre 994, dans le faubourg oriental appelé alors Mounyat-el-Moghîra. Il suivit la même carrière administrative que son père et s'éleva jusqu'au rang de vizir, bien qu'il manifestât la plus profonde indifférence pour les avantages mondains. Se détachant peu à peu de l'école chaféïte de la tradition, il reçut les leçons de Daoûd le Zhâhirite dont il étendit le premier les principes au dogmatisme, c'est-à-dire l'adoption pure et simple du sens exotérique du texte, sans l'explication au moyen de l'analogie ou de l'autorité d'un *juris peritus*. Il a écrit beaucoup de livres, qui ont formé peu d'élèves. Il se fit beaucoup d'ennemis par l'acrimonie de ses attaques; ceux-ci s'en vengèrent en l'accusant d'hérésie et en le faisant destituer et chasser de diverses provinces d'Espagne. Il passa le reste de sa vie dans sa propriété près de Niebla, où il mourut le 16 août 1064. La bibliothèque de Gotha possède son *Ibtâl el-qiyâs wer'-raï* (Destruction de l'analogie et de l'examen spéculatif), qui est une polémique, au point de vue zhâhirite, contre les principes du droit orthodoxe. Il a écrit aussi un *Kitâb el-milel wèn-nihal* (Histoire des sectes philosophiques et religieuses) qui a été étudié par Steinschneider et Goldziher. Au milieu de quelques autres traités de jurisprudence, on rencontre un ouvrage purement littéraire que garde la bibliothèque de Leyde, *Tauq-el-hamâma* (le Collier de la colombe), anthologie de poésies amoureuses.

Abou-'Abdallah Mohammed IBN TOÛMART (forme ber-

bère du nom d'Omar) naquit le 21 février 1092 dans les montagnes de l'Atlas qui dominent la province de Soûs au Maroc. Très jeune encore, il s'était attiré un grand renom de piété. Il voyagea : le désir d'accomplir le pèlerinage de la Mecque le conduisit d'abord à Cordoue, puis au Hedjaz et enfin à Bagdad, où il suivit les cours de la Nizhâmiyya. Élève des professeurs du dogmatisme acharite, il rapporta cette doctrine à Tripoli de Barbarie, et mêla à l'interprétation allégorique le dogme chiïte de l'impeccabilité de l'imam de la famille d'Ali. Les tumultes que causa son enseignement le firent éloigner de Tripoli et de Bougie; il se retira dans la tribu berbère des Maçmouda, d'où il était originaire, et qui prit son parti; poursuivi par le gouvernement, il se déclara Mahdi en 1121 et commença la lutte contre les Almoravides. Il mourut au cours d'une entreprise contre la ville de Maroc, quatre mois après que ses troupes eurent été défaites devant cette place, en 1130. Ses successeurs répandirent son enseignement dans l'Afrique du Nord et l'Espagne; son élève ʿAbd el-Moumin fonda la dynastie des Almohades. La bibliothèque de Paris possède ses œuvres complètes, réunion de petits traités de théologie et de jurisprudence; un autre ouvrage de lui, le *Kanz-el-ʿOloûm* (Trésor des sciences), philosophie religieuse, est au Caire.

Les Almohades nous amènent aux Chiïtes. Les Zéïdites de l'Arabie méridionale produisent des ouvrages pour expliquer et défendre leurs doctrines; Abou-Tâlib Yahya el-Bothâni, surnommé l'imam qui parle par la vérité (Nâtiq bil-ḥaqq), mort en 1033, écrivit, en outre d'un traité de jurisprudence (*et-Taḥrîr*), une histoire des imams zéïdites jusqu'en 971 (*el-Ifâda*); un recueil de traditions a été compilé sous le titre de *Dorer el-aḥâdîth*, par

Taqi-Eddin 'Abdallah Ibn Abi-Nedjm, mort vers 1165; 'Abdallah ben Zéïd el-'Ansî écrivit les *Fatâwâ en-nabawiyya* contre les Motarrifites, le *Manâhidj el-béyân* dans le même sens; il vivait vers 1233; l'imam el-Mançoûr Billah 'Abdallah ben Hamza, né en 1166, mort en 1217 à Kaukébân, a laissé un recueil de poésies, un traité des devoirs des parents et des enfants les uns envers les autres (*el-béyân wéth-thabât*), une défense du parti des Zéïdites (*risâlet el-Kâfiya*) et d'autres traités du même genre. La plupart de ces ouvrages sont à Berlin; quelques-uns se trouvent au British Museum.

Parmi les imamites, le chérif EL-MORTADÂ, dont le nom était Abou'l-Qâsim 'Ali ben Tâhir, descendant d'Ali ben Abi-Talib, né en 966, occupa à Bagdad les fonctions d'inspecteur de la famille des Alides et y mourut en 1044. Il a réuni, sous le titre de *Ed-dorèr wèl-ghorèr* (Perles et Étoiles), les quatre-vingt-deux discours qu'il eut l'occasion de prononcer devant des assemblées présidées par lui-même, qui embrassent une grande variété de sujets littéraires et contiennent des observations grammaticales sur des passages du Koran ou du *hadith* expliqués au moyen d'anciennes poésies. Le *Chihâb fi'ch-Chéïb wéch-chabâb*, sur la canitie et la jeunesse, a été imprimé à Constantinople. Il est (à moins que ce ne soit son frère Râdi) l'auteur du *Nahdj-el-bélâgha*, recueil d'apophtegmes attribués par lui à Ali; le commentateur turc Mostaqim-Zâdè a même prétendu qu'il était le véritable auteur du diwan attribué à Ali, ce qui n'aurait rien d'impossible.

Abou-Dja'far Mohammed, né à Toûs dans le Khorasan en 995, passa la plus grande partie de sa vie à Bagdad et mourut à Nédjef (Méchehed-Ali) en 1067. Il a écrit le *Fihrist Kotob ech-Chî'a* (Liste de livres chiïtes), qui a été publié

à Calcutta par A. Sprenger et Maulawy 'Abdul-Haqq. Outre divers ouvrages de jurisprudence, notamment le *Tahdhib el-Ahkâm* (Correction des jugements), où il tente d'accorder des *hadith* différents, il a composé un livre de prières (*el-hall wèl-'iqd*) et un traité du culte musulman sous le titre de *Miçbâh el-Motédjehhid*.

Radî-Eddin Abou 'Ali et-Tabarsî, mort en 1153, a écrit un grand commentaire du Koran sous le nom de *Medjma' el-béyân*, et un autre encore plus grand sous celui de *Djâmi' el-djawâmi'* : il a défendu les doctrines imamites dans son *Kitâb el-ihtidjâdj* (Livre de l'argumentation).

Nedjm-eddin Dja'far el-Hillî, surnommé *el-Mohaqiqq* (l'Examinateur), né en 1205 à Hilla, écrivit le grand code chiïte connu sous le nom de *Charâï' el-Islâm* (Lois de l'Islamisme), qui a été imprimé à Calcutta et dont Mirza Kasem-Beg avait commencé la publication avec une traduction russe : il a été traduit en entier en français par M. A. Querry. On dit que l'astronome Naçîr-Eddin Toûsi, qui accompagnait l'empereur mongol Houlagou, se fit un honneur d'assister à ses leçons. Il mourut en 1277, d'une chute qu'il fit de la terrasse de sa maison.

L'étude du Koran

Sous l'influence des recherches nécessitées par l'étude du droit, le Koran, base de toute la jurisprudence et de la société musulmane, fut l'objet d'un examen de plus en plus approfondi. Il était important d'en bien lire le texte, de façon à éviter toute fausse lecture qui aurait pu en vicier le sens ; il l'était encore plus d'en bien saisir le sens. Ce furent là deux branches de la science d'Orient

qui se créèrent, celle de la lecture et celle de l'exégèse.

En établissant un seul texte qui devait faire foi et supprimer toute cause de discussion sur la véritable lecture du livre sacré, le khalife 'Othman avait cru donner une base inébranlable à la nouvelle religion. C'était une illusion. Malgré la disparition des textes qui n'étaient pas conformes à la Vulgate reçue, des écoles se formèrent dans les grandes villes de l'empire, à la Mecque et à Médine, jalouses de leur réputation de villes saintes, à Bassora et à Koufa, où régnait la science de la grammaire. C'est là que par tradition orale se transmettait l'art de lire le Koran, et chaque manière enseignée pouvait citer l'autorité d'un grand nom auquel remontait l'enseignement. Cependant les différences que multipliait la tradition orale obligèrent de la remplacer bien vite par la tradition écrite. Déjà au milieu du IIe siècle de l'hégire Ya'qoûb el-Hadhrami compila un ouvrage sur les différentes manières de lire. Cependant de tous les livres dont on nous cite les titres, nous n'avons plus rien, ni la compilation du célèbre historien Tabari, ni le résumé des sept écoles de lecteurs donné par Abou-Bekr Ibn Modjâhid; il faut descendre jusqu'au IVe siècle pour trouver conservés à Berlin, à Alger et à Leyde, de courts ouvrages d'Ibn Khâqan († 927) et d'Ibn Mihran († 991).

De beaucoup plus intéressante à notre point de vue est l'interprétation du texte même du Koran. De très bonne heure les compagnons du Prophète furent interrogés à l'envi sur la signification des passages difficiles et obscurs, et ils sont nombreux, les uns par l'emploi d'un style volontairement concis et prêtant à plusieurs explications, les autres par l'usage de mots du dialecte qoréïchite que les autres Arabes entendaient mal ou point du tout. 'Abdallah Ibn 'Abbâs, oncle de Mohammed,

auquel on fait remonter l'origine de tant de *hadith* dont il fut le premier témoin auriculaire, eut souvent à rendre de véritables décisions exégétiques sur les difficultés qu'on lui soumettait; aussi son autorité est-elle souvent citée par les commentateurs des époques postérieures. A partir de ce moment il commence à se développer une littérature considérable dont les productions encombrent encore aujourd'hui les bibliothèques de l'Orient. Nous avons déjà eu l'occasion de citer, parmi les productions du IIIe siècle, les ouvrages d'Ibn Qotéïba, d'Ez-Zedjdjâdj, de Tabari et de Nisâpouri. A cette époque les mystiques viennent ajouter leurs explications fantasmagoriques et leurs rêveries aux recherches de leurs prédécesseurs; des individus comme Sahl ben 'Abdallah et-Tostéri, élève du saint musulman Dhou'n-Noûn l'Égyptien, qui mourut en odeur de sainteté vers 886 à Bassora et qui fit des miracles, introduisirent dans le commentaire du texte sacré une foule d'interprétations ésotériques pour en fausser le sens dans la direction de leurs idées à la fois morale et mystique, en tirant de mots simples, détournés de leur signification naturelle, toute une explication destinée à servir leurs projets. A côté de ces mystiques d'origine aryenne, nous trouvons cependant des jurisconsultes pour se livrer à une saine exégèse, en se bornant à prendre dans le texte ce qui s'y trouve; nous pouvons citer parmi eux El-Djassâs er-Râzi, savant hanéfite de l'école de Bagdad, qui vécut longtemps comme professeur à Nisapour, et dont on trouve les ouvrages à Constantinople et au Caire; 'Abdallah ben 'Atiyya de Damas, qui appliqua à l'explication du Koran sa profonde connaissance de la langue arabe des poésies antéislamiques; Ibn-Zamanéïn, savant espagnol du rite malékite, mort en 1008, qui a laissé un commentaire que le

British Museum conserve en abrégé; El-Hasan en-Nisâpouri, ancien adepte de la secte dogmatique des Karrâmiyya, devenu plus tard chaféïte, et qui joignit à sa réputation de savant exégète celle d'un historien et d'un philologue († 1015); Ibn Salâma de Bagdad, où il professa dans la mosquée d'el-Mançour et écrivit le premier ouvrage que nous ayons sur les passages singuliers du Koran qui se suppriment les uns les autres et qu'on appelle *nâsikh* et *mansoukh* (celui qui abroge et celui qui est abrogé); on sait que, bien que le Koran soit réputé la parole divine elle-même que Mahomet n'a fait que transmettre, certains préceptes ont été abrogés et annulés par des prescriptions subséquentes; c'est ainsi qu'un monarque se dédit sans vergogne, sous prétexte qu'il était mieux informé la seconde fois; rien en cela ne choque les musulmans, habitués, par l'obéissance passive qui est le fond de leur religion, à voir en Dieu un autocrate plus puissant que ceux qu'ils ont pu connaître sur cette terre. Les chiïtes eux-mêmes, dès le IVe siècle, possédèrent des interprètes du Koran, tels qu'Abou'l-Hasan 'Ali el-Qoummi, auteur d'un commentaire abrégé où l'on voit la famille d'Ali représentée comme la source de toute science, et où l'on prend sur le fait, pour ainsi dire, l'apparence de fabrication de toutes pièces, qui est la caractéristique des ouvrages chiïtes.

L'art de lire le Koran a été traité par Abou-Mohammed Makî ben Hammouch el-Qaïsi; né à Kairouan en 966, il alla étudier à l'âge de treize ans la philosophie et l'arithmétique en Egypte, revint dans son pays, en repartit en 987 pour la Mecque, et continua ses études en Égypte lors de son retour. Voyageur incorrigible, il repartit une troisième fois pour la vallée du Nil, en vue d'y étudier les différentes manières de lire le Koran, au

nombre de sept, et y resta un an. En 997 il retourna à la Mecque où il séjourna quatre ans, puis il se rendit en Espagne, professa dans différentes mosquées de Cordoue, fut nommé prédicateur et imam à la grande mosquée et conserva ce poste jusqu'à sa mort en 1045, bien qu'il ne fût pas à même de le remplir parfaitement, car il était plutôt professeur de l'art de psalmodier qu'auteur de sermons. La Bodléïenne possède son *Ri'âya li-tadjwîd el-qirâa* (l'Observation de la bonne lecture); la bibliothèque de Berlin, celles de Gotha et du Caire ont conservé son *Tabçira*, son *Kechf*, son *I'râb mouchkilât el-Qor'ân* (Explication grammaticale de certains mots difficiles du Koran) et son *Cherh Kallâ wa balâ* (Commentaire sur ces deux expressions arabes).

Abou 'Amr 'Othmân ben Sa'ïd ed-Dâni, né en 981 à Denia en Espagne, fit le pèlerinage en 1006, et demeura quatre mois à Kairouan et un an au Caire. A son retour il s'établit dans sa ville natale où il mourut en 1053. Il a laissé, sous le titre de *Taïsîr*, un traité des sept lectures différentes; un autre du même genre appelé *Djami' el-béyân*, un livre sur la composition du Koran et l'établissement de son orthographe (*el-Moqni*), et quelques autres traités du même genre : ce qui ne fait guère que neuf sur les cent vingt qu'il avait composés.

Abou-Tâhir Isma'ïl Ibn Khalaf es-Saraqostî naquit à Saragosse et y mourut le 4 janvier 1063; il était fort versé dans la littérature; il ne cessa d'étudier et de communiquer ses informations au public jusqu'au jour où il mourut. Son *Kitâb el-'Onwân* existe en manuscrit à Berlin.

Abou'l-Mozhaffar Yahya Ibn Hobéïra était fils d'un soldat de la colonie militaire établie sur le Dodjéïl, dans l'Irak; il était de pure race arabe; il étudia à Bagdad le droit

hambalite et les sciences coraniques, puis il entra dans l'administration et s'éleva jusqu'au rang de vizir, en récompense d'une lettre bien tournée par laquelle il avait fait désavouer l'eunuque abyssin Mas'oud el-Bilali, préfet de police des Seldjoukides à Bagdad. Il mourut en 1165. Son *Ifsâh* est consacré aux mots du livre sacré sur la lecture desquels les plus célèbres lecteurs diffèrent d'avis; il existe à Paris; son *Ichrâf* traite de la différence entre les quatre rites orthodoxes.

El-Qâsim ben Firroh ech-Châtibî, né à Jativa en Espagne en 1144, vint au Caire en 1176, y fut lecteur du Koran et y mourut en 1194. Le nom de son père est l'ancien espagnol *fierro* (pour *hierro*), fer. Son chef-d'œuvre, qui porte le titre de *Hirz el-Amâni wa Wadjh et-Téhâni* (les Souhaits acccomplis et les félicitations ouvertes), mais qui est plus connu sous l'appellation de *Châtibiyya*, est un poème didactique de cent soixante-treize vers, versification du *Taïsir*, destinée à être apprise par cœur, et qui contient, dans un langage barbare et difficilement intelligible, toutes les règles de la lecture du Koran. Ibn-Khallikan pensait qu'aucun ouvrage du même genre n'avait été produit auparavant. Admirons la difficulté vaincue, et passons. Le *Moqni'* d'Ed-Dâni a été aussi versifié par lui; il a laissé également un commentaire du Koran.

Il eut comme élève 'Alam-eddin Aboul'Hasan 'Ali es-Sakhâwi; né en 1163 à Sakhâ en Égypte, il exerça à Damas la profession de lecteur du Koran et y mourut en 1245. Il a écrit de nombreux ouvrages sur les sciences religieuses, entre autres le *Hidâyet el-Mortâb* (Direction dans les cas suspects), poème en quatre cent vingt-sept vers sur les expressions homonymes qui se rencontrent dans le Koran, des commentaires sur les ouvrages de son

maître ech-Châtibî, sept poésies religieuses, et une correspondance poétique avec son contemporain Kémâl-Eddin ech-Chérichi, commentateur des *Séances* de Hariri. Son enseignement oral eut tant de succès, qu'on voyait la foule s'empresser autour de lui dans la grande mosquée des Oméyyades, pour apprendre à lire le Koran sous sa direction ; chacun n'approchait qu'à son tour, après avoir attendu fort longtemps. Parfois deux ou trois personnes lisaient à la fois, en sa présence, des passages différents du livre sacré, et il leur faisait successivement ses observations.

En même temps que la lecture du texte, l'interprétation de sa signification occupait les loisirs des grammairiens. Abou'l Hasan 'Ali ben Ibrahim el-Haufi était originaire d'un village des environs de Bilbéïs en Égypte ; il mourut en 1038 après avoir écrit le *Borhân* (la Preuve), commentaire du Koran en vingt-huit volumes. Abou'l-Hasan 'Ali Ibn Mattoûyè el-Wâhidi, de Nisapour, descendait d'une famille araméenne et chrétienne, comme l'indique le nom de son aïeul (*Mattai*, Mathieu) ; élève de Tha'labî, il mourut, après une longue maladie, en 1075. L'*Asbâb en-Nozoûl* (les Motifs de la révélation) est un récit historique des occasions pour lesquelles furent révélées les *sourates* et les versets du livre sacré ; il a écrit aussi deux commentaires, le *Wadjîz* et le *Wasît*, et s'est occupé d'expliquer les vers de Moténebbi d'une manière supérieure à celle de ses devanciers.

Abou-Bekr Mohammed Ibn el-'Arabî naquit à Séville en 1076, accompagna en 1092 son père qui faisait un voyage en Orient, et parcourut Damas, Bagdad et le Hedjaz. Après avoir accompli les cérémonies du pèlerinage, il revint à Bagdad écouter les leçons de Ghazâli, et retourna à Séville par Alexandrie et le Caire. Rentré

dans sa ville natale en 1100, il y exerça quelque temps les fonctions de cadi, puis il y professa jusqu'à sa mort en 1151. Nous n'avons plus son commentaire des traditions de Tirmidhi, intitulé *Aridet-el-Ahwadî*, mais on trouve encore au Caire son commentaire du Koran (*Qânoûn et-ta'wîl*), ses études juridiques sur le texte sacré, et son traité du mariage (*farâïd en-nikâh*). 'Abder-Rahman ben 'Abdallah es-Sohéïli el-Khat'amî, né près de Malaga, dans le village de Sohéïl, en 1114, étudia à Grenade, habita quelque temps Séville et revint finalement à Malaga. Le sultan du Maroc Ya'qoûb ben Mançoûr le fit venir auprès de lui, et il mourut dans l'Afrique du Nord, trois ans plus tard, le 23 novembre 1185. Son *Ta'rîf wel-i'lâm* explique les passages du Koran où il se rencontre des noms propres; le *Raud el-Onof* est un commentaire de la biographie du Prophète d'Ibn Hichâm, étudié par P. Brönnle.

Tout le long travail des commentateurs que nous avons vus jusqu'ici, grammairiens pour la plupart, est résumé dans le célèbre ouvrage de Béidâwî, *Anwâr et-tanzîl wa asrâr et-ta'wîl* (les Lumières de la révélation et les mystères de l'interprétation), édité par Fleischer. 'Abdallah ben 'Omar el-Béidâwi, originaire de Béida, petite ville du Farsistan, était le fils du grand cadi de cette province sous l'atâbek Abou-Bekr ben Sa'd, Mécène de la poésie persane; il fut lui-même cadi à Chiraz, capitale de la province, et vécut ensuite à Tébriz, où il mourut vers 1286. Son commentaire a pour base le *Kachchâf* de Zamakhchari, auquel il a ajouté beaucoup de matières empruntées à d'autres sources. C'est celui que préfèrent les Sunnites; mais il est insuffisant, parce que les matières y sont traitées trop brièvement. Il a d'ailleurs été critiqué, même en Orient. Le *Minhâdj el-Woçoûl*

est un traité de droit chaféite, comme le *Ghâya el-Qoçwa* ; le *Miçbâh el-arwâh* est un manuel de théologie ; le *Tawâli el-anwâr* traite de la métaphysique. Enfin il a écrit l'histoire de la Perse depuis Adam jusqu'en 1275, dans le *Nizhâm et-Tawârikh*, rédigé en persan.

Abou'l-Walid Soléïman ben Khalaf el-Bâdji, né à Badajoz en 1012, partit pour l'Orient en 1029 et y séjourna treize ans, dont trois à la Mecque et trois à Bagdad. A son retour, il occupa une place de cadi malékite, et mourut en 1081 à Almeria. On a de lui un *Sonan eç-Çâlihîn* (Mœurs des gens pieux), collection de traditions relatives à la morale, le *Foçoûl el-Ahkâm* sur la jurisprudence, et une réponse, conservée à l'Escurial, à une apologie du christianisme contenue dans une lettre adressée par un moine français au prince de Saragosse Moqtadir.

La théologie dogmatique.

Le Koran avait des adversaires irréductibles, auxquels du reste il laissait une place inférieure dans la nouvelle société, sans les contraindre à quitter leur religion : c'étaient les juifs et les chrétiens. Les derniers surtout ne se faisaient pas faute d'argumenter contre une religion qui prétendait les dominer ; c'est en Syrie, pays récemment arraché à la domination des empereurs romains d'Orient, que la lutte était vive et la dialectique pressante. Le besoin de répondre à ces adversaires redoutables créa, chez les Musulmans, la théologie dogmatique. Puis les sectes naissantes dans le sein même de l'islam contraignirent les docteurs orthodoxes à lutter contre les novateurs, à coups d'arguments puisés dans les textes. Les

Mourdjites trouvaient extrême le dogme de la prédestination absolue et y apportaient des ménagements; ils eurent la gloire de compter le grand jurisconsulte Abou-Hanifa parmi leurs adeptes. Mais les attaques que l'orthodoxie eut à subir lui vinrent des rationalistes, que l'on appelle en arabe Moʿtazila, c'est-à-dire ceux qui se séparent. C'est à Bassora que Wâsil ben ʿAtâ fonda la secte des Moʿtazélites. Cette école dirigea surtout ses recherches sur les questions relatives à l'existence de Dieu et à ses attributs. On dit que les anciens moʿtazélites auraient puisé à la source de la dialectique grecque; c'est possible, mais on ne saurait le prouver en l'absence de leurs écrits, qui sont perdus. Au IIIe siècle, on se disputa sur la fameuse question de savoir si le Koran était créé ou existait de toute éternité; les orthodoxes penchaient pour la seconde explication, les Moʿtazélites affirmaient avec autorité la première. La lutte fut longue et ensanglanta l'empire musulman; le khalife El-Mamoun déclara officiellement en 827 que le Koran était créé et ordonna des poursuites contre ceux qui n'admettraient pas ce dogme. L'éclatant succès de la doctrine moʿtazélite ne fut pas de longue durée. El-Motawakkil, qui tenait à s'attacher les orthodoxes pour des motifs politiques, renversa ce fragile édifice et mit le bras séculier à la disposition des ennemis des Moʿtazélites en 851. En même temps Mohammed ben Ishaq de Nisapour écrivait contre eux son livre de l'unité de Dieu et de la preuve des attributs du Seigneur; mais la disparition définitive du mouvement moʿtazélite, ainsi que l'établissement d'une orthodoxie rigide et définitivement fondue dans un moule d'où elle ne devait plus sortir, sont dus à un grand docteur musulman, Abou'l-Hasan ʿAli ben Ismaʿïl EL-ACHʿARI. Il appartenait à une ancienne famille noble de

l'Arabie, et naquit en 873 à Bassora. Bien qu'élevé dans une famille orthodoxe, il devint mo'tazélite en écoutant les leçons du grand docteur de cette secte, El-Djobbâï, et il conserva cette croyance jusqu'à la quarantième année de sa vie. A ce moment il trouva son chemin de Damas et revint à l'orthodoxie. Ses études mo'tazélites le rendirent redoutable, car il pouvait combattre les rationalistes avec leurs propres armes. Son abjuration fut publique et elle eut le plus grand retentissement, car c'est dans la chaire de la grande mosquée de Bassora qu'il déclara renoncer aux croyances mo'tazélites et retourner à la foi de ses pères (en 912). Plus tard il se rendit à Bagdad et y écrivit quatre-vingt-dix-neuf ouvrages, dont beaucoup ne sont que de petits traités.

En même temps qu'El-Ach'ari, Abou-Mançoûr Mohammed ben Mahmoûd el-Mâtouridi, ainsi surnommé d'après un faubourg de Samarcande où il était né, entreprenait une réforme de la dogmatique orthodoxe qui eut un vif succès dans l'Inde, la Transoxiane et la Turquie ; d'ailleurs de très petites divergences le séparaient d'El-Ach'ari. Il mourut dans sa ville natale en 944. Cette même ville ne tarda pas d'ailleurs à donner naissance à un polygraphe de la plus grande activité, Abou'l-Léïth es-Samarqandi, docteur hanéfite qui embrassa les domaines variés de la théologie, de la jurisprudence, de l'exégèse et de la morale. Il mourut vers 993.

Abou-Hâmid Mohammed EL-GHAZÂLÎ, ainsi surnommé, selon Sam'ânî, d'après le village de Ghazâla, près de Toûs dans le Khorasan, où il naquit en 1059, et non el-Ghazzâli, comme on le prononce communément, alla étudier la théologie à Nisapour, où il reçut les leçons de l'imâm El-Haraméïn. Après la mort de son maître, il s'at-

tacha au célèbre ministre Nizhâm-el-Molk, qui réunissait autour de lui les savants les plus illustres; il resta victorieux dans les discussions publiques qui s'ouvrirent et les caravanes ne tardèrent pas à porter sa réputation au loin. En 1051, il fut chargé de professer à la Nizhâmiyya de Bagdad où trois cents auditeurs se pressaient autour de lui; mais, au bout de quatre ans, il résigna ces fonctions et les fit confier à son frère Ahmed, afin de pouvoir vaquer plus librement à ses recherches philosophiques. Il se retira du monde et se livra à des pratiques ascétiques, pendant onze ans, ainsi qu'il l'a raconté lui-même. Il voyagea; Damas, Jérusalem, la Mecque, Alexandrie le reçurent tour à tour. C'est alors qu'il chercha à concilier la science et la foi et s'enfonça dans le mysticisme panthéiste des soûfis.

A Alexandrie, il entendit parler du soulèvement des Almoravides, dont le fondateur pensait avoir créé un mouvement de réforme dans l'islamisme, et il conçut le projet d'entrer au service de Yoûsouf ben Tâchifin; mais celui-ci mourut en 1106, avant que Ghazâli eût entrepris son voyage, et le philosophe, renonçant à ses intentions, retourna dans sa ville natale de Toûs, où il vécut tranquille, sauf pendant le temps qu'il consacra, à la demande de Mohammed, fils de Mélek-Châh, à professer à Nisapour. Il mourut dans le quartier de Tabarân, le 19 décembre 1111; il y avait fondé un monastère de soûfis et une medressé pour les études théologiques. Soyouti a pu dire de lui : « S'il avait dû y avoir un prophète après Mahomet, ç'aurait été sûrement el-Ghazâli ». L'admiration du monde musulman lui fit décerner le titre de *Hodjdjat el-Islâm* (l'Argument décisif de l'islamisme). Il appartenait au rite chaféïte, qui était le plus répandu en Perse à cette époque; on est loin du triomphe du chiï-

tisme, qui ne deviendra religion d'État qu'avec les Çafawides, au XVI[e] siècle.

Les ouvrages sortis de la plume de Ghazâli sont excessivement nombreux ; M. Brockelmann en énumère soixante-neuf qui ont été conservés. Nous ne pouvons en donner ici qu'une indication rapide. Le *Djawâhir el-Qor'ân* (les Joyaux du Koran) est une théologie systématique; l'*Aqîda* est un exposé des articles de la foi musulmane qui a été édité par Pocock dans son *Specimen*. La *Perle précieuse* (Ed-dorra el-fâkhira) traite du jugement dernier et de la fin du monde, ce que les théologiens nomment *eschatologie*; elle a été éditée et traduite par M. L. Gautier. La morale et la théologie mystique sont codifiées dans l'*Ihyâ 'oloûm eddin* (Revivification des sciences de la religion). Le *Mizân el-'amal* (Balance des œuvres) a été traduit en hébreu par Abraham ben Hasdaï de Barcelone et publié par Goldenthal. Le *Kimiyâ es-séâda* (l'Alchimie du bonheur) est une morale populaire fondée sur le mysticisme; écrit primitivement en persan, cet ouvrage a été traduit en anglais par H. A. Homes, sous le titre de *The alchemy of happiness*. *Ayyouhâ'l-walad* (O enfant!) est un célèbre traité de morale que Hammer-Purgstall a publié et traduit en allemand. En matière juridique, ses traités de droit chaféïte ont eu une grande célébrité dans le monde musulman; le *Basît*, le *Wasît* et le *Wadjîz* sont des abrégés les uns des autres. En philosophie, le *Téhâfot-el-Félâsifa* (Chute des philosophes) est une attaque contre les adhérents de la philosophie grecque; il a été étudié par M. de Boer; le *Maqâçid el-falâsifa* (But des philosophes) forme une sorte d'introduction au précédent ouvrage : le texte a été publié à Leyde par M. G. Beer; on en a une traduction latine de Gondisalvi, imprimée à Venise en

1506. Le *Mounqid min ed-dalâl* (Préservatif de l'erreur), composé après avoir repris ses cours à Nisapour pour la deuxième fois, expose le développement de sa pensée philosophique ; il a été publié et traduit par Schmölders dans son *Essai sur les écoles philosophiques chez les Arabes* ; une seconde traduction, bien améliorée, a été publiée dans le *Journal Asiatique* de 1877, par notre savant maître, M. Barbier de Meynard.

A côté du grand docteur chaféïte, il ne faut pas oublier son frère Aboû'l-Fotoûh Medjd-Eddin Ahmed, qui lui succéda à la chaire de la Nizhâmiyya. Comme lui, il pencha vers le mysticisme, et répandit ses idées par la prédication plus que par l'écriture, car il était d'une belle prestance et possédait le don des miracles. Sa passion était de prononcer des sermons en public, ce qui lui fit quelque peu négliger ses études juridiques. Il mourut à Kazvin, en 1126. Il a abrégé l'*Ihyâ* de son frère, et a écrit des traités sur le soufisme, tels que le *Minhâdj el-Albâb* (la Voie des cœurs), un traité sur les avantages de la pauvreté et la prise du froc chez les mystiques ; un livre (*Bawâriq el-ilmâ'*) pour prendre la défense de la musique prohibée comme futile et frivole par les musulmans stricts, considérée, au contraire, par les mystiques, comme un moyen de parvenir à l'extase. Le *Kitâb ed-dâhira* est un résumé du système de son frère.

Nedjm-Eddin Abou-Hafç 'Omar en-Nasafî, né en 1068 à Nasaf, ville de la Transoxiane, mort en 1142, était l'un des plus grands docteurs du rite hanéfite, à son époque. Son ouvrage le plus célèbre est l''*Aqâïd* (Articles de foi), cathéchisme musulman, publié par W. Cureton et traduit en français dans le *Tableau de l'empire othoman* de Mouradjea d'Ohsson, et en allemand par Ziegler. Il a écrit aussi un long poème didactique de deux mille sept

cents vers sur les différences qui partagent les chefs des rites orthodoxes, et au moins deux commentaires du Koran.

Abou'l-Fath Mohammed ECH-CHAHRASTÂNI naquit en 1086 à Chahristan, bourgade du Khorasan, étudia à Djordjâniyya (Ourghendj) et à Nisapour, où il s'occupa spécialement du système théologique d'El-Ach'arî. Il profita d'un pèlerinage à la Mecque, en 1116, pour passer, à son retour, trois ans à Bagdad; revenu dans son pays d'origine, il y mourut en 1153. Son *Kitâb el-milèl wèn-nihal* est un exposé complet et détaillé des diverses opinions philosophiques et des sectes religieuses musulmanes et autres; il a été publié par Cureton et traduit en allemand par Haarbrücker. Il avait écrit une histoire des philosophes que possédait Bland; une traduction persane, apportée en Europe par Fraser, y a été achetée par un prince d'Oude, et emportée par lui dans l'Inde. Le *Nihâyet el-iqdâm* (Limite du progrès) est un traité complet de théologie scolastique. Le *Muçâra'at el-félâsifa* est une discussion de sept questions métaphysiques.

Sirâdj-Eddin 'Ali EL-OÛCHÎ, né à Ouch dans le Ferghana, écrivit vers 1173, sur les principes de la foi musulmane, un poème didactique rimé en *l* et connu sous le nom d'*Amâli* (Dictées), qui a été publié par P. de Bohlen et souvent commenté. De son *Ghorar el-akhbâr* il a été fait un extrait de cent courtes traditions, conservé en manuscrit au Caire et à Berlin.

A l'occasion d'une lettre écrite par l'empereur romain de Constantinople au sultan d'Égypte Mélik-Kâmil, Abou'l-Baqâ Çâleh el-Dja'fari composa, en 1221, une réfutation du christianisme et du judaïsme sous le titre d'*El-béyân el-wadih el-machhoûd*, utilisée par F. Triebs dans sa dissertation publiée à Bonn en 1897.

'Abdel-'Azîz ben 'Abdes-Sélâm es-Solamî, surnommé *Sultan el-'Olamâ*, né en 1181 à Damas, y remplit les fonctions de prédicateur jusqu'à ce qu'il fût appelé en Égypte par Mélik-Çâleh, vers 1240; il resta dans ce pays jusqu'à sa mort, en 1262, après avoir composé, sur la jurisprudence chaféïte, un grand nombre d'ouvrages dont vingt-quatre ont été conservés, tels que le grand et le petit *Qawâïd ech-Chari'a* (Règles de la loi), le *Molhat el-I'tiqâd*, qui est une critique du système d'El-Ach'arî, et une polémique contre certains novateurs, tels que les *hachwiyya*.

Les mystiques.

Le même mouvement qui entraînait les esprits vers l'orthodoxie religieuse en emmena un grand nombre au delà des bornes de la raison et développa, sous des influences venues de Perse, le mysticisme dans le monde musulman. Ceux qu'on a appelés les saints de l'islam sont des mystiques, ou pour leur conserver le nom qu'ils portent en Orient, des Soufîs, c'est-à-dire des gens vêtus de laine, nous dirions de bure. C'étaient des ascètes, d'abord à la façon des moines chrétiens, des gens renonçant au monde, à ses biens périssables, pour se vouer à la contemplation dans des contrées désertes; plus tard ce furent des confréries, des ordres religieux ayant certains lieux de réunion pour leurs prières en commun, prières qui devinrent vite des exercices spirituels d'un ordre très matériel, tels que la danse des derviches tourneurs, les travaux de jongleurs des Aïssaouas, les cris ou rugissements des Rifâ'iyya; mais à l'époque lointaine dont nous parlons, nous n'en sommes pas encore là. La

question se pose de savoir si le mysticisme musulman a son origine dans l'Inde ou chez les moines grecs et syriens; dans les deux cas, il est l'entier contrepied de l'esprit sémitique; c'est une influence aryenne des plus caractérisées qui l'a amené.

Les plus anciens mystiques dont les ouvrages nous sont restés sont Abou-'Abdallah el-Harith ben Asad el-Mouhâsibi, qui était de Bassora; il prêcha la renonciation au monde et donna l'exemple en refusant l'héritage paternel, sous le prétexte d'un scrupule légal dérivé de ce que son père était partisan de la doctrine du libre arbitre de l'homme, contraire au thème orthodoxe de la prédestination, et qu'en droit musulman des personnes de religion différente ne peuvent hériter l'une de l'autre; il vécut et mourut en 857 dans l'indigence. Chez son contemporain Dhou'n-Noûn l'Égyptien, né à Ikhmim, les idées religieuses paraissent étroitement liées à des conceptions fantastiques sur le rôle de l'alchimie; avec El-Djounéïd († 910), d'une famille de Néhâwend (son père était verrier), le soufisme devient décidément panthéiste; ce maître réunit autour de lui un certain nombre d'élèves; l'un d'eux devint célèbre, ce fut El-Hoséïn ben Mançour el-Hallâdj, d'origine persane, qui fit des miracles et attira autour de lui un certain nombre de prosélytes, tellement que le pouvoir en prit ombrage; sous le prétexte qu'il avait déclaré que Dieu s'était incarné en lui, il fut conduit devant le juge de Bagdad, condamné à mort et exécuté (921).

Nous avons vu, avec Ghazâli, le théologien pencher vers le mysticisme. Nous allons étudier maintenant le mouvement donné à la littérature par cette nouvelle branche, d'inspiration iranienne. Abou'l-Qâsim 'Abdel-Kérim EL-QOCHAÏRI, né en 986 d'une famille établie dans

le Khorasan depuis la conquête, perdit son père de bonne heure et hérita d'un bien-fonds situé près d'Ostowâ; il alla étudier à Nisapour en vue d'acquérir les connaissances nécessaires pour le défendre contre les exactions du fisc. Abou 'Ali el-Hasan ed-Daqqâq, le grand maître du soufisme, dont il suivit les leçons, le poussa dans la voie de la science et du mysticisme, et le conduisit à s'y vouer entièrement; il lui donna même, plus tard, sa fille en mariage. En 1056, il se rendit à Bagdad et y professa la science des traditions dans le sens chaféïte; il mourut à Nisapour, en 1072. Il joignait à une profonde connaissance du soufisme, une grande habileté de calligraphe et une érudition remarquable en matière de belles-lettres. La *Risâla* qui porte son nom a été écrite pour donner un nouvel éclat aux doctrines mystiques, qui, de son temps, avaient un peu perdu de leur succès; le *Tertîb es-Soloûk fi tarîq Allâh* (Disposition à la marche dans la voie de Dieu) est un guide du soufi débutant; le *Tahbîr* est un traité des cent noms de Dieu et de leur emploi dans la prière.

Abou Isma'ïl 'Abdallah el-Hérêwi, né à Kohan-diz en 1005, mort à Hérat en 1088, a laissé un *Manâzil es-Sâïrin*, qui traite des diverses étapes que le soufi doit parcourir avant d'obtenir la connaissance de la vérité; un *Dhamm el-Kalâm*, qui est une attaque contre la théologie dogmatique et scolastique, et un *Tabaqât es-Soufiyya* (Histoire des mystiques), qui est la base sur laquelle le poète persan Djâmi a édifié son *Nafahât el-Ons*.

Tâdj-el-Islâm el-Hoséïn Ibn Khamîs el-Mauçilî, né à Djohéïna, village près de Mossoul, descendit le Tigre pour aller étudier le droit chaféïte à Bagdad, auprès de Ghazâli, et devint cadi d'une bourgade de l'Euphrate

entre Raqqa et Bagdad. Il se retira plus tard à Mossoul et y mourut en mai 1157. Ses *Manâqib el-abrâr* (Biographie des gens pieux) sont une imitation de la *Risâla* de Qochaïri avec une histoire des soufîs.

Le CHÉÏKH 'ADÎ ben Mousâfir el-Hakkâri naquit dans le village de Béït-Qâr près de Baalbek ; il fit, étant encore jeune, de longs voyages pour rendre visite aux principaux soufîs de son temps. Plus tard il se retira, dans les montagnes à l'ouest de Mossoul, au milieu des ruines d'un couvent chrétien, où il établit sa *zâouïa* ; il y mourut en 1163, après avoir fondé l'ordre religieux des 'Adawiyya. Les Yézidis, qui probablement à cette époque habitaient les montagnes de Sindjar, le prirent pour leur protecteur, tout en lui rendant un culte qui n'a presque rien de musulman ; il est resté, jusqu'aujourd'hui, leur grand saint et son tombeau est un lieu de pèlerinage. La bibliothèque de Berlin possède son catéchisme, *I'tiqâd ahl es-sonna* (Croyances des sunnites), ses conseils aux khalifes et à ses élèves (*Waçâyâ*), ainsi que deux odes conçues dans le sens mystique.

Mouhyi'ddin 'ABD-EL-QÂDIR EL-GÎLÂNÎ, un des grands saints de l'Islam, rattachait son origine à Ali; né en 1078, dans le Guilan, au sud de la mer Caspienne, il se rendit jeune encore à Bagdad, où il se mit à étudier le droit hambalite en 1095. En 1127, il commença à tenir des séances d'édification ; il acquit vite une réputation de sainteté, et fit des miracles. Il disait : « Je voudrais avoir entre les mains tous les biens de ce monde, pour donner à manger à ceux qui ont faim ». Il mourut en 1166 : l'ordre religieux des Qâdiriyya, qu'il avait fondé, maintient encore aujourd'hui sa renommée et sa doctrine dans tout l'Orient. Notre grand adversaire d'Algérie, l'émir Abd-el-Kader (Mouhyi'ddin 'Abd-el-Qâdir el-Hasanî),

que l'auteur de ces lignes a eu l'honneur de connaître personnellement à Damas où il s'était retiré, se flattait de descendre de l'illustre saint de Bagdad. Il a écrit le *Ghounya litâlibî tariq el-haqq* (l'Ouvrage suffisant pour ceux qui recherchent la voie de la vérité), traité complet du soufisme; le *Fotoûh el-ghaïb* (Ouverture des mystères), règles de conduite pour ses adeptes; le *Djalâ el-khâtir*, recueil de sermons prononcés, soit dans la *medressé*, soit dans le couvent des soufis de Bagdad en 1150 et 1151, qui est conservé à la bibliothèque de l'India Office; un autre recueil du même genre, *El-fath er-rabbâni* (Révélations du Seigneur), qui a été imprimé au Caire; de nombreuses formules de prières et des poésies mystiques.

Diyâ-Eddin 'Abdel-Qâhir ben 'Abdallah es-Sohrawerdî, descendant du khalife Abou-Bekr, né en 1097 à Sohrawerd, petite ville près de Zendjan, dans l'Azerbaïdjan, alla étudier le droit hanéfite à la Nizhâmiyya, se tourna vers le mysticisme, vécut dans la solitude et se construisit une *zâouïa* à l'occident de Bagdad. De 1131 à 1152, il professa à la Nizhâmiyya; en 1160, il tint des séances de derviches à Mossoul; il se dirigea ensuite vers Jérusalem, mais ne put atteindre cette ville occupée alors par les Croisés, et resta à Damas, où Nour-Eddin Mahmoûd ben Zengî l'accueillit avec beaucoup d'honneurs. Il revint ensuite à Bagdad et y mourut en 1168. Son traité du mysticisme porte le titre d'*Adâb el-mouridîn* (Morale des adeptes); la bibliothèque de Vienne possède aussi un commentaire de lui sur les cent noms de Dieu.

Il convient de ne pas le confondre avec un autre ascète célèbre, Chihâb-Eddin Yahya ben Habach ben Amirek es-Sohrawerdi, qui étudia le droit à Méragha, adopta le soufisme et se mit à vagabonder à Ispahan,

Bagdad et Alep. Sa doctrine éclectique était un mélange d'idées néoplatoniciennes et de traditions iraniennes, modifiées par l'islamisme et la conception chiïte d'un imam impeccable caché; il la nommait *Hikmet el-ichrâq* (Philosophie de l'illumination, illuminisme), et ses disciples ont pris de là le nom d'*ichrâqis* (illuminés). Au début de son séjour à Alep, il paraît avoir trouvé des dispositions favorables chez le prince qui gouvernait cette cité, Mélik-Zâhir, fils de Saladin; mais soupçonné d'hérésie par les orthodoxes, malgré le soin qu'il prenait de déguiser son enseignement au moyen d'une terminologie obscure, ceux-ci réussirent à détourner de lui l'esprit de Mélik-Zâhir, qui le fit mettre à mort en 1191; il n'avait que trente-huit ans. Son tombeau y est un but de pèlerinage; le peuple l'appelle *Chéikh maqtoûl* (le Chéikh assassiné). En outre du *Hikmet* dont nous venons de parler, il a écrit le *Talwîhat* sur la logique, la physique et la métaphysique, le *Hayakil en-Nour* sur le mysticisme, l'*Alwah el-'Imadiyyé* sur l'infini, l'absolu, les attributs de Dieu, dédié au prince ortokide 'Imâd-Eddin Qara-Arslan, et d'autres ouvrages moins considérables.

Dans le Maghreb vivait à la même époque Abou-Madyan Cho'aïb ben el-Hasan, connu en Algérie sous le surnom de Bou-Medin; il mourut en 1193, laissant une réputation aussi grande que celle d''Abd-el-Qâdir el-Gilâni à Bagdad. On a de lui divers recueils de sentences, dont un, l'abrégé du *Tohfat el-Arib*, a été publié et traduit en latin par Fr. de Dombay; il a composé aussi des vers mystiques.

Un Espagnol, établi à Damas où il exerçait le métier de médecin, Abou'l-Fadl 'Abd-el-Mou'in ben 'Omar el-Djilyani, né en 1136, mort en 1205, a écrit un manuel de mysticisme sous le titre d'*Adab es-Soloûk*, une apo-

logie de Saladin en prose rimée et en vers, pour célébrer la prise de Jérusalem, le *Manâdih el-mamâdih*; les louanges du même prince le conduisirent à composer des poésies auxquelles il donna la forme extérieure d'arbres, de colonnes, de cercles, d'échiquiers; ces compositions bizarres se trouvent à Paris et à Upsal, sous le titre de *Diwan et-tedbidj*.

Rokneddin Abou-Hâmid EL-AMIDI de Samarcande, savant jurisconsulte, mort à Bokhara en 1218, traita, sous le titre de *Mir'at el-Ma'âni* (le Miroir des différentes pensées), la question de l'indépendance du microcosme, le corps humain, par rapport au macrocosme, d'après une traduction persane d'un ouvrage indien. De Guignes, Gildemeister et Pertsch se sont occupés de ce livre. On a aussi de lui deux manuels de dialectique et de controverse (*et-tariqa el-Amidiyya* et *el-Irchâd*) et un traité des talismans (*Haud el-hayât*).

NEDJM-EDDIN Abou'l-Djémâl el-Khîwaqî, surnommé KOBRÂ, mort en 1221, a écrit des ouvrages mystiques: le *Fawâtih el-Djémâl*, le *Khâïf el-hâïm*, sur les dix moyens par lesquels on peut obtenir la pureté du corps et de l'âme et par là s'approcher de la divinité, et deux opuscules sur des sujets analogues.

CHIHAB-EDDIN Abou-Hafç 'Omar ES-SOHRAWERDI, qu'il faut distinguer du chéïkh assassiné à Alep qui portait les mêmes surnoms, naquit en 1145 à Sohrawerd, étudia le droit chaféite et se sentit entraîner vers le mysticisme. Plus tard nous le trouvons établi comme professeur et prédicateur à Bagdad, où il mourut en 1234. Il était le neveu de Diyâ-Eddin (voir plus haut); il fut son élève et celui d''Abd-el-Qâdir el-Gilâni. L'*Awârif el-méârif* (les Dons divins de la connaissance), où il traite du mysticisme des soufis, a été imprimé à Boulaq; le *Kechf el*

fadâïh el-Younaniyyé est dirigé contre l'étude de la philosophie grecque et en faveur de la religion musulmane. D'autres traités sont consacrés à vanter la pauvreté et le renoncement au monde, à décrire les différentes stations que l'âme doit parcourir avant de parvenir à la connaissance de Dieu, à parler de la prise d'habit, consécration du derviche à la vie contemplative.

Mouhyi'ddin Abou-'Abdallah Ibn el-'Arabi, né à Murcie en 1165, se rendit à Séville en 1172 et s'y voua à l'étude des *hadith* et de la jurisprudence. En 1201 il entreprit des voyages qui le conduisirent au Hedjaz, à Bagdad, à Mossoul et en Asie Mineure ; sans pouvoir rentrer dans son pays natal, il mourut à Damas en 1240. Lui qui suivait, sur le terrain du droit, la stricte doctrine des Zhâhirites, il se livra à une fantaisie désordonnée sur celui de l'entraînement mystique. Ce qu'il a composé d'ouvrages est inimaginable, et sa facilité d'invention ainsi que le grand nombre de ceux qui nous ont été conservés lui ont valu la réputation du plus grand mystique de l'Orient musulman. Son chef-d'œuvre, le *Fotoûhât el-Mekkiyyé* (Révélations de la Mecque) est un traité de mystique en douze volumes ; le *Fosoûs el-Hikam* (Mosaïque de préceptes), sur l'existence et l'importance des vingt-sept prophètes principaux, a été composé en 1230, à Damas, à la suite d'une apparition du Prophète ; le *Machâhid el-asrâr el-Qodsiya* (Apparition des mystères sacrés) et l'*Anwâr* (les Lumières) ont été écrits à Konia en 1209 ; l'*Incha ed-dawâïr* est consacré à expliquer la place de l'homme dans la création et la cosmogonie ; l'*Oqlat el-mostaufiz* décrit les créatures du monde d'en haut et de celui d'ici-bas, esprits, trône de Dieu, les étoiles, la terre ; le *Tohfat es-safara* (Cadeau fait aux voyageurs) précise les étapes du voyageur mystique dans la connaissance de

Dieu ; le *Hilyet el-Abdâl* (Ornement des ascètes), guide du bonheur, a été composé à Taïf près de la Mecque en 1202. Le *Kimiyâ es-Sé'âda* (Alchimie du bonheur) traite des propriétés et des vertus de la formule de la croyance en l'unité de Dieu ; l'*Ifâda* (Information) parle des trois connaissances fondamentales : Dieu, le monde rationnel et le monde sensible. Un certain nombre de ses traités reposent sur les sciences occultes, comme ses études sur le *Djefr* ou livre cabalistique attribué à Ali ; son *Fâïda* (Utilité) roule sur la divination par le moyen des lettres de l'alphabet. Le *Terdjuman el-achwâq* (Interprète des amours) est un recueil de poésies soufies publié à la Mecque en 1201 ; il composa lui-même un commentaire sur son propre ouvrage, pour se défendre contre l'accusation d'avoir chanté l'amour charnel, et non l'amour divin ; bien d'autres poésies du même genre ont été réunies sous des titres différents. De ses deux cent quatre-vingt-neuf écrits, cent cinquante ont été catalogués par M. Brockelmann comme existants dans les bibliothèques d'Europe et d'Orient.

Le fondateur de l'ordre religieux des Châdhiliyya, Abou'l-Hasan 'Ali ECH-CHÂDHILI, né dans une petite ville à l'ouest de Tunis, mourut en 1258, après avoir écrit *el-Moqaddima el-Ghazziyya* (la Préface de Gaza), sur les devoirs du culte divin ; le célèbre *Hizb-el-bahr* (Litanie de la mer), prière dont il croyait avoir reçu la formule de Mahomet lui-même, et que le voyageur Ibn Batoûta a trouvée assez intéressante pour figurer *in extenso* dans le récit de ses aventures, et d'autres litanies du même genre ont été conservées.

Un élève d'Ibn 'Arabî, ÇADR-EDDIN Abou'l-Ma'âlî EL-QONAWI, de Konia, l'ancienne Iconium, en Asie Mineure, mort en 1273, a écrit un commentaire sur la *Fâtiha* ou

premier chapitre du Koran, sous le titre d'*I'djâz el-béyan* (Explication miraculeuse), sur les quarante hadith et sur les cent noms de Dieu; la *Hâdiya* (la Directrice) est un opuscule sur les principes de la théodicée musulmane; le *Noçoûç* est un traité de mysticisme soufi; le *Miftah el-Ghaïb* (Clef du monde mystérieux) est une introduction scientifique à la connaissance de la personnalité divine et de ses mystères.

'Izz-Eddin 'Abdessélâm Ibn Ghânim el-Maqdisî (ou el-Moqaddési), c'est-à-dire originaire de Jérusalem, mort en 1279, a fait chanter les louanges du Créateur par les oiseaux et les fleurs dans son *Kechf el-Asrâr* (les Mystères dévoilés), publié et traduit par Garcin de Tassy sous le titre de *Les oiseaux et les fleurs*; le *Hall er-romoûz* (Solution des problèmes) est un traité de mysticisme; le *Taflis Iblis* (le Diable ruiné), imitation du *Telbis* d'Ibn Djauzî, est destiné à combattre ceux qui croient que Dieu n'a aucune part dans le mal, tandis qu'au contraire il le tolère exprès.

'Izz-Eddin 'Abd el-'Aziz ed-Dirini, né à Dîrin en Égypte en 1215, mort en 1295, est l'auteur d'une poésie célèbre sur le jugement dernier, *Qilâdet ed-dorr el-manchoûr* (le Collier de perles déployé), que l'on joint ordinairement à la *Kharîdat el-'Adjaïb* ou cosmographie d'Ibn el-Wardî; il a écrit encore d'autres ouvrages, le *Tahârat el-Qoloûb* (Pureté des cœurs), collection d'anecdotes édifiantes, de conseils et de prières, le *Taîsîr*, poème didactique de plus de trois mille deux cents vers sur l'exégèse du Koran, une réfutation du christianisme (*Irchâd el-hayârâ* (le Guide des égarés), qui est conservée à Paris.

CHAPITRE IX

LES ABBASSIDES (*suite*). — LES SCIENCES.

Les traductions du grec.

A la suite des conquêtes d'Alexandre, l'esprit hellénique avait envahi l'Asie, et l'école d'Alexandrie avait maintenu longtemps un centre d'érudition, de recherches scientifiques au milieu de populations dont la culture de l'esprit était le dernier souci. Malgré les désastres qui avaient frappé les bibliothèques, dépositaires de la pensée antique, il restait en circulation assez d'écrits pour qu'on pût sentir que cette pensée n'était point morte. La Syrie et la Mésopotamie étaient sous l'influence de la civilisation hellénique. Dans les innombrables cloîtres des moines syriens, on traduisit pendant des siècles, du grec en syriaque, les ouvrages de la philosophie et de la science grecques, et c'est dans ces traductions syriaques que les traducteurs arabes allèrent puiser à leur tour. L'académie fondée à Gondêchâpour en Susiane par Chosroès Ier, en 350, avait aussi répandu

en Orient la connaissance de la science grecque et maintenu le goût des études philosophiques et médicales. En pleine Mésopotamie, la ville de Harrân, l'ancienne Carræ, où avait été défait Crassus, était restée païenne, et les dieux de Grèce et de Rome, dans un syncrétisme qui rappelait les derniers temps de l'Empire romain, s'y alliaient aux antiques divinités des Sémites. C'était encore un centre de civilisation hellénique, en plein moyen âge; ses habitants s'y livraient particulièrement à des études mathématiques et astronomiques.

C'est le khalife El-Mamoun qui, en fondant à Bagdad une université (*béït el-hikma*), en y adjoignant une bibliothèque et un observatoire, détermina dans le monde musulman un mouvement scientifique considérable dont les échos furent répercutés au loin et allèrent plus tard réveiller, par le canal de l'Espagne musulmane, l'esprit de l'Europe endormie. C'est ce mouvement qui fit passer du syriaque en arabe une foule de traductions du grec et enrichit ainsi d'une nouvelle branche une littérature déjà variée et fort riche.

Ainsi El-Hadjdjâdj el-Hâsib traduisit l'Astronomie de Ptolémée sous le titre qui lui a été conservé, celui d'Almageste, ainsi que les Éléments d'Euclide; Yohannâ ben Batrik († 815), la Politique d'Aristote; Abd-el-Mésih Nâïma de Homs, la Théologie d'Aristote d'après Porphyre, à la demande du khalife El-Mo'taçim; Qostâ ben Louqa de Baalbek, connu par des travaux originaux sur la médecine, l'astronomie et les mathématiques, fit passer en arabe une foule d'ouvrages grecs; Abou-Zéïd Honéïn ben Ishaq, fils d'un pharmacien chrétien de Hira, alla étudier la médecine auprès de Yahya ben Mâsawéïh, qui florissait sous Haroun er-Rachid, traversa l'Asie Mineure, où il eut l'occasion d'apprendre le grec,

retourna à Bagdad, où le khalife El-Motawakkil le choisit pour son médecin particulier, et y écrivit des ouvrages sur la médecine et la philosophie en même temps qu'il traduisait en arabe l'Ancien Testament sur la version des Septante, le Timée et la République de Platon, les Aphorismes d'Hippocrate, les ouvrages de Galien et de Dioscoride, et d'autres encore. Sa fin fut malheureuse. Ayant pris part à la querelle des images qui divisait l'Église chrétienne, il fut excommunié par l'évêque Théodose et, de chagrin, s'empoisonna (novembre 873). Son fils et principal élève, Ishaq ben Honéïn, intime ami du vizir Qâsim ben 'Obaïdallah, fut plus philosophe que médecin; il traduisit les Catégories d'Aristote; il mourut paralysé en 910.

Après eux on signale encore Hobéïch ben el-Hasan, neveu d'Ishaq, qu'il aida dans ses travaux, et qui traduisit Dioscoride et Galien; Abou-Bichr Mattâ ben Yoûnous, mort à Bagdad en 940, qui s'occupa de la Poétique d'Aristote; Abou-Zakariyâ Yahya ben 'Adî, surnommé le Logicien, chrétien jacobite, dont il n'est resté que le nom, ainsi que le médecin Ibn Zeraa, de la même confession chrétienne, qui traduisit des ouvrages de médecine et de philosophie.

La philosophie.

La lecture des traductions d'Aristote fit naître l'étude de la philosophie, qui, dans le monde musulman, resta enfermée dans le cercle relativement étroit des penseurs et des savants; elle n'eut pas de prise sur le commun du peuple; mais, dans le monde des travailleurs de la

pensée, elle fut adoptée avec enthousiasme. Déjà sous le khalife El-Mo'taçim, vers 840, Chihâb-Eddin Ibn Abî'r-Rabî composa, à la demande du souverain, un traité de politique précédé de considérations sur la psychologie qui peut être considéré comme le plus ancien ouvrage de ce genre en langue arabe; il est conservé à Paris et a été imprimé au Caire (*Soulouk el-Mâlik fi tedbir el-Mamâlik*). Après lui vient Ya'qoub ben Ishaq el-Kindî, fils du gouverneur de Koufa, qui était d'ancienne famille arabe; né dans cette ville, il alla étudier à Bassora, puis à Bagdad, où il s'établit définitivement. Il fut compris dans les poursuites qui suivirent la réaction orthodoxe du temps de Motawakkil, vit confisquer sa bibliothèque, dont il ne put obtenir la restitution que peu avant la mort du khalife et la sienne. Il écrivit environ deux cents ouvrages sur les sujets les plus variés.

Ahmed ben et-Tayyib es-Sarakhsî, né à Sarakhs dans le Khorasan, est plus connu sous son surnom de Tilmidh-el-Kindi, l'élève d'El-Kindi; on n'a plus ses ouvrages; il faisait partie de la suite du khalife El-Mo'tadid, dont il avait été le professeur, et en punition de ce qu'il avait laissé échapper un secret qui lui avait été confié, il fut jeté en prison et mis à mort en 899.

D'une famille turque de la Transoxiane sortait Abou-Naçr Mohammed el-Fârâbi, né à Farab, la moderne Otrar, qui étudia à Bagdad la médecine et la philosophie. Attiré à Alep par l'éclat de la cour de Séïf-Eddaula, le protecteur des lettres et des sciences, il y vécut retiré du monde, donnant des leçons dans les charmants jardins qui entourent la ville, et mourut à Damas en 950, alors qu'il accompagnait son maître pendant un voyage. Il écrivit sur la logique, la morale, la politique, les mathématiques, l'alchimie, la musique. Ibn Khallikan l'appelle

le plus grand philosophe que l'islamisme ait jamais possédé; c'est à lui qu'Avicenne doit sa science, et il fallut en effet un grand maître pour un aussi illustre élève. A son arrivée à Bagdad, il ignorait l'arabe; ce fut là sa première étude. Quand il fut maître de cette langue, il put profiter des leçons d'Abou-Bichr Mattâ ben Yoûnous, qui enseignait la logique; El-Fârâbi remplit soixante-dix volumes avec les notes qu'il prit à son cours où il expliquait le traité d'Aristote sur ce sujet. Il lut deux cents fois le Traité de l'âme du célèbre philosophe grec. « Si j'avais vécu de son temps, aimait-il à dire, j'aurais été le chef de ses élèves. »

Ses considérations utopiques sur une cité modèle, adaptation de la *République* de Platon aux idées musulmanes, sont des plus curieuses; elles sont d'un philosophe, non d'un homme politique ni d'un jurisconsulte. Les hommes doivent avoir un gouvernement monarchique et une croyance religieuse. L'État le plus parfait serait celui qui comprendrait toute la terre habitée : dans une pareille monarchie universelle, il faudrait que les gouvernés fussent des saints, et les gouverneurs des sages. Toutefois l'auteur admet que si l'on ne rencontre pas chez un seul homme les qualités qu'il exige du monarque, on peut lui en adjoindre un second, un troisième et ainsi de suite : ce beau système aboutirait à la république aristocratique.

En 966, un Arabe de Jérusalem, Motahhar ben Tâhir el-Maqdisî, se trouvait à Bost dans le Sidjistan et y rédigea, à la demande du ministre d'un prince samanide, un résumé des connaissances de son époque sous le titre de *Kitâb el-bèd' wèt-tarikh* (Livre de la création et de l'histoire) dans lequel il fait part au public, en dehors du fonds commun de l'érudition musulmane, du fruit de

ses recherches personnelles, de ses entretiens avec les prêtres des Mazdéens et avec les rabbins juifs. Cet ouvrage fut attribué plus tard, l'on ne sait pourquoi, au philosophe Abou-Zéïd Ahmed ben Sahl el-Balkhi et catalogué sous son nom. Une copie du manuscrit unique existant dans une des bibliothèques de Constantinople a été rapportée d'Orient par celui qui écrit ces lignes et est actuellement en cours de publication, avec sa traduction, par les soins de l'École des Langues orientales vivantes de Paris.

La prise de Bagdad par les Bouïdes en 945, la mise sous tutelle du khalife abbasside, réduit à n'être plus qu'un automate revêtu d'un unique pouvoir spirituel, donna quelque vie à la libre spéculation philosophique, entravée par le succès de la réaction religieuse sous Motawakkil et ses successeurs. Ces princes, originaires d'un simple pêcheur du Tabaristan, devenu condottiere à la suite d'un chef de cette province, étaient chiïtes et s'intéressaient fort peu aux progrès de l'orthodoxie. C'est sous l'influence de cette liberté relative que l'on voit se former à Bassora, vers le milieu du IVe siècle de l'hégire, une société de philosophes qui s'appelaient Ikhwân eç-Çafâ (les Frères de la pureté), et qui rédigèrent, en cinquante et un traités, toute la somme de la philosophie arabe. Cet ouvrage célèbre a été traduit et étudié en allemand par M. F. Dieterici.

Avicenne (Abou 'Ali el-Hoséïn Ibn Sinâ) était le fils du gouverneur d'une petite ville près de Bokhara; né en août 980, il étudia à la fois la philosophie et la médecine dans le chef-lieu de la province. A peine âgé de dix-sept ans, une cure merveilleuse qu'il fit au prince samanide Noûh, fils de Mançour, lui ouvrit l'accès du palais. A vingt-deux ans, ayant perdu son père, il se

rendit auprès du roi du Khârizm (Khiva) 'Ali ben Mançour, voyagea dans le Khorasan et dans le Djordjân, où il resta quelque temps comme professeur et composa son chef-d'œuvre médical, le *Qânoun fi'-tibb* (Canon de la médecine). Plus tard il se rendit à Réï et à Kazvin, arriva à Hamadan, où il devint ministre du prince Bouïde Chems-Eddaula, puis dut résigner ses fonctions sous l'influence du parti militaire; sous le fils et successeur de ce prince, Tâdj-Eddaula, il fut accusé de haute trahison et enfermé dans une forteresse dont il put s'échapper au bout de quelque temps pour se réfugier à Ispahan, auprès d'Ala-Eddaula Abou-Dja'far Ibn Dochmanziyâr. Épuisé par un travail excessif et par la débauche, il mourut dans le cours d'une maladie contractée pendant une campagne contre Hamadan en 1037.

Ses ouvrages embrassent tout le domaine des sciences cultivées dans l'Orient à cette époque. En matière théologique, il a écrit des *risâla* ou opuscules sur différentes sourates du Koran, sur le jugement dernier, sur les miracles, les songes, la magie et les talismans; mais la philosophie fut son domaine principal. Le *Chifa* est un traité de logique, de physique, de mathématiques, et d'astronomie; accusé de s'y être montré l'adversaire de la doctrine du Koran, il écrivit à son élève préféré 'Obaïd-Allah de Djozdjân une lettre pour s'en disculper; l'*Ichârât wet-tanbihât*, manuel de logique, a été publié et traduit, sous le titre de *Livre des théorèmes et des avertissements*, par M. J. Forget à Leyde. L''*Oyoûn el-hikma* (Sources de la sagesse) est consacré à la logique, à la physique et à la théologie. Son *Hayy ben Yaqzhan*, traité mystique, a été traduit par Mehren. M. le baron Carra de Vaux a publié, traduit et commenté son ode sur l'âme. Sa *Khotbat el-Gharrâ* (Sermon brillant) a été

éditée par Golius. L'opuscule des Oiseaux (*Risâlet et-taïr*) est une parabole mystique sur les oiseaux prisonniers. Une réfutation de l'astrologie montre comment le grand médecin s'était dégagé du plus tenace des préjugés de son temps, qui est encore loin d'avoir disparu de l'Orient de nos jours. Son poème didactique sur la logique, en deux cent quatre-vingt-dix vers, a été publié par Schmœlders.

Dans le domaine des sciences physiques et naturelles, en dehors d'une dizaine d'opuscules sur l'astronomie et la physique, nous trouvons le code de la médecine, le fameux *Qânoun*, si souvent commenté, et des poésies didactiques, telles que la *Manzhoûma* ou poésie sur la médecine, en mille trois cent seize vers, et une autre sur l'anatomie.

Abou'l-Wéfâ Mobachchir ben Fâtik, émir égyptien, a écrit en 1053 un recueil d'apophtegmes de tous les sages de l'antiquité et du moyen âge sous le titre de *Mokhtâr el-Hikam* (Pensées choisies); la partie de cet ouvrage relative à la légende d'Alexandre a été publiée et traduite par M. Meissner.

Abou-Bekr et-Tortoûchi Ibn Abi-Randaqa était né à Tortose en 1059; il étudia le droit malékite à Saragosse, et les belles-lettres à Séville, accomplit le pèlerinage en 1083 et parcourut l'Orient; il alla jusqu'à Bagdad; à son retour, il s'arrêta en Égypte et s'établit à Alexandrie, où il mourut en 1126, comme professeur de traditions. Son *Sirâdj el-Moloûk* (Flambeau des rois) est un guide de la conduite des princes, terminé au Vieux Caire en 1122 et dédié au vizir El-Mamoun. Sa vie fut celle d'un ascète dévot, pratiquant les mortifications et menant l'existence d'un pauvre, content de peu.

Le philosophe Avenpace (Abou-Bekr Ibn es-Sâïgh

Ibn Bâdjdja) naquit à Saragosse; il vécut à Séville et à Grenade; plus tard il se rendit, à Fez, à la cour des Almoravides, et y fut emprisonné à l'occasion du médecin Abou'l-Ala Ibn Zohr, en 1138. En outre de la philosophie, il s'était occupé aussi de musique. On a de lui vingt-quatre petits écrits sur la philosophie, la médecine et les sciences naturelles, une lettre d'adieu et un poème cynégétique, *Tardiyya*; ses ennemis le considéraient comme un libre penseur.

Ibn Tofaïl, né à Cadix, élève d'Avenpace pour la philosophie et la médecine, entra comme secrétaire au service du gouverneur de Grenade, devint ensuite médecin particulier et ministre de l'almohade Yoûsouf; il mourut à sa cour, à Maroc, en 1185. Son *Asrâr el-hikmat el-Mochriqiyya* (Secrets de la sagesse illuminative) a été imprimé à Boulaq. Son roman philosophique de Hayy ben Yaqzhan, qui représente l'éveil de l'intelligence dans un enfant né seul dans une île déserte, a été édité par E. Pocock à Oxford, sous le titre de *Philosophus autodidactus*. Il s'efforça de concilier la loi révélée avec la philosophie.

Averrhoès (Abou 'l-Wélid Ibn Rochd), d'une famille de juristes, naquit à Cordoue en 1126 et y fit ses études. En 1153, s'étant rendu à Maroc, il y fut présenté par Ibn Tofaïl au roi almohade Yoûsouf. En 1169 il fut nommé cadi à Séville; deux ans plus tard il retourna dans sa ville natale, d'où un ordre de Yoûsouf l'appela à Maroc; ce souverain voulait le nommer son médecin particulier, mais le savant ne tarda pas à retourner comme cadi à Cordoue. Vers la fin de sa vie il fut banni et interné à Elisâna, non loin de Cordoue, par le successeur de Yoûsouf, Ya'qoûb el-Mançour, qui le soupçonnait d'hérésie à cause de ses études philosophiques;

néanmoins il fut encore appelé une fois à Maroc, où il mourut le 10 décembre 1198. Nous avons de lui le *Façl el-Maqâl* (Discours décisif), où il s'efforce de concilier la foi et la science; une réfutation du *Téhâfot* de Ghazâli, qu'il intitula *Téhâfot et-téhâfot* (la Chute de la Chute), dont le texte arabe a été imprimé au Caire; une thérapeutique sous le titre de *Koulliyyât*, et son commentaire sur la Poétique et la Rhétorique d'Aristote, publié et traduit en italien par F. Lasinio. Un fragment du commentaire d'Alexandre d'Aphrodisias sur la métaphysique du grand philosophe de Stagyre a été traduit par Freudenthal.

Borhân-Eddin EZ-ZERNOUDJÎ écrivit vers 1203 le *Ta'lim el-mutê'allim* (Instruction de celui qui veut apprendre), manuel dont les exemplaires sont excessivement répandus, et qui a été édité par Reland, puis par Caspari, sous le titre d'*Enchiridion studiosi*.

Pour les besoins de l'enseignement, les manuels se multiplient. Abou-'Abdallah EL-KHAWINDJÎ, né en 1194 d'une famille persane, devenu cadi au Caire et mort en 1248, écrivit à la Mecque en 1227 un résumé de ce genre, appelé *el-Djomal* ou *el-Moûdjiz*, ainsi qu'un traité plus développé sous le nom de *Kechf el-asrar* (les Secrets dévoilés); Athir-Eddin Mofaddal el-Abhari, mort en 1264, a composé un *Hidâyat-el-hikma* (Guide de la sagesse) qui traite en arabe de la logique, de la physique et de la métaphysique, et le *Kitâb el-îsaghoûdji*, d'après l'εἰσαγωγή ou introduction aux catégories d'Aristote, par Porphyre. Nedjm-Eddin 'Ali EL-KATIBI de Kazvin, mort en 1276, a écrit, à la demande de Chems-Eddin Mohammed Djoweïni et en son honneur, un traité de logique appelé *Er-Risâla ech-chamsiyya*, publié par Sprenger en appendice au *Dictionary of the technical terms*, le

Hikmet el-'Aïn (Philosophie de l'essence), sur la physique et la métaphysique, ainsi que le *Djâmi-ed-daqâïq* sur les mêmes sujets; Sirâdj-Eddin Abou'th-Thanâ EL-ORMAWÎ, mort en 1283, a consacré à la logique son *Matâli' el anwâr*.

La controverse et la dialectique, à cette époque, revendiquent les noms de Borhân-Eddin EN-NASAFÎ (1209-1288) avec son *Foçoûl* et sa *Moqaddima*, ainsi que d'autres livres du même genre, et de Chems-Eddin ES-SAMARQANDÎ avec sa *Risâla*, le *Qostâs* et le *'Aïn-en-Nazar* sur la logique, les *Çahâïf* sur la dogmatique, et l'*Achkâl et-ta'sis* sur la géométrie d'Euclide.

'Abd-el-Haqq IBN SAB'IN, né à Murcie, connu comme fondateur de la secte mystique des Sab'îniyya, se trouvait à Ceuta lorsque le sultan almohade 'Abd-el-Wâhid le chargea de répondre à quelques questions philosophiques que l'empereur d'Allemagne Frédéric de Hohenstaufen avait adressées aux savants arabes; sa correspondance à cette occasion a été publiée et étudiée par A. F. Mehren dans le *Journal Asiatique*. Ibn Sab'în se suicida à la Mecque en s'ouvrant les veines du poignet (1269). Il a laissé une introduction à la métaphysique appelée *Bodd el-'ârif*, un ouvrage dénommé *Asrâr el Hikmat el-mochriqiyya* (Mystères de l'illuminisme), et des prières dont tous les mots commencent par la lettre *q*.

Chems-Eddin ECH-CHAHRAZOURI el-Ichrâqî écrivit au VIIe siècle de l'hégire, en outre des *Romoûz wal-amthâl el-lahoûtiyya* (Mystères et paraboles divins) et du *Chadjarat el-ilâhiyya* (l'Arbre divin), une histoire des philosophes depuis Adam jusqu'à Galien sous le titre de *Raudat el-afrâh* (le Jardin des joies).

Les mathématiques.

Comme on vient de le voir, l'étude des mathématiques marchait de pair avec celle de la philosophie. Il est hors de doute que la géométrie provenait exclusivement de sources grecques, et particulièrement des Éléments d'Euclide; mais on peut se demander si l'arithmétique doit beaucoup à la science de l'Inde. C'est l'adoption du système des chiffres indiens qui aurait, suivant M. Brockelmann, permis aux Arabes de faire de grands progrès dans cette science; mais leur adoption est assez récente, et les Arabes se sont, comme les Grecs, servis de la valeur numérique des lettres de leur alphabet avant d'adopter la numération décimale provenant de l'Inde, qui depuis a fait le tour du monde sous le nom de chiffres arabes, mais qui avait peut-être été empruntée par les Indiens au système de l'*abacus* (la case vide remplaçant le zéro), inventé probablement à Alexandrie dans les premiers siècles de l'ère chrétienne. L'auteur arabe du xe siècle qui a écrit le *Kitâb el-bèd wèt-Tarikh* (le Livre de la création et de l'histoire), Motahhar ben Tâhir, cite comme une curiosité, en chiffres indiens ou dévanagari, un nombre assez considérable attribué par les peuples de l'Inde à la durée du monde actuel; il est clair que de son temps les chiffres arabes n'existaient pas encore sous la forme que les Arabes leur ont donnée, et que l'emploi des chiffres indiens, quoique connu des savants, n'était pas courant; sans cela l'auteur n'aurait trouvé rien d'extraordinaire, ni ses lecteurs non plus, à l'apparence du chiffre qu'il cite.

Le plus ancien mathématicien arabe est Abou-'Abdallah

el-Khârizmi, qui vivait sous le khalifat de Mamoun, vers 820. A la demande de ce prince, il composa un extrait de l'ouvrage indien appelé Siddhanta et entreprit une revision des tables de Ptolémée. Ses ouvrages sur l'algèbre et l'arithmétique, traduits de bonne heure en latin, firent leur tour d'Europe : on sait que c'est de son surnom ethnique d'El-Khârizmi (il était originaire du Khârizm, ancien khanat de Khiva) que vient le mot *algorithme*. A la cour de Mamoun vivaient encore les trois fils de Mousa ben Châkir, Mohammed, Ahmed et El-Hasan, qui écrivirent un grand nombre de traités techniques; mais le mathématicien le plus en vue de cette époque était un sabien de Harran, Thâbit ben Qorra. D'abord changeur de son métier, il alla étudier les sciences à Bagdad, se disputa sur le terrain théologique avec ses coreligionnaires à son retour dans sa ville natale, et se vit rejeter par eux du sein de leur communauté. S'étant retiré à Kafartoutâ, il y fit la connaissance de ce Mohammed, fils de Mousa ben Châkir, que nous venons de citer, lequel l'emmena à Bagdad et le présenta au khalife El-Mo'tadid. Là il se livra exclusivement à la composition d'ouvrages de médecine et de mathématiques et s'occupa surtout de la théorie des nombres; c'est là qu'il mourut le 18 février 901.

Wœpcke a donné une notice sur une théorie ajoutée par Thâbit ben Qorra à l'arithmétique spéculative des Grecs; le cinquième livre des sections coniques d'Apollonius de Pergé a été édité et traduit en allemand par M. L. Nix; d'autres ouvrages sont conservés en manuscrit dans les bibliothèques publiques. Son fils Sinân était le médecin particulier des khalifes Moqtadir et Qâhir; il céda à leurs menaces et finit par embrasser l'islamisme; mais cette satisfaction ne les désarma pas :

il eut peur et s'enfuit au Khorasan. Il en revint plus tard et mourut à Bagdad en 942. Nous n'avons plus ses ouvrages mathématiques et historiques ; on n'a conservé que les travaux sur la mesure des paraboles et la géométrie en général écrits par son fils Ibrahim, mort en 946. Abou-Bekr el-Karkhî, ainsi surnommé du nom d'un faubourg de Bagdad, est connu pour avoir dédié à Fakhr-el-Molk, ministre du prince bouïde Behâ-Eddaula, un abrégé d'arithmétique dont Wœpcke a publié un extrait et qui a été traduit en allemand par M. Hochheim.

Ibn el-Haïtham avait un emploi gouvernemental dans sa ville natale de Bassora, avec le titre de vizir, et s'était fait une réputation par ses connaissances mathématiques, lorsque le khalife El-Hâkim, apprenant qu'il s'était vanté de pouvoir régulariser les inondations périodiques du Nil, l'appela auprès de lui. Il remonta le fleuve jusqu'à Assouan et s'y convainquit de l'impossibilité de réaliser son projet. Le khalife, en dédommagement de son dérangement, lui confia au Caire une place dans l'administration, qu'il ne sut pas remplir ; il s'attira par là la colère du souverain. Il se tint caché jusqu'à sa mort en 1020, rentra dans la possession de ses biens confisqués et ne s'occupa plus que de travaux littéraires. Il mourut en 1038. Sédillot a donné la notice du traité des connues géométriques d'Ibn el-Haïtham. Son traité d'optique (*Tahrir el-monâzhara*) a été publié et traduit, sous le titre d'*Opticæ thesaurus Alhazeni*, par Fr. Roesner à Bâle, en 1572.

Abou'l-Fath 'Omar el-Khayyâm, poète persan, célèbre à ce titre par ses quatrains mystiques, était aussi mathématicien, et en cette qualité se servait de la langue arabe pour ses ouvrages scientifiques. Son traité d'algèbre a été publié et traduit en français par Wœpcke. La biblio-

thèque de Leyde a un commentaire de lui sur Euclide, celle de Gotha un traité d'analyse chimique minérale pour déterminer les quantités d'or et d'argent dans un composé de ces deux métaux. Il était astronome et surtout astrologue du sultan seldjoukide Mélek-Châh. C'est lui qui procéda à la réforme du calendrier connue sous le nom d'ère Djélaléenne, d'après le surnom de Djélal-Eddin que portait Mélek-Châh. Il mourut en 1121.

Mahmoûd EL-DJAGHMÎNI el-Khârizmi, mort en 1221, a écrit un abrégé d'astronomie (*Molakhkhaç fi'l-héïa*), qui a été traduit en allemand par Rudloff et Hochheim dans le journal de la Société orientale allemande.

Abou'l-Hasan 'Ali el-Marrâkochi (ou Abou'Ali el-Hasan d'après le manuscrit de Leyde) écrivit en 1230 son *Djâmi' el-mabâdi wèl-ghâyât* (Réunion des commencements et des fins), qui a été traduit en français, sous le titre de *Traité des instruments astronomiques des Arabes*, par J.-S. Sédillot et publié par son fils.

Yahya IBN ABI-CHOUKR, qui portait le titre honorifique de *Mouhyi 'l-milla weddin* (Revivificateur du peuple et de la religion), était originaire d'Espagne; contemporain de l'historien syriaque Barhebræus, il vécut d'abord en Syrie, puis à la cour de l'empereur mongol Houlagou. Outre de nombreux ouvrages sur l'astrologie et l'astronomie, il s'est occupé des sections coniques d'Apollonius de Pergé et des sphériques de Ménélaüs et de Théodosius, ainsi que du comput du temps chez les Chinois et les Ouïgours.

L'astronomie et l'astrologie.

L'une ne va pas sans l'autre : pendant des siècles, l'astronome n'a pu se procurer les moyens de vivre et d'étudier qu'en vendant des formules astrologiques. Qui pouvait s'intéresser à la marche des astres ? Tandis que tirer un horoscope, connaître l'avenir qui se dévoile faiblement et se déroule lentement, voilà qui avait de l'importance pour les particuliers et les États. De bonne heure nous voyons écrire, vers le commencement du IIIe siècle de l'hégire, un traité populaire d'astrologie divisé en douze chapitres d'après le nombre des signes du Zodiaque, par Abou-Yoûsouf Ya'qoûb el-Qarchî, et qui se trouve à la bibliothèque de Berlin. Un peu plus tard Ahmed ben Mohammed el-Farghâni, dont nous ne savons rien de plus, si ce n'est qu'en 861 il construisit un nouveau nilomètre en Égypte, écrivit un traité d'astronomie qui le rendit célèbre en Europe sous le nom d'Alfraganus, et que Golius publia et traduisit en latin en 1669 à Amsterdam.

En 885 mourait à Wâsit le grand astronome Abou-Ma'char Dja'far ben Mohammed, originaire de Balkh dans l'Asie centrale, que le moyen âge appelait Albumaser. Si l'Europe admire en lui l'astronome, l'Orient s'émerveille de sa science divinatoire et de ses opérations astrologiques, au moyen desquelles il retrouvait des trésors et les objets perdus. De ses compositions on a conservé le *Madkhal* ou introduction à l'astrologie, et d'autres ouvrages d'astronomie gardés en manuscrit par diverses bibliothèques d'Europe.

Mohammed ben Djabir al-Battâni, célèbre en Europe

sous le nom d'Albatégnius, était un sabien de Harran; à Raqqa sur l'Euphrate, où il vivait, il fit des observations astronomiques de 882 à 900 et y dressa ses tables que possède l'Escurial et que M. Nallino publie et traduit en latin à Milan. En se rendant à Bagdad pour y soutenir un procès, il mourut en 929 dans une petite bourgade sur la route. Ses tables, traduites par Platon Tiburce, sous le titre de *De scientiâ stellarum*, imprimées à Nuremberg en 1537, provoquaient encore, à la fin du XVIIIe siècle, l'estime de Lalande.

A côté de ces grands noms, on peut citer encore ceux des Persans Kouchyar ben Labbân, auteur d'ouvrages astronomiques et astrologiques, vers 961; Abou-Naçr el-Qoummi, vers 968; Abou'l-Hoséïn 'Abder-Rahman es-Soufi de Réï, astronome au service du prince bouïde Adod-Eddaula, mort en 986, auteur d'une description des étoiles fixes qui a été traduite en français par Schelljerup à Saint-Pétersbourg en 1874 et d'un mémoire sur l'astrolabe que Bernard Dorn a utilisé dans une de ses études; Abou-Sahl Waïdjan ben Rustem el-Kouhi, vers 990; Abou'l-Wefâ Mohammed el-Bouzdjâni, originaire d'une bourgade près de Nisapour dans le Khorasan, mort en 997, qui imita l'Almageste de Ptolémée et laissa la réputation d'un grand géomètre, pour avoir déduit certains corollaires inconnus avant lui; c'est une question de savoir s'il a réellement, comme le croyait Sédillot, découvert la troisième inégalité lunaire avant Tycho-Brahé. Après ces Persans viennent 'Ali ben-Abi-Sa'ïd es-Sadafî, astronome du khalife fatimide d'Égypte El-Hakem, auquel il a dédié sa grande Table hakémite dont Caussin de Perceval s'est occupé dans les *Notices et Extraits*; il mourut en 1008; Abou'l-Hasan 'Ali ben Abi'r-Ridjâl en Afrique, dont l'astrologie fut traduite en

latin et imprimée à Bâle en 1551 sous le nom d'*Albohazen*; Abou'l-Qâsim el-Ghâfiqî, médecin et mathématicien espagnol, dont le traité de l'astrolabe est conservé au British Museum.

La géographie.

La géographie des Arabes est d'origine grecque; El-Kindi se fit traduire l'ouvrage géographique de Ptolémée, traduction améliorée plus tard par Thâbit ben Qorra; nous n'avons plus ce travail : le plus ancien abrégé de géographie que nous possédions est le *Sourat el-ard* (Figure de la terre) de Mohammed ben Mousa el-Khârizmi (1036), étudié par W. Spitta et C. Nallino. Mais il était donné à la langue arabe, pour répondre aux nécessités politiques et économiques du vaste empire que le khalifat avait à administrer, de produire de bonne heure des ouvrages de géographie descriptive dont l'intérêt, pour la connaissance de l'Orient au moyen âge, est capital : aussi les plus éminents des orientalistes se sont-ils astreints à les étudier et à les publier.

Ce sont les maîtres de la poste aux chevaux, c'est-à-dire les fonctionnaires qui, dans la capitale et dans les chefs-lieux de province, assuraient la transmission de la correspondance officielle en même temps qu'ils avaient la mission non avouée de tenir au courant, par des rapports de police, l'autorité centrale de ce qui se passait dans toutes les régions de l'immense empire, qui écrivirent, pour les besoins de leur service, la description des terres où régnait le Koran. Ibn Khordâdbeh ('Obéïdallah ben 'Abdallah) était Persan d'origine; son grand-

père, qui appartenait à la religion mazdéenne, s'était converti à l'islamisme, son père avait été quelque temps gouverneur de la province du Tabaristan sur la mer Caspienne. Lui-même vécut à Bagdad, y fit la connaissance du célèbre musicien Ishaq de Mossoul, qui lui enseigna la musique et les belles-lettres; il fut enfin envoyé dans l'Irak persique comme directeur des postes; il était à Sâmarra sur le Tigre lorsqu'entre 844 et 848 il écrivit son *Livre des routes et des provinces* qui donne l'indication exacte dès relais de poste et le montant des impôts de chaque province. M. Barbier de Meynard a le premier publié et traduit cet ouvrage dans le *Journal Asiatique*; plus tard M. de Goeje, à Leyde, en a donné un texte corrigé d'après des manuscrits moins défectueux.

Ibn Wâdih el-Ya'qoûbi, proprement Ahmed ben Abi-Ya'qoûb, appartenait à la famille des khalifes abbassides. Son bisaïeul Wâdih, affranchi du khalife Mançour, puis gouverneur d'Arménie, de l'Azerbaïdjan et de l'Égypte, était chiïte : son dévouement pour l'Alide Idris, dont il facilita la fuite vers le Maroc, lui valut la peine de mort. Quant à notre géographe, il vivait auprès des princes tahérides du Khorasan; il entreprit un voyage dans l'Inde, en Égypte et dans le Magreb, où il écrivit, sous le titre de *Livre des pays*, sa description du Magreb, remplie de détails topographiques et de descriptions des principales villes. Il composa également une histoire des Abbassides qui est en réalité une Histoire universelle abrégée en deux volumes, s'arrêtant à l'année 872, et dont l'intérêt est double, parce que c'est le plus ancien ouvrage historique écrit par un chiïte et avec des tendances chiïtes, et parce que l'auteur s'est servi de bonnes et anciennes sources dont la science a pu tirer profit.

Abou-Bekr Ibn el-Faqîh était de Hamadan en Perse;

il écrivit, peu après la mort du khalife Mo'tadid (902), son livre géographique, dont on n'a plus que l'extrait fait en 1022, par 'Ali ben Dja'far de Chaïzar, et qui est remarquable en outre parce que la ville de Bagdad, la capitale, n'est pas mentionnée, ce qui pourrait faire croire qu'il a été rédigé sur des données recueillies au temps des Oméyyades, avant la fondation de cette ville illustre. Ibn Rosteh (Abou-'Ali), qui se trouvait à Ispahan vers 903, y compila une encyclopédie appelée *el-A'lâk-en-Nafîsa*; la partie géographique, qui en forme le septième volume, a été conservée au British Museum et publiée, ainsi que les précédents, par M. de Goeje dans sa *Bibliotheca geographorum arabicorum*. Récemment M. Guy Le Strange a fait connaître un Ibn Serapion, dont le nom étrange rappelle l'Égypte, qui rédigea, après la prise de Bagdad par les Bouïdes, en 945, une description de cette capitale et de la Mésopotamie; mais nous ne savons rien de ce topographe, dont la place est historiquement ici. Un ambassadeur du khalife El-Moqtadir, Ibn Fadlan, envoyé en 921 auprès du roi des Bulgares, alors cantonnés sur les bords du Volga, en rapporta un récit de sa mission qui a été utilisé par Yaqout pour son grand dictionnaire géographique; la partie relative aux anciens Russes a été publiée et traduite en allemand par Fræhn.

Qodama (Abou'l-Faradj), surnommé le Secrétaire de Bagdad, mort en 922, a laissé un livre de l'impôt foncier qui, avant de passer à l'examen des questions concernant l'établissement et le rendement de l'impôt, donne un exposé de l'organisation du service des postes et un résumé de la géographie de l'empire arabe et des contrées avoisinantes. Mais Qodama n'était géographe que d'occasion; il était littérateur de profession; il a écrit un

ouvrage intitulé Critique de la poésie, qui traite de l'art poétique chez les Arabes, et un de ses élèves a rédigé d'après ses leçons un ouvrage sur la rhétorique que possède l'Escurial.

La dynastie des Samanides commençait alors à faire parler d'elle dans le Khorasan, où elle s'était rendue de fait indépendante. Elle protégeait les lettres et les sciences, et la géographie lui doit d'avoir vu paraître un ouvrage écrit entre 892 et 907 par El-Djaïhâni, qui fut ministre de plusieurs de ces princes, et qui est aujourd'hui perdu, à moins qu'Edrîsi ne l'ait utilisé pour sa description de l'Asie, comme on l'a insinué. Le même El-Djaïhâni, profitant de la présence à la cour de Boukhara du prince indien Kalatli, fils de Chakhbar, chargea le poète arabe Abou-Dolaf Misaar ben Mohalhal, né à Yambo dans la mer Rouge, d'accompagner le prince indien dans son retour à travers le Tibet; le poète voyageur revint de l'Inde par Kachmir, l'Afghanistan et le Sidjistan et rédigea à son retour un livre intitulé *Merveilles des pays*, qui a été utilisé par Yaqout et Qazwîni et étudié par Schlözer.

Le philosophe Abou-Zéïd Ahmed ben Sahl el-Balkhî a composé en 921 un livre intitulé Sowar el-aqâlîm (les Figures des climats), qui renferme surtout des cartes géographiques et dont un exemplaire se trouve à Berlin. L'auteur avait appartenu dans sa jeunesse à la secte des Imamites; pour la mieux connaître, il s'était rendu dans l'Irak, avait profité des leçons d'El-Kindi et s'était livré à des études philosophiques. Le prince de Balkh, qui portait le même nom que lui, Ahmed ben Sahl, le couvrit de bienfaits et lui permit d'acheter un fonds de terre. Il mourut en 934. C'est à lui qu'on a attribué, probablement à tort, mais déjà depuis fort longtemps, le Livre

de la Création et de l'histoire dont le véritable auteur paraît être Motahhar ben Tahir el-Maqdisi, qui se trouvait dans la ville de Bost en Sidjistan.

La géographie de la péninsule arabique a été le terrain d'élection d'El-Hamdâni, originaire d'une famille du Yémen, passionné pour les antiquités de l'Arabie heureuse, pour les souvenirs de son histoire, pour les vieilles forteresses ruinées qui rappellent l'ancienne grandeur du royaume de Saba; sa description de la péninsule a été éditée par D. H. Müller et étudiée par Sprenger; son livre intitulé *Iklil* (la Couronne), qui se trouve à Berlin, a fourni à D. H. Müller la matière d'une étude sur les châteaux forts du sud de l'Arabie.

Abou-'Abdallah el-Maqdisi, que l'on continue à appeler El-Moqaddési par suite d'une habitude prise de longue date (cette dernière forme de son surnom est admissible, mais peu usitée), était né à Jérusalem; il passa une grande partie de sa vie à parcourir l'empire musulman, sauf peut-être les extrémités orientale et occidentale, l'Inde et l'Espagne. Son livre, intitulé *Ahsan et-taqâsim fi ma-rifèt el-aqalim* (la Meilleure des divisions pour la connaissance des climats) est un ouvrage très complet dans lequel il donne, en outre de ses observations personnelles, le résumé des connaissances antérieures; il l'écrivit en 985. Cette description des États musulmans a depuis été souvent utilisée par les géographes qui l'ont suivi.

Abou-Raïhân Mohammed EL-BIROUNI tirait son surnom de ce qu'il était né dans un des faubourgs de Khwârizm (Khiva), en septembre 973. Sa famille était d'origine persane. Il fit de profondes études en histoire, en mathématiques et en médecine; il fut en correspondance avec Avicenne. Il se rendit plus tard dans l'Inde,

dont il étudia les sciences, et dont il nous a laissé une description fort exacte sous le titre de *Tarîkh el-Hind* (Histoire de l'Inde), publiée et traduite en anglais par M. E. Sachau. Après son retour il s'établit à la cour du sultan Mas'oûd, fils du célèbre Mahmoud ben Subuk-tékin le Ghaznévide, auquel il dédia son *Qânoûn el-Mas'oûdi*, traité complet d'astronomie. Il mourut à Ghazna le 13 décembre 1048. Il était chiïte, comme la plupart de ses compatriotes, et mal disposé pour les Arabes. Sa chronologie des peuples orientaux (*el-Athâr el-bâqiya*, les Monuments existants des siècles écoulés), remplie de renseignements des plus intéressants sur les peuples de l'Asie centrale, a été publiée et traduite en anglais par M. Sachau.

Abou-'Obéïd EL-BEKRI, né à Cordoue en 1040, mort dans la même ville en 1094, a composé, sous le nom de *Mo'djam ma ista'djam*, un dictionnaire géographique des noms de localités cités dans les anciens poètes arabes avec une introduction qui parle de la position géographique des tribus, qui a été publié par Wüstenfeld, et une géographie générale, sous le titre commun à la plupart des traités arabes de cette science, *el-Mésalik wél-mémalik* (les Routes et les provinces), dont le baron MacGuckin de Slane a extrait et traduit en français la *Description de l'Afrique septentrionale*.

Mohammed ben Abi-Bekr EZ-ZOHRI, qui vivait à Grenade en 1137, a laissé une géographie dont on a extrait la description du *Sous el-aqça* qui a paru dans le *Bulletin de correspondance africaine*.

Abou-'Abdallah ech-Chérif EL-EDRISI, né à Ceuta en 1099 d'une famille alide, étudia à Cordoue, fit de longs voyages et vint à la cour du roi normand de Sicile, Roger II, pour lequel il écrivit en 1154 son grand

ouvrage géographique, *Nozhat el-Mochtâq*, qui a été traduit en français, d'une façon d'ailleurs insuffisante, par Amédée Jaubert.

Abou-'Abdallah Mohammed el-Mazini, né à Grenade en 1080, parcourut une grande partie du monde musulman, l'Égypte où il arriva en 1114, Bagdad où il se rendit en 1161, puis le Khorasan, d'où il revint en Syrie pour s'établir à Damas. Il mourut dans cette dernière ville en 1169. Il rédigea sa géographie, intitulée *Tohfat el-albâb wa nokhbat el-A'djâb* (Présent fait aux cœurs et choix de merveilles) d'après ses propres voyages et les récits de témoins dignes de foi. Il réunit, pour la bibliothèque d'Abou'l-Mozhaffar Yahya ben Hobéïra, le récit de ses voyages, où l'on trouve beaucoup de légendes fabuleuses, sous le titre de *Nokhbat el-adhân*. Du même genre doit être le *'Adjâïb el-Makhlouqat* (Merveilles des Créatures), conservé à la Bodléienne; ce titre devait beaucoup servir après lui.

Abou'l-Hoséïn Mohammed Ibn Djobair écrivit, vers la fin du VIe siècle de l'hégire, un récit de son pèlerinage à la Mecque, en partant d'Espagne. Le texte en a été publié par Wright; des extraits en ont été traduits en français par Amari et Crolla. Il était originaire de Valence, où il naquit en 1145, puis s'était établi à Grenade; il en partit en 1182 pour accomplir son voyage. Au retour il visita Malaga, Ceuta et Fez, où il donna des leçons. Il mourut en 1217, après avoir amassé une fortune considérable à laquelle il renonça par esprit de dévotion.

Yaqout ben 'Abdallah er-Roumi était né de parents grecs sur le territoire de l'empire romain d'Orient, vers 1179; enlevé dans une razzia, il fut conduit à Bagdad et vendu comme esclave à un négociant de Hama établi dans

la capitale du khalifat. Son maître lui fit donner une éducation soignée et l'envoya, jeune encore, faire des voyages de négoce. Au retour de son troisième voyage dans le golfe Persique en 1194, il se brouilla avec son maître, qui était aussi son bienfaiteur; chassé de la maison, il se fit copiste pour vivre et étudia auprès du grammairien El-Okbari. Quelques années plus tard il se raccommoda avec son patron et reprit encore une fois la route du golfe Persique; mais à son retour, l'année suivante, il trouva mort le négociant de Hama, s'établit comme libraire et commença à publier des écrits. En 1213 il recommença à voyager; il se rendit à Tébriz, puis partit de Mossoul pour la Syrie et l'Égypte, et se rendit en 1215 dans le Khorasan. Pour se consoler du chagrin que lui causa le départ d'une esclave turque, dont il avait dû se défaire par suite du vide de sa bourse, il lut les livres que contenaient les bibliothèques de Merv, et conçut le plan de son grand dictionnaire géographique. Après y être resté environ deux ans, il se rendit à Khiva et à Balkh; c'est pendant qu'il se trouvait dans cette dernière ville qu'il apprit la prise de Bokhara et de Samarcande par les Mongols; effrayé par ce désastre, il retourna dans le Khorasan et rentra en 1220 à Mossoul, où il reprit son métier de copiste. Le vizir Djémâl-Eddin ech-Chéïbâni, auquel il avait eu recours, lui facilita les moyens de venir le trouver à Alep en 1222. De retour à Mossoul, il s'occupa de terminer son dictionnaire, achevé le 13 mars 1224. En 1227 il fit encore une fois le voyage d'Alexandrie, en revint à Alep l'année suivante et se remit à corriger le manuscrit de son grand ouvrage. C'est là qu'il mourut le 20 août 1229.

Le *Mo'djam el-boldân* a été publié par Wüstenfeld, ainsi que le *Mochtarik*, dictionnaire des homonymes

géographiques; l'abrégé du premier, *Marâçid-el-ittilâ'*, publié à Leyde par Juynboll, a été pendant longtemps le seul ouvrage de ce genre qu'aient pu consulter les orientalistes. Il a composé aussi un dictionnaire des gens de lettres, *Mo'djam el-odabâ*, dont M. Margoliouth prépare une édition. Le *Moqtadhab min djamharat en-nasab*, qui existe en manuscrit au Caire, est une sélection de la généalogie des tribus arabes.

Le médecin Mowaffaq-Eddin 'Abd-el-Latif ben Yoûsouf, né à Bagdad en 1160 et mort dans la même ville le 10 novembre 1231, a écrit une description de l'Égypte dont se sont occupés J. White, Wahl et Silvestre de Sacy. Il a laissé en outre un recueil d'apophtegmes du Prophète et de ses compagnons, le *Tadjrid*, et une description de la personne de Mahomet, abrégée d'après le *Maqâlat et-Tadj*.

Zakariyâ el-Qazwini, né à Kazvin dans l'Azerbaidjan vers 1203, descendait d'Anas, fils de Malek. Il quitta sa ville natale, nous ne savons pour quelle raison, et s'établit en 1232 à Damas, où il fit la connaissance d'Ibn el-'Arabi. On le retrouve ensuite cadi des villes de Wâsit et de Hilla sous El-Mosta'çim, dernier khalife abbasside de Bagdad; il mourut en 1283. Il est l'auteur de l'*'Adjaïb el-Makhlouqât* (Merveilles des créatures), cosmographie, publiée par Wüstenfeld, ainsi que l'*Athâr el-Bilâd* (Monuments des contrées), qui est une géographie historique.

Abou-Mohammed el-'Abdari, qui était de Valence, écrivit en 1289 un *Rihla* (Voyage), qui contient la description des villes d'Afrique et des détails sur les mœurs de leurs habitants ainsi que sur les savants qui y demeuraient.

La médecine.

Les Syriens avaient porté la connaissance de la médecine jusqu'en Orient; l'académie de Gondêchâpour, en Perse, en avait gardé la tradition jusqu'au temps des khalifes abbassides. C'est là que le khalife Mançour alla chercher Georges Bokhtyêchou' pour faire de lui son médecin particulier. Cependant la médecine arabe reçut aussi une certaine influence de l'Inde; nous savons qu'à la cour de Haroun er-Rachid se trouvait le médecin indien Manka. A. Müller a établi que Rhazès s'était servi, dans son *Hâwi*, du *Suçruta* indien.

Les khalifes Mo'taçim et Motawakkil eurent pour médecin Abou'l-Hasan 'Ali ben Sahl ben Rabban, fils d'un médecin juif du Tabaristan; le premier de ces souverains n'eut pas de cesse qu'il ne l'eût converti à l'islamisme; son changement de religion lui assura sa place. Son titre de gloire est d'avoir été le professeur de Rhazès; ses deux ouvrages, *el-Konnâch* (Système de la médecine) et *Hifzh eç-Çihha* (Conservation de la santé) se trouvent à Berlin, au British Museum et à la Bodléienne.

De Gondêchâpour venait également Abou-Zakariyâ Yahya ben Mâsawéïh, fils d'un apothicaire de cette ville. A Bagdad, où il faisait ses études, il rencontra Gabriel, fils de Bokhtyêchou', médecin particulier de Haroun er-Rachid, qui lui confia la direction d'un hôpital; plus tard il lui succéda auprès du khalife Mançour et de ses successeurs jusqu'à Wâthiq. Il traduisit du grec de nombreux ouvrages et en composa lui-même d'originaux, tels que le *Nawâdir et-tibb* (les Curiosités de la médecine), dédié à Honéïn ben Ishaq.

Ishaq ben 'Imrân, appelé à Kairouan par le prince aglabite Ziyâdet-Allah III, qui souffrait de la mélancolie, était de Bagdad. Après s'être brouillé avec ce prince, il périt dans les supplices sur la dénonciation d'un ennemi, qui était juif; il a laissé un traité de la mélancolie qui est à Munich.

Le grand médecin de cette époque est Rhazès, autrement dit Abou-Bekr Mohammed ben Zakariyâ er-Râzi, c'est-à-dire né à Réï, l'ancienne Rhagès. Jusqu'à trente ans il ne s'occupa que de musique; puis il vint à Bagdad et y étudia la médecine sous la direction d''Ali ben Sahl ben Rabban, le médecin du khalife Mo'taçim. Quand il y fut passé maître, on le chargea de diriger l'hôpital de Réï; plus tard il revint à Bagdad en la même qualité. Puis il voyagea : déjà la renommée de sa science s'était répandue en Orient; le prince samanide Mançoûr ben Ishaq l'accueillit à sa cour, et le médecin lui dédia l'ouvrage qu'il nomma Mançoûri. Ce souverain du Khorasan était brutal; quand Râzi lui présenta son ouvrage sur l'alchimie, il exigea que le savant prouvât par l'expérience la réalité des faits qu'il avançait; et comme celui-ci n'en pouvait rien faire, pris de colère, il lui déchargea un coup de fouet sur la tête, ce qui le rendit aveugle. On ne sait pas la date ni le lieu de la mort du grand médecin; car les uns disent 923, les autres 932; on hésite entre Bagdad et Réï. Son grand ouvrage, le Hâwî, n'avait pu être rédigé en entier par lui : il le fut, d'après ses notes manuscrites, après sa mort, sur l'ordre du ministre du prince bouïde Rokn-Eddaula. Le *Mançoûri*, traité de la médecine en dix livres, le livre de la variole, et tant d'autres, ont été de bonne heure traduits en hébreu et en latin, ou publiés dans le texte; la bibliothèque de l'Escurial en contient un grand nombre.

L'Égypte, de son côté, avait donné naissance à Ishaq ben Soléïman, que son surnom d'Israïli indique d'origine juive; sous le prince aglabite Ziyâdet-Allah III, il se rendit à Kairouan, où il connut Ishaq ben 'Imran ; plus tard, après la chute des Aglabites, il passa au service du khalife fatimide El-Mehdi et mourut vers 932 après avoir écrit un livre des fièvres, un traité des aliments et des médicaments, des recherches sur les éléments.

'Isa ben 'Ali, médecin chrétien, écrivit à Bagdad un mémoire sur les maladies des yeux et la manière de les traiter, qui fut connu de bonne heure en Europe par l'usage qu'en fit la chirurgie, imprimé à Venise en 1499. Un autre auteur que l'Europe connut aussi à la Renaissance, c'est 'Ali ben 'Abbas, médecin du prince bouïde Adod-Eddaula; il était fils d'un Mazdéen (d'où son surnom de Madjousi) et né à el-Ahwaz, en pleine Susiane. Son ouvrage principal s'appelle *Kâmil eç-çinâ'a et-tibbiyé* (le Traité complet de l'art médical) et a été traduit en latin par Étienne d'Antioche et publié à Leyde en 1523.

Abou-Sahl 'Isa ben Yahya était un chrétien du Djordjân, qui exerçait la médecine dans le Khorasan; mort jeune, à quarante ans, vers l'an 1000, il fut le professeur de médecine d'Avicenne; il a écrit une encyclopédie médicale divisée en cent monographies, une thérapeutique générale, une démonstration de la sagesse de Dieu dans la création des divers membres et organes du corps de l'homme, et plusieurs autres traités de moindre importance.

Revenons vers l'Occident. Nous y trouvons un Maghrébin, à la fois jurisconsulte et médecin, Abou-'Abdallah Mohammed ben 'Ali ben Toumirt, mort en 1001, qui aurait composé cinq cents ouvrages, dont on rencontre quel-

ques fragments dans les bibliothèques ; El-Djazzâr (Abou-Dja'far), qui, contrairement à la pratique de ses contemporains, préférait soigner des particuliers dans la ville de Kairouan que des princes, et qui, par zèle religieux, prenait part chaque année aux expéditions de pirates organisées en Tunisie sous prétexte de guerre sainte contre les infidèles, ce qui ne l'empêcha pas de mourir très âgé, à plus de quatre-vingts ans, en 1004. Un traité abrégé de médecine, sous le titre de *Zâd el-Mosâfir* (le Viatique du voyageur et la nourriture du sédentaire), un livre sur la confiance que l'on doit avoir dans les simples, un autre sur l'éducation des enfants, ont été conservés; son traité de la médecine des pauvres et des indigents fait de lui un prédécesseur de Raspail. A Cordoue, sous le khalife 'Abder-Rahman III, nous trouvons Abou'l-Qâsim Khalaf ben 'Abbâs ez-Zahrâwi, plus connu sous la déformation européenne de son surnom, *Albucasis*, grand chirurgien, qui employait fréquemment la cautérisation, et dont les œuvres ont été traduites en latin et publiées au début de l'imprimerie.

Abou'l-Faradj 'Abdallah Ibn et-Tayyeb, médecin chrétien, professeur à l'hôpital fondé à Bagdad par le Bouïde Adod-Eddaula, et en même temps secrétaire du catholicos Elias I[er], mourut en 1043. Il a paraphrasé les ouvrages de Galien et composé des livres sur la théologie chrétienne.

Son élève Abou'l-Hasan el-Mokhtâr Ibn Botlân, également chrétien et médecin, accomplit le voyage d'Égypte en 1047 pour faire la connaissance de son adversaire littéraire Ibn Ridwân ; se sentant près d'être battu, il gagna le territoire de l'empire grec, se rendit à Constantinople et à Antioche, se réfugia dans un cloître et y mourut postérieurement à l'année 1063. Son *Taqwîm*

eç-çihha (Tables de la santé) est une réunion de quarante tables de mortalité, qui ont été publiées et traduites à Strasbourg en 1532. Le *Da'wat el-atibba* est une conversation entre l'auteur et un médecin septuagénaire à Méyyâfâriqîn, sur la médecine. L'*Amrâd el'Arida* est un traité de thérapeutique à l'usage des personnes éloignées de la ville. Il a écrit deux opuscules, l'un pour indiquer les vices rédhibitoires que l'on peut trouver à la vente d'un esclave, l'autre pour démontrer que le poulet a le sang plus chaud que tout autre volatile.

Abou-Sa'ïd 'Obaïdallah Ibn Bokhtyêchou' appartenait à la célèbre famille de médecins chrétiens des Bokhtyêchoû'; il était ami d'Ibn Botlân, vécut à Méyyâfâriqîn et mourut vers 1058. Il a écrit sur l'amour en tant que maladie, et sur les spécifiques.

Abou' l-Hasan 'Ali Ibn Ridwân était un Égyptien né à Gizèh, au pied des grandes pyramides; le khalife El-Hâkim le prit comme médecin particulier, ce qui fut le point de départ de sa fortune. Malheureusement les richesses qu'il avait amassées furent gaspillées plus tard par un fils adoptif qui trahit sa confiance. Il mourut en 1061 ou 1068. Sous le titre de *Kifayet et-Tabîb* (Ce qui suffit au médecin) il a donné un traité de nosologie et de diagnostic, où l'inspection des urines joue un rôle dominant. L'*Oçoûl fit-tibb* (Principes de la médecine) n'a été conservé qu'en traduction hébraïque. Son commentaire sur l'*Ars parva* de Galien a été traduit en latin et imprimé à Venise en 1496; de même son commentaire sur le *Quadripartitum* de Ptolémée (Venise, 1484).

Abou-'Ali Yahya Ibn Djazla, chrétien d'origine, se convertit à l'islamisme en 1074 et devint secrétaire du cadi hanéfite de Bagdad; il écrivit une lettre, aujourd'hui

perdue, pour réfuter les doctrines chrétiennes. Il s'occupa de médecine et exerça cet art à l'égard de ses voisins et de ses amis, sans exiger de rétribution non plus que le payement des drogues qu'il fournissait; il mourut en 1100. Il a réuni, sous le titre de *Taqwîm el-Abdân*, des tableaux de maladies d'après le modèle des tables astronomiques, traduits en latin à Strasbourg en 1532, et sous celui de *Minhadj el-beyân*, un index alphabétique des remèdes simples et composés.

Abou'ç-Çalt Omayya ben 'Abd-el-'Aziz naquit en 1068 à Denia en Espagne. En 1096 il se rendit à Alexandrie et de là au Caire. Pour avoir tenté de renflouer un navire échoué, et n'y avoir pas réussi, il fut jeté en prison et y resta jusqu'en 1111. Il quitta l'Égypte à la suite de cette mésaventure et se retira à Mehdia en Tunisie, où il trouva une réception honorable et où il mourut en 1134. Il a laissé un recueil des drogues simples (*el-Adwiya el-mofrada*), un traité de l'astrolabe, des problèmes astronomiques avec figures, un traité de logique appelé *Taqwîm ed-dhihn* (Tableaux de l'esprit). Il avait composé des poésies que nous n'avons plus, à l'exception d'une ode conservée à Berlin.

Abou'l-Faradj 'Abd-er-Rahmân ben Naçrallah de Chiraz, qui exerçait la médecine à Alep vers 1169, a écrit, en outre d'un traité sur les mystères de la science du mariage (*el-Idâh fi asrâr 'ilm en-nikâh*) et du *Raudat el-Qoloûb* (le Parterre des cœurs) sur l'amour, un livre de l'interprétation des songes (*Kholâçat el-Kélâm*), qui a été traduit en français par P. Vattier, sous le titre d'*Oneirocrite musulman*.

Maïmonide (Abou 'Imrân Moûsâ Ibn Maimoun), le grand philosophe juif de Cordoue, était médecin. Né en 1139 à Cordoue, il étudia la théologie juive et la médecine. Il

se fit passer quelque temps pour musulman lorsque le second sultan almohade, ʿAbd-el-Mou'min, ordonna aux juifs et aux chrétiens qui habitaient ses États de choisir entre l'islam et l'exil; puis, quand il eut mis en ordre ses affaires, il se rendit en Égypte, reprit sa véritable religion et fonda même une école talmudique au Vieux Caire. Saladin le choisit pour son médecin, poste qu'il conserva sous son successeur Mélik-ʿAziz. Il mourut en 1204. Son *Guide des égarés*, écrit en arabe, mais en caractères hébraïques, rentre dans la littérature arabe; c'est un traité philosophique à l'occasion de certains termes de la théodicée de la Bible; il a été publié et traduit en français par S. Munk. Parmi ses ouvrages médicaux, on peut considérer surtout comme curieux un traité dédié au cadi El-Fâdil, sur le venin des reptiles et le moyen de s'en guérir.

L'alchimie.

L'Alchimie avait trouvé des adeptes dans la famille des Oméyyades, puisque nous avons vu un prince de cette dynastie, Khâlid ben Yézid, élève du moine Marianus, écrire trois traités sur ce sujet. Djâbir ben Hayyân, le grand alchimiste, dont l'enseignement domine le moyen âge, aurait été son élève; on dit encore que l'imam Djaʿfar Çâdiq, le maître des sciences occultes, aurait été le professeur de Djâbir. De quel pays était-il originaire? on ne le sait. Les uns disent Toûs, dans le Khorasan, les autres Antaradus, sur la côte de Syrie; M. Brockelmann pencherait à voir en lui un sabien de Harrân. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il vivait à Koufa vers

776. On connaît de lui vingt-sept ouvrages, dont plusieurs ont été traduits en latin et en allemand et publiés à Nuremberg, à Francfort et à Strasbourg, entre les dates de 1473 et de 1710.

A la fin du IIIe siècle de l'hégire, comme l'a établi Rosen, l'alchimiste Mohammed ben Oméïl composait une ode sur certains êtres ailés vus sur les murs d'un temple à Bousir, dans lequel la légende populaire croyait retrouver la prison où Joseph a été enfermé, et écrivait sur cette même ode un commentaire avec des considérations empruntées à l'alchimie.

A côté de ces rêveries où la chimie en germe n'avait pas encore de base scientifique, nous voyons, à la même époque, paraître un ouvrage consacré à l'agriculture nabatéenne et rempli d'observations scientifiques conservées par la tradition des laboureurs des plaines de la Mésopotamie. On sait que, par Nabatéens, les Arabes entendent la population autochtone de la Chaldée et de la Babylonie, population sémitique dont l'araméen était devenu la langue après avoir supplanté les vieux dialectes. Abou-Bekr Ibn el-Wahchiyé était Araméen d'origine, né en Irak. Il écrivit, en 904, un Livre de l'agriculture nabatéenne dans lequel Chwohlsson avait cru retrouver des restes de la vieille littérature babylonienne, tandis que l'auteur arabe, poussé par son désir de montrer que la civilisation araméo-syrienne était plus belle, plus développée que celle des Arabes conquérants, n'avait pas hésité, pour appuyer sa thèse, à fabriquer de toutes pièces des écrits qui n'avaient jamais existé. L'orientaliste russe n'avait pas réfléchi qu'Ibn el-Wahchiyé, non plus que les Arabes d'Égypte pour les hiéroglyphes, n'avait aucune connaissance de la littérature babylonienne, dont le système d'écriture n'a été déchiffré

que de nos jours. Une autre tendance qui se fait voir dans le même ouvrage, c'est le désir de combattre les dogmes musulmans au moyen des textes allégués, bien que l'auteur se montre toujours pieux sectateur de l'Islam. Une autre falsification du même auteur est le *Chauq el-Mostahâm* (le Désir du cœur troublé qui veut connaître les secrets des écritures), consacré aux diverses écritures des différents peuples, matière que l'auteur, comme tous les Orientaux, ne pouvait connaître que bien imparfaitement. Enfin, on lui doit un certain nombre de traités d'alchimie, et le *Sidret el-Montaha* (le Buisson de la limite), conversation sur des sujets religieux et philosophiques.

Un Espagnol de Madrid, Abou'l-Kâsim Maslama el-Madjrîti († 1007), était célèbre sous El-Hakam II par ses connaissances mathématiques et astronomiques, peut-être encore plus par sa pratique des sciences occultes. Il écrivit sur l'alchimie et sur la fabrication des talismans et des amulettes.

C'est à la même époque qu'il faut ranger l'auteur du plus ancien livre arabe connu sur la minéralogie, le Livre des minéraux et des pierres précieuses, par 'Otârid ben Mohammed, surnommé El-Hâsib (le Calculateur) ou El-Kâtib (le Secrétaire). Vers l'an 900, le chef des écuries du khalife Mo'tadid composait un traité sur les chevaux et l'équitation qui est également le plus ancien ouvrage arabe sur la matière; il est au British Museum. Cet hippologue s'appelait Abou-Yoûsouf Ya'qoûb ben Akhi-Hizâm. L'interprétation des songes, enfin, une des plus anciennes fausses sciences de l'Orient, est représentée par le Kitâb el-Qâdiri, dédié au khalife el-Qâdir par Abou-Sa'ïd Naçr ben Ya'qoûb ed-Dînawari en 1006.

Vers le même temps on voit poindre également les

encyclopédies abrégées, dont le nombre devait plus tard devenir considérable. La plus ancienne est le *Mafâtîh el-'Oloum* (Clefs des sciences), édité par M. G. van Vloten, d'après le manuscrit de Leyde, et qui fut écrit par Abou-'Abdallah Mohammed el-Khârizmi pour le ministre du prince samanide Noûh II, Abou'l-Hasan 'Obéïdallah el-'Otbi. Le *Kitâb el-Moqâbasât* d'Ali et-Tauhidî († 1009), divisé en cent trois sections sur différentes sciences, rentre dans la même catégorie.

'Abdallah Ibn Béïtâr, né à Malaga, voyagea comme botaniste en Égypte, en Asie Mineure et en Grèce. A Damas, il entra au service du prince Mélik-Kâmil comme botaniste en chef; quand son protecteur fut mort, il retourna au Caire, mais il ne tarda pas à rentrer à Damas, malgré l'honorable réception que lui avait réservée Mélik-Çalih; il mourut dans la capitale de la Syrie, en 1248. Il a laissé deux ouvrages sur les simples, le *Moghnî* et le *Djâmi' mofradât*, traduit en allemand par J. von Sontheimer et en français par L. Leclerc.

Abou-Zakariyâ Yahya Ibn el-'Awwâm, de Séville, écrivit dans la première moitié du vi^e^ siècle de l'hégire le *Kitâb el-Falâha* (Livre de l'agriculture), d'après des sources grecques et le résultat de ses propres recherches, publié et traduit en espagnol par Banquera, en français par J.-J. Clément-Mullet.

Chihâb-Eddin Abou'l-'Abbâs et-Tîfâchî, mort en 1253, a écrit un livre sur les minéraux et les pierres précieuses, l'*Azhâr el-afkâr* (Fleurs des pensées), étudié par Ravius à Utrecht en 1784 et par Clément-Mullet en 1868.

Les sciences occultes contribuaient aussi à enrichir le domaine littéraire, par exemple le diwan appelé *Chodhoûr ed-dahab* (les Rognures d'or), recueil de poésies sur la pierre philosophale, de Borhân-Eddîn Ibn Arfa'-Râ-

SAHOU, de Jaen en Espagne, mort à Fez en 1197. Zéïn-Eddin 'Abder-Rahîm EL-DJAUBARÎ, né au village de Djaubar près de Damas, se trouvait en 1216 à Harrân en Mésopotamie, en 1219 à Konia en Asie Mineure, et écrivit pour l'Ortokide Mas'oûd, prince d'Amid (Diarbékir) et d'Hiçn-Kéïfa, le *Mokhtâr fi Kechf-elasrâr* (Livre choisi pour la révélation des mystères), où l'on donne l'explication des tours de passe-passe et de prestidigitation. Mouhyi'ddin 'Abou'l-'Abbâs EL-BOÛNI, mort en 1225, a composé de nombreux opuscules sur la magie, tels que le *Fadâïl el-basmala*, sur l'usage de la formule *Bismillah* et son emploi dans les opérations magiques, le *Qabs el-iqtidâ*, sur les propriétés mystérieuses du nom de Dieu et la manière de s'en servir dans les talismans, le *Mawâqit el-ghâyât* sur les mystères de la vie contemplative des soufis, le *Sirr el-hikam* sur la cabale et la divination.

Les encyclopédies.

Les compositions originales disparaissent de plus en plus pour être remplacées par les compilations, les abrégés des grands ouvrages que l'on avait peine à se procurer, dont il fallait ensuite commenter le texte trop concis pour le tirer de son obscurité. Aussi y a-t-il tendance, chez les auteurs, à sortir d'une spécialité pour englober un champ de connaissances de plus en plus vaste. Nous avons déjà vu de ces hommes universels ; nous allons en trouver quelques autres.

C'est ainsi que Djémal-Eddin Abou-'Abdallah EL-QAZWINÎ écrit en 1135 le *Mofîd el-'oloûm*, encyclopédie populaire,

religieuse, morale, géographique et historique, que Abou-'Amir Mohammed EL-BALAWÎ, mort en 1164 à Séville, rédige l'*Onmoûdhadj el-'Oloûm* consacré à vingt-quatre sciences différentes, et qu'Abou-Bekr Mohammed EL-ICHBÎLÎ, né à Séville en 1108, qui devint à soixante-dix ans imam de la grande mosquée de Cordoue, où il mourut en 1179, rassembla les titres de plus de quatorze cents ouvrages dans son *Fihrist*, édité par Codera et Tarrago à Saragosse.

Un polygraphe d'une facilité de composition extraordinaire, ce fut Djémal-Eddin Abou'l-Faradj 'Abder-Rahman IBN EL-DJAUZÎ, d'une ancienne famille arabe qui rattachait son origine au khalife Abou-Bekr. Il naquit à Bagdad en 1116; son père était un homme riche qui lui fit donner une éducation coûteuse et soignée. Grand amateur de livres, quand il n'eut plus d'argent, il vendit les deux maisons que lui avait laissées son père pour augmenter encore sa bibliothèque. Il avait été d'une intelligence précoce : à sept ans il suivait l'explication du *Mousnad* d'Ibn Hambal et il conserva toute sa vie un goût particulier pour l'étude des traditions du Prophète. Rigide hambalite, il combattit vigoureusement les adeptes des autres opinions orthodoxes. Comme écrivain abondant, il n'y a que Soyoûti qui puisse lui être comparé. Ses travaux embrassent tout le domaine de la littérature, sauf la grammaire, la théologie scolastique et les sciences exactes. Il fut prédicateur à la Mecque et à Bagdad, non à la mosquée, mais dans des réunions particulières. Les Sunnites et les Chiïtes, qui se disputaient fréquemment, le choisirent un jour pour décider entre eux; il se tira d'affaire par une phrase ambiguë qui satisfaisait les deux partis. Il se vantait d'avoir converti plus de cent mille hommes à une vie pieuse et d'avoir amené plus de dix mille jeunes

gens à réfléchir sur eux-mêmes. Il mourut en 1200. Pour exprimer sa prodigieuse activité, on disait que si l'on additionnait le nombre de cahiers ou fascicules de vingt pages écrits par lui pendant sa vie et en divisant ce total par la durée de celle-ci, on trouverait au quotient neuf cahiers par jour; résultat incroyable qu'Ibn Khallikan rejette comme inadmissible pour la raison.

Sur le terrain de la science du langage, nous voyons qu'il a écrit un *Taqwim el-logha*, vocabulaire de fautes de langage du peuple; sur celui de l'histoire, le *Monta-zham*, histoire universelle, le *Dhahab el-Masboûk* (l'Or fondu), histoire des souverains musulmans, l'*Akhbâr el-adhkiyâ* (Annales des gens intelligents), le *Kitâb el-Ḥomaqâ* (Livre des sots), le *Kitâb el-qoççâç* (Livre des conteurs populaires), le *Wafâ* sur la biographie du Prophète, les *Manâqib* ou panégyriques d'Omar, de Hasan el-Baçri et d'Ahmed Ibn Hambal. En matière de traditions on peut citer le *Djâmi' el-Masânid*, rédigé par Mouhibbi et-Tabari, le *Mantiq el-Mafhoum* qui renferme les traditions sur les bêtes et les objets inanimés qui ont été doués de langage par miracle; le *Maudou'ât*, ou Traditions supposées, se trouve au Caire.

La jurisprudence lui doit deux ouvrages : le *Tahqîq* sur les traditions controversées, et le *Bâz el-achhab el-Mon-qadd*, qui est une défense de la doctrine hambalite contre les anthropomorphistes. L'exégèse coranique lui a fourni la matière de l'*Adjâïb 'oloûm el-Qorân*, introduction générale à l'étude du texte sacré, le *Mokhtaçar* et le *Modjtabâ*, qui en sont des abrégés, le *Zâd el-Masîr* (Provisions de marche), manuel du prédicateur, et l'*'Arib*, qui est un commentaire des passages difficiles du livre.

La morale pratique et l'édification l'ont conduit à compiler de nombreux ouvrages parmi lesquels on pourra

indiquer le *Talbîs Iblîs* (les Ruses du diable), *el-Hadâïq* (les Jardins), histoires édifiantes sur le Prophète et ses compagnons, le *Maurid el'Adhb*, recueil de soixante-dix sermons qu'il prononça à la Mecque, un livre de Séances, accompagné d'un commentaire lexicographique, composé en trente-quatre jours à Bagdad; la médecine lui doit le *Loqat el-manâfi'*, histoire, nosologie et thérapeutique, et le *Tibb er-Rouhâni* (Médecine de l'âme). Le *Mouthir el-'Azm*, le *Tabçiret el-akhyâr*, qui traite du Nil, rentrent dans le cadre de la géographie. Le *Kitâb el-Moudhich* s'adapte difficilement à une classification quelconque, car il traite à la fois des sciences du Koran, de la langue, de la tradition, de l'histoire et de la morale.

Fakhr-Eddin er-Râzi était le fils d'un prédicateur de Réï, l'ancienne Raghès, près de la Téhéran actuelle, où il naquit le 7 février 1149. Il étudia dans sa ville natale ainsi qu'à Mérâgha, fit un voyage sur les rives de l'Amoû-Deryâ et dans la Transoxiane, en fut chassé, se rendit à Ghazna et dans le Khorasan, où il fut reçu avec beaucoup d'honneurs; il finit par s'établir à Hérat, où il mourut en 1209. Le succès de ses ouvrages fut considérable et fit oublier beaucoup de ceux de ses devanciers; il est le premier qui y introduisit un arrangement systématique que personne n'avait employé avant lui. Ses prédications, qu'il prononçait indifféremment en arabe et en persan, faisaient une grande impression : lui-même manifestait tant d'émotion qu'il en versait des larmes. Il ramena à la foi orthodoxe un grand nombre d'adeptes de la secte anthropomorphiste des Karrâmiyya.

Appartenant au rite chaféïte, il a écrit un panégyrique de l'imam Chaféï; on lui a attribué longtemps une histoire dont Jourdain et Henzius ont donné des fragments (le *Fakhri* d'Ibn Tiqtaqa); il a écrit un traité de jurisprudence

intitulé *Mahçoûl*, un grand commentaire du Koran sous le nom de *Mafâtih el-ghaïb* (Clefs du monde mystérieux), qui a été imprimé au Caire et à Constantinople, l'*Asrâr et-tanzil* (Mystère de la révélation) sur la théologie scolastique, le *Matâlib el-'âliyyé* (Questions supérieures) sur la nature de Dieu, le *Mabâhith ech-charqiyyé* (Questions orientales) sur la physique et la métaphysique, sujet traité également par le *Mohaççal*, dont Schmœlders et Schreiner se sont occupés. Le *Sirr el-Maktoum* (Secret caché) est un traité complet d'astrologie, ainsi que l'*Ikhtiyârât el-'Alâiyyé*, écrit primitivement en persan pour 'Ala-Eddin, roi du Khârizm, traduit ensuite en arabe par un inconnu.

Abou-Dja'far Naçîr-Eddin et-Tousi, célèbre astronome, naquit en 1210 à Toûs dans le Khorasan, jouit de la plus haute estime de l'empereur mongol Houlagou, qui appréciait ses talents astrologiques et fit élever pour lui un observatoire à Marâgha ; il l'accompagna dans ses campagnes, et fit mettre à part du pillage les livres provenant des bibliothèques de Bagdad, de la Syrie et de la Mésopotamie, dont il se fit une bibliothèque considérable, plus de quatre cent mille volumes, et qu'il sauva ainsi de la destruction. Ses ouvrages sont une compilation d'autres qui existaient avant lui ; cependant il a eu le mérite d'avoir traité la trigonométrie comme une science à part. Il mourut en 1273 à Bagdad.

Dans le domaine de la jurisprudence, il a écrit le *Djawâhir el-farâïd* ; dans celui de la théologie scolastique, le *Tadjrid el-'Aqâïd*, souvent commenté, et le *Qawâïd el-'Aqâïd* (Règle des articles de foi) sur la nature de Dieu, le caractère de la prophétie et de l'imamat, ainsi que la résurrection. En philosophie, il a rédigé en persan une métaphysique, sous le titre de *Foçoûl*, qui a été traduite

en arabe par Djordjanî, ainsi qu'un manuel des soufis sous le titre de *Auçâf el-achrâf*; en mathématiques, il a donné une édition arabe des éléments d'Euclide qui a été imprimée à Rome en 1594; son traité du quadrilatère a été traduit en français par Alexandre-pacha Carathéodory d'après un manuscrit de Constantinople. En astronomie, il a donné une édition de l'Almageste de Ptolémée, des éléments d'astronomie sous le titre de *Tadhkira* et un autre sous celui de *Zobdat el-Idrâk*; il a dressé en persan les fameuses tables astronomiques connues sous le nom de *Zidj Ilkhâni* (Tables impériales), traduites plus tard en arabe; il s'est occupé de divers ouvrages d'Autolycus, d'Hypsiclès, de Théodose et d'Aristote dont il avait eu connaissance par les traductions arabes de Thâbit ben Qorra et Qostâ ben Louqâ. L'*Albâb el-bâhiyyé* est un traité d'hygiène, et le *Wâfi* un traité complet de géomancie. Cinquante-six ouvrages sont mentionnés par M. Brockelmann.

CHAPITRE X

LA LITTÉRATURE DEPUIS LA PRISE DE BAGDAD JUSQU'A LA FIN DU XVIII° SIÈCLE.

La poésie.

Çafî-Eddin 'Abd-el-'Aziz ben Sarâya el-Hilli, né le 27 août 1278, poète de cour des Ortokides qui régnaient à Mardin, rendit visite en Égypte à Mélik-Nâçir (1326), mais ne tarda pas à rentrer à Mardin; il mourut à Bagdad vers 1351. Il a passé, auprès de ses contemporains, pour l'un des meilleurs poètes. Son diwan a été imprimé à Damas et à Beyrouth; ses poésies consistent surtout en jeux de mots. Il a composé, sous le titre de Qaçida des Ortokides, vingt-neuf poésies de vingt-neuf distiques chacune, commençant par la même lettre de l'alphabet et se terminant suivant le même ordre; elles sont consacrées au panégyrique de Mélik-Mançour, l'Ortokide, qui régnait de 1294 à 1312. L'ode qu'il adressa au prince égyptien qu'il avait été visiter a été traduite en latin et en allemand par Bernstein. Il a écrit aussi des poésies

populaires ainsi que le livre intitulé *el-'Atil el-hâli*, dont le manuscrit unique est à Munich.

IBN NOBATA Djémal-Eddin, né en 1287 à Méyyâfâriqin, fut élevé en Égypte et se rendit en 1316 à Damas; il eut l'occasion de fréquenter la cour d'Aboul-Féda, prince de Hama, historien et géographe; il fut ensuite attaché à l'administration en qualité de secrétaire. Il était âgé de plus de soixante-dix ans lorsque le sultan Hasan le fit venir au Caire pour remplir auprès de lui les fonctions de secrétaire; malheureusement son protecteur mourut l'année suivante; la pension qui lui fut attribuée ne fut payée qu'irrégulièrement. Il vécut jusqu'à soixante-dix-neuf ans et mourut à l'hôpital, en 1366, laissant un diwan, une anthologie (*Sadj' el-Motawwaq*), un traité de la conduite des rois (*Soloûk dowal el-moloûk*) et quelques autres ouvrages.

IBN HIDJDJA (Abou'l-Mahâsin Taqî-Eddin) était né en 1366 à Hama; il exerça d'abord le métier manuel de fabricant de boutons, d'où son surnom d'el-Azrâri; plus tard il se voua à l'étude, visita Mossoul, Damas, le Caire; en 1390, il vit l'incendie allumé à Damas pendant que la ville était assiégée par le sultan Barkok et composa sur ce désastre une lettre adressée à Ibn Makânis. Il revit encore une fois le Caire et y occupa une place de rédacteur dans l'administration. En 1419 on le voit accompagner le prince Ibrahim dans une campagne en Asie Mineure. Il retourna dans sa ville natale en 1427; il y mourut en 1434. Son œuvre la plus célèbre est une imitation du poème du Manteau en l'honneur du Prophète, où toutes les fleurs de la rhétorique orientale sont prodiguées, et qui est connue sous le nom de *Badi 'iyya*. Il a réuni ses poésies, composées les unes au Caire, les autres à Hama, sous le titre de *Thamarât ech-Chahiyya*. Les

lettres et les diplômes qu'il a composés pendant qu'il était au service des Mamelouks égyptiens ont été réunis sous le titre de *Qahwat el-inchâ* (Liqueur enivrante du style épistolaire). Une anthologie de prose et de vers, appelée *Thamârât el-Aurâq* (Fruits des feuilles) a été imprimée à Boulaq sur les marges du *Mohâdarat* de Râghib Içfahâni. Moins importants sont les ouvrages du même genre compilés d'après Ibn Khallikan, Ibn Hichâm, Damiri.

Naçir-Eddin Noçaïr el-Hammâmi vivait au Caire; il était d'un caractère fin et rusé; il vivait du métier de locataire et tenancier de bains publics (hammâm), d'où son surnom; devenu vieux, il fut obligé d'y renoncer et de se livrer à la mendicité en composant des poésies et des *mowachchah* qu'il offrait. Il mourut en 1312.

Sirâdj-Eddin 'Omar ben Mas'oûd, surnommé *el-Madj-djân* (l'Obscène), était recherché dans la société : il est l'auteur de mowachchah, et mourut à Damas en 1301.

Un grammairien critique, qui retrouvait des fautes chez les meilleurs poètes et lexicographes, ce fut le chéikh Taqî-Eddin 'Abdallah es-Saroûdji, né à Saroudj en 1230, mort au Caire en 1294. Il composa de nombreuses poésies que les chanteurs faisaient connaître. Il sortait peu de chez lui et n'apparaissait guère que le vendredi; il n'aimait pas qu'on annonçât son nom, et il disait : « Il y a chez les amis trois degrés d'amitié : au début, je m'entends appeler le chéikh Taqî-Eddin; plus tard, je n'entends plus que et-Taqî tout court : je sens que je commence à les ennuyer; quand on en vient à m'appeler es-Saroûdji, je sais que c'en est fini avec eux. »

Chems-Eddin ED-DAHHÂN (Mohammed ben 'Ali) était fabricant d'huile, d'où son surnom; son industrie ne nuisit pas à son talent; il fut poète, musicien possédant

une virtuosité sur l'instrument à cordes appelé *qânoûn* (c'est une harpe couchée sur une table d'harmonie, un peu plus grande que la *zither* des Autrichiens et plus petite que le *cymbalum* des Hongrois), et compositeur d'airs musicaux; il mourut en 1321.

Chéref ben As'ad el-Miçrî était un homme de la basse classe, doué d'un goût naturel, qui composait des poésies obscènes et comiques, fréquentait la société qui s'amuse et les chanteuses publiques. Il mourut en 1337.

'Othmân Abou'l-Fath el-Balati était né à Balat, petite ville près de Mossoul : il était grand et gros, avec une longue barbe; il portait en plein été un énorme turban et des vêtements les uns sur les autres. Il avait étudié quelque temps à Damas; il se rendit en Égypte quand Saladin s'empara du pays; il y fut nommé lecteur et professeur de grammaire attaché à la grande mosquée. Il était adonné à la boisson et aux plaisirs. Un jour qu'un musicien était venu lui chanter un air, il se mit à pleurer, le musicien fit de même. Abou'l-Fath, surpris, lui demanda pourquoi ces larmes. « C'est parce que mon père pleurait en entendant cet air, et que vous me l'avez rappelé, dit l'artiste. — Vous êtes donc le fils de mon frère? » dit Abou'l-Fath; et depuis lors il n'appela plus le virtuose que « mon neveu », et il fit de lui son unique héritier. Il est l'auteur d'un mowachchah à la louange du cadi El-Fâdil.

Ibn Fadl-Allah el-'Omari (Chihâb-Eddin Abou'l-'Abbâs) descendait du khalife Omar et appartenait à une famille de magistrats chaféïtes. Il a été prôné pour la facilité avec laquelle il improvisait du bout de la plume; il était un littérateur complet, selon l'expression de Çafadi, c'est-à-dire qu'en prose ou en vers il alliait également la théorie à la pratique, la science à l'action. Il

avait des connaissances étendues sur le terrain de la biographie, en histoire et en géographie. Né à Damas le 9 juin 1301, il étudia le droit et la prosodie dans sa ville natale, puis voyagea dans les pays de la domination égyptienne, accompagna son père lorsque Mélik-Nâçir le chargea des fonctions de secrétaire d'État, fut nommé cadi au Caire, puis secrétaire d'État à la mort de son père; ensuite il rentra à Damas où il mourut de la peste en 1348, à l'âge de cinquante ans lunaires. Son *Masâlik el-abçâr* est un ouvrage géographique, historique et biographique en plus de vingt volumes, qui a été étudié par de Guignes en 1758 et Quatremère en 1838, dans les *Notices et Extraits*; Pocock s'en est servi pour l'histoire des Arabes. Son *Ta'rîf bi-mostalah ech-chérîf* est un recueil de modèles de lettres adressées par les sultans mamelouks aux puissances étrangères. Les *Chatawiyyât* (les Hivernales) sont des lettres envoyées de Damas à plusieurs savants, pendant l'hiver de 1343-1344, où la ville était couverte de neige, dont le manuscrit est à Leyde. Il consacra un grand ouvrage en quatre volumes à célébrer les vertus de sa propre famille, *Fawâdhil es-samar*. Il composa de nombreuses odes et *radjaz* dans les mètres classiques, ainsi que des poésies populaires en strophes, *mowachchah* et *dou-béït*.

Ibn eth-Tharada ('Ali ben Ibrahim), prédicateur de Wâsit, était né en juin 1298; il fit ses études à Bagdad et se rendit plusieurs fois à Damas, où il prêcha dans la grande mosquée des Oméyyades; puis il tomba malade de mélancolie, et mourut dans l'hôpital des fous d'Ibn Sowaïd à Damas, en 1349. Sa folie douce consistait à porter sous le bras un sac auquel il attachait tous les fils et ficelles qu'il rencontrait, et dont il ne se séparait jamais. Cet état ne l'empêcha pas de composer

d'excellente poésie. Il s'imaginait avoir laissé à Bagdad une bibliothèque de deux mille volumes dont des négociants se seraient emparés et qu'ils auraient vendue, livre par livre, dans les bazars de Damas. Quand il mourut, on ouvrit son sac; on n'y trouva que des cahiers épars contenant des vers et des sermons. Il a aussi composé des poèmes en strophes, *mowachchah* et *mâwâliyâ*.

IBN EL-MORAHHAL (Çadr-Eddin Mohammed), que l'on connaît en Syrie plutôt sous le surnom d'Ibn el-Wékîl, était Égyptien d'origine; né à Damiette en août 1267, il mourut au Caire en 1316. C'est à Damas qu'il étudia la jurisprudence, base de toutes les autres études à cette époque, comme ailleurs la théologie; il savait un grand nombre d'ouvrages par cœur, comme le *Mofaççal*, qu'il avait appris en cent-un jours, les *Séances* de Hariri apprises en cinquante jours, et le diwan de Moténebbi, prétend-on, en une seule semaine. Habile dans la controverse, lui seul pouvait soutenir, d'entre les Chaféïtes, la discussion avec le chéikh Taqî-Eddin Ibn Téïmiyya. Il fut pendant sept ans chargé des fonctions de chéikh de l'école des traditions Achrafiyya. C'était un homme discret et plein de retenue, ami des grands, aimant la société. Il a composé des vers dans tous les genres, y compris les genres populaires des *mowachchah*, *doubéït*, *mokhammas*, *zadjal* et *billîq*. Il a réuni ses principales compositions poétiques dans une anthologie appelée *El-achbâh wèn-Nazhâïr*.

Yôûsouf IBN ZAÏLAQ fut tué par les Mongols lors de la prise de Mossoul en 1262. Le *Fawât el-wafayât* d'El Kotobi a conservé quelques-unes de ses poésies, dont plusieurs sont des mowachchah destinés à être chantés; elles sont du genre érotique. Chems-Eddin Mohammed, le prédicateur de Wâsit, mort en 1344, à près de

soixante-dix ans, est également auteur de poésies populaires.

El-Kéiwâni descendait de Kéïwân, ancien esclave de Ridwân-pacha, gouverneur de Gaza, devenu soldat des troupes syriennes, dans lesquelles il obtint un grade élevé; ces bandes se firent remarquer par leurs violences et leurs injustices : il fut tué à Baalbek en 1623. Quant à lui, El-Kéiwâni, il s'attacha à Osman Khaliça, kiaya du grand-vizir, à son arrivée à Damas, et l'accompagna dans la campagne à laquelle il prit part et où il fut tué; à sa mort il revint à Constantinople, puis en Syrie. C'est là qu'il prit le caractère triste et mélancolique qu'ont ses poésies. Il adressa des panégyriques à Abdallah-pacha Tchètèdji lorsque celui-ci, nommé gouverneur de Damas, y réprima les désordres qui ensanglantaient la ville. Sa prose rimée était également remarquable.

'Abd-el-Ghani de Naplouse, affilié aux ordres religieux des Naqchbendis et des Qâdiris, d'une famille originaire de Naplouse, né à Damas en 1641, perdit son père de bonne heure, étudia la jurisprudence, commença à rédiger à l'âge de vingt ans. Il resta sept ans enfermé dans la maison qu'il occupait près de la mosquée des Oméyyades; de mauvaises langues prétendirent qu'il avait renoncé à pratiquer les cinq prières journalières, et qu'il satirisait les gens dans ses vers. Le peuple se souleva et le maltraita; c'est ce qui lui fit adresser des satires contre lui; mais plus tard on le considéra comme un saint, et l'on s'empressa de venir le visiter. En 1664, il se rendit à Constantinople, y séjourna peu de temps; en 1688, il visita la Béqaa et le Liban; en 1689, Jérusalem et Hébron; en 1693, il se rendit en Égypte, puis au Hedjaz. En 1700, il passa une quarantaine de jours à Tripoli de Syrie. En avril 1707, il quitta la maison

occupée jusque-là par ses maîtres dans le centre de la ville pour aller s'établir à Sâlihiyya, sur les pentes du mont Qâsyoûn, qui est comme un faubourg de la capitale de la Syrie. Ses principaux ouvrages en prose sont un commentaire du Tafsîr de Béidawi, inachevé, le commentaire du diwan d'Omar Ibn el-Fared, et d'innombrables vers; on dit qu'il fit des miracles, mais qu'il n'aimait pas qu'on en parlât. Il intercédait volontiers, auprès des autorités, en faveur des malheureux qui s'adressaient à lui. Ses poésies se répandirent dans tout le monde arabe; il mourut d'une courte maladie, à plus de quatre-vingt-dix ans, le 24 chabân 1143 (4 mars 1731). Les bazars de la ville furent fermés le jour de son enterrement, et la foule se porta à Sâlihiyya pour y assister.

L'émir Mandjak ben Mohammed el-Yoûsoufi descendait du chef de ce nom, qui avait gouverné Damas vers 1370. A la mort de son père, il dépensa largement sa fortune, la dissipa totalement par ses prodigalités, puis il se retira de la vie mondaine. Il quitta les pays arabes pour les pays turcs, et présenta même une pièce de vers au sultan Ibrahim, sans rien obtenir de lui. Pour rappeler les temps de sa misère et ses souffrances à Constantinople, il a écrit les *Roûmiyyât*; d'autres pièces de vers sont consacrées au vin et à l'ascétisme. Un an avant sa mort, il reprit sa vie de dissipation. C'est en 1669 qu'il quitta définitivement ce bas monde; il avait soixante-treize ans.

Le chéikh Moçtafa-Efendi el-Bâbi tirait son surnom d'un village des environs d'Alep, appelé el-Bâb. Après avoir commencé des études juridiques à Alep, il se rendit à Damas en 1641 pour les y achever; ensuite il entra dans la magistrature ottomane à la suite d'un voyage qu'il fit à Constantinople, et pendant lequel il

écrivit sur cette ville un poème où il rappelle sa patrie absente; il adressa également des louanges au chéikh-el-Islam Yahya-Efendi et au grand vizir Ahmed-pacha Kieuprulu. Il occupa successivement les postes de cadi à Tripoli de Syrie, à Magnésie en Asie Mineure, à Bagdad et enfin à Médine (1680); il fit le pèlerinage cette année même et mourut à la Mecque au mois de janvier de 1681. Son diwan, imprimé à Beyrouth en 1872, contient l'éloge funèbre d'une dent molaire qui lui fut extraite; cette pièce est fort amusante.

Aïcha el-Bâ'ouniyya était la fille d'Ahmed ben Nâçir-Eddin el-Bâ'oûni; elle est l'auteur du *Fath el-Mobîn*, ode rimée en *m* à la louange du Prophète; cette pièce de vers est accompagnée d'un commentaire par elle-même, terminé en 1516. On cite encore d'elle des vers spirituels où, sur une question juridique controversée, elle a trouvé le moyen d'exprimer, en cinq vers, les opinions des docteurs des quatre rites orthodoxes. A cette même famille d'El-Bâ'oûnî appartenait Bahâ-Eddin Mohammed ben Yoûsouf, né en 1446 dans le faubourg de Sâlihiyya, qui s'étage, près de Damas, sur les premières pentes du mont Qâsyoûn, et qui mourut le 16 février 1505. C'était un amateur d'histoire qui aimait à réduire les annales aux proportions de petits poèmes mnémotechniques; c'est ainsi qu'il a écrit un *radjaz*, le *Tohfat ezh-Zharîfa*, sur l'histoire générale jusqu'à l'intronisation du sultan mamelouk Qâït-Baï, et un autre sur le gouvernement des deux souverains égyptiens Bârs-Bâï et Qâït-Bâï; il n'a pas manqué de consacrer en outre à ce dernier, suivant l'antique usage, un panégyrique probablement rétribué; enfin un poème, *Behdjet el-Khould*, traite de l'éducation des enfants.

Ibn Ma'toûq mourut à soixante-deux ans le 21 dé-

cembre 1676. Son diwan, recueilli et publié par son fils, est rempli par des panégyriques de gouverneurs persans sous le règne du Çafawide Châh-Çafi, et a été lithographié en 1861, probablement au Caire.

Ahmed el-Kurdi ben Elyâs, surnommé el-Arradjâni es-Saghîr et « Qamous ambulant », d'origine kurde, fut lexicographe et poète; son père, originaire de Chehrizour, était venu s'établir à Damas et avait été chargé des fonctions de prédicateur du caravansérail de la bourgade de Nebk, dans laquelle il s'était marié. Né au commencement du XIIe siècle de l'hégire (1689 et suiv.), il se rendit à Damas pour y étudier à la medressé de Soméïsât et devint cuisinier de cette école; son caractère léger, ses disputes continuelles lui rendirent la vie difficile et il partit pour Constantinople dans la crainte de poursuites légales à l'occasion d'une faute qu'il avait commise. Ses inconséquences l'obligèrent de quitter la capitale de l'Empire où cependant il avait trouvé un protecteur, et de se rendre à Tripoli de Syrie, où il se maria et obtint différents postes, puis il passa en Égypte, où le gouverneur Mohammed-pacha Râghib le prit sous sa protection. Il l'accompagna à Alep quand celui-ci en fut nommé gouverneur et il y mourut en avril 1756.

L'histoire.

Mohammed ben-'Ali Ibn Tabâtabâ, surnommé Ibn et-Tiqtaqa, né vers 1262, se trouvait en 1302 l'hôte du gouverneur de Mossoul, Fakhr Eddin 'Isâ ben Ibrahim, lorsqu'il lui dédia son histoire de l'empire musulman depuis son commencement jusqu'à la fin du khalifat de

Bagdad, intitulée *el-Fakhri,* qui a été publiée par Ahlwardt, puis par M. H. Derenbourg.

Il s'est astreint à écrire d'un style simple et à la portée de tout le monde, car il a remarqué que beaucoup d'écrivains, en employant un style recherché et des expressions rares, ont restreint l'utilité de leurs ouvrages. Or il tient à être compris, car son livre est un traité de politique à l'usage des souverains qui veulent gouverner par eux-mêmes et ne pas rester de simples jouets de parade entre les mains de leurs ministres. Ses préceptes de gouvernement sont appuyés d'exemples tirés de l'histoire des dynasties orientales.

Ahmed EL-GABRINÎ, de la tribu berbère de Gabrâ, né en 1246 à Bougie, y remplit les fonctions de cadi et y mourut en 1314. Sous le titre de *'Onwân ed-dirâya,* il a écrit une galerie des littérateurs de Bougie au VIIe siècle de l'hégire, que Cherbonneau a fait connaître.

Abou'l-Hasan 'Ali IBN ABI-ZAR', né à Grenade et établi au Maroc, a raconté l'histoire des rois du Maghreb et de la ville de Fez dans son *Raud el-Qartâs* (le Jardin du papier, nom d'un lieu de promenade en dehors des portes de Fez), qui a été édité par Tornberg à Upsal, traduit en allemand par F. de Dombay à Agram en 1794, en portugais par Fr. Jozé de Santo Antonio Moura à Lisbonne en 1828, en français par Beaumier en 1860.

Le cadi IBN TÉÏMIYYA (Taqi-Eddin Abou'l-'Abbâs) naquit à Harrân en janvier 1263; il était le descendant d'un célèbre prédicateur connu sous le même surnom. Son père s'enfuit avec toute sa famille devant les Mongols; n'ayant pu se procurer de bêtes de somme, il chargea ses livres sur une voiture qu'il fut obligé d'abandonner pour se sauver, tellement la poursuite des ennemis était vive. Réfugié à Damas, le jeune Ibn Téïmiyya y étudia le

droit hambalite et à la mort de son père le remplaça comme professeur ; il n'avait que vingt et un ans. Il jouit de la considération du sultan Mélik-Nâçir, monté sur le trône en 1294 ; mais il s'était fait beaucoup d'ennemis par sa libre polémique, et la réponse qu'il donna à la question posée à Hama au sujet des attributs de Dieu souleva contre lui l'opinion, ce qui le fit destituer. Les persécutions ne s'arrêtèrent plus, bien que parfois on lui rendît sa place, par exemple, quand il fallut prêcher pour exciter le peuple à la guerre contre les Mongols. En 1305 il se rendit au Caire avec le cadi chaféïte ; après une séance du conseil des juges et des grands, il fut interné dans le puits de la citadelle avec ses deux frères, et y resta enfermé pendant un an et demi. Ramené à Damas en chevaux de poste, il y resta en prison un temps égal, qu'il passa à édifier les prisonniers en matière de religion. On le fit revenir au Caire, et le sultan Béïbars le fit emprisonner dans la forteresse d'Alexandrie, où il ne resta que huit mois, le rétablissement sur le trône de Mélik-Nâçir lui ayant rendu la liberté. Au lieu de se venger de ses ennemis, il leur pardonna ; il fut nommé professeur à l'école fondée par ce sultan et resta son conseiller. Il profita du départ de l'armée pour la Syrie, l'accompagna, vint à Jérusalem et rentra à Damas après une absence de plus de sept ans. Il y reprit son enseignement et ses fonctions de juge ; mais la haine de ses ennemis, qui s'était réveillée, lui fit interdire tout emploi public en 1318 ; ayant refusé de se soumettre au décret, il fut emprisonné près de six mois. Après sa mise en liberté il reprit son genre de vie, jusqu'au moment où la publication de son ouvrage sur la visite des tombeaux des Prophètes et des saints le fit enfermer dans la citadelle ; on lui réserva une cellule isolée où il put se livrer à ses travaux littéraires ; il com-

posa plusieurs volumes sur les questions qui lui avaient valu ses mésaventures, mais quand ses travaux vinrent à la connaissance du public, on lui enleva ses livres, son papier et son encre, ce qui fut le coup le plus sensible qui l'eût jamais frappé. Il tomba malade bientôt après et mourut au bout de vingt jours, en septembre 1328. Ses funérailles furent suivies par un concours de peuple extraordinaire. De ses nombreux ouvrages, la science européenne a surtout utilisé le *fetva* qu'il avait rendu contre les Noçaïris ou Ansariés des montagnes de la Syrie, et qui a été étudié par E. Salisbury et Stanislas Guyard. Maracci s'est servi d'un de ses ouvrages contre les chrétiens (*Takhdjil ahl-el-Indjil*) dans sa préface de la réfutation du Koran. Les bibliothèques d'Europe renferment quarante-cinq ouvrages sortis de la plume de cet esprit original.

C'est dans l'enseignement hambalite d'Ibn Téïmiyya et de ses élèves qu''Abd el-Wahhâb alla puiser le fanatisme sunnite et la haine des innovations par lesquels se distingue la réforme de l'islamisme qui porte le nom de Wahhabitisme, ainsi que l'ont démontré MM. Snouck Hurgronje et Goldziher. Ce cadi était antropomorphiste et tenait à l'interprétation littérale des passages du Koran où il est question de la personnalité divine. Dans le domaine juridique, il admettait les déductions logiques tirées par lui-même du *corpus* des traditions du Prophète, et pratiquait le *qiyâs* ou emploi de l'analogie. Le voyageur Ibn Batouta raconte qu'il jouissait à Damas d'une grande considération, qu'il discourait sur les diverses sciences, mais qu'il y avait dans son cerveau quelque chose de dérangé. Lorsqu'on le fit comparaître au Caire devant Mélik-Nâçir, la seule réponse qu'il fit à la demande du grand cadi qui l'interrogeait

sur les imputations portées contre lui fut celle-ci : « Il n'y a d'autre dieu que Dieu. » Il eut pour élève préféré Ibn Qayyim el-Djauziyya (Chems-Eddin Mohammed), qui l'a probablement aidé dans la revision du style de ses compositions, et qui est lui-même l'auteur d'ouvrages dont une trentaine existent dans les bibliothèques ; né en 1292 à Damas, fils de l'administrateur de la medressé el-Djauziyya, il participa aux tribulations de son maître et fut comme lui emprisonné au Caire ; ces persécutions ne cessèrent pas avec la mort d'Ibn Téïmiyya, elles se continuèrent encore quelque temps. Chems-Eddin mourut le 17 septembre 1350.

On ne sait presque rien de la vie de Hâfizh-Eddin Abou'l-Bérékât en-Nasafî, mort en 1310, dont les ouvrages ont eu l'honneur insigne de provoquer des foules de commentateurs, à commencer par son *Manâr el-anwâr* (le Phare des lumières), sur le droit, dont le bibliographe Hadji-Khalfa mentionne près de cinquante commentaires ; le *Wâfi* et son commentaire le *Kâfi* ont été achevés à Bokhara en 1275 ; plus tard l'auteur l'a abrégé dans son *Kanz ed-daqâïq*. Son *'Omda*, catéchisme musulman, a été publié à Londres par W. Cureton sous le titre de *Pillar of the creed of the Sunnites* ; il a été commenté par son auteur lui-même sous le titre d'*el-I'timâd fi'l-i'tiqâd*.

Rachid-Eddin (Fadl-Allah ben Abi'l-Khéïr), l'historien persan des Mongols, né à Hamadan en 1247, exécuté à Tébriz en 1318 sur l'accusation d'avoir empoisonné le sultan Euldjaïtou, était un médecin d'origine israélite. Il fut médecin d'Abaqa, puis ministre de Ghâzan et de son frère Euldjaïtou. Il a écrit en arabe quatre ouvrages qui sont conservés à la bibliothèque Nationale, *Mafâtih et-tafâsîr*, *Lataïf el-haqâïq*, *Taudihât*, *Soltaniyya*.

Abou'l-Fédâ Isma'ïl ben 'Ali appartenait à la famille

des Eyyoubites, que la fortune de Saladin avait portée sur différents trônes. Ses ancêtres avaient régné à Hama; son père El-Mélik el-Afdal, frère du prince El-Mélik el-Mançoûr, avait dû s'enfuir avec sa famille devant les Mongols et était descendu à Damas, dans la maison d'Ibn ez-Zandjabili; c'est là qu'Aboul-Fédâ naquit, en 1273. Il reçut une éducation de guerrier et de lettré; à peine âgé de douze ans il accompagna son père au siège de la forteresse de Markab, enlevée aux Hospitaliers en 1285; il se trouva à la prise de Tripoli et au siège de Saint-Jean-d'Acre, où il commandait un peloton de dix hommes. Les services qu'il rendit au sultan d'Égypte Mélik-Nâçir lui firent confier en 1310 la principauté de Hama, après qu'elle avait été confisquée parce que son cousin était mort sans enfants. Le titre honorifique de Mélik-Çâlih, puis celui de Mélik-Moayyad récompensèrent le soin qu'il prit chaque année de se rendre au Caire pour y renouveler les liens de vassalité qui l'attachaient au sultan. En 1313 il aida les troupes égyptiennes à rétablir à la Mecque le chérif Abou'l-Ghéïth. Il mourut à soixante ans, de la fièvre intermittente, en octobre 1331. Son *Histoire universelle*, qui a fait sa réputation, n'est qu'un abrégé d'Ibn el-Athir, abrégé lui-même de Tabari, continué jusqu'en 1329; mais elle a eu le mérite d'attirer l'attention des orientalistes à une époque où l'on ne possédait pas encore ces deux derniers documents.

Publié en partie à Copenhague avec une traduction latine par Reiske, sous le titre d'*Annales muslemici*, le texte a fourni matière à d'autres recherches; c'est ainsi que Fleischer a publié et traduit en latin la partie réservée à l'histoire anté-islamique, dont Albert Schultens et Silvestre de Sacy avaient déjà donné des extraits; la vie de Mahomet, traduite en latin par Gagnier, a été publiée

et traduite en français par Noël des Vergers, en anglais par W. Murray. Sa géographie générale, avec tableaux, a été publiée par Reinaud et Mac-Guckin de Slane, traduite en français par Reinaud et Stanislas Guyard. Le premier de ces deux orientalistes a écrit, en guise de préface à sa traduction, une introduction générale à la géographie des Orientaux qui est un de ses meilleurs ouvrages.

Abou'l-'Abbas Ahmed EN-NOWAÏRI était né en Égypte, dans la bourgade de Nowaïra; il fut célèbre comme historien et jurisconsulte; sa calligraphie était estimée à ce point que chacune des huit copies qu'il fit du *Çahîh* de Bokhari lui fut payée mille dirhems. Il mourut à cinquante ans, en juin 1332. Son encyclopédie, *Nihâyet el-érèb* (l'Extrême besoin), est une revue générale des connaissances humaines en cinq grandes divisions, le ciel et la terre, l'homme, les animaux, les plantes, l'histoire. C'est de là qu'Albert Schultens a extrait son histoire des Yoqtanides dans le Yémen; l'histoire de la Sicile a été traduite en français par Caussin le père; la conquête de l'Afrique du Nord par les Arabes a été étudiée par Otter; l'histoire de cette même contrée a été traduite par de Slane; Silvestre de Sacy en a extrait ce qui est relatif aux Druzes, Hammer-Purgstall les ordonnances égyptiennes sur les costumes des chrétiens et des juifs, et Defrémery des anecdotes relatives à la vie du sultan Béïbars.

Abou'l-Fath Mohammed IBN SÉYYID EN-NÂS, dont les parents étaient originaires de Séville, naquit au Caire en 1263, et se rendit à Damas en 1291 pour y compléter le cycle de ses études; on dit qu'il reçut les leçons de près de mille professeurs. A son retour il professa dans sa ville natale. Amateur de livres, il s'était formé une belle bibliothèque où l'on pouvait montrer, en dehors des

manuscrits tracés par lui-même, des autographes d'ouvrages célèbres. Il mourut en avril 1334. Il a compilé une biographie de Mahomet, *'Oyoûn el-âthâr* (Sources des monuments), et a réuni, sous le titre de *Bochrâ el-labib* (Message de l'homme de cœur), les poésies qu'il a lui-même composées à l'éloge du Prophète : c'est là que Kosegarten a été prendre l'ode qu'il a donnée dans son *Carminum orientalium triga*.

Chems-Eddin Abou 'Abdallah es-Soufi ed-Dimachqi était imam du petit village de Rabwé près de Damas, dont Ibn Batouta a dit que « c'est un des plus jolis points de vue du monde et un de ses plus beaux lieux de plaisance ; on y trouve des palais élevés, de nobles édifices et des jardins admirables » ; c'était un lieu de pèlerinage, à cause d'une petite grotte en face de laquelle se trouvait le prétendu oratoire de Khidr, assimilé au prophète Élie. Une grande partie de ses champs cultivés, de ses vergers et de ses maisons y étaient constitués en legs pieux dont les revenus servaient à l'entretien de l'imam, du muezzin et des pèlerins. C'est là que Chems-Eddin écrivit sa cosmographie, *Nokhbat ed-dahr*, publiée par Mehren à Saint-Pétersbourg et traduite par lui-même à Copenhague, ouvrage qui tout récemment encore (1898) a servi de base à une thèse de M. H. Dehérain. Cependant Chems-Eddin, qui était un mystique, se retira plus tard à Safed en Palestine, et y mourut en 1327 à l'âge de soixante-treize ans. Il cultiva aussi la poésie, et l'on cite de lui des vers que lui avaient inspirés les beaux sites des environs de Damas. Au dire de Reinaud, sa cosmographie laisse beaucoup à désirer sous le rapport de la critique, mais elle a été très utile pour la connaissance de la géographie du moyen âge, parce qu'elle contient l'indication de faits que l'on ne rencontre pas ailleurs.

Abou-Hayyan Mohammed ben Yoûsouf, de la tribu berbère de Nafza, surnommé el-Djayyâni parce que ses ancêtres vivaient dans la ville espagnole de Jaen, né à Grenade en novembre 1256, compléta ses études en se rendant successivement à Malaga, à Velez et à Alméria, puis quitta l'Espagne en 1280, à la suite d'une dispute avec son maître Ibn ez-Zobéïr, parcourut l'Afrique du Nord et l'Égypte, accomplit le pèlerinage et revint en Égypte par la Syrie. C'était un polyglotte; il savait le persan, le turc et l'éthiopien et a écrit des ouvrages sur ces différentes langues. Il succéda en 1298 à son maître Ibn en-Nahhâs comme professeur de grammaire, puis de traditions, et s'acquit l'amitié de l'émir Séïf-Eddin Arghoun, qui devint gouverneur d'Égypte en 1312. Très frugal, il vivait de quelques oboles; il n'achetait pas de livres, dont il ne sentait nul besoin; ceux qu'il voulait lire, il les empruntait aux bibliothèques publiques. Ancien Zhâhirite, il se tourna complètement vers la doctrine chaféite et ne l'abandonna plus. Il mourut en juillet 1345, cinq ans après sa fille Nodhâr, femme de lettres elle-même, à laquelle il a consacré un opuscule qui est une sorte d'autobiographie. Son *Idrâk*, qui représente la langue turque telle qu'elle était parlée au Caire par les colons de l'Asie centrale au XIVe siècle, a été publié à Constantinople. Il a composé aussi des poésies populaires dites *mowachchahât*.

Chems-Eddin Abou-ʿAbdallah Mohammed ed-Dhahabi, d'origine turcomane, né à Damas en 1274, commença à étudier à dix-huit ans et entreprit des voyages qui lui firent faire la connaissance de plus de douze cents savants. Il fut professeur de traditions à Damas, mais ne put entrer en la même qualité à l'Achrafiyya parce que le fondateur avait posé des conditions, relativement aux croyances du

professeur, qui étaient pour lui inadmissibles. Il mourut le 5 février 1348. Parmi les nombreux ouvrages qu'il a laissés, on connaît surtout le *Mochtabih*, publié par P. de Jong à Leyde, et une Médecine du Prophète, traduite en français par Perron. Son *Tabaqât el-Hoffâzh* (Classes de ceux qui savent les traditions par cœur), abrégé et continué par Soyoûti, a été publié par Wüstenfeld sous le titre de *Liber classium*. Sa grande histoire de l'islamisme (Tarikh el-islam) est dispersée en volumes isolés dans toutes les bibliothèques de l'Europe.

Zéïn-Eddin Abou-Hafç 'Omar Ibn el-Wardi naquit en 1290 à Ma'arrat en-No'man dans la haute Syrie, étudia le droit à Hama et fut nommé suppléant du cadi Ibn en-Naqib à Alep. Il abandonna cette place à la suite d'un songe, se livra entièrement à la composition littéraire, et mourut dans cette même ville d'Alep, de la peste, en mars 1349. Son histoire est un abrégé de celle d'Abou'l-Fédâ avec une continuation jusqu'à l'année de sa mort. Le recueil de ses poésies a été imprimé à Constantinople. D'autres ouvrages sont consacrés à la grammaire, à la jurisprudence, au mysticisme et même à la littérature pure, par exemple cette Séance sur la peste conservée par Soyouti dans l'ouvrage qu'il a composé sur cette affreuse épidémie. On lui a attribué, probablement à tort, le *Kharidat el-Adjâïb* qui traite de la géographie et de l'histoire naturelle, avec toutes sortes de récits fantastiques et merveilleux; ce n'est d'ailleurs qu'une transcription pure et simple, presque mot pour mot, du *Djâmi' el-fonoûn* (Encyclopédie), composé par Nedjm-Eddin Ahmed el-Harrani, savant hambalite qui se trouvait en Égypte en 1332. Cet ouvrage curieux a été imprimé au Caire; il a été étudié par de Guignes, Fraehn, Hylander, Tornberg, Freund, Wüstenfeld et Mehren.

'Adod-Eddin el-Idjî de Chiraz, jurisconsulte chaféïte, cadi et soufi, mort en 1355, a écrit une histoire des patriarches, de Mahomet et de quelques-uns de ses compagnons. Il a donné, sous le titre de *Méwâqif* (les Stations), un traité de métaphysique et de théologie musulmane, dont Sœrensen a publié la cinquième et la sixième partie, ainsi que l'appendice consacré aux sectes musulmanes, avec le commentaire de Djordjâni.

Ibn Châkir el-Kotobî (le Libraire), originaire d'Alep, mort en 1363, étudia dans sa ville natale et à Damas, se livra au commerce des livres pour gagner sa vie et s'y enrichit. Il a rédigé, sous le titre de *'Oyoûn et-tawârikh*, une chronique des khalifes et des savants avec des détails particuliers sur Damas, et une continuation ou supplément du grand dictionnaire biographique d'Ibn Khallikan, *Fawât el-Wafayât*, qui a été imprimé à Boulaq.

Khalil ben Aïbek eç-Çafadi, né à Safed en Palestine, en 1297, fut secrétaire du gouvernement à Damas, au Caire et à Alep, puis directeur du trésor à Damas; il mourut en 1363. Son principal ouvrage est le *Wâfi bil-Wafayât*, dictionnaire complet de biographie, dont les vingt-six volumes existent dispersés dans les bibliothèques d'Europe. Un autre ouvrage est spécialement réservé aux hommes et aux femmes célèbres du viii[e] siècle de l'hégire, c'est-à-dire à ses contemporains (*A'yân el-'açr*). Une anthologie curieuse est celle qu'il a consacrée aux poésies qui parlent des larmes, *Ladhdhat es-Sam'*. Le *Lau'at ech-châki wa dam'at el-bâkî* est une histoire immorale entremêlée de vers. Le *Djinân el-djinâs*, sur les fleurs de rhétorique, a été imprimé à Constantinople. D'autres anthologies et compilations sont sorties de sa plume féconde.

Sidi Khalil el-Djondi, jurisconsulte malékite, étudia au Caire, y fut professeur et mufti et y mourut en novembre 1365. Il est l'auteur du *Mokhtaçar*, précis de jurisprudence malékite usité par les tribunaux indigènes de l'Algérie, souvent réimprimé à Paris par les soins de la Société asiatique, traduit en français par le Dr Perron dans l'*Exploration scientifique de l'Algérie*, et dont M. E. Fagnan a dressé les tables de concordance. Ce manuel pratique et concis a été fréquemment commenté. Il a écrit en outre la biographie du chéïkh 'Abdallah el-Manoûfi, qui fut son professeur, et quelques autres ouvrages restés, comme ce dernier, manuscrits.

Isma'îl ben 'Omar Ibn Kéthîr, né en 1302, traditionniste et historien, succéda comme professeur à Edh-Dhahabî à Damas et enseigna quelque temps à l'Achrafiyya, puis ces dernières fonctions lui furent retirées : il mourut en 1372. Le *Bidâya wè'n-Nihâya* (le Commencement et la Fin) est une grande histoire universelle qui part de la création du monde pour se terminer en 1337; le plus complet des exemplaires conservés se trouve à Vienne. La partie relative au gouvernement des Éthiopiens dans le Yémen a été publiée par J.-F.-L. George à Berlin. Il s'est occupé également de l'imâm Chaféï et des traditionnistes de son école.

Chihâb-Eddin Abou'l-Abbâs Ahmed Ibn Abi-Hadjala, philologue et poète, hambalite de Tlemcen, où il naquit en 1325, voyagea, se rendit à la Mecque pour y accomplir les rites du pèlerinage, en revint par Damas et la Syrie et s'établit au Caire, où il fut nommé chéïkh d'un couvent de derviches; il y mourut de la peste en 1375. Son grand-père avait reçu le nom d'*Abou-Hadjala*, « l'Homme à la perdrix », parce qu'une perdrix avait un jour pondu un œuf dans son manteau. Il est l'auteur du

Sokkardân (le Sucrier), ouvrage historique et géographique sur l'Égypte, qui contient une biographie du sultan Mélik-Nâçir, auquel il est dédié; c'est une anthologie qui roule sur l'importance du nombre sept pour ce qui concerne l'Égypte; l'idée de tout rattacher à ce nombre fatidique de sept lui enlève toute valeur historique; il a été imprimé à Boulaq. Son *Diwân eç-Çabâba* est consacré à l'histoire des amoureux célèbres; il a été publié au Caire sur les marges du *Tezyîn el-aswâq* de Dâoud el-Antâkî.

Lisân-Eddin Abou-'Abdallah Mohammed Ibn el-Khatîb appartenait à une famille syrienne émigrée en Espagne; il naquit à Grenade en novembre 1313; les biens de son père, qui avaient été confisqués, lui furent rendus et il devint l'ami du septième prince de la dynastie des Beni'l-Ahmar de Grenade, Abou'l-Hadjdjâdj Yoûsouf, qui le chargea de diriger l'administration du royaume. Ce poste lui fut conservé par le successeur de ce prince, Mohammed V, et il l'accompagna en Afrique lorsqu'il dut fuir devant son frère Isma'ïl, en 1359. Mohammed V revint d'Afrique trois ans plus tard, reprit Grenade et rétablit Ibn el-Khatîb dans ses fonctions. Cependant, sur une accusation de trahison formulée par ses ennemis, il fut jeté en prison et exécuté bientôt après (1374). Son histoire des khalifes en Orient, en Espagne et en Afrique a fourni à Casiri, dans sa Bibliothèque hispano-arabe, un long extrait sur les sultans aghlabites et les khalifes fatimides qui ont régné en Afrique et en Sicile, réimprimé dans la collection de l'histoire de Sicile de Rosario Gregorio. Il s'est occupé de l'histoire de Grenade et a donné les annales de ses souverains jusqu'en 1363; il a écrit la biographie des hommes célèbres de cette capitale, y compris la sienne; Casiri en a extrait la matière

de deux cent quatre-vingts notices. Un récit de ses voyages donne la description des villes espagnoles, des savants qu'on y rencontre et des bibliothèques qu'on y fréquente.

Bedr-Eddin Abou-Mohammed el-Hasan IBN HABIB, savant chaféïte, naquit à Damas en 1310; il profita si bien de l'enseignement qui lui fut donné qu'à l'âge de treize ans, après avoir assisté à la prière dans la grande mosquée, il composa une poésie sur cet événement. Il accompagna à Alep son père, qui avait été nommé professeur de *hadîth* et remplissait en même temps les fonctions de directeur de la police municipale. Le pèlerinage lui fournit l'occasion de passer par le Caire, Alexandrie, Jérusalem et Hébron; il fit l'année suivante (1338) un second pèlerinage à la Mecque. Il fut alors revêtu d'un emploi public à Alep et accompagna l'émir Chéref-Eddin dans sa tournée pour faire rentrer les impôts, ce qui lui permit de connaître les principales villes de Syrie. A partir de 1344, il se livra à des travaux de rédaction; il entreprit en 1354 un voyage d'agrément à Tripoli, y fit la connaissance du gouverneur Séïf-Eddin Mandjak; bien accueilli, il resta deux ans dans cette ville; quand ce personnage fut nommé gouverneur de Damas, il alla le rejoindre, y resta trois ans et fut reçu avec distinction par les savants du chef-lieu de la Syrie. Il passa à Alep les dernières années de sa vie et y mourut en août 1377. On lui doit l'histoire des sultans mamelouks de l'Égypte, sous le titre de *Dorret-el-Aslâk* (la Perle des filières), qui s'étend de l'année 1250 à 1375, avec l'indication des événements dans les contrées voisines et des notices nécrologiques fort précieuses sur les hauts personnages et les savants de cette époque; mais comme le texte est écrit tout entier en prose rimée, on peut lui

reprocher d'avoir sacrifié à la rime l'exactitude historique. Son fils Zéïn-Eddin Tâhir a continué ses Annales jusqu'en 1398. Cet ouvrage a servi à Maqrizi, qui y a puisé des renseignements pour son histoire des sultans mamelouks. Il a écrit aussi l'histoire du sultan Qalâoun et de ses fils. Son *Nasîm es-saba* (Souffle du zéphyre), représentation de tableaux de la nature et de scènes de la vie humaine, est écrit en prose rimée mêlée de vers.

Mohammed ben 'Abd-er-Rahîm Ibn el-Forât appartenait à une famille considérable du Caire. Il étudia surtout les traditions et la jurisprudence; cependant, c'est comme historien qu'il nous intéresse, parce qu'il est une des sources de l'Histoire des croisades. Né en 1334, il mourut le 2 avril 1405. Son Histoire des dynasties et des rois est une chronologie musulmane jusqu'en 1396, mais dont une partie seulement a été mise au net par l'auteur. Il y en a neuf volumes à la bibliothèque de Vienne; on les considère comme le manuscrit autographe; ils vont de 1107 à 1396, avec de nombreuses lacunes. Ces volumes ayant été apportés à Paris à la suite de la campagne de 1809, et y étant restés jusqu'en 1814, Jourdain, orientaliste laborieux, en fit un extrait considérable, utilisé par Michaud dans l'*Histoire des croisades*, et par Reinaud dans le quatrième volume de la *Bibliothèque des croisades*.

Vers la même époque un savant cadi de Constantine, Abou'l-'Abbâs Ahmed Ibn el-Khatîb el-Qsamtîni, a compilé une série de notices biographiques très courtes consacrées à cinq cents personnages célèbres depuis Mahomet jusqu'en 1404, rangées par ordre chronologique, et a écrit en l'honneur du prince mérinide Abou-Fâris 'Abd-el-Azîz, sa *Fârisiyya*, histoire de la dynastie des Hafçides, dont Cherbonneau a donné des extraits

dans le *Journal asiatique*, d'après le manuscrit qu'il avait découvert à Constantine même.

L'Arabie avait alors produit un auteur mystique, 'Afîf-Eddin 'Abdallah el-Yâfi'î, né dans le Yémen en 1298, qui étudia à Aden, puis se fixa tantôt à la Mecque, tantôt à Médine, à partir de 1318. Il ne quitta ces deux villes que pour un voyage à Jérusalem, à Damas et au Caire, en 1324, et une courte excursion au Yémen en 1337; il mourut à la Mecque en 1367. Son ouvrage sur l'interprétation mystique du Coran, *Mokhtaçar ed-dorr en-nazhîm*, extrait d'un ouvrage d'Ibn el-Khachchâb, auteur mort vers 1252, a été imprimé au Caire, ainsi que son *Raud er-rayâhîn* (Parterres des basilics), contenant cinq cents histoires édifiantes de saints et de personnes pieuses; un autre livre ne contient pas moins de deux cents historiettes du même genre relatives au saint personnage 'Abd el-Qâdir el-Gilâni et à d'autres illustres soufis.

A côté de lui, il convient de mentionner Abou-Madyan Cho'aïb el-Horaïfîch, né en Égypte, mort à la Mecque en 1398, dont le *Raud el-fâïq* (le Parterre excellent), recueil d'anecdotes morales et pieuses et de traditions sur le jugement dernier, a été également réimprimé plusieurs fois au Caire. Le *Nozhat el-Madjâlis* (Distractions des réunions), d''Abder-Rahman eç-Çaffoûri, écrit à la Mecque en 1479, est de même un succès de publication des presses égyptiennes.

Au Yémen vécut l'auteur d'un ouvrage bizarre, Chéref-Eddîn Isma'îl Ibn el-Moqri, né en 1354 à Abyât-Hoséïn, dans le district de Sordèd, qui fut professeur à Ta'izz et à Zébîd; dans cette dernière ville, il fut quelque temps en fonctions de juge; il y mourut en 1433. Quant à son œuvre principale, l''*Onwân ech-Chéref el-wâfi*, c'est

un texte divisé en trois larges colonnes séparées les unes des autres par quatre minces; les colonnes du milieu contiennent un traité de droit, en même temps que les colonnes minces intermédiaires, lues à part, renferment des traités d'histoire et de grammaire; enfin, les deux colonnes minces des extrémités, composées de lettres isolées formant le commencement ou la fin des colonnes voisines, présentent, quand on les lit de haut en bas, un sens complet. Cette étrange disposition, qui en fait un chef-d'œuvre de difficulté vaincue, a été imitée par Soyoûti dans son *Nafhat el-Miskiyya.*

Ibn Khaldoûn.

Nous arrivons au grand historien et philosophe Abou-Zéïd 'Abder-Rahman Ibn Khaldoûn. Il descendait de la tribu de Kinda dans le Hadramaut; son ancêtre Khalid, venu avec une armée en Espagne au IIIe siècle de l'hégire, avait donné son nom à la famille des Benou-Khaldoûn, en ajoutant à son nom une terminaison fréquente dans l'onomastique du Yémen. Cette famille avait habité Carmona, puis Séville, et enfin s'était établie à Tunis, où Ibn Khaldoûn naquit le 27 mai 1332. Après avoir terminé ses études, il entra au service du sultan hafçide Abou-Ishâq Ibrahim en qualité de calligraphe. Il faisait partie de la suite de ce prince, lorsqu'il perdit une bataille qui le força de se réfugier à Ceuta en 1352; et quand son protecteur eut rétabli ses affaires et eut installé sa capitale à Fez, il fit venir auprès de lui le jeune calligraphe qui devint son secrétaire. Cette faveur excita l'envie; son intimité avec l'émir de Bougie interné à Fez fournit

le prétexte de l'accuser de trahison ; il fut jeté en prison, où il resta jusqu'à la mort du sultan Abou-'Inân en 1358. Le régent du royaume, El-Hasan ben 'Omar, qui dirigeait les affaires au nom du jeune Abou-Sâlim, âgé de cinq ans, le mit en liberté et lui rendit son emploi. Sa situation ne fit que croître depuis lors ; quand le sultan Abou-'Abdallah Ibn el-Ahmar reconquit sur son frère Isma'ïl le royaume de Grenade, il fut chargé par lui de conclure la paix avec Don Pedro, tyran de Castille. Il avait décidé de rester en Espagne et y avait fait venir sa famille ; mais se sentant entouré de jaloux, il profita de ce qu'Abou-'Abdallah Mohammed, son compagnon de prison à Fez, était rentré en possession de Bougie pour se rendre dans cette ville en 1364, où il devint grand chambellan du prince et régent du royaume.

Cette bonne fortune dura peu. L'année suivante son protecteur perdit la vie dans une expédition contre Abou'l 'Abbâs, prince de Constantine, et Ibn Khaldoûn, au lieu de résister et de défendre la ville de Bougie, comme le désiraient les habitants, la remit au vainqueur. Se voyant traité avec défiance par le nouveau souverain, il s'éloigna secrètement. Malgré l'affirmation d'Ibn Khaldoûn, qu'il préférait l'étude à des fonctions publiques, il est certain qu'il avait un penchant dominant à se mêler des affaires politiques, auxquelles le prédisposaient ses connaissances et sa finesse de jugement. C'est ainsi qu'il s'attacha à 'Abd el-'Aziz, qui avait chassé Abou-Hammou de Tlemcen, et après sa mort à 'Abder-Rahman et à Abou'l 'Abbas, qui s'étaient partagé le gouvernement. Soupçonné de pencher vers le premier de ces duumvirs, il fut emprisonné par le second en 1374, mais obtint au bout de quelques jours sa liberté et la permission de se rendre en Espagne : bien reçu d'abord par Ibn el-Ahmar à Gre-

nade, bientôt après tombé en disgrâce, il revint à Tlemcen juste à temps pour y voir Abou-Hammou restauré sur le trône.

Abou-Hammou lui demanda le service qu'il lui avait déjà rendu, d'accepter une mission auprès des Bédouins pour les mettre de son parti; Ibn Khaldoûn se mit en route, mais il séjourna quatre ans dans le château d'un principicule nommé Qal'at Ibn Salama; il y travailla à ses Prolégomènes et à son grand ouvrage historique. Comme il manquait des livres nécessaires pour parfaire son œuvre, il se rendit à Tunis en 1378, fut reçu avec beaucoup d'honneur par le sultan Abou'l-'Abbâs et y écrivit l'histoire des Berbères. Son ancien condisciple Ibn 'Arafa, devenu mufti, l'ayant représenté comme un homme dangereux, le sultan voulut le prendre avec lui dans une expédition qu'il préparait; mais Ibn Khaldoûn pria qu'on le laissât accomplir le pèlerinage de la Mecque, pour laquelle il partit, par la voie de mer, en 1382. Quand il passa au Caire, où sa renommée s'était déjà répandue, les étudiants vinrent en foule assiéger sa maison en le priant de rester en Égypte et de leur donner des leçons; il y consentit parce qu'aucune caravane ne partait pour la Mecque cette année-là. Le sultan Barkok le nomma malgré lui grand cadi malékite. Son impartialité, la sévérité avec laquelle il poursuivit les abus lui firent beaucoup d'ennemis. Entre temps, sa famille avait enfin obtenu du sultan de Tunis la permission de venir le rejoindre, mais elle périt tout entière dans un naufrage. A la suite de ce malheur, le sultan, pris de pitié, le déchargea de ses fonctions de cadi; il chercha des consolations dans l'enseignement et la composition littéraire. Trois ans après il accomplit le pèlerinage interrompu.

A son retour il écrivit l'histoire de sa vie; mais le sultan Barkok le fit enlever d'une propriété qu'il lui avait accordée dans le Fayyoum et le força d'accepter de nouveau les fonctions de cadi, qu'il conserva jusqu'en 1400, sous le successeur de Barkok, Mélik Nâçir Faradj, où il fut accusé et emprisonné à cause de sa grande sévérité; néanmoins il obtint une place de professeur. Il accompagna le sultan dans sa campagne de Syrie contre Tamerlan; mais l'infidélité des officiers égyptiens ayant obligé son maître à une prompte retraite, l'historien quitta secrètement Damas et se rendit auprès du conquérant tartare, qui le reçut avec honneur et lui permit de retourner au Caire reprendre son poste de cadi, qu'il perdit encore et regagna plusieurs fois; il était en fonctions lorsqu'il mourut le 20 mars 1406.

Ibn Khaldoûn est l'un des plus grands historiens de la littérature arabe, parce qu'il a formulé, dans ses célèbres Prolégomènes, toute une philosophie de l'histoire musulmane, telle que pouvait la concevoir un magistrat et homme d'État à la fin du XIVe siècle. Il y pose également de bons principes de la manière d'écrire l'histoire; il est dommage, comme l'a fait remarquer Wüstenfed, qu'il ne les ait pas suivis, car ses annales sont une compilation, parfois trop concise pour être bien comprise, et où les sources ne sont pas toujours exactement indiquées. Son style n'est pas classique; néanmoins on le donne comme modèle, à cause de la façon claire dont il a traité la philosophie de l'histoire. Son ouvrage s'appelle le *Livre des exemples* (*Kitâb el-'Ibar*); il se divise en trois parties : les Prolégomènes, traduits en français par Mac-Guckin de Slane dans les *Notices et Extraits*, après qu'Etienne Quatremère en avait publié le texte dans le même recueil; le corps de l'histoire des Arabes et des peuples voisins;

l'histoire des Berbères et des dynasties musulmanes de l'Afrique septentrionale, publiée et traduite en français par de Slane à Alger. L'histoire des Aghlabites et des Arabes de Sicile, qui en fait partie, avait déjà été publiée et traduite par Noël des Vergers.

Dans ses Prolégomènes, il commence par poser les règles de la critique historique, qui permettent de bien fixer les faits; il entre dans son sujet par la grande distinction des peuples en tribus nomades et tribus sédentaires; il décrit la formation des villes, l'influence qu'elles exercent, la naissance de tout pouvoir par l'esprit de corps des familles, la fondation des empires et les causes de leur décadence; la nature des différentes espèces de royauté, du khalifat et de l'imamat, c'est-à-dire du pouvoir temporel et du pouvoir spirituel du khalife. Tout cela est exposé dans un style inégal, par un homme emporté par ses idées, qui se répète pour mieux insister et qui interrompt sans cesse une argumentation pour fournir la preuve historique de ses théories. On y trouve partout un esprit singulièrement sagace et ferme, uni à une grande puissance de généralisation, et je ne connais aucun livre qui soit plus digne d'être étudié par quiconque veut comprendre l'histoire des empires musulmans. L'ignorance complète où était l'auteur de l'histoire des républiques libres de la Grèce et de celle de la formation de l'empire romain diminue beaucoup la valeur de ses réflexions au point de vue général; mais elles gardent tout leur prix en ce qui concerne l'histoire des peuples de l'Islam.

La petite ville de Beyrouth, qui doit son nom à des puits qui l'alimentaient, car elle est bâtie sur un cap rocheux, assez loin des rivières, et n'a reçu d'eau potable qu'il y a une trentaine d'années, a eu l'honneur de voir

son histoire écrite par un membre de la famille des Bohtor, qui gouvernait avec le titre d'émir la contrée montagneuse appelée el-Gharb, dans le Liban; il s'appelait Çâlih ben Yahya; on sait qu'il est mort postérieurement à l'an 1436. Son livre, qui traite de l'histoire de sa famille et de la ville sous la domination des Égyptiens et des Francs, et qui existe en manuscrit à la bibliothèque Nationale, a été publié par L. Chéïkho dans le *Machriq*, journal de Beyrouth.

Un cadi de la petite cité d'Aïntâb, au nord d'Alep, donna naissance à l'historien El-'Aïnî (Bedr-Eddin Mahmoûd), par abréviation d''Aïn-Tâbi, en juillet 1360. Il commença par étudier le droit sous la direction de son père, avec tant de succès qu'il put le suppléer comme juge avant même d'avoir terminé ses études. Il se rendit à Alep, d'où sa famille était originaire, pour les y achever, et à la mort de son père visita plusieurs villes de la Syrie, fit le pèlerinage, en revint en 1386 à Damas et à Jérusalem, où il fit la connaissance du soufi 'Ala-Eddin Ahmed es-Sirâfi, qui l'emmena au Caire et lui procura une place dans le couvent Barqoqiyya, nouvellement fondé. L'influence d'un de ses protecteurs, l'émir Hakam, lui fit obtenir en 1399 la place de commissaire de la police municipale au Caire, qui venait d'être enlevée à Maqrizî. L'instabilité des postes administratifs lui fit perdre et retrouver plusieurs fois de suite cette situation. Tombé en disgrâce et soumis à la torture sous le sultan Mélik Moayyad Chéïkh (1412), puis revenu en faveur et nommé professeur à l'école fondée par ce souverain, envoyé même comme ambassadeur à Constantinople auprès de l'empereur romain d'Orient, il retrouva la plus entière estime auprès de ses successeurs Mélik Zhâhir Tatar et Mélik Achraf Barsbaï; ce dernier surtout aimait à l'avoir dans

son voisinage, parce qu'il pouvait s'entretenir avec lui en turc sur des questions religieuses. L'avènement de Mélik 'Aziz Yoûsouf le rendit à sa chaire de professeur (1438), puis il profita d'un retour de faveur pour réunir en sa personne les fonctions de grand cadi hanéfite, de maître de la police et de curateur des fondations pieuses, qui n'avaient jamais encore été réunies sur une même tête. Des intrigues lui firent perdre cette dernière place et il renonça à la vie publique; il mourut le 29 décembre 1451. Son *'Iqd el-djoumân* (Collier de perles) est une histoire universelle depuis la création jusqu'en 1446; le *Djauhara* est une biographie en vers du sultan Mélik Moayyad. De nombreux commentaires sur des ouvrages de théologie et de jurisprudence lui ont valu une célébrité qui n'a que peu d'intérêt pour nous.

Abou't-Tayyib Ahmed el-Hidjazi étudia les traditions sous la direction d'Ibn Hadjar el-'Asqalani; il était né en 1388; mais l'abus qu'il fit de la noix de marais ou anacarde compromit sa santé et l'obligea à renoncer aux études juridiques, pour ne plus se consacrer qu'à la littérature. Il mourut en 1470. En outre de ses propres poésies, que l'on retrouve dans un manuscrit de l'Escurial, il a réuni une anthologie poétique, où l'on rencontre aussi des poèmes populaires comme les *mowachchah* et les *zadjal*, sous le titre de *Raud el-Adâb* (Parterres de la littérature); cet ouvrage a été imprimé à Bombay. La bibliothèque Nationale et le British Museum possèdent de lui le *Néïl er-râïd*, opuscule qui donne la liste de la hauteur de la crue annuelle du Nil depuis l'époque de l'hégire.

Abou'l-Khéïr Ibn el-Djazarî naquit à Damas en 1350; un pèlerinage à la Mecque le conduisit au retour vers le Caire; revenu dans sa ville natale, il devint en 1391 cadi

de Damas, vit ses propriétés d'Égypte confisquées en 1395 et se rendit alors en Asie Mineure, à Brousse, auprès du sultan ottoman Bajazet Ier. Après la bataille d'Ancyre il fut envoyé par Tamerlan prisonnier à Samarcande; à la mort du conquérant tartare, il rentra en Perse et s'établit à Chiraz, où il fut nommé cadi, et où il mourut en 1429, après avoir employé les dernières années de sa vie à un voyage qui le mena de Bassora jusqu'à la Mecque et à Médine. Ses ouvrages sont consacrés à l'art de la lecture du Koran, notamment un poème didactique qui a été lithographié au Caire et souvent commenté. Son *Dhât ech-chifâ* est un poème qui comprend une courte revue de l'histoire du Prophète et des quatre khalifes orthodoxes, puis un résumé très succinct de l'histoire musulmane jusqu'au règne de Bajazet Ier, composé à Chiraz en 1396, à la demande du sultan Mohammed, qui y régnait alors.

Un soufi, Djémal-Eddin 'Abd-er-Razzâq de Kâchan, mort en 1330, a laissé un dictionnaire des termes techniques (*içtilâhât*) employés par les mystiques, publié par Sprenger à Calcutta (1845); le *Latâïf el-i'lâm*, dont le sujet est analogue et a été utilisé par Tholuck dans son étude sur le dogme spéculatif de la Trinité dans l'Orient moderne, et un Traité de la prédestination et du libre arbitre, traduit par Stanislas Guyard.

Un descendant du fameux ascète 'Abdel-Qâdir el-Gilânî, Qotb-Eddin 'Abd el-Kérim, né en 1365, et qui vivait encore en 1423, a écrit, sur la destinée humaine, l'*Insân el-Kâmil* (l'Homme parfait), qui a été imprimé au Caire, et dix-neuf autres ouvrages sur divers points du mysticisme.

Il n'est pas jusqu'au poète persan Djâmi (1414-1492) qui n'ait écrit treize ouvrages en arabe sur des questions de théologie.

Çârim-Eddin Ibrahim Ibn Doqmaq, zélé disciple d'Abou-Hanifa, né vers 1350, en Égypte, fut conduit en 1401 devant le cadi Djélal-Eddin el-Bolqîni pour avoir écrit que Abou-Hanîfa était supérieur à Chaféï; bien qu'il s'en excusât en disant qu'il avait pris cette appréciation dans d'autres ouvrages, il fut condamné à être fouetté et jeté en prison. Il mourut en 1406. Son *Nozhet el-ânâm* (Plaisir des humains) est une histoire de l'islamisme en douze volumes, rangée chronologiquement et traitant principalement de l'Égypte; une partie du manuscrit autographe est à Gotha. Il écrivit, à la demande de Barkok, son *Djauhar eth-thamîn*, histoire de l'Égypte jusqu'en 1402, continuée plus tard par un anonyme jusqu'en 1500. D'autres œuvres ont chanté les merveilles du Caire et d'Alexandrie, célébré le panégyrique du sultan Barkok, rappelé la vie du grand imam Abou-Hanifa et de ses élèves célèbres. La description de l'Égypte (*ed-Dorra el-Modîa*) a été publiée au Caire par C. Vollers (1893) d'après le manuscrit autographe de la bibliothèque khédiviale.

Un cadi des Hanéfites à Alep, qui fut reçu par Tamerlan lors de la conquête de cette ville, et qui nous a laissé un récit de cette réception, utilisé par Ibn 'Arabchah dans sa vie de Timour, Abou'l-Wélid Ibn Chihna, a rédigé un abrégé d'Abou'l-Féda continué par lui jusqu'en 1403, et l'a appelé *Raudat el-Manâzhir* (le Parterre des spectacles). Gottwaldt en a donné une notice dans le *Journal asiatique*, et le texte a été imprimé à Boulaq sur les marges d'Ibn el-Athir. Il était né en 1348 et mourut en 1412; il a laissé une foule de petits poèmes didactiques sur la théologie, la logique, le droit. Son fils, Mouhibb-Eddin Abou'l-Fadl Ibn Chihna, était aussi entré dans la magistrature; il vécut au Caire, où il remplit, avec

quelques intervalles de loisir, le poste de grand cadi hanéfite de 1461 à 1471, puis celui de chéïkh-ul-Islam; il mourut en 1485; il mit en ordre l'ouvrage de son père déformé par les copistes, et écrivit un commentaire sur le texte; il a laissé une histoire d'Alep dont Alfred von Kremer a donné des extraits.

Abou'l-'Abbâs Chihâb-Eddin el-Qalqachendi tire son surnom d'une bourgade située près du Caire dans le district de Qalyoub, où sa famille était établie; il mourut en 1418. Il a écrit sur la généalogie et l'histoire plus ou moins légendaire des tribus arabes anté-islamiques; il a composé un manuel de l'art d'écrire avec élégance, qui, destiné aux candidats aux emplois administratifs d'Égypte, renferme des détails intéressants sur la géographie, l'histoire, la civilisation de ce pays et des provinces syriennes, qui ont été utilisés par Wüstenfeld; H. Sauvaire en a aussi donné des extraits.

Abou't-Tayyib Taqi-Eddin el-Fasi, né à Fez le 31 août 1373, vint à Médine en 1377 avec sa mère et retourna à la Mecque avec elle en 1386. Il voyagea ensuite, parcourut le Caire, Damas, Jérusalem, Alexandrie et le Yémen. De retour à la Mecque en 1405, il y devint cadi et professeur de droit malékite, fonctions qu'il perdit en 1414 pour les reprendre un mois après. Devenu aveugle en 1425, il dut renoncer à son poste judiciaire et se rendit au Caire pour y consulter le mufti malékite sur la possibilité de juger malgré cette infirmité. La décision juridique qu'il obtint ayant été favorable, il retourna prendre ses fonctions à la Mecque, fut destitué en 1427 et mourut deux ans plus tard. Il a écrit une description historique et topographique de la Mecque sous le titre de *el-Iqd eth-thamîn* (le Collier précieux), qu'il a abrégé lui-même dans deux autres ouvrages, et dont il a donné une

seconde édition dans son *Chifâ el-Gharâm*, d'où Wüstenfeld a tiré les extraits qu'il a donnés dans ses *Chroniques de la Mecque*.

La chronique d'Ibn Kéthîr a été continuée par Abou'l-'Abbas Ahmed et-Tabarâni, né à Tibériade, mort en 1432; son travail embrasse la période de 1220 à 1337; il en existe une traduction française manuscrite, due à Cl. Bérault, successeur de d'Herbelot au Collège de France, et conservée à la Bibliothèque nationale.

Taqi-Eddin Abou'l-'Abbâs Ahmed el-Maqrizi tenait le surnom sous lequel il est connu, d'un faubourg de Ba'al-bek en Syrie, où son grand-père, traditionniste hanéfite, avait habité avant d'émigrer à Damas; puis son père 'Ala-Eddin, fils du précédent, s'était établi au Caire, où naquit Maqrizi en 1365. L'enseignement de la doctrine chaféïte fit une profonde impression sur lui, et il devint l'adversaire des hanéfites. Après son retour du pèlerinage de la Mecque en 1385, il fut comme son père cadi suppléant et employé d'administration, remplit en 1399 les fonctions de maître de la police et fut ensuite successivement prédicateur de mosquée et professeur de science des traditions. En 1408 il se transporta à Damas, où il fut chargé d'administrer les *vakoufs* de la Qalânisiyya et de l'hôpital Nouriyya et de professer dans les médressés; mais il refusa d'être cadi. De retour au Caire, il s'adonna à la composition littéraire, et devint l'historien de l'Égypte musulmane. En 1431 il entreprit avec sa famille le pèlerinage sacré, et fut attaqué par les Bédouins, ainsi que toute la caravane, pendant la route; il revint en Égypte en 1435 et mourut en 1442, à la suite d'une longue maladie. Le *Mawâ'izh wel-i'tibâr* (Exhortations et considérations), plus connu sous le nom de *Khitat* (le Cadastre), est une histoire et une géographie de l'Égypte

qui traite surtout de la topographie du Caire, et où il s'est approprié les ouvrages de ses devanciers, sans les citer; Langlès, Silvestre de Sacy, Hamaker en ont publié des extraits; Wetzer a fait paraître le texte de l'histoire des Coptes, que Wüstenfeld a traduite en allemand. Le texte intégral a été publié à Boulaq, et M. U. Bouriant en donne une traduction française dans les Mémoires de l'École du Caire.

La bibliothèque de Gotha possède le manuscrit autographe de son histoire des khalifes fatimides : Kosegarten en a extrait le récit de l'entrée d'El-Mo'izz au Caire, qui figure dans sa *Chrestomathie arabe*. Il a écrit l'histoire des sultans mamelouks sous le titre de *Soloûk li-ma'rifet dowal el-molouk* (la Marche vers la connaissance des dynasties royales) dont Étienne Quatremère a traduit la matière de deux volumes. Il avait commencé un dictionnaire alphabétique des biographies de tous les princes et hommes célèbres de l'Égypte; l'ouvrage entier devait avoir quatre-vingts volumes; seize seulement ont été mis au net; trois d'entre eux se trouvent à Leyde, un à Paris; ce sont des autographes. Un recueil d'opuscules, qui se trouve également à Leyde et à Paris, a fourni à Silvestre de Sacy le *Traité des monnaies musulmanes*, dont le texte avait déjà été publié par Tychsen d'après un manuscrit de l'Escurial; le même Tychsen a donné le texte du traité des poids et des mesures légales; Paul Noskowyj a fait paraître à Bonn l'histoire de la province du Hadramaut, rédigée à la Mecque sur les informations fournies par les pèlerins originaires de cette contrée ; Wüstenfeld a fait connaître son explication des familles arabes immigrées en Égypte; l'histoire des souverains musulmans de l'Abyssinie avait été imprimée dès 1790 à Leyde par Rink; celle de la chute de la dynastie des

Oméyyades et de l'avènement des Abbassides au khalifat a été traduite par S. de Sacy dans le *Magasin encyclopédique*, et publiée par G. Vos à Leyde (1888).

Abou-Bekr TAQI-EDDIN IBN QADI-CHOHBA, docteur chaféïte de Damas, né en 1377, qui fut grand cadi dans sa ville natale, professeur dans les diverses médressés, inspecteur de l'hôpital Noûriyya, et mourut en 1448, s'est occupé de compléter la chronique de Dhahabi en donnant une liste alphabétique d'hommes célèbres, rangés par période de dix ans ; il a écrit les biographies des chaféïtes jusqu'en 1433, ouvrage qui a été utilisé par Wüstenfeld pour ses recherches sur les académies des Arabes.

Chihâb-Eddin Abou'l-Fadl IBN-HADJAR EL-ASQALÂNI appartenait également au rite chaféïte. Né à Ascalon en 1372, il perdit son père de bonne heure et fut élevé par un parent ; il n'avait pas encore onze ans qu'il fit le pèlerinage de la Mecque ; il y resta les années suivantes, s'occupant de commerce, tout en se livrant à l'étude des belles-lettres et en composant de fort bonne poésie ; puis il voyagea pour étudier la science des traditions, se rendit au Caire, visita la Palestine, le Yémen à deux reprises, rentra en 1403 au Caire, où il professa le *hadith* et le droit avec le plus grand succès ; il forma la jeune génération des étudiants en droit, qui purent tous se dire ses élèves, et il s'acquit ainsi une grande réputation. Plus tard il devint grand cadi à plusieurs reprises, refit le pèlerinage sacré en 1421, entreprit en 1432 un voyage à Alep et y donna des leçons publiques. Il mourut au Caire en février 1449. Son *Inbâ el-Ghomr* (Enseignement des ignorants) contient l'histoire politique et littéraire de son temps (1371-1446), en Égypte et en Syrie, avec son autobiographie et des détails sur les traditionnistes de son époque, sujet qui lui était cher, car il a

consacré aux traditionnistes et aux juriconsultes un grand nombre de travaux dont l'énumération n'embrasse pas moins de trente-neuf numéros dans la liste de M. Brockelmann. Le *Dorar el-Kâmina* (les Perles cachées) contient la biographie des personnages célèbres du VIIIe siècle de l'hégire. Son diwan a été assez apprécié des modernes pour avoir les honneurs de l'impression.

Abou'l-'Abbâs Ahmed Ibn 'Arabchâh, né à Damas le 6 novembre 1389, fut emmené en 1400 captif à Samarcande, avec sa mère et ses frères, lors de la prise de la ville par Tamerlan. Dans ces contrées éloignées, il trouva le moyen de compléter son instruction et d'y joindre une connaissance complète du persan et du turc. En 1408, il se rendit dans le Khatâ (Turkestan chinois d'aujourd'hui), dans le Khârizm (Khiva) et le Decht-Qyptchaq (la grande steppe de Tartarie), passa plusieurs années dans la ville de Hâdji-Terkhân (aujourd'hui Astrakhan), pour y compléter ses études de droit; il s'y trouvait encore en 1411. Après avoir parcouru la Crimée, dont il fréquenta les savants, il se rendit à Andrinople, où le sultan ottoman Mohammed Ier, fils de Bajazet Ier, venait de se rendre seul maître du pouvoir, malgré les compétitions de ses frères. Le sultan le reçut avec beaucoup d'honneurs, se l'attacha et refusa de le laisser partir pour Damas, où l'appelait l'émir Tchaqmaq; il le chargea de traduire en turc des ouvrages arabes et persans, le nomma secrétaire particulier et lui confia le soin de correspondre en arabe, persan et turc avec les cours étrangères. A la mort de Mohammed Ier (1421), Ibn 'Arabchâh, désireux de revoir sa patrie, se rendit à Damas, où il fut surnommé 'Adjami (l'Étranger). Il s'y livra entièrement à la vie contemplative et à la rédaction de ses ouvrages; cette douce quiétude fut interrompue par son départ

pour la Mecque en 1428; à son retour, il s'établit au Caire, pour y continuer sa vie de philosophe, et s'acquit la considération et l'amitié des savants. L'émir Tchaqmaq était devenu sultan en 1438, avec le titre de Mélik Zhâhir; mécontent de ce qu'Ibn 'Arabchah n'avait pas répondu à sa précédente invitation, il prêta aisément l'oreille à des dénonciations calomnieuses et le fit jeter en prison : l'infortuné littérateur y tomba malade et mourut, bien qu'il fût presque immédiatement relâché, au bout de douze jours, le 25 août 1450.

L'*Adjâïb el-maqdour* (Merveilles de la prédestination) est l'histoire de la vie et des conquêtes de Tamerlan, dans un style prétentieux, difficile, rempli d'expressions recherchées, et en prose rimée; le texte a été publié par Golius chez Elzévir, en 1636, par Manger, avec une traduction latine (1767-72), à Calcutta et au Caire; Pierre Vattier en a donné une traduction française sous le titre de « l'Histoire du grand Tamerlan, traduite de l'arabe d'Ahmed, fils de Gueraspe » (1658). Le *Fâkihat el-Kholafâ* (le Bonbon des khalifes) est un livre de politique déguisée sous la forme de fables en prose rimée imitée du *Marzobân-nâmè* persan; il a été édité par Freytag (1832) et imprimé à Mossoul et au Caire.

Deux de ses fils eurent une moindre célébrité comme auteurs. Tâdj-Eddin 'Abd-el-Wahhâb, né en 1411 à Astrakhan, qui avait accompagné son père à Damas et se rendit plus tard au Caire, où il mourut en 1495, a écrit des poésies didactiques sur l'exégèse et la généalogie; El-Hasan écrivit vers 1494, sous le titre de *Idâh ez-Zholm*, l'histoire en prose rimée du tyran Ibrahim de Naplouse, qui commandait à Damas vers 1446 et s'était attiré, par ses exactions, l'animosité des habitants de cette ville (manuscrit de Berlin).

Abou'l-Mahâsin Djémâl-Eddin Ibn Tagri-Birdi était le fils d'un esclave turc au service d'un négociant nommé Bachboghâ, que le sultan Mélik ez-Zhâhir Barkok acheta au début de son règne (1382), fit élever et auquel il confia plus tard le gouvernement d'Alep; sous son successeur Mélik-Nâçir Faradj, il fut *atâbek* (chef des troupes) et gouverneur de Damas, à trois reprises différentes; il était encore revêtu de cette qualité lorsqu'il mourut en 1412. Abou'l-Mahâsin naquit au Caire en 1411; il porta le titre de grand émir, soit à cause de sa naissance, soit parce que des fonctions comportant ce titre lui furent conférées. Il était à la Mecque au début de l'année 1459, lorsque Chihâb-Eddin Ahmed et-Tatârî y fut nommé cadi; il mourut en 1469. Son *Nodjoûm ez-Zâhira* (les Étoiles brillantes) est une histoire d'Égypte depuis la conquête arabe sous 'Amr ben el-'Aç, jusqu'en 1453, indiquant année par année les décès de personnages marquants; l'édition de Juynboll va jusqu'à l'année 975. L'abrégé qu'il en a fait lui-même s'étend jusqu'à l'année 1460. Le *Maurid el-latâfet* (l'Abreuvoir de la douceur) contient, après une courte histoire du Prophète, l'énumération de quelques-uns de ses compagnons, des maîtres de l'Égypte et de leurs ministres jusqu'à son époque; J.-E. Carlyle en a donné une édition (1792). Le *Manhal es-Sâfî* est un dictionnaire biographique qui forme la continuation du *Wâfî* de Çafadi, de même que le *Hâwâdith ed-dohoûr* continue le *Soloûk* de Maqrizi jusqu'en 1456. Le *Bahr ez-Zâkhir* était un grand ouvrage historique dont il n'existe qu'un volume à Paris, contenant les années 652-690.

Abou'l-Fadl Qâsim Ibn Qotl oubоghâ est l'auteur d'un dictionnaire historique des écrivains et jurisconsultes du rite hanéfite, appelé *Tadj et-térâdjim* (Couronne des

biographies), important pour la connaissance des noms historiques ; G. Flügel en a donné une édition. On sait peu de chose de l'auteur. Né en septembre 1399 au Caire, il y étudia la langue arabe, la logique et le droit hanéfite, visita Damas et d'autres villes pour y compléter ses études, et écrivit de nombreux ouvrages ; il mourut au Caire en 1474.

Soyoûti.

Un homme destiné, par ses travaux encyclopédiques, à incarner la science musulmane au xve siècle, c'était l'Égyptien Soyoûti (Djélâl-Eddin Abou'l-Fadl 'Abd-er-Rahman). Il était originaire d'une famille persane établie depuis plus de trois siècles à Syout ou Osyout dans la Haute-Égypte, mais il naquit au Caire le 3 octobre 1445. Ses ancêtres avaient occupé des fonctions publiques : l'un avait été juge, l'autre chef de la police municipale ; un troisième était devenu un riche marchand ; son père avait été cadi au Caire, et s'était ensuite retiré du monde pour se consacrer à la lecture du livre sacré. Quand il mourut, en mars 1451, le jeune 'Abder-Rahman n'avait que cinq ans et demi ; il fut élevé par un ascète qui lui fit apprendre par cœur le Koran avant d'avoir huit ans. Après avoir visité le Fayyoum et Damiette, il partit en pèlerinage pour la Mecque en décembre 1464 ; à son retour, il professa la science des traditions, et son maître 'Alam-Eddin el-Bolqîni lui obtint la chaire de premier professeur de jurisprudence à la medressé Chéïkhoûniyya, place jadis tenue par son père.

Son arrogance et même son manque de loyauté lui attirèrent la haine des savants, attisée par les contro-

verses âpres auxquelles il se livrait. Son avidité lui fit retrancher une partie des pensions attribuées aux soufis de son école, ou les réserver à d'autres; ils se soulevèrent contre lui en février 1501; à la suite d'une enquête judiciaire, il fut destitué par le sultan Toumân-Bâï. Il se retira alors dans son habitation de l'île de Rauda. On voulut lui rendre sa place de professeur à la mort d'Ibn Ballân, qui lui avait succédé, mais il n'accepta pas et mourut dans sa retraite le 17 octobre 1505. Il a donné lui-même les titres de trois cents de ses écrits; la liste de M. Brockelmann en énumère trois cent quinze; Flügel a dressé une autre liste qui en comprend cinq cent soixante et un. Cependant beaucoup de ces compositions, qui pour la plupart ne sont pas originales, se réduisent souvent à un seul cahier; à Leyde il y a un seul volume qui contient quatorze de ces traités. On l'a accusé d'avoir pris des ouvrages de ses devanciers, de les avoir un peu remaniés et transformés, et de les avoir donnés comme siens. Cependant ils ont eu un succès considérable, comme tout travail de compilation qui met à la portée des jeunes générations les ouvrages conservés dans les bibliothèques de pays lointains, et que l'imprimerie n'est pas encore là pour multiplier et populariser; ce n'est qu'à la fin du XVIIIe siècle que la typographie, appliquée aux caractères arabes, fera son apparition à Constantinople. Jusque-là l'Orient ne connaîtra d'imprimés que les incunables orientaux de Rome et de Leyde. Quoi qu'il en soit, Soyoûti a pour nous le mérite d'avoir conservé, dans son travail d'abréviateur et de compilateur, d'anciens écrits qui sans cela seraient perdus pour nous.

Son *Histoire des khalifes* a été admirée parce que c'est un résumé, commode peut-être pour l'usage des classes

en Orient, mais qui ne peut aucunement nous satisfaire. Elle s'étend depuis Abou-Bekr jusqu'à l'année 1497, où El-Mostamsik devint khalife abbasside au Caire; elle a été publiée par Nassau Lees à Calcutta et traduite en anglais par M. Jarrett; elle est suivie d'un poème didactique, destiné à être appris par cœur, et où les noms des khalifes sont rangés par ordre. Son Histoire de l'Égypte et du Caire, *Hosn el-Mohâdara*, est une compilation de vingt-huit ouvrages historiques. Il est l'auteur de l'abrégé et de la continuation du *Tabaqât el-Hoffâzh* de Dhahabi, qui a été publié par Wüstenfeld. Son livre des interprètes du Koran a été édité par Meursinge. Son abrégé du *Lobâb* d'Izz-Eddin Ibn el-Athir, extrait du grand ouvrage de Sam'ânî, a paru à Leyde par les soins de Veth. Le *Kitâb el-Awâïl* (Livre des connaissances primordiales) est un abrégé d'El-'Askari, étudié par Gosche. Son *Itqân*, sur l'exégèse du Koran, a été édité à Calcutta, réimprimé au Caire. Un commentaire du Koran célèbre en Orient est le *Tafsir* des deux Djélâls, dont la première moitié, jusqu'au chapitre XVII inclus, a été écrite par son maître Djélâl-Eddin Mohammed el-Mahalli, né en 1389, mort en 1459, professeur de jurisprudence au Caire et commentateur obstiné, et la seconde moitié par notre Djélâl-Eddin Soyoûti, son élève, qui acheva l'ouvrage en quarante jours. Kosegarten et Grangeret de Lagrange ont donné des extraits de l'anthologie intitulée *El-Mardj en-nadir* (le Pré fleuri). Le *Chamârikh* sur la science historique a été publié par M. C.-Fr. Seybold (1896), ainsi que son traité sur les *Konya* ou surnoms.

Ghars-Eddin Khalil ben Châhin ez-Zhâhiri, né en 1410, était en 1435 gouverneur d'Alexandrie lorsqu'il reçut un vêtement d'honneur; l'année suivante il fut chargé de conduire à la Mecque la caravane sacrée partie

du Caire, et on lui donna à cette occasion le titre de vizir; on le retrouve en 1437 gouverneur de la forteresse de Karak, les deux années suivantes à Safed et à Damas. Il mourut en 1468, en laissant, dans son *Zobdat kechf el-mémâlik*, un tableau politique et administratif des États possédés par les Mamelouks du XIIIe au XVe siècle, c'est-à-dire l'Égypte, la Syrie et le Hedjaz, dont le texte a été publié par M. P. Ravaisse. Il a composé aussi un traité d'onirocritique sous le titre d'*el-Ichârât* (les Indications), étudié par N. Bland et imprimé au Caire sur les marges du *Ta'tîr el-anâm* d'Abd-el-Ghanî en-Nâbolosî.

Un savant de Syout en Égypte qu'il ne faut pas confondre avec le célèbre polygraphe Soyoûti, c'est Chems-Eddin Abou-'Abdallah, également surnommé Soyoûti, qui se rendit à la Mecque en 1444, avec toute sa famille, poussé par le désir de visiter les lieux saints de l'islamisme, car il était très pieux. Il y resta neuf ans, vivant de la charité publique. Puis il revint au Caire en 1453, entra au service d'un haut fonctionnaire qui le prit avec lui en Syrie, ce qui permit au zélé pèlerin de visiter Jérusalem en 1469 et d'y écrire son *Ithâf el-akhiççâ*, histoire et description du temple de Jérusalem, déjà étudiée par P. Lemming à Copenhague en 1817, traduite en anglais par J. Reynolds en 1836, et dont des extraits ont été récemment traduits à nouveau par M. Guy Le Strange.

C'est en Égypte également que vivait le vétérinaire du sultan Mélik Nâçir, fils de Qalâoun, Abou-Bekr ben el-Mondhir, mort en 1340, qui écrivit pour son souverain le *Nâçirî*, nom donné habituellement au *Kâmil eç-Çinâ-atëïn* (la Perfection des deux arts), traité complet d'hippologie et d'hippiatrie, traduit par Perron. Un médecin du Caire, né à Sindjâr, qui mourut de la peste en 1348,

Ibn el-Akfâni, écrivit une encyclopédie de soixante sciences différentes, *Irchâd el-qâçid* (la Direction de celui qui recherche les plus hautes questions), publiée par Sprenger dans la *Bibliotheca Indica*, et y joignit des traités d'ophtalmologie (*Kachf er-raïn*), de médecine domestique (*Ghonyat el-labîb*), d'application de la saignée (*Nihâyet el-qaçd*), et des ouvrages sur les pierres précieuses (*Nokhab edh-Dhakhâïr*) et sur l'achat des esclaves (*en-Nazhar wet-tahqîq*) qui sont restés manuscrits. A la même époque Kémal-Eddin Mohammed ben Moûsa ED-DAMÎRÎ, né en 1344, mort au Caire en 1405, écrivait son *Hayât el-haïwân* (la Vie des animaux), dictionnaire de zoologie qui traite également les questions d'étymologie et de grammaire se rapportant au nom des animaux, avec citation des traditions, des fragments de poésie et des proverbes qui s'y rattachent; des trois récensions qu'il en a faites, la plus grande, terminée en 1371, a été imprimée six fois au Caire.

'Izz-Eddin AÏDEMIR ben 'Ali ben Aïdémir EL-DJILDAKI, mort au Caire en 1342, était un alchimiste qui a écrit de nombreux ouvrages sur sa science préférée, mère de la chimie moderne, qu'il appelle la science de la balance (*'ilm el-mîzân*) et de la clef (*'ilm el-miftâh*); plusieurs de ses compositions sont, naturellement, spécialement réservées à la recherche de la pierre philosophale (*talab el-iksîr*), l'élixir de longue vie par excellence. Hadji-Khalfa énumère vingt-quatre ouvrages composés par lui sur les arcanes de la science mystérieuse.

Les Béni-Ziyan de Tlemcen trouvèrent leur historien dans la personne d'Abou-'Abdallah Mohammed ben 'Abd-el-Djélil, imam de Tenès, qui florissait à Tlemcen sous le sultan El-Motawakkil à qui il a dédié son livre, *Nazhm ed-dorr w'èl-iqyân* (Collier de perles et d'or natif), dont

la première partie a été traduite par l'abbé Bargès. Il mourut en 1494.

Abou'l-Hasan 'Ali Nour-Eddin es-Samhoudi, l'historien de la ville de Médine, naquit sur les bords du Nil supérieur, à Samhoûd, gros village de la Haute-Égypte. Il alla étudier au Caire, puis partit pour le pèlerinage et n'en revint plus, car il s'établit à demeure à Médine en 1465 et y professa dans une des principales écoles. Il prit sur lui de déblayer la grande mosquée, détruite par l'incendie en 1256, de ses décombrés et de ses cendres, et n'eut pas de cesse qu'il n'entretînt une correspondance active avec les princes de Bagdad et du Caire pour obtenir leurs subsides, jusqu'à ce qu'il eût persuadé au sultan d'Égypte Qaïtbaï, en 1474, de lui fournir les moyens de reconstruire le monument détruit. Ce sultan vint lui-même visiter Médine en 1479; Samhoudi eut un entretien avec lui, dont le principal résultat fut d'interdire aux habitants de faire le commerce de prétendues reliques du Prophète. Pendant qu'il était à la Mecque en 1481, la mosquée de Médine prit feu de nouveau et entraîna dans sa ruine la maison de l'historien et sa bibliothèque de trois cents volumes. Il profita des travaux de reconstruction pour aller, après une absence de seize ans, revoir sa vieille mère à Samhoûd; celle-ci mourut au bout de dix jours après le retour de son fils, qui reprit le chemin de Médine, en emportant une masse de livres que le sultan lui avait donnés pour reconstituer sa bibliothèque. Nommé chéïkh-ul-islam dans la ville du Prophète, il y mourut en 1505. Il avait perdu, dans l'incendie de sa maison, le manuscrit inachevé d'une grande histoire de Médine qu'il projetait et qui aurait contenu tout ce qui avait été écrit sur ce sujet jusqu'alors; mais il en avait fait, à la demande d'un grand personnage, un

extrait bien rangé en ordre (*Wéfâ'l-Wéfâ*), qu'il avait emporté avec lui à la Mecque pour le mettre au net. C'est là que Wüstenfeld a pris les documents sur l'histoire de Médine qu'il a publiés à Gœttingue. Une édition encore plus abrégée, intitulée *Kholâçat èl-Wéfâ*, a été imprimée à Boulaq.

Un Persan, Ikhtiyâr-Eddin ben Ghiyâth-Eddin el-Hoséïni, qui avait fait ses études à Hérat et y était devenu cadi, puis se retira dans son village natal pour s'y livrer à l'agriculture après la prise de la ville par Mohammed-Khan Chéïbâni, et qui mourut à Turbet en 1522, a écrit l'*Asâs el-iqtibâs* (Base du plagiat) à la demande du sultan timouride Hoséïn Baïqara, en 1492. Cet ouvrage, qui a été imprimé à Constantinople, est une collection de versets du Koran, de traditions, de proverbes, de morceaux choisis de prose et de vers; c'est un manuel du parfait rédacteur.

Un de ses compatriotes, Abou'l-Qâsim el-Léïthi es-Samarqandî, composa vers 1483 un traité des métaphores intitulé *Farâïd el-fawâïd* et plus connu sous le nom de *Risâlat es-Samarqandiyya*, qui a été l'objet de nombreux commentaires jusque dans les temps les plus voisins de nous.

Soyoûti, que nous avons vu accuser de plagiat, pis que cela, de démarquage, éleva la même accusation contre Chihâb-Eddin EL-QASTALLANI, savant chaféïte né au Caire en 1448, qui y fut prédicateur et y mourut en 1517; il le fit citer devant le chéïkh-ul-islam en prétendant qu'il avait copié nombre de ses ouvrages sans le nommer. Qastallâni voulut plus tard chercher un raccommodement et se rendit à la demeure de Soyouti dans l'île de Rauda, mais il ne fut pas reçu. C'est à propos du *Méwâhib el-Ladoniyya* (les Dons mystérieux), ouvrage

consacré à la biographie du Prophète, que la dispute eut lieu. Le *Méwâhib* a eu un grand succès, il a été commenté et traduit en turc, puis fréquemment imprimé. Un commentaire sur le Çahih de Bokhârî, *Irchâd-es-Sâri* (Direction du voyageur nocturne), en dix volumes, a été imprimé à Boulaq et à Lucknow. D'autres livres ont été écrits par lui sur les mérites d''Abd-el-Qâdir el-Gîlânî, du chéïkh Abou'l-Qâsim Châtibi et du chéïkh Abou'l-'Abbâs Ahmed el-Harrâr, prieur du cloître d'ez-Zâhidi près du Caire; mais, sauf le second, ils ne nous sont point parvenus.

Abou'l-Youmn 'Abd-er-Rahman Moudjir-Eddin el-'Oléïmi, grand cadi des hambalites à Jérusalem, mort en 1521, a écrit la chronique de Jérusalem et d'Hébron, *Anis el-Djélil* (le Compagnon de l'homme glorieux), dont Hammer a donné des extraits dans les *Mines de l'Orient* et que Henry Sauvaire a traduite par fragments; cette chronique a été composée ou plutôt compilée avec une rapidité merveilleuse, ayant été terminée en moins de quatre mois, dont un tout entier inoccupé, l'auteur ayant été empêché d'écrire par suite des événements.

Un élève de Soyoûti, Abou'l-Barakât Mohammed Ibn Iyâs, hambalite d'origine circassienne, né le 9 juin 1448, mort vers 1524, s'est occupé de l'histoire générale du monde, de celle de l'Égypte jusqu'en 1522, rangée d'après les années et les mois et intitulée *Bédâï' ez-Zohoûr*; on lui doit aussi un livre de cosmographie qui traite spécialement de l'Égypte, *Nachaq el-Azhâr* (l'Odeur des fleurs), achevé en 1516 et qui a été analysé par Langlès dans les *Notices et Extraits*.

Abou-'Abdallah 'Abder-Rahman du Yémen, surnommé Ibn ed-Déïba' (c'est-à-dire, paraît-il, le Fils du blanc), né

à Zébîd le 7 octobre 1461, fut élevé par son grand-père maternel Isma'îl pendant que son père faisait un voyage sur les côtes de l'Inde, pendant lequel il mourut, laissant son fils dans le besoin. Celui-ci avait du goût pour les mathématiques et la jurisprudence; il voyagea pour apprendre, revint à Zébîd, fit le pèlerinage en 1491, reçut à la Mecque les leçons de Sakhâwî et, de retour dans sa ville natale, conçut le projet d'en écrire l'histoire. Le *Boghyat el-Mostèfid*, qui s'étend jusqu'à l'année 1495, attira sur lui l'attention du sultan Mélik-Mozhaffar Amir ben Tâhir, qui l'engagea à écrire l'histoire de la dynastie des Beni-Tâhir, *El-'iqd el-bâhir* (le Collier brillant), l'en récompensa généreusement et le nomma professeur des traditions à la grande mosquée de Zébîd, place qu'il occupa dignement jusqu'à sa mort en 1537. C'est du *Boghyat* que Th. Johannsen a extrait les fragments qu'il a donnés dans son *Historia Jemanæ*. Avant lui, Abou-'Abdallah Mohammed el-Djanadî, mort en 1332, avait écrit l'histoire politique et littéraire du Yémen dans son *Soloûk*, d'où M. H. C. Kay a tiré des renseignements sur les Carmathes de cette contrée.

L'Empire ottoman continuait alors ses grandes conquêtes d'Asie, qui faisaient suite à son établissement en Europe. La bataille de Merdj-Dâbek près d'Alep et la mort du sultan mamelouk Qançoûh-el-Ghoûrî lui avaient livré la Syrie; l'Égypte fut conquise par Sélim I[er] en 1517. Ibn Zumbul, que l'on appelait *er-Rammâl* (le Géomancien) parce qu'il gagnait sa vie en traçant des figures d'horoscope sur le sable, eut l'occasion de suivre les mouvements des troupes, probablement comme employé de l'administration militaire; il fut même enfermé, avec le corps auquel il était attaché, dans le fort d'Aboukir. Il a rédigé l'histoire de la conquête de l'Égypte par les

Ottomans, une géographie générale et un traité sur la géomancie.

Les Turcs se mettent à écrire en arabe comme les Persans l'avaient fait jadis. Le professeur Moçtafa, né à Tachkieupru l'année de la prise de Constantinople par Mahomet II (1453), que Bajazet II avait choisi comme précepteur de son fils Sélim, avait eu, la veille de son départ de Brousse pour Angora, un songe dans lequel il vit un beau vieillard lui annoncer la naissance d'un garçon qu'il nommerait Ahmed. Cela arriva effectivement; Ahmed naquit un mois plus tard, le 2 décembre 1495, et fut surnommé Tachkieupru-Zâdè (le Fils de Tachkieupru) d'après le nom d'origine de son père. Après avoir embrassé dans ses études le cycle complet des connaissances du moyen âge oriental, il entra dans la carrière du professorat et enseigna successivement à Dimétoka, à Constantinople, à Uskiup en Macédoine, à Andrinople comme cadi en 1551. Atteint d'une inflammation des yeux en 1554, il perdit la vue presque complètement et fut obligé de dicter ses ouvrages; il mourut en 1560. Le *Nawâdir el-akhbâr* (Curiosités de l'histoire) est un dictionnaire, par ordre alphabétique, des hommes illustres de l'islamisme, d'après la Vie des compagnons du Prophète d'Abou-Mohammed, le dictionnaire biographique d'Ibn Khallikan et l'histoire des philosophes de Chahrastânî. Le *Chaqâïq en-No'mâniyya* (les Anémones) est un ouvrage consacré à la biographie de cinq cent vingt-deux hommes illustres, ulémas et soûfis, de l'Empire ottoman, divisé en dix classes d'après les dix règnes qui s'étendent d'Osman, fils d'Ertoghrul, jusqu'à Suléïman; à la fin se trouve sa propre autobiographie, dictée en 1558. Le *Miftâh es-Sé'âdet wa Miçbâh es-siyâdet* (Clef du bonheur et lanterne de la maîtrise) est une encyclo-

pédie sur les objets des sciences, dictée à ses élèves et terminée en 1560; elle a été utilisée par Hadji-Khalfa pour son dictionnaire bibliographique, et traduite en allemand par Hammer; traduite en turc et complétée par son fils Kémal-Eddin Mohammed, elle a été imprimée à Constantinople.

El-Hoséïn ben Mohammed ED-DIYÂRBEKRI, né à Diarbékir, s'était établi à la Mecque, où il fut cadi et mourut en 1558. Le *Khamis fi Ahwâl en-nafs ennafîs* (Livre partagé en cinq parties relativement à l'Ame précieuse) est une biographie du Prophète compilée d'après plus de cent ouvrages différents, continuée par une revue générale des khalifes jusqu'au sultan Suléïman Ier (1520); terminé en 1533, cet ouvrage, dans certaines copies, est continué jusqu'à Mourad III (1574). Il a été imprimé au Caire; l'histoire de l'assassinat du khalife 'Omar en a été extraite et publiée avec une traduction allemande par O. von Platen; un court extrait figure dans la grammaire arabe de Petermann.

Dans l'Inde, le chéïkh Zéïn-Eddin el-Ma'barî écrivait en arabe l'histoire du développement de l'islamisme dans le Malabar, de l'établissement des Portugais et de leurs persécutions à l'égard des Musulmans de 1498 à 1577. Le *Tohfat el-Modjâhidin* a été traduit en anglais par Rowlandson; un fragment a été inséré dans la traduction de l'histoire de l'Inde de Férichta par J. Briggs.

Mohammed QOTB-EDDIN en-Nahrawâli était originaire d'une famille établie jadis dans l'Inde, à Nahrawâla, capitale du Guzzerate, où avait vécu son arrière-grand-père Qâdi-Khan Mahmoud de Dehli. Son père avait émigré à la Mecque, où il occupait une place de professeur; c'est là que naquit Mohammed en 1511. A la fin de ses études accomplies dans sa ville natale, le jeune homme

se rendit en Égypte (1536), où il suivit les cours des professeurs, élèves de Soyouti, puis de là à Constantinople. Présenté au sultan Suléïman par le vizir Ayas-pacha, il reçut en présent un vêtement d'honneur, fut nommé professeur à l'Achrafiyya, école de la Mecque, dont il mit en ordre la bibliothèque. Il a laissé le récit d'un second voyage qu'il fit de Médine à Constantinople en traversant l'Asie Mineure (1558). Le vizir Ali-pacha lui raconta ses campagnes : Qotb-Eddin fit la remarque que l'histoire disparaît avec la mort de ses témoins oculaires quand une rédaction n'en a pas été faite, et il cita comme modèle l'histoire de Nour-Eddin et de Saladin par Abou-Châma; Ali-pacha chargea alors le secrétaire Ali-Tchélébi de mettre par écrit les campagnes des Ottomans, mission dont il ne paraît pas s'être acquitté. Qotb-Eddin, de retour à la Mecque, fut nommé professeur du rite hambalite lorsque l'université Suléïmaniyya y fut établie (1567); il mourut mufti de la ville sainte en 1582. L'*I'lâm bi-a'lâm Béled el-Harâm* (Instruction sur les particularités notables de la Demeure sacrée) est une histoire de la ville de la Mecque et de la Ka'ba, qui a été publiée par Wüstenfeld. Le *Barq el-Yémânî* (Éclair du Yémen) contient l'histoire de l'Arabie heureuse depuis l'année 1495, de la première conquête ottomane sous le vizir Suléïman-pacha, du retour des Zéïdites et de la seconde conquête par le grand vizir Sinân-pacha, auquel l'ouvrage est dédié.

Moçtafa-Efendi EL-DJENNÂBI était originaire de la petite ville de Djennâba, sur le golfe Persique; il fut cadi d'Alep; destitué, il mourut en 1591. Il a écrit en arabe, puis traduit en turc l'histoire de quatre-vingt-deux dynasties musulmanes en autant de chapitres, jusqu'en 1589. De là J.-B. Podestà a tiré l'histoire de Tamerlan,

qu'il a traduite en latin et publiée à Vienne en 1680. Le même auteur a aussi laissé un traité de la construction de la mosquée de Sainte-Sophie et des murailles de Constantinople.

Amir er-Ro'âmi, secrétaire des princes Chems-Eddin et 'Izz-Eddin, qui possédaient la forteresse de Kaukéban près de Sanaa au temps de la conquête turque, fut en rapports personnels et de correspondance avec les commandants des troupes ottomanes, notamment avec Hasan-pacha, nommé en 1580. Il a consigné ses souvenirs dans deux ouvrages, dont l'un, qui est à la bibliothèque de Leyde, a été publié par Rutgers, sous le titre de *Historia Jemanae sub Hasano Pascha*, et dont l'autre est réservé à l'histoire de l'émir 'Izz-Eddin.

Abou'l-'Abbâs Ahmed el-Qaramâni naquit en 1532, à Damas, d'un père qui, étant inspecteur de la mosquée des Oméyyades, vendit à son profit les tapis de prière, fit démolir une école malékite et fut pour cela étranglé en 1559. Son fils Ahmed, entré dans l'administration, fut secrétaire, puis président du bureau qui administrait les deux hôpitaux de femmes de Damas relevant de l'Égypte; ce fut un personnage considérable, qui fréquentait surtout le monde judiciaire. Il mourut en 1610. Il a écrit un résumé de l'histoire de Djennâbi, en y ajoutant quelques suppléments et quelques inexactitudes, sous le titre de *Akhbâr ed-dowal wa Athâr el-Owal* (Histoire des dynasties et monuments des anciens); le texte en a été imprimé à Boulaq sur les marges d'Ibn el-Athir.

Abou'l-Mawâhib 'Abd-el-Wahhâb ech-Cha'râni était un mystique du Vieux-Caire qui s'était fait connaître de bonne heure par ses écrits, que ses ennemis prétendirent être opposés aux dogmes orthodoxes; on essaya de le convaincre d'impiété en falsifiant un de ses ouvrages.

Il n'eut pas de cesse qu'il n'eût réussi à convaincre les principaux docteurs de son innocence. Il mourut en 1565, après avoir laissé son nom à une secte dont il fut le fondateur. Il croyait avoir reçu de Dieu les dons les plus merveilleux, entre autres celui de faire des miracles. Sa *Balance de la loi musulmane*, dans laquelle il essaye de dégager l'esprit de la législation islamique et de réduire à l'unité les divergences des quatre rites orthodoxes, a été traduite par le Dr Perron. Cha'râni explique et apprécie les raisons du désaccord des jurisconsultes, et il les trouve dans l'incertitude que présente l'interprétation de certains *hadîth*; ce qui montre bien qu'aux yeux des docteurs musulmans, le grand édifice de la loi est une œuvre purement humaine, malgré l'autorité religieuse de sa base. Son *Lawâqih el-Anwâr* (les Lumières fécondantes), qui contient les biographies des mystiques les plus célèbres depuis les origines du soufisme, a été imprimé au Caire, ainsi que son *Latâïf el-minan*.

El-Maqqarî de Tlemcen.

A l'autre extrémité du monde musulman, en plein Maghreb, Tlemcen voyait naître, vers 1591, Chihâb-Eddin Abou'l-'Abbâs EL-MAQQARÎ, ainsi appelé du village de Maqqara dont sa famille était originaire. Il fit son éducation dans cette ville, dont son oncle Sa'ïd fut mufti pendant soixante ans. Plus tard il alla compléter ses études à Fez et à Maroc, où il resta jusqu'en 1618; il se résolut alors à accomplir le pèlerinage pour fuir les troubles politiques qui venaient d'éclater. L'année suivante il passa, à son retour, par le Caire, où il se maria; cependant les

honneurs qu'on lui fit ne l'empêchèrent pas de trouver que la vie y était trop inhospitalière pour s'y plaire ; repris de la passion des voyages, il se rendit à Jérusalem en 1620, puis cinq fois encore à la Mecque, et resta quelque temps à Médine, où il professa un cours de *hadith*. En 1627 il revint au Caire, mais pour en repartir ; il visita encore une fois Jérusalem, puis gagna Damas, où ses compatriotes du Maghreb lui avaient préparé une habitation qui ne fut pas de son goût. Ahmed ben Châhin, directeur de l'école Djaqmaqiyya, lui envoya les clefs de cet établissement avec une invitation en vers à laquelle Maqqari répondit dans le même style. Emerveillé de la belle installation de cette école, il ne voulut pas d'autre demeure. Pendant son séjour il donna des leçons à la grande mosquée. Le succès qu'eurent ses cours lui laissèrent un excellent souvenir dont il a parlé dans ses poésies ; aussi y revint-il encore une fois en 1631. De retour au Caire, qu'il se préparait à quitter définitivement, il fut pris de fièvre et enlevé en janvier 1632. Le *Nafh et-Tîb* (Souffle des parfums), son principal ouvrage, est divisé en deux parties principales, consacrées, la première à l'histoire politique de l'Espagne musulmane et à celle des savants qui y sont nés, la seconde à la vie du vizir Lisân-Eddin Ibn el-Khatîb ; cet ouvrage considérable, imprimé en quatre volumes à Boulaq, a été écrit en un an, pendant son séjour au Caire, à son retour de son premier voyage à Damas ; cette compilation fut faite à la demande d'Ahmed Ibn Châhin sur des matériaux qu'il avait amassés depuis longtemps ; la rapidité de la rédaction en est décelée par un certain désordre. La première partie du *Nafh et-Tîb* a été publiée, sous le titre d'*Analectes sur l'histoire et la littérature des Arabes d'Espagne*, par R. Dozy, G. Dugat, L. Krehl et W. Wright ; l'histoire

politique, rangée dans un ordre différent, en a été extraite par Pascual de Gayangos et traduite en anglais par lui, sous le titre de *The history of the Mohammedan dynasties in Spain*.

Hadji-Khalfa.

Moçtafâ Hadji-Khalfa, surnommé *Kâtib Tchélébi*, était un Turc de Constantinople, où son père était employé au Séraskiérat. Il entra également dans l'administration militaire, accompagna en 1625 l'armée dans la campagne de Bagdad; il était l'année suivante au siège d'Erzeroum. De retour à Constantinople en 1628, il trouva son père mort, en laissant le vœu que son fils n'abandonnât jamais ses études; cependant le jeune Moçtafâ ne put pas remplir immédiatement les dernières volontés de son père : il dut accompagner l'armée à Bagdad et à Hamâdan en 1629, à Alep en 1633; seulement il profita de l'hiver de cette dernière campagne pour accomplir le pèlerinage de la Mecque, d'où son titre honorifique de *Hadji*, « Pèlerin »; après la campagne d'Erivan, il renonça à l'administration et se consacra tout entier aux sciences. La recommandation de son ami de jeunesse, le mufti 'Abd er-Rahim-Efendi, lui fit obtenir une place de *Khalifa* ou lieutenant (prononcé par les Turcs *Khalfa*) de la guerre, position qui lui laissait le loisir de se livrer à ses occupations. Il assista en cette qualité au grand conseil tenu le 18 février 1653 en présence du sultan Mohammed IV pour remédier au désordre des finances. Il mourut, n'ayant pas encore soixante ans, en septembre 1658. En outre de ses ouvrages turcs dont nous n'avons pas à parler ici, tels que le *Djihân-Numâ* et l'histoire des

guerres maritimes, il a laissé un grand traité encyclopédique et bibliographique qui est la base de toutes les recherches sur les littératures arabe, persane et turque, le *Kèchf ez-Zhonoûn* (les Doutes éclaircis), dont Gustave Fluegel a donné le texte et la traduction latine sous le titre de *Lexicon bibliographicum*. Le *Fedhlèkè* est un résumé de l'histoire générale de Djennâbi, où les dynasties citées sont portées de quatre-vingt-deux à cent cinquante.

Le chéikh Mohammed ben 'Abd-el-Mo'tî EL-ISHÂQÎ naquit à Manoûf en Égypte et y fit ses études; plus tard il passa au Caire où il se fit connaître comme poète; il mourut dans sa ville natale peu après l'année 1650. Il avait dédié au sultan ottoman Moçtafa Ier son *Akhbâr el-Owal*, histoire anecdotique de l'Égypte depuis la conquête arabe.

Ahmed EL-KHAFÂDJI descendait d'une vieille famille arabe établie dans un village près du Caire. Après avoir étudié la philosophie sous la direction de son oncle Abou-Bekr ech-Chanawânî, surnommé le Sîbawaih de son siècle, il fit le pèlerinage de la Mecque avec son père et poussa ses voyages jusqu'à Constantinople, où il étudia les mathématiques. Nommé cadi en Roumélie, à Uskiup et à Salonique, où il fit sa fortune, il fut envoyé en Égypte comme cazaskier. De retour à Constantinople, il fut l'objet de médisances et d'imputations qui le firent bannir et renvoyer au Caire comme cadi, place qui devait suffire à son entretien; il s'occupa alors de travaux littéraires, eut pour élève Fadlallah, le père du fameux biographe Mouhibbi, et mourut le 4 juin 1659. Son *Khabâyâ ez-Zawâyâ* (les Secrets cachés dans les angles) est une histoire des littérateurs de son temps divisée en cinq sections : Syrie, Hedjaz, Égypte, Maghreb et Roum,

c'est-à-dire Turquie, plus un appendice consacré à ses propres sermons en vers et en prose. Son élève Fadlallah en avait pris une copie à Damas et cet ouvrage fonda la renommée de Khafâdji. Le *Reïhâna* est une seconde édition du même ouvrage, où les poètes sont surtout mis en vue, et accompagnée de plusieurs séances, dont une dirigée contre Yahya ben Zakariyâ, chéïkh-ul-islam à Constantinople. Ces deux ouvrages ont servi à Mouhibbi, dont nous parlerons plus loin. Son *Tirâz el-Médjâlis* (Bordure ornée des séances) est une collection de cinquante et un petits morceaux sur des questions grammaticales, d'exégèse et de rhétorique.

Fadlallah ben Mouhibb-Allah, né à Damas le 2 décembre 1621, apprit le persan et le turc et se fit remarquer par son intelligence précoce. A seize ans, ayant perdu son père, il entra comme secrétaire au service du mufti 'Abd-er-Rahman el-'Imâdi; en 1638, il fit le voyage d'Alep, où se trouvait le chéïkh-ul-islam Yahya, venu de Constantinople, et obtint de lui l'investiture de la prébende de la mosquée Derwichiyya qu'avait possédée son père. Il se rendit ensuite à Constantinople et au Caire, suppléa dans cette dernière ville le cadi Mohammed el-Borsawî, fit la connaissance de Khafâdji et suivit ses leçons; la maladie le força de revenir à Damas, et lui donna l'occasion de lire des livres de médecine et d'étudier cette science; mais il ne se rétablit pas. Nommé cadi de Diarbékir, il s'y trouva mieux, put faire le voyage de Constantinople et y resta quatre ans. Nommé cadi à Beyrouth en 1666, il y demeura environ un an, durée habituelle des charges de cadi dans l'Empire ottoman, et revint mourir à Damas le 17 octobre 1671. Le supplément aux biographies de Hasan el-Bourînî, qu'il a rédigé, a été la base du grand ouvrage de son fils Mouhibbi.

Ibrahim ben 'Abd-er-Rahman EL-KHIYÂRI, d'une ancienne famille établie en Égypte, était né le 16 juin 1628 à Médine, où son père, venu du Caire pour le pèlerinage, était resté pour y remplir les fonctions de prédicateur et de professeur de *hadith*. Ibrahim marcha sur ses traces. Devenu prédicateur à la mosquée du Prophète, il se vit enlever cette position par un étranger et se résolut à faire le voyage de Constantinople, où il obtint ce qu'il désirait du chéïkh ul-islam et du grand-vizir. A son retour, il traversa la Syrie et la Palestine pour se rendre au Caire, où il séjourna quelques jours avant de se joindre à la caravane de Médine (1670). Il ne resta pas longtemps en possession de ses charges, le chéïkh de la mosquée ayant exigé que les prédicateurs chaféïtes prononçassent le *Bismillah* d'après le rite hanéfite, c'est-à-dire à voix basse; El-Khiyâri n'ayant pas voulu se soumettre à cet ordre, il périt soudainement empoisonné le 4 novembre 1671. Il a écrit le récit de son voyage, dont le manuscrit est à Gotha, et qui a été étudié par Fr. Tuch.

En ce même temps IBN ABI-DINÂR er-Ro'aïni de Kairouan écrivait en 1689 l'histoire de l'Afrique du Nord et de Tunis, tandis qu'en Égypte Mohammed DIYÂB EL-ITLIDI terminait la même année son roman des Barmékides, presque entièrement rempli de fables, qui a été plusieurs fois imprimé au Caire et à Boulaq. Mohammed EL-MOUHIBBI, fils de Fadlallah, naquit en 1651 à Damas; pendant l'absence de son père, il entretint, à l'âge de douze ans, une correspondance avec lui en vers et en prose rimée. Il se rendit lui-même plus tard à Constantinople pour y compléter ses études. Il y eut pour protecteur Ibn Béïram, qui avait été quelque temps cadi à Damas, et qui le prit avec lui quand il fut nommé cazas-

kier à Andrinople; il le suivit lors de son remplacement en 1676; après sa mort il retourna à Damas, s'y livra à des travaux littéraires, fit le pèlerinage de la Mecque et y fut quelque temps cadi suppléant, puis il alla occuper à Damas la place de professeur dans l'école Amîniyya; il y mourut le 11 novembre 1699. Son ouvrage principal, imprimé au Caire en quatre volumes, contient mille deux cent quatre-vingt-neuf biographies d'hommes célèbres morts pendant le xie siècle de l'hégire.

La philologie.

Au commencement du viiie siècle de l'hégire, Ahmed ben'Ali ben Mas'oud écrivit un traité grammatical à l'usage des écoles, sous le titre de *Marâh el-arwâh*, souvent imprimé ou lithographié en Orient.

Au Caire mourut en 1311 Djémal-Eddin Mohammed Ibn Mokarram, compilateur d'une facilité de production étonnante, puisqu'il aurait laissé après lui cinq cents volumes, et au zèle duquel nous devons un ouvrage extrêmement précieux pour la connaissance de la langue arabe, le *Lisân el-'Arab*, énorme dictionnaire qui renferme à la fois le contenu du *Çahâh* de Djauhari, du *Djamhara* d'Ibn Doréïd, et du *Mohkam* du philologue espagnol de Murcie Ibn Sîda. Ibn Mokarram était né dans l'Afrique du Nord en 1232. A côté de cet ouvrage capital, les abrégés de l'histoire de Damas d'Ibn 'Asâkir et de celle de Bagdad de Sam'âni sont de peu de valeur.

Un surnom universellement connu dans tout le monde musulman, c'est celui d'Ibn Adjorroum, que portait Abou-'Abdallah Mohammed ben Dâoud es-Sanhadji, dont on

ne sait rien, si ce n'est qu'il est mort en 1324 et qu'il a composé, pour l'instruction de son fils Abou-Mohammed, une grammaire très élémentaire célèbre sous le nom d'*Adjorroumiyya*, qu'on dit avoir été écrite à la Mecque. Ce petit ouvrage a eu un succès si général, qu'il est devenu la base des études grammaticales en Orient; la cause principale de la faveur dont il a joui est surtout sa brièveté; mais sa concision est telle, qu'il a besoin d'un commentaire. Il a été imprimé nombre de fois, depuis l'édition de Rome en 1592 et la traduction latine qu'en a donnée Thomas Erpénius à Leyde en 1617, jusqu'aux traductions de Bresnier (1846-1866), Perowne (1852) et Trumpp (1876).

'Abdallah ben Yoûsouf Ibn Hichâm, né en 1308, fut élève du grammairien d'Espagne Abou-Hayyân; en sa qualité de docteur chaféïte, il devint professeur d'exégèse coranique au Caire; cinq ans avant sa mort, il passa au rite hambalite pour obtenir une place dans une médressé de cet ordre; il mourut en 1360, après avoir écrit, sous le nom de *Qatr en-Nadâ* (la Pluie de rosée) une grammaire qui a été traduite en français par M. Goguyer. Son *Moghnî el-labib*, traité général de syntaxe, écrit à la Mecque de 1348 à 1353, a été imprimé à Téhéran et au Caire; son *I'râb*, sur les règles de la flexion, publié et traduit en français par Silvestre de Sacy dans son *Anthologie grammaticale arabe*, a été imprimé au Caire avec un commentaire, ainsi que la grammaire dite *Chodhoûr ed-dhahab* (Rognures d'or), les Enigmes (Alghâz) sur les difficultés grammaticales. Dix-neuf ouvrages de sa composition, tous relatifs à la grammaire, sont conservés dans les bibliothèques d'Europe.

Abou't-Tâhir Medjd-Eddin el-Firoûz-Abâdî était d'une famille originaire de Firoûz-Abâd dans le Farsistan; il

naquit en 1329 à Kârizin, bourgade près de Chiraz; il alla étudier la philologie et les traditions à Wâsit, à Bagdad et à Damas; en 1349 il accompagna à Jérusalem son maître Taqî-Eddin 'Ali es-Sobkî, y resta dix ans occupé de travaux littéraires, puis il partit pour le Caire, visita l'Asie Mineure et l'Inde. Il fut invité par le sultan Ahmed ben Owéïs à se rendre à Bagdad; en 1393, il rencontra Tamerlan à Chiraz; il fut bien reçu par le conquérant et richement récompensé; puis il partit encore une fois pour l'Inde; comme il s'en retournait à la Mecque, le sultan du Yémen, Isma'ïl ben 'Abbâs, lui donna sa fille en mariage et le nomma grand cadi du Yémen avec résidence à Zébîd, en 1393; c'est là qu'il mourut à la fin de l'année 1414, après avoir souhaité de finir ses jours à la Mecque, ce que le sultan Isma'ïl ne permit pas.

Il avait fait construire des maisons à la Mecque et à Médine où des professeurs institués par lui enseignaient durant ses absences. Firoûz-Abâdî est universellement connu de tous les arabisants, même des commençants, par son grand ouvrage de lexicographie, le *Qâmoûs el-mohîth* (l'Océan qui entoure la terre), qui est la base des dictionnaires européens de la langue classique, soit directement, soit complété au moyen de ses commentateurs, entre autres Séyyid Mortadâ ez-Zébîdî, dont le *Tadj-el-'aroûs* (Tiare de la mariée) a été imprimé en dix volumes à Boulaq. Il écrivait aussi le persan, comme le prouve son *Sifr es-sé'âda*, histoire de la vie du Prophète, qui est à Gotha, et qui a été traduit en arabe en 1401, par Abou'l-Djoûd el-Makhzoûmi.

Le chrétien Djabrîl ben Farhât appartenait à la famille de Matar; né à Alep le 20 novembre 1660, il étudia le syriaque, puis l'arabe auprès du chéïkh Soléïmân en-Nahwî; il apprit aussi l'italien. Il renonça au monde avant

d'avoir vingt ans; il entra dans les ordres à vingt-trois ans, et quitta sa ville natale, en compagnie de plusieurs jeunes gens, pour se retirer dans les monastères du Liban; leur communauté fut autorisée par le patriarche maronite Istifân ed-Dowaïhî d'Ehden en 1694; ce primat, qui avait le titre de patriarche d'Antioche, et est connu par une *Histoire des Maronites*, leur céda, pour y habiter, le couvent de Sainte-Maure à Ehden, dans la région des cèdres. En 1711 notre cénobite se rendit à Rome, fut bien accueilli par le Pape, revint au Liban, puis se rendit en 1721 à Alep pour y corriger la traduction en arabe des œuvres de saint Jean Chrysostome, à la demande de l'évêque melchite. En 1725 il fut nommé évêque d'Alep et reçut le nom de Germanos. Il mourut le 9 juillet 1732; le curé Niqolâos eç-Çâïgh, le poète, supérieur des moines basiliens de Saint-Jean de Chouéïr, mort en 1756, dont les poésies ont été imprimées à Beyrouth (1859), et qui était l'ami de sa jeunesse, a composé une élégie sur sa mort. Son diwan, qui comprend des poésies sacrées et édifiantes, a été abrégé par lui-même sous le titre de *Tedhkira*, en 1720; imprimé pour la première fois à Beyrouth en 1866, il y a été réimprimé dans une seconde édition annotée par Sa'ïd el-Khoûrî (1894). Sa grammaire arabe, *Bahth el-matâlib*, a eu trois éditions, la première à Malte (1836) et la dernière à Beyrouth (1891); son dictionnaire (*Ahkâm bâb el-i'râb*), abrégé du Qâmoûs, a été publié et augmenté par Rochaïd Dahdâh (Marseille, 1849).

Maroc.

Sous le règne de Mouley Abou'l-'Abbâs Ahmed el-Mançoûr (1578-1603) vécut Abou'l-'Abbâs Ahmed ben Mohammed, surnommé Ibn el-Qâdi, qui a composé un

certain nombre d'ouvrages biographiques et historiques; son *Djadhwet el-Iqtibâs*, consacré aux hommes marquants qui sont nés ou ont vécu à Fez, a été lithographié dans cette même ville en 1892; la biographie de son souverain et protecteur, *el-Montéqâ el-Maqçoûr*, est citée par l'auteur du *Nozhet el-Hâdi*, et son *Dorret el-hidjâl*, qui est un dictionnaire biographique, est conservé en manuscrit à la bibliothèque universitaire d'Alger.

Vers la fin du xvie siècle périt aux côtés du roi Don Sébastien et de Mouley-Mohammed, à la bataille de Wadi'l-Makhâzin (Alcazar el-Kébir), dans laquelle les Marocains vainquirent les Portugais (4 août 1578), un homme qui a réuni, dans un dictionnaire appelé *Dauhat en-Nâchir*, lithographié à Fez en 1891, les biographies des hommes marquants du Maghreb au xe siècle de l'hégire. Il était né à Hibth dans le district d'Alcazar eç-Çaghir, et s'appelait Mohammed ben-'Ali ben Miçbâh, quoiqu'il soit plus connu sous le surnom d'Ibn 'Asker. Son ouvrage fut continué par Abou-'Abdallah Mohammed ben et-Tayyib, qui réunit les matériaux d'un dictionnaire biographique du Maroc pendant les xie et xiie siècles de l'hégire, le *Nechr el-Mathâni*, lithographié également à Fez en 1892.

En 1661, Abou-Sâlem 'Abdallah ben Mohammed el-'Ayyâchî accomplissait, dans le sud de l'Algérie et des États barbaresques, un voyage (*Rihla*) qui a été traduit en français par Adrien Berbrugger (1846).

Au commencement du xviiie siècle, Mohammed eç-Çaghir ben el-Hadj el-Wafrâni (de la tribu chelha des Oufrân), qui habitait la ville de Maroc et y occupait une situation officielle à la cour du sultan Mouley Isma'ïl (1672-1727), fut en disgrâce à la fin de sa vie et mourut probablement avant la prise d'Oran par les Espagnols (1732). Il a écrit, sous le titre de *Nozhet el-Hâdi*, l'histoire

de la dynastie saadienne (1511-1670), qui a été utilisée par José de Santo Antonio Moura (1824), Gräberg de Hemsö (1834), Mac-Guckin de Slane, Mohammed ben Rahhal et le général Dastugue, et a été intégralement publiée et traduite en français par M. O. Houdas (1889).

Soudan.

Au commencement du XIVe siècle, la partie nord du pays des nègres, les environs de Tombouctou, s'ouvrit à la civilisation sous l'influence de la science arabe propagée par les tribus berbères du Sahara, et des docteurs à la peau d'ébène commentèrent les matières savantes qu'ils étaient allé étudier au Caire. Les habitants du pays de Melli étaient déjà musulmans depuis le temps des Almoravides : le voyageur Ibn Batouta nous a laissé de bien curieux détails sur ce pays, qu'il visita au cours de sa tournée en Afrique. Ahmed ben Ahmed ben 'Abder-Rahman, né en 1357, était allé étudier en Égypte; il y professa même et y composa un abrégé du commentaire que son maître, Ibn Marzoûq le jeune, avait consacré au Djoumel : on sait qu'il vivait encore après l'année 1427. 'Abd-el-'Azîz le Takrourien, d'une érudition remarquable, avait pu citer aux savants du Caire, sans commettre la moindre erreur, les sources où Sidi-Khalil avait puisé la matière des questions traitées dans son *Précis*. Un autre jurisconsulte « qui savait par cœur des relations de voyages », Makhloûf ben 'Ali el-Bilbali, n'avait commencé à s'instruire que dans un âge très avancé; ses premiers succès dans cette voie lui valurent de tels encouragements qu'il se rendit à Fez pour y suivre les leçons

d''Ali ben Ghâzi; son talent lui valut dès lors une grande réputation, qui le suivit quand il revint au Soudan pour y donner des leçons à son tour. Pris de nostalgie à l'égard du pays où il avait puisé sa science, il retourna au Maroc, mais il y fut empoisonné et revint mourir à Tombouctou vers 1534.

El-Hadj Ahmed ben 'Omar ben Mohammed Aqît, qui appartenait à la tribu berbère des Sanhadja, né à Tombouctou, a laissé dans son pays la réputation d'un saint; l'on racontait même que, pendant l'accomplissement du pèlerinage qu'il fit en 1485, il vit, étant à Médine, les portes du tombeau de Mahomet s'ouvrir toutes seules devant lui, alors qu'il n'avait pu obtenir l'accès du monument. C'est pendant son voyage à la Mecque qu'il fit la connaissance de Soyouti : à son retour, qui coïncidait avec la révolte du tyran nègre Sonni-'Ali, il se fixa à Kano, puis dans d'autres villes du Soudan, où il donna des leçons; le sultan du pays lui proposa les fonctions d'imam, mais il ne voulut point les accepter; il refusa tout emploi public pour se consacrer à l'enseignement. Il avait copié de sa main un assez grand nombre de livres; à sa mort, en 1536, on trouva chez lui sept cents volumes.

Son frère, le chéïkh Mahmoud ben 'Omar, né à Tombouctou en 1463, fut le marabout le plus vénéré du Soudan; doué d'une nature tranquille et d'une mémoire surprenante, il jouissait d'une grande considération. Le roi du pays allait lui rendre visite et lui demander sa bénédiction; mais les cadeaux que le pieux personnage recevait de toutes parts le laissaient indifférent. En 1498, nommé cadi, il réforma la justice en refrénant la corruption qui régnait en maîtresse dans les prétoires; ses fonctions ne l'empêchèrent pas de continuer à professer,

à expliquer le *Précis* de Sidi-Khalil qu'il avait introduit au Soudan, ainsi que la *Modawwana* de Sahnoûn. En 1510 il accomplit le pèlerinage sacré, et mourut en 1548, à quatre-vingt-sept ans lunaires.

Mohammed ben 'Abd-el-Kérîm el-Moghili était de Tlemcen; d'une nature hardie et entreprenante, d'un fanatisme intransigeant, il provoqua des massacres d'israélites qui ensanglantèrent le Touat, où il était prédicateur. Il célébra cet événement par la composition d'un poème à la louange du Prophète; puis il quitta le Touat pour s'enfoncer dans le Soudan, où il enseigna les sciences du Koran et la jurisprudence à Takeda, Kachena et Kano. Ayant appris que son fils venait d'être assassiné, probablement à titre de représailles, par les juifs du Touat, il repartit pour le Sahara, mais il mourut presque au moment de son arrivée. Il avait écrit une vingtaine d'ouvrages sur le droit, la théologie, ainsi qu'une correspondance en vers et en prose avec Djélâl-Eddin Soyouti sur le raisonnement.

El-'Aqib ben 'Abdallah el-Ansammani était né à Takeda, village berbère des frontières du Soudan; il fut l'élève d'El-Marîli et suivit aussi les leçons de Soyouti au Caire; on admirait surtout sa facilité à s'exprimer; il mourut après l'année 1543, laissant quelques traités de jurisprudence.

Ahmed ben Ahmed ben 'Omar, fils du marabout Ahmed ben 'Omar, dont nous venons de parler, était né en 1522 : il étudia la théologie, la logique et la diction; son érudition lui valut une place distinguée parmi les savants de son temps. Ses vertus et sa popularité lui permettaient d'adresser des remontrances sévères aux gens de toute classe, et même aux princes du pays. Un jour qu'il se rendait à Kaghou, il fut atteint d'une grave

maladie. Le sultan Achkar Daoud allait tous les soirs passer plusieurs heures auprès de lui et ne mit fin à ses assiduités que lorsque la santé du malade fut complètement rétablie. Il avait formé une bibliothèque considérable qu'il n'hésitait jamais à mettre à la disposition des étudiants. En 1549, il accomplit le voyage de la Mecque, passa par le Caire, où il fut en relations avec les savants de l'époque, mais surtout avec le soufi Mohammed el-Bekri, qui lui fit écrire sous sa dictée les litanies et les oraisons en usage dans les confréries religieuses de mystiques. Il avait commencé à écrire des ouvrages sur divers points de la jurisprudence et de la théologie, mais la plupart de ses compositions demeurèrent inachevées. Il mourut en 1583.

La figure la plus originale de cette époque est celle de Mohammed ben Mahmoud ben Abou-Bekr, surnommé Baghyo'o, jurisconsulte de Tombouctou, d'une famille de Ouankoro, qui passa sa vie à enseigner. Il aimait les amis de la science et leur témoignait toute espèce d'égards : il leur prêtait volontiers ses manuscrits les plus précieux et ne les leur réclamait jamais, quelque rares qu'ils fussent. Jamais il ne refusait un livre à un étudiant, quand même celui-ci lui aurait été tout à fait inconnu. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que cet homme qui distribuait si aisément les livres de sa bibliothèque était passionné pour eux et faisait beaucoup de frais pour en acheter ou en obtenir des copies. Il était d'une patience à toute épreuve pour enseigner, même aux intelligences les plus rétives, les matières les plus difficiles. Il y passait des journées entières : d'une modestie remarquable, il s'était acquis l'affection de ceux qui le connaissaient. Né en 1524, il mourut en 1593, peu de temps après la prise de Tombouctou par l'armée marocaine

commandée par le pacha Djouder (1591). Ses œuvres consistent surtout en gloses marginales sur des ouvrages de droit.

Abou'l-'Abbâs Ahmed-Baba de Tombouctou descendait d'Ahmed ben 'Omar; né dans le village d'Arawân en 1556, il refusa de reconnaître l'occupation de la capitale du Soudan par les Marocains et fut conduit à Maroc, où il resta emprisonné pendant quatre ans. Sa mise en liberté, ordonnée par le nouveau sultan Mouley Zîdan, lui permit de reprendre le chemin de son pays et son enseignement de la jurisprudence. Il avait cinquante ans quand il écrivit le *Tekmilèt ed-dibâdj* (Achèvement du *Brocart*, ouvrage d'Ibn Ferhoûn), dictionnaire biographique des savants malékites, que Cherbonneau a fait connaître et dont il a donné des extraits. Ses autres ouvrages sont consacrés à la jurisprudence et à la grammaire. « Il était d'une justice rigoureuse, a dit l'historien du Soudan traduit par M. O. Houdas, même envers les plus humbles des hommes; il ne dissimulait jamais ce qui était juste, fût-ce aux émirs et aux sultans. Le nom de Mahomet se trouvait écrit sur son avant-bras droit en traits blancs formés naturellement sur la peau. » Il mourut le 22 avril 1627.

'Abder-Rahman ben 'Abdallah es-Sa'dì, né à Tombouctou le 28 mai 1596, fut notaire à Dienné, puis imam de la mosquée de Sankoré à partir de 1627. Révoqué dix ans plus tard, il revint dans sa ville natale et y remplit les mêmes fonctions; ensuite il reçut le titre de secrétaire du gouvernement, et remplit diverses missions auprès de chefs soudanais. Il avait soixante-une années lunaires quand il acheva son *Tarîkh es-Soudân* (Histoire du Soudan), qui a été traduit par M. O. Houdas. Il mourut vers 1655 .

Le *Tedhkiret en-Nisyân*, traduit également par M. Houdas,

est un dictionnaire biographique des pachas de Tombouctou depuis 1590 jusqu'en 1750; il a été écrit par le petit-fils de Mohammed ben el-Amîn ben Mohammed Çoud, en 1751. L'auteur, dont on ignore le nom propre, était né dans la capitale du Soudan en 1700. Le soin avec lequel il donne des dates précises à partir de 1716 semble indiquer que dès l'âge de seize ans il avait commencé à tenir une sorte de journal. Les biographies sont d'une longueur inégale : les unes ne mentionnent que quelques dates, les autres sont au contraire très développées, pleines de détails et d'informations; c'est surtout pour celles qui sont relatives à des personnages contemporains que le récit est vif et animé.

Anthologies et livres populaires.

Djémâl-Eddîn EL-WATWÂT (Mohammed ben Ibrahim), surnommé *el-Kotobî*, « le Libraire », et *el-Warrâq*, « le Papetier », né en 1235, mort en 1318, a écrit le *Ghorar el-khaçâïç el-wâdiha*, anthologie en seize chapitres sur huit vertus et huit vices, qui a été imprimée au Caire, et le *Mabâhidj el-fikar*, encyclopédie des sciences naturelles et de la géographie. La capitale de l'Égypte a vu sortir également de ses presses le *Hosn et-tawassul* (le Bon moyen), traité de rédaction épistolaire, d'Ibn Fahd d'Alep (Chihâb-Eddîn Mahmoûd), secrétaire de la chancellerie des Mamelouks sous Béïbars, né en 1246, mort en 1325, et qui a écrit, sur l'amour pudique, le *Manâzil el-ahbâb*, dont quelques manuscrits existent en Europe. En supposant trente invités, appartenant à différents métiers, réunis autour d'une table, et échangeant des plaisanteries entre eux, Mohammed el-Bilbéïsi a écrit un

ouvrage de prose mêlé de vers où la langue participe déjà aux déformations courantes du dialecte égyptien actuel; ce petit livre, appelé *el-Molah wat-Toraf* (Plaisanteries et curiosités), a été composé en 1345. Vers la même époque, 'Ala-Eddin 'Ali el-Bahâï, d'origine berbère, mais né à Damas, mort en 1412, compilait le *Matali' el-bodour* (Lever de la pleine lune), tandis que Chihâb-Eddîn Mohammed ben Ahmed EL-ABCHÎHÎ, né vers 1388, dans un village du Fayyoum, mort vers 1446, réunissait les matériaux de son *Mostatraf fi koll fann Mostazhraf*, recueil de contes, de poésies, de maximes, souvent réimprimé au Caire et qui vient d'être traduit en français par M. G. Rat.

Chems-Eddin Mohammed en-Nawâdji, né au Caire vers 1383, professeur de traditions dans les écoles chaféïtes, poète lui-même, mort en 1455, a laissé, sous le titre de *Halbat el-koméït*, un choix de poésies bachiques, qui a été imprimé; on trouve, dans les différentes bibliothèques d'Europe, d'autres ouvrages qui sont restés manuscrits, tels que le *Kitâb eç-Çaboûh* (le Livre de la boisson matinale), anecdotes et poésies du temps des khalifes abbassides, le *Ta'hîl el-Gharîb*, choix de poésies arabes de l'époque musulmane rangées suivant l'ordre alphabétique des rimes, le *Marâbi' el-ghizlân* (Pâturages des gazelles), sur les poésies érotiques, de même que le *Khal'-el-'idhâr*, d'autres encore, et enfin une étude sur les plagiats commis par son ami Ibn Hidjdja de Hama.

Daoûd ben 'Omar el-Antâkî était médecin; il habitait le Caire, bien qu'originaire d'Antioche; son père demeurait dans le village où est le tombeau du fameux Habib le Charpentier; quant à lui, il fut guéri d'un rhumatisme congénital par les soins d'un médecin grec, qui lui apprit sa langue. Quand on l'interrogeait sur un sujet scienti-

fique, il dictait immédiatement de quoi remplir dix à vingt pages de texte. En dehors de ses ouvrages consacrés à la médecine, il a écrit le *Tezyîn el-aswâq*, anthologie de prose et de vers sur l'amour. Il mourut aveugle à la Mecque en 1599.

'Abd-el-Qâdir el-Baghdâdi, qui mourut en 1682, a laissé, sous le titre de *Khizânet el-adab* (Trésor de la littérature), un commentaire sur les citations que l'on rencontre dans l'explication qu'a donnée Râdi-Eddin el-Astérâbâdi († 1287) de la *Kâfiya*, grammaire d'Ibn Hâdjib, et qui contient une foule de renseignements précieux, puisés à des sources que nous n'avons plus, sur les débuts de la littérature.

Le Mecquois El-'Abbâs ben 'Ali ben Noûr-Eddin a rédigé, à Mokha, en 1735, au retour d'un long voyage qui dura douze ans, son *Nozhat el-Djélis wa Monyat el-adîb el-anîs* (Délice du compagnon et plaisir du lettré ami de la société), voyage littéraire et biographique qui, partant de la Mecque, promène le lecteur à travers l'Égypte, la Palestine, la Perse, l'Inde et l'Arabie méridionale. C'est une compilation d'une érudition remarquable, qui en fait une véritable anthologie. Elle est dédiée au jurisconsulte Ahmed ben Yahya Khazendar, qui lui avait conseillé de voyager pour échapper aux ennuis que lui causaient ses parents et ses amis dans sa ville natale.

Les Mille et une Nuits.

S'il est un ouvrage célèbre entre tous, amusement des enfants et de l'âge mûr, c'est bien le livre anonyme universellement connu sous le nom de *Kitâb Elf léïla wa*

léïla (les Mille et une Nuits). On connaît la trame assez lâche qui rassemble en un seul récit une foule de contes de nature diverse : un roi supposé de l'Asie centrale prend la résolution, pour se prémunir contre les ruses et l'infidélité des femmes, de faire mourir chaque jour l'épouse qu'il s'est choisie, lorsque les deux filles de son ministre se dévouent pour sauver le pays; l'aînée, intelligente et nourrie de la littérature des fées et des génies, amuse le roi, chaque matin, par un conte dont elle réserve prudemment à la nuit prochaine la *suite au prochain numéro*, et tient ainsi en suspens sa curiosité jusqu'au jour où il renonce définitivement à ses funestes projets. Les noms des personnages du prologue sont persans : c'est assez dire la source où il a été puisé; c'est en effet la Perse qui possédait le *Hézâr Afsânè* (les Mille contes), traduit du pehlvi en arabe dès le IIIe siècle de l'hégire, ainsi que l'a rapporté l'historien Mas'oûdi : « Ce livre est connu dans le public, dit-il, sous le nom de *Mille et une Nuits*; c'est l'histoire d'un roi, de son vizir, de sa fille et de son esclave, Chirazad et Dinazad. » Ce qu'il y a de particulièrement remarquable dans ce passage de l'aimable chroniqueur, c'est la très ancienne forme, purement persane, des noms des deux personnages féminins devenus plus tard Chéhérazade et Dinarzade; car Chirazad (forme arabisée de Tchihr-âzâd) veut dire, en persan, « noble par la race », et Dîn-âzâd, « noble par la loi »; défigurés ensuite, ils sont devenus inintelligibles. Cette trame, la Perse l'avait peut-être tirée de l'Inde, avec laquelle elle se trouvait en contact depuis les grandes conquêtes des Sassanides, renouvelant les vastes exploits de l'empire des Achéménides, fondé par Cyrus et Darius et détruit par Alexandre.

Dans ce cadre évidemment artificiel, se glissent des

récits de nature diverse, introduits à différentes époques que la critique a réussi à déterminer. Il y a d'abord un ancien fonds, de source probablement indienne, remarquable par le déploiement de la fantasmagorie, tel que le conte *le Pêcheur et le Génie*. Puis viennent s'y joindre, à Bagdad, les histoires d'amour et les aventures du bazar qui se terminent par l'apparition du khalife Haroun er-Rachid, accompagné de son vizir Dja'far le Barmékide et de son eunuque Mesroûr, faisant la nuit la police des rues de sa capitale. Dans ce cycle de récits populaires se sont glissés des extraits de la littérature, comme l'histoire du khalife Oméyyade 'Omar ben 'Abd-el-'Azîz et des poètes. Un troisième groupe, plus récent, est formé par les aventures du Caire qui se groupent autour des personnages nommés Ahmed ed-Danaf et Dalila : ce sont des contes surnaturels et fantastiques, dont quelques-uns semblent une survivance de l'ancienne Égypte. D'autres sont sûrement d'origine juive, comme le conte de Boloûqya, inséré dans celui de Hâsib Karîm-Eddin, et auquel M. Horovitz a récemment consacré une étude; la présence de ces récits a même fait penser à M. Chauvin que l'un des rédacteurs de la récension égyptienne pouvait être un Juif converti. En outre on a introduit, pour ainsi dire de force, dans ce cadre d'historiettes populaires, pour parfaire ce nombre de mille et une nuits auquel on était tenu par le préambule, des romans de chevalerie tels que celui d''Omar en-No'mân, et même un roman d'aventures maritimes, l'histoire de Sindebad le Marin, dont l'origine remonte à l'époque où florissait le commerce du golfe Persique et de l'océan Indien, et qui aurait été composé à Bassora au xe siècle. Quant à la rédaction de l'ouvrage telle que nous la possédons, elle ne peut être que moderne, puisqu'on y a

admis les contes de Qamar-ez-Zémân et de la femme du joaillier, de Ma'roûf et de sa femme Fâtima, qui sont tous les deux du XVIe siècle, et enfin l'histoire d'Abou-Qîr le Teinturier et d'Abou-Sîr le Barbier, la plus moderne de toutes.

Le mérite d'avoir fait connaître les *Mille et une Nuits* à l'Europe est le principal titre de gloire de l'orientaliste français Antoine Galland, qui avait accompagné à Constantinople l'ambassade du marquis de Nointel et avait depuis fait encore deux autres voyages en Orient. C'est de 1704 à 1708 que parut sa traduction, qui fut un événement. Pétis de la Croix en 1710 et Caussin de Perceval en 1806, Édouard Gaultier (1824), Destains (1825), Trébutien de Caen (1828), continuèrent son travail de traduction. Plus près de nous John Payne (1882-84) et Richard Burton (1885-88), après Lane (1841), ont donné deux traductions anglaises complètes, le premier en treize volumes, le second en seize. Le Dr Mardrus publie actuellement à Paris une traduction française intégrale, qui ne cèle aucune des longueurs du texte original. Les éditions publiées en Orient, Boulaq et Calcutta, n'ont fourni la matière que des neuf premiers volumes de Payne et des dix premiers de Burton; les textes ont été complétés au moyen d'autres manuscrits, tels que celui de Tunis édité par Habicht à Breslau de 1835 à 1839, publication continuée après sa mort par Fleischer de 1842 à 1843, et celui qu'avait apporté en Europe Wortley Montague, et qui fut utilisé par Burton. En 1886, M. H. Zotenberg, conservateur des manuscrits à la Bibliothèque nationale, découvrit le texte arabe des contes d'Aladin et la Lampe merveilleuse et de Zéïn el-Asnâm, qu'on ne retrouve pas dans les éditions orientales des *Mille et une Nuits* : on s'était même demandé

si Galland ne les avait pas inventés de toutes pièces; la découverte de M. Zotenberg et les recherches de critique historique auxquelles il s'est livré pour établir que le texte découvert n'était pas une traduction arabe faite sur le français de Galland, ont démontré que celui-ci avait eu sous les yeux un texte en dialecte de Syrie où il a puisé ses deux charmantes nouvelles. Le sixième volume supplémentaire de la traduction de Burton contient les histoires publiées par Dom Denis Chavis, prêtre syrien, et Jacques Cazotte (1788-89), et traduites en allemand en 1790 et 1810, en anglais en 1792.

Le style des *Mille et une Nuits* est absolument populaire et dialectal; il renferme une foule d'expressions qui n'appartiennent point à l'arabe classique, et varient suivant les provinces. Le texte d'Aladin est tout entier en dialecte de Syrie. On voit la source d'où proviennent les contes d'origine arabe : c'est le *meddâh*, le conteur populaire qui va de café en café les soirs de fête, qui est l'auteur anonyme de la plus grande partie des nouvelles qui forment ce recueil.

Le roman d'Antar.

C'est à El-Açma'ï, le grammairien de la fin du IIe siècle de l'hégire (739-831), que l'on fait remonter le grand roman de chevalerie dont Tarrick Hamilton avait donné une traduction partielle anglaise en 1820 et dont le texte arabe fut rapporté de Constantinople à Paris par Cardin de Cardonne. Caussin de Perceval, le fils, en disserta dans le *Journal asiatique* et en donna des extraits dans le recueil des *Chrestomathies orientales* (1841). Ces deux

orientalistes, puis Cherbonneau, Dugat et Devic en ont traduit des fragments; il a été publié intégralement au Caire en 1893. Il est bien clair que ces récits populaires ne remontent pas si haut, et que dans tous les cas il s'est passé de si nombreux siècles depuis lors que le nom d'El-Açma'ï n'est plus qu'une étiquette mise par le *râwi* populaire en tête de ces contes pour leur donner un semblant d'authenticité; ce roman dans sa forme actuelle remonte tout au plus à l'époque des Croisades. Les Orientaux estiment peu un style aussi dénué de prétentions littéraires; nous y chercherons au contraire avec plaisir l'expression de l'âme du peuple, non bridée par les formules toutes faites acquises à l'école et qui se retrouvent dans le texte actuel du *Roman d'Antar*, dans les passages en prose rimée et dans les citations poétiques, beaucoup plus nombreuses qu'on ne le croirait.

Dans le *Roman d'Antar*, a dit Caussin de Perceval, « on trouve une peinture fidèle de la vie de ces Arabes du désert, dont les mœurs semblent n'avoir reçu du laps des temps presque aucune altération. Leur hospitalité, leurs vengeances, leurs amours, leur libéralité, leur ardeur pour le pillage, leur goût naturel pour la poésie, tout y est décrit avec vérité. Des récits en quelque sorte homériques des anciennes guerres des Arabes, des principaux faits de leur histoire avant Mahomet, et des actions de leurs antiques héros; un style élégant et varié, s'élevant quelquefois jusqu'au sublime; des caractères tracés avec force et soutenus avec art, rendent cet ouvrage éminemment remarquable; c'est, pour ainsi dire, l'Iliade des Arabes. » En faisant la part de l'enthousiasme créé par la découverte qu'il avait faite en Syrie, et à prendre le *Roman d'Antar* comme une œuvre populaire dans laquelle il ne faut rien chercher d'historique,

la description enflammée qu'en a faite Caussin de Perceval est assez exacte; la lecture en est agréable, et on peut trouver quelque intérêt à suivre ces aventures de cape et d'épée; à tout prendre, c'est ainsi qu'Alexandre Dumas père écrivait l'histoire de France. Parfois le conteur rencontre des trouvailles de toute beauté, comme le fameux épisode de la mort d'Antar, tant admiré par Lamartine : le héros du désert, frappé à mort par une flèche empoisonnée que lui a lancée traîtreusement un implacable adversaire, remonte à cheval pour assurer la retraite de sa tribu, et meurt appuyé sur sa lance; l'ennemi, terrifié au souvenir de ses prouesses, n'ose avancer, jusqu'au moment où un esprit avisé imagine une ruse qui fait sortir le cheval de son immobilité de statue; celui-ci s'élance, et le cadavre d'Antar, n'étant plus soutenu, s'écroule à terre.

Roman des Beni-Hilâl.

Dans son charmant ouvrage devenu classique, l'auteur des *Modern Egyptians*, le grand arabisant Edward William Lane, a tracé un tableau très vivant du conteur public, qui s'asseoit sur un banc devant un café, et autour duquel les citadins du voisinage venaient s'assembler en fumant le long tchibouk, alors d'un usage général en Orient. Il a donné en même temps l'analyse de plusieurs de ces romans récités; le *Roman d'Antar* est un de ceux-là. Depuis, d'autres encore ont été publiés, parmi lesquels le *Roman des Beni-Hilâl.* C'est le même sujet que le roman d'Abou-Zéïd, populaire en Égypte. L'émir Rizq, malgré ses dix femmes, n'avait eu que deux filles et un garçon né sans bras, lorsque la princesse El-Khadrâ,

fille du chérif de la Mecque, devint sa onzième épouse et lui donna un rejeton nègre, parce qu'ayant rencontré en voyage un oiseau tout noir qui se défendait victorieusement contre une troupe d'autres oiseaux, elle avait souhaité que son fils ressemblât à ce brave oiseau, dût-il être aussi noir que lui. Son vœu fut exaucé; mais son père, obligé de ne pas le reconnaître par suite de l'insistance de ses compagnons, répudia Khadrâ, qu'il renvoya à son père, le chérif de la Mecque. Pendant le voyage du retour, elle fut rencontrée par l'émir Fadl, chef de la tribu de Zahlan, qui la prit sous sa protection et adopta son fils, le jeune Barakât, plus tard surnommé Abou-Zéïd. Celui-ci devint un héros qui fit la gloire de sa tribu d'adoption. De l'autre côté son père, qui aimait toujours Khadrâ, s'était retiré à part, dans une tente, accompagné d'un seul esclave. Plus tard la tribu dont il avait été le chef, défaite par Barakât et réduite à un état misérable, fit appel à ses talents et le supplia de reprendre la direction des affaires. La lutte mit en présence le père et le fils, sans se connaître. L'émir Rizq fut renversé de cheval et aurait été tué par son fils si sa mère n'était intervenue au combat pour révéler les véritables liens qui unissaient Rizq et Barakât Abou-Zéïd. Le père et le fils se reconnurent, et l'émir Abou-Zéïd pardonna à sa tribu les injures qu'il en avait reçues. Dans la grande épopée persane, le *Chah-nâmè*, Firdausi a mis également en présence Rustem et son fils Sohrâb; le père tue son fils en combat singulier, et ne le reconnaît que quand il est mort. Cet épisode saisissant est plus dramatique que l'épisode correspondant du roman arabe; l'auteur anonyme d'Abou-Zéïd a reculé devant la conception du parricide, même involontaire, qui l'aurait obligé d'ailleurs à terminer brusquement son récit, tandis

qu'il continue longtemps à parler des prouesses de son héros.

M. Martin Hartmann a montré que les histoires des Beni-Hilâl et leur invasion de l'Afrique septentrionale (*taghrîbât*) ne forment qu'un seul cycle de légendes, qui se rattachent aux chants modulés encore aujourd'hui par les Bédouins du désert de Libye. Ce cycle comprend trente-huit romans, dont celui d'Abou-Zéïd n'est que le dernier de la série. C'est d'abord l'histoire de Djâbir et Djobéïr, ancêtres des Beni-Hilâl, remontant à l'époque du Prophète; puis quatre cents ans plus tard, celle d'El-Khadrâ, mère d'Abou-Zéïd, telle qu'elle est racontée plus haut; les aventures de Chammâ et de Zahr-el-Bân, où l'on voit l'émir Sirhân, retournant dans son pays par mer, fait prisonnier par des corsaires chrétiens et devenant dans leur pays porcher en chef; son épouse Chammâ va le rejoindre dans les terres des Francs. Son fils, le sultan Hasan, se rend au Yémen pour faire la guerre aux adorateurs du feu — souvenir des temps historiques où les Perses sassanides tenaient garnison dans l'Arabie méridionale — et y est aidé par l'éternel Abou-Zéïd; ensuite il vainc le roi de l'Inde, Djarâd, conquiert son pays et ramène en Arabie les Beni-Hilâl. La suite du roman raconte comment le sultan Hasan et Abou-Zéïd se transportent au Nedjd, parce qu'il n'y avait plus rien à manger dans leur patrie. Cette même raison oblige les Beni-Hilâl à quitter le Nedjd pour l'Occident : c'est ce qu'on appelle proprement le *taghrîbé* (émigration vers l'ouest). Ils se rendent à Tunis, où règne Ez-Zénâti Khalifa, nom dans lequel on retrouve aisément celui de la tribu berbère des Zénâta. Des combats fantastiques avec les Persans, avec Tamerlan, des expéditions sur les bords du Nil, entremêlés de noms qui semblent rappeler

de lointains souvenirs des Croisades (Bardewîl, Baudoin), la prise de Tanger et de Maroc complètent le cycle d'aventures qui se rattachent plus ou moins à l'invasion de l'Afrique du Nord par les Beni-Hilâl au xie siècle de notre ère.

Roman de Séïf Dhou'l-Yazan.

Séïf est le fils d'un roi du Yémen; sa mère, une esclave, le fait abandonner dans le désert, il est miraculeusement nourri par une gazelle qui avait perdu ses petits, trouvé par un chasseur et emmené chez les Abyssins. Devenu grand, il combat le géant Moukhtatif et le tue; en récompense le roi veut lui donner la main de sa fille Châma, mais le ministre s'y oppose et exige que le jeune homme lui apporte la tête de Sa'doun ez-Zendjî, la terreur de l'Abyssinie, qu'il lui trouve le livre de l'histoire du Nil, protégé par des talismans dans un pays inaccessible; il est plus tard reconnu par sa mère, qui veut l'assassiner pour régner seule. Après toutes sortes d'aventures merveilleuses traversées par des génies et des magiciennes, Séïf, rentré dans sa patrie, abdique en faveur de son fils pour vivre en patriarche; mais des malheurs immérités ne tardent pas à abréger sa vie.

Une traduction française, par Ali-bey, en a paru à Constantinople (J.-J. Wick, 1847, in-8°, 368 p.) sous le titre de *Sultan Saif-Zuliazan*, traduit de l'arabe et orné de cinq lithographies.

Le *Séïf et-Tidjân* (Glaive des couronnes) est le récit, divisé en séances, des aventures d'un prince fabuleux, qui va de pays en pays, conquérant le monde, se débattant à grands coups d'épée contre des magiciens et des

fées, en même temps que contre des multitudes armées, qui se convertissent à l'islamisme entre les mains des prophètes Abraham et Ismaël. Il a été traduit en français par le Dr Perron.

Fables de Loqman.

Le vieux fonds des fables que nous connaissons sous le nom d'Ésope, ces conseils de morale pratique mis dans la bouche des animaux, est passé en arabe et a été attribué au sage Loqman. Qu'est-ce que ce sage? Le Koran a dit dans le chapitre intitulé Loqman : « Nous avons donné la sagesse à Loqman en lui disant : Sois reconnaissant envers Dieu. » — « Loqman dit un jour à son fils par voie d'admonition : O mon enfant! n'associe point à Dieu d'autres divinités, car l'idolâtrie est une méchanceté énorme. »

Le livre sacré des musulmans faisait allusion à un personnage légendaire dont le nom se rencontre à deux reprises dans les anciennes traditions arabes. La première fois, c'est à l'occasion de la destruction du premier peuple d'ʿAd, dans le sud de la péninsule; il avait été envoyé en ambassade à la Mecque, pour demander secours contre la sécheresse, alors que le prophète Houd, repoussé par ce peuple, fut vengé par l'envoi d'un nuage noir qui ruina le pays. Sa piété fut récompensée par le don d'une longue vie, équivalente à celle de sept générations de vautours. La seconde fois, c'est à propos du jeu du *Méïsir*, qui consistait à tirer au sort, avec des flèches, les parts d'un chameau égorgé à frais communs; sa passion pour ce jeu était devenue proverbiale; on parle aussi de sa

finesse et de son habileté. Rien de plus dans les traditions anté-islamiques; cependant nous venons de voir qu'au temps de Mahomet, il passait déjà pour incarner la sagesse. Le Prophète ne peut avoir pris cette idée que dans une croyance populaire régnant autour de lui; sinon, les moqueurs qui l'entouraient auraient eu beau jeu s'il s'était avisé, lui le premier, d'attribuer la sagesse à un être réputé surtout pour sa perspicacité. On le nommait, il est vrai, comme auteur de proverbes, mais beaucoup d'autres, hommes et femmes, partageaient cet honneur avec lui.

Comme les autres ouvrages passés du grec en arabe, les fables n'ont point été traduites directement, mais par l'intermédiaire d'une traduction syriaque due à la plume d'un chrétien, Barçoûma, mort en 1316, et que nous avons avec la date de 1299; on connaît un recueil du même genre qui porte le titre syriaque de *Matlé de Soufos* (Fables d'Ésope). C'est de là que provient la version arabe, mise sous le nom du vieux Loqman, dont la sagesse était prouvée par le texte même du Koran.

CHAPITRE XI

LE XIX[e] SIÈCLE

Parmi les pays de langue arabe, l'Égypte, la Syrie, Tunis, l'Algérie, le Maroc ont à divers degrés une certaine activité littéraire qui se traduit par la publication de nombreux journaux, mais qui se dévoile aussi par divers travaux paraissant sous forme de livres. Ce mouvement ne se borne pas aux contrées où l'arabe est parlé, mais comprend également certaines grandes villes, telles que Constantinople, où l'arabe est langue savante, et Paris, où il est profondément ignoré, sauf d'un petit nombre d'érudits, mais où se rencontrent parfois, dans le mouvement incessant amené par la facilité des communications, des écrivains d'Orient qui y ont fait paraître leurs ouvrages.

Michel ben Niqolâ ben Ibrâhîm Sabbâgh, né à Saint-Jean-d'Acre, vers 1784, passa sa jeunesse à Damas, fut au service de la France pendant l'expédition d'Égypte et accompagna nos troupes quand elles quittèrent ce pays. Lorsque les Turcs rentrèrent au Caire, sa maison fut pillée, ses biens confisqués et sa fortune anéantie. A Paris, il fut nommé copiste ou plutôt réparateur des manuscrits à la Bibliothèque impériale; il avait fait la

connaissance de Silvestre de Sacy, qui a traduit en français son traité de la poste aux pigeons, intitulé *Mosâbaqat el-barq w'el-ghamâm*, en lui donnant le titre poétique de *La colombe messagère, plus rapide que l'éclair, plus prompte que la nue*; plus tard Arnold pour l'allemand, et Cataneo pour l'italien, ont augmenté la popularité de ce petit traité en le faisant passer dans ces deux langues. Un cantique, qu'il adressa à Napoléon I[er] à l'occasion de la naissance du roi de Rome, fut également traduit par S. de Sacy (1811); plus tard, les circonstances politiques ayant changé, Sabbâgh adressa à Louis XVIII un cantique de félicitation (*Néchîd téhâni*) que Grangeret de Lagrange fit passer en français (1814). Il avait rédigé, sur les formes modernes de la poésie arabe, *mawâliya, zadjal*, des notes qui étaient en la possession de Grangeret de Lagrange et qui ont été utilisées par G. W. Freytag pour sa métrique arabe. Il mourut en juin 1816, laissant manuscrites une Histoire des tribus arabes et une Histoire de la Syrie et de l'Égypte, ainsi qu'une grammaire de l'arabe vulgaire de Syrie et d'Égypte (*er-Risâla et-tâmma*), qui a été publiée par Thorbecke à Strasbourg (1886); le manuscrit, qui faisait partie de la bibliothèque d'Étienne Quatremère, est entré dans celle de Munich en même temps que tous les papiers laissés par l'illustre orientaliste français.

Son ami Elyoûs Boqtor (Bocthor), né à Syout dans la Haute-Égypte, le 12 avril 1784, de parents coptes, fut à quinze ans attaché comme interprète à l'état-major de l'armée française; revenu en France avec les débris de l'expédition, il fut employé en 1812 à des traductions d'ouvrages arabes déposés aux archives du ministère de la Guerre, puis attaché comme interprète au dépôt général de l'armée, vit sa place supprimée en 1814, puis en 1817,

fut autorisé à faire un cours d'arabe vulgaire à l'École des Langues orientales vivantes (1816), puis nommé professeur dans le même établissement (1821) et mourut, à peine âgé de trente-sept ans, le 26 septembre 1821. Il a laissé un dictionnaire arabe-français qui a été publié en 1828-29, par les soins de Caussin de Perceval fils, qui lui avait succédé dans sa chaire.

Nakoula (Niqôlâ) et-Turk, fils de Yoûsouf et-Turk, appartenait à la religion grecque-catholique (melchite). Né en 1763 à Déïr-el-Qamar, résidence de l'émir Béchir, chef des Druzes, et aujourd'hui chef-lieu du gouvernement du Liban, d'une famille originaire de Constantinople, il entra au service du prince druze avec le titre de *mo'allem* ou professeur, et fut un poète estimé dans cette petite cour. Son maître l'avait envoyé en Égypte pour le renseigner sur les projets des Français; il y resta pendant la durée de la domination française. Devenu aveugle à la fin de ses jours, sa fille Warda écrivait sous sa dictée les vers qu'il composait. Il mourut à Déïr el-Qamar en 1828. Son *Précis de l'occupation française* a été traduit par Alexandre Cardin à la suite du *Journal d'Abdurrahman Gabarti* (1838); le texte en a été publié et traduit par Desgranges aîné (1839). L'ode où il a exprimé ses sentiments sur la conquête de l'Égypte a été traduite en français par J.-J. Marcel.

Le Chéïkh Rifâ'a et-Tahtâwî, fils du chafé'ïte Râfi', descendant du fameux santon de Tahtâ, Ahmed el-Badawî, qui prit part à la bataille de Mançoûra, débuta dans sa carrière par être élève de la mosquée el-Azhar au Caire, fut aumônier dans l'armée égyptienne avec le titre de prédicateur, puis envoyé à Paris avec les élèves de l'école égyptienne qui venait d'y être créée sous la direction d''Abdi-Efendi Muhurdâr. Rentré plus tard au Caire,

il y fut, à la fin de sa vie, chef du bureau des traductions. Il a traduit du français de nombreux ouvrages, entre autres, en vers arabes, la *Lyre brisée* d'Agoub, sous le titre de *Nazhm el-'oqoûd* (1827); ses ouvrages originaux sont la relation de son voyage et de son séjour en France, qu'il a appelée *Takhlîç el-Ibrîz* (Purification de l'or), et des odes patriotiques égyptiennes (*manzhoûma miçriyya*). Il avait projeté d'écrire une histoire d'Égypte depuis les temps les plus reculés, d'après les auteurs arabes et autres; son *Anwâr taufîq el-djélîl* n'a vu paraître que le premier volume, qui s'arrête à Mahomet.

Un Libanais, le chéïkh NÂÇIF ben 'Abdallah EL-YAZIDJI, né en 1800 à Kefr-Chîmâ, mort le 5 février 1871, qui fut attaché comme professeur à la mission américaine de Beyrouth, a imité les célèbres *Séances* de Harîri dans son *Medjma' el-bahréïn* (Confluent des deux mers), imprimé à Beyrouth en 1856; ce livre avait été précédé par une anthologie, *Medjmoû' el-adab*; un traité de logique, *Qoutb eç-Çinâ'a* (le Pôle de l'art), une grammaire arabe, *Façl el-Khitâb*, un commentaire sur Moténebbi, *el-'Arf et-Tayyib*, un traité de prosodie arabe, *'Iqd el-djomân*, un commentaire de la *Djâmi'a* sur la métrique, *el-Lâmi'a* (1869), le *Nâr el-qira*, un commentaire sur les vers cités dans le *Mokhtaçar*, *'Oqoûd ed-dorar*, un commentaire de la *Khizâna*, *el-Djomâna*, sont ses principaux ouvrages. C'est lui qui écrivit à Silvestre de Sacy, au sujet de son édition des *Séances* de Harîri, une lettre critique qui a été traduite en latin par A. F. Mehren. Un choix de ses poésies, extraites de son diwan inédit, a été imprimé à Beyrouth en 1853, sous le titre de *Nobdha*; deux ans après paraissait dans la même ville un choix de chronogrammes (*tawârikh*) tirés du même fonds; enfin

un recueil d'autres poésies, intitulé *Thâlith el-qamarëïn* (le Troisième croissant), a paru à Beyrouth en 1883.

Elyâs Faradj Bâsîl, maronite de Kesrawân dans le Liban, a réuni à Alep ses poésies diverses dans un volume, *Madjmoû'at azhâr* (Recueil de fleurs, anthologie), qui a été imprimé à Jérusalem (1879).

Un type d'écrivain abondant et divers, mâtiné de journaliste, ce fut Ahmed Fâris ben Yoûsef ben Mançoûr ech-Chidyâq, maronite converti à l'islamisme († vers 1890), dont le nom de famille signifie enfant de chœur, quoique étymologiquement il soit proche parent du français archidiacre. Sa verve s'est attaquée d'abord à des questions lexicographiques, et ses recherches dans ce genre, marque d'un esprit ingénieux dépourvu de toute critique, il les a continuées pendant toute sa vie. Le *Lafîf fi koll ma'na tarîf* est un dictionnaire des synonymes arabes, précédé d'un abrégé de grammaire, qui a paru à Malte en 1839. Ensuite vinrent le *Sirr el-layâl* (Mystère des nuits), sur le *qalb* et l'*ibdâl*, c'est-à-dire la métathèse et les changements de consonnes dans les racines arabes; le *Djâsoûs 'alâ 'l-Qâmoûs* (l'Espion du *Qâmoûs*), critique du dictionnaire de Fîroûz-Abâdî; *el-Wâsita fi ma'rifet Ahwâl Mâlta,* l'intermédiaire pour connaître la situation de Malte, et la découverte du secret des sciences de l'Europe (Tunis, 1866; Constantinople, 1881). Un poème en l'honneur du bey de Tunis a été traduit en français par M. G. Dugat. Mais son esprit caustique s'est donné libre carrière avec l'ouvrage appelé *es-Sâq 'ala's-sâq* (Jambe sur jambe), ou la vie et les aventures de Fariac, relation de ses voyages avec des observations critiques sur les Arabes et les autres peuples, publié à Paris en 1855. Le *Charh tabâï' el-haïwân* (Commentaire de la nature des animaux), sur les mœurs des

quadrupèdes et des oiseaux (Malte, 1841), est plus ou moins emprunté à Buffon. Son fils, Sélim Fârîs, a réuni, dans le *Kanz er-raghâ'ïb*, les variétés littéraires et scientifiques que lui et son père avaient fait paraître dans le journal arabe fondé à Constantinople, par celui-ci, le *Djéwâib*, plus tard transféré au Caire.

Un autre Libanais, BOTROS BISTÂNÎ, maronite passé au protestantisme (né en 1819, mort le 1er mai 1883), qui fut drogman du consulat des États-Unis à Beyrouth, a donné, dans le *Mohît el-mohît* (Ce qui entoure l'Océan), un supplément au Qâmoûs dont R. Dozy a fait un grand usage pour son *Supplément aux dictionnaires arabes*; on y rencontre une foule d'expressions et de significations propres aux divers dialectes de la Syrie. Le *Miçbâh et-Tâlib* (Lampe de l'étudiant) s'occupe de la grammaire arabe; le *Kechf el-hidjâb* (le Voile soulevé), de l'arithmétique; un autre grand ouvrage est son encyclopédie arabe, *Dâïrèt-el-mé'ârif*, encore inachevée. Il a aussi publié une vie d'As'ad ech-Chidyâq; dans un discours tenu à Beyrouth en 1859, il a traité de l'état actuel de la littérature arabe.

Le chéïkh maronite ROCHAÏD DAHDÂH, fils de Ghâlib, plus tard revêtu du titre de comte, s'est fait connaître par des publications de textes, tels que le *Fiqh el-logha* d'Abou-Mançoûr et-Tha'âlibi (Paris, 1861), le diwan d'Ibn el-Fâred avec les commentaires de Hasan el-Boûrîni et d''Abd-el-Ghani en-Nâbolosî (Marseille, 1853; Paris, 1855; Boulaq, 1872), un choix de poésies remarquables pouvant servir de proverbes, recueillies par lui sous le titre de *Tarab el-masâmi'* (Délices des oreilles, Paris, 1861), des Mélanges (*Qamtarat tawâmîr*, Paris, 1880).

Citerons-nous encore, pour nous former une idée de l'activité littéraire de Beyrouth au cours du XIXe siècle,

les noms de Khalil-Efendi EL-KHOURÎ, dont le recueil de poèmes (*Zahr er-roba*) a paru à Beyrouth en 1857, poésies de circonstance pour diverses occasions politiques; Sélim BISTERIS, qui a donné le journal de son voyage en Europe, *en-Nozhat ech-Chahiyya* (Beyrouth, 1859); l'Arménien Iskender-Agha ABKARIOS, dont le *Raudat el-adab* (Parterre littéraire, Beyrouth, 1858) renferme des notices biographiques sur les poètes arabes avant l'islamisme et contemporains de Mahomet, rangées par ordre alphabétique, et qui auparavant avait fait paraître à Marseille (1852) le *Nihâyat-el-arab*, série de notices sur les poètes et les personnages importants avant l'Islam; Djirdjîs-Efendi Tannous 'Aoun, qui a publié à Constantinople (1884) le *Dorr el-Maknoûn* (Perle cachée), dictionnaire technologique; SA'ÎD EL-KHOURÎ ech-Chartoûni, auteur de l'*Aqrab el-mawârid*, dictionnaire arabe avec supplément (Beyrouth, 1894), et du *Chihâb eth-Thâqib*, manuel de style épistolaire (1884); Yousef Ilyâs DEBS, qui enseigna la grammaire arabe sans maître par son *Moghni'l-motê'allim* (1869); le curé ARSÉNIOS el-Fakhâïri, qui a étudié la rhétorique dans son *Raud el-djinân* (1868)?

Le curé syrien Joseph David imprime à Mossoul, chez les Dominicains, des éléments de grammaire française exposés en arabe (1865), le *Tenzih el-Albâb* (Délassement de l'esprit), recueil de sujets moraux en prose et en vers; devenu Mgr Clément-Joseph David, il publie dans la même ville le *Tamriné*, grammaire arabe (1886), qu'avaient précédé les exercices grammaticaux (*Tamrîn*, 1877). Le *Terwidh et-tollâb* (1867) était destiné à faire pénétrer les éléments de l'arithmétique dans l'esprit des jeunes néo-Assyriens des bords du Tigre. Il mourut en 1891.

Le P. Louis Chéïkho, de l'Université Saint-Joseph à

Beyrouth, a contribué, par ses publications, à répandre la connaissance de l'arabe classique. Le *Mokhtaçar eç-çarf* est, comme l'indique le titre, une grammaire abrégée (Beyrouth, 1886) ; le *Tarqiyat el-Qâri*, un choix de lectures ; le *Madjânî'l-Adab* est une immense anthologie de la littérature, en six volumes, avec un commentaire ou notes en quatre autres volumes, et une étude préparatoire sous le titre de *Mirqât*, l'échelle du *Madjâni*; l'*'Ilm el-Adab*, avec la collaboration de G. Eddé, est un cours de belles-lettres et de composition littéraire et oratoire ; le *Cho'arâ en-Naçrâniyya* est une anthologie d'anciens poètes arabes, pour la plupart anté-islamiques, dont l'éditeur se propose de démontrer qu'ils étaient chrétiens. Quant aux Noçaïris ou Ansariés, les mystères de leur religion ont été dévoilés par Soléïman-Efendi d'Adana (*el-Bâkoura es-Soléïmâniyya*), dont le petit volume a été presque intégralement traduit en anglais par E. Salisbury.

L'histoire a été aussi cultivée dans le Liban, surtout l'histoire particulière de cette province montagneuse ; Mgr Istifan ed-Dowéïhi d'Ehden, dans la région des cèdres, au-dessus de Tripoli, avait, comme nous l'avons vu, écrit au XVIIe siècle une histoire des Maronites publiée par Rachid el-Khouri ech-Chartouni (Beyrouth, 1890), à qui l'on devait déjà un manuel de style épistolaire, *Nahdj el-morâsala* (1877) ; un autre Maronite, le chéïkh Tannous ben Yoûsef ech-Chidyâq, a recueilli les annales des familles chrétiennes de la montagne dans ses *Akhbâr el-A'yân* (1859). Khalîl Serkis a composé une histoire de Jérusalem (1874). A Mossoul, le prêtre syrien Louis Rahmâni écrit un abrégé d'histoire ancienne (1876) et un autre du moyen âge (1877) ; il abrège également l'histoire sainte (1883). Mgr Cyrille Behnâm

Benní, archevêque de Mossoul, y écrit sur la vérité de l'Église catholique le *Dorra en-néfîsa* (1867).

Parmi les poètes, mention doit être faite de Botros Kérâma, poète chrétien, mort vers 1850, auteur de *mowachchahât*; de Rizq-Allah Hasoun, libre penseur, mort vers 1880, qui vécut longtemps en Angleterre, où il publia quelque temps un journal arabe, et dont les *Nafathât*, qui sont en grande partie des traductions des fables de Kryloff, dédiées à l'émir Abd-el-Qader, ont été imprimées à Londres (1867); de Yoûsef el-Asîr, né à Saïda vers 1815, mort à Beyrouth en 1890, qui étudia à la mosquée el-Azhar, et qui, bon connaisseur de la langue arabe, fut négligé toute sa vie par les savants qui recherchaient honneurs et fortune : il est l'auteur de *mowachchahât* et d'une controverse grammaticale intitulée *Redd ech-Chahm lis-sahm*, imprimée à Constantinople en 1874; de Yoûsef Debs, archevêque maronite de Beyrouth depuis 1870, qui vivait encore en 1897 et a composé des poésies populaires, ainsi que Nicolas Naqqâch, né en 1817 à Saïda, mort en 1855 à Tarsous, auteur du drame *Arzat Lobnân* (le Cèdre du Liban), et Amîn el-Djindi, poète de Homs, qui étudia à Damas et mourut dans sa ville natale en 1840, laissant un recueil de poésies qui a été imprimé à Beyrouth en 1883 dans un volume qui en contient d'appartenant à d'autres auteurs. A Damas, nous notons Sélim-Efendi 'Anhouri, dont les *Bédâï' Mârout*, pièces de vers formant la troisième partie de ses poésies complètes, ont paru à Beyrouth (1886); sous le titre de *Kenz en-nâzhim* (le Trésor du poète et le flambeau de l'égaré), il a donné un recueil d'expressions classiques rangées par ordre des matières. A Alep, n'oublions pas Fransis Merrach el-Halébi, dont le recueil de vers porte le titre de *El-Mir'ât el-hosnâ*. Un

autre poète d'Alep, Philippe Basile Bennâ, vivait à Constantinople; trois odes que les circonstances lui inspirèrent, l'une pour remercier le prince de Joinville d'avoir contribué à combattre l'incendie de Péra en 1839, une autre en l'honneur de Frédéric-Guillaume IV, roi de Prusse, et la troisième qui est un hommage à 'Abdul-Médjid, ont été traduites en allemand par Otto Röhrig.

Soléïman ben Ibrahim Sola, d'Alep, a chanté, dans ses vers lyriques, la générosité de l'émir 'Abd-el-Qader, dont la décision énergique sauva de nombreux chrétiens pendant les massacres de Syrie en 1860; son diwan a été imprimé au Caire en 1895.

La littérature chrétienne est représentée par les *Mawâ'izh* ou recueil de sermons de Mgr Yousef Ilyâs Debs, archevêque de Beyrouth (1874), et la controverse par l'*ed-Dorr el-manzhoûm*, réfutation des questions et réponses signées de Mgr Maxime Mazhloûm, imprimée dans un couvent du Liban (1863). L'étude du droit revendique le *Charh râïd el-férâïd*, sur le partage des héritages (1873), par Yoûsef el-Asîr.

Damas, imitant Beyrouth, a une période heureuse de productions littéraires. Mahmoud Éfendi Hamza public une série de travaux sur des questions juridiques: le *Qawâïd el-auqâf*, règles qui régissent les biens de mainmorte (1871), *el-Férâïd el-béhiyya*, sur la jurisprudence (1881), *et-Tarîqat el-wâdeha*, sur l'établissement de la preuve préférable (1883), *Tahbîr el-maqâla*, étude sur le délai et la caution (1884). 'Ala-Eddin-Efendi 'Abidin compose un traité de jurisprudence avec le titre de *el-Hadiyya el-'alâïyya* (1882). En matière philosophique, Ahmed el-Barbîr imagine un dialogue entre l'air et l'eau, intitulé *Maqâma* ou séance (1883); Mohammed-Efendi el-Qalbaqdji écrit, sur la connaissance de la nature

intime de l'homme au moyen du miroir des yeux, le *Kechf el-Akhlâq* (1883) ; 'Omar-Efendi el-'Attâr, qui avait publié en 1870 un *Risâla* sur l'objet de la logique, y joint, en 1884, le *Férâïd féwâïd*, sur la signification de l'unité, le *Risâla béhiyya* sur l'origine du monde, le *Tahqîqât béhiyya* sur la signification de l'existence.

Mohammed ben Ahmed-Efendi el-Iskandérâni y étudie les sciences naturelles dans l'*Asrâr er-rabbâniyya* (1883) ; Dâoud-Efendi Abou-Cha'r écrit un traité d'hygiène qu'il appelle *Tohfat el-ikhwân*. L'oraison funèbre de l'émir 'Abd-el-Qader y a été prononcée par Mohammed ben Mohammed el-Mobârek el-Djézâïri (*Lau'at ed-Damâïr*, 1883). Mohammed-Efendi 'Abidin compose un ouvrage bio-bibliographique dénommé *Oqoûd-el-léâli* (1885).

Le grec orthodoxe Spiridion Çarroûf, originaire de Damas, outre de nombreux livres de liturgie publiés d'après le texte grec, compile une histoire sainte depuis la création jusqu'à la fin du premier siècle après Jésus-Christ (Jérusalem, 1855), écrit un abrégé du catéchisme (1860). Le prêtre maronite Ya'qoûb Djordjîs 'Awwâd compose un abrégé de théologie dogmatique (*Kholâçat el-bérâhin el-lâhoûtiyya*, 1873). Sim'ân Ishâq el-Qodsî écrit le *Riâset Botros* sur le pontificat de Pierre et de ses successeurs (1870).

A côté de la Syrie, l'Égypte, sous l'impulsion des réformes implantées par les successeurs de Méhémet-Ali, se livre à une activité de composition des plus remarquables. Les sciences européennes enseignées dans les écoles provoquent un mouvement de traduction considérable, mais que nous ne suivrons pas, pour nous en tenir aux publications originales. Le mouvement, loin d'être purement scientifique, est peut-être encore plus littéraire ; c'est le moment où les presses de l'imprimerie

officielle de Boulaq et des entreprises particulières du Caire mettent à la portée de tous les classiques de l'érudition musulmane. A côté des grands noms d'autrefois, on voit des poètes donner au public le fruit de leur inspiration : 'Ali-Efendi Dervich (1867), avec son *Ich'âr*; Ibrahim-bey Marzoûq, auteur de l'*ed-dorr el-béhî el-mansoûq* (1880), mort à Khartoum dans le Soudan en 1866, Mahmoûd ben Mohammed el-Qoûsi (1892), chéïkh des Sa'diyya à Dongola, qui a écrit les louanges du Prophète en langue vulgaire, Mohammed ben Isma'îl ben 'Omar Chihâb-Eddin el-Hidjâzi, originaire de la Mecque, mort en 1857, qui fut correcteur à l'imprimerie du gouvernement de 1836 à 1849, auteur d'un diwan paru en 1861 et du *Sèfinet-el-Molk* (1865), Amîn ben Ibrahim Chémil, dont l'*el-Mobtakar* réunit cinq séances et vingt-six odes, consacrées à la description de l'homme et composees à Liverpool en 1868, Ali Abou'n-Naçr (mort en 1880), forment la pléiade des poètes néo-égyptiens. L'art des chansons populaires, méprisé des littérateurs d'autrefois, excite la verve de Mohammed 'Othmân Djélâl, mort le 16 janvier 1898, qui a aussi traduit en vers arabes les *Fables* de La Fontaine, de Hasan Hosni, dont le diwan porte le titre de *Thamarât el-Hayât* (Fruits de la vie), et d'Ibn el-Fahhâm.

L'histoire d'Égypte a été écrite par 'Abder-Rahman el-Djabarti el-'Aqîli, dont l'*Adjâïb el-âthâr* a été imprimé à Boulaq en 1880, et traduit de l'arabe en français par une société de quatre savants égyptiens. Son journal pendant l'occupation française, *Mazhhar et-taqdis* (copie autographe à Cambridge), a été traduit en français (1835) par Alexandre Cardin, drogman-chancelier du consulat général de France à Alexandrie. Ce savant était né au Caire en 1756, d'une famile originaire de Zéïla', sur la

côte des Somalis; fils du chéïkh Hasan, homme instruit et vénéré, il alla étudier à la mosquée el-Azhar; il savait le Koran par cœur à onze ans, et n'avait pas encore vingt ans quand il perdit son père. Il était d'un beau physique et d'un caractère grave et noble. Le général Bonaparte le rappela de ses propriétés d'Abyâr, où il s'était retiré; il fut nommé membre du Divan et sut se faire considérer des chefs de l'armée. Après l'évacuation il ne s'occupa plus que de science. Un de ses fils ayant été assassiné en 1823 sur la route de Choubrâ près du Caire, 'Abd-er-Rahman le pleura tellement qu'il en perdit la vue et ne lui survécut que peu de temps, car il mourut en 1825.

L'histoire d'El-Djabarti a été réduite en vers mnémotechniques par Abou's-So'oûd Efendi (1877), sous le titre de *Minhat ahl-el-'açr*; le même auteur avait entrepris une histoire universelle, *ed-Ders et-tâmm*, dont les prolégomènes et la première partie ont paru au Caire en 1872; il avait d'ailleurs, en guise de préparation à ses travaux historiques, traduit du français l'histoire des rois de France (*Nazhm el-léâli*) et celle de l'Égypte sous Méhémet-Ali. La fondation de la maison princière khédiviale et les événements qui ont marqué le règne de Méhémet-'Ali ont incité Mohammed-bey Farîd à rédiger le *Behdjet et-Taufîqiyya*, dédié à Tevfik-pacha (1891); l'histoire élémentaire des pays d'Orient a été exprimée en arabe par Séyyid-Efendi Azmî (*el-mésâlik el-ibtidâïyya*, 1894).

Djordji Zéïdân, chrétien de Syrie, s'est fait connaître par des romans historiques (*Riwâyât*, *Fetât Ghassân*) et a écrit l'histoire de l'Égypte pendant la domination du Mehdi au Soudan. 'Abdallah Fikri-pacha, qui fut ministre de l'Instruction publique et dont les œuvres posthumes, en prose et en vers, ont été publiées par son fils en 1898, était né à la Mecque en 1834, où son père com-

mandait les troupes d'occupation égyptiennes. Accusé de trahison en 1882, il démontra son innocence et se retira dans la vie privée; il fut délégué au congrès des orientalistes de Stockholm en 1889 et mourut l'année suivante. Il a laissé un recueil de sentences et de proverbes rangés par ordre alphabétique (*Nazhm el-léâlî*); ses œuvres diverses ont été réunies et publiées par son fils.

L'orientaliste français Jean-Joseph Marcel, qui avait accompagné le général Bonaparte en Égypte et y avait rendu de grands services à l'armée expéditionnaire et qui, de retour à Paris, y avait rempli les fonctions de directeur de l'Imprimerie impériale, n'a pas hésité à attribuer au chéïkh Mohammed el-Mohdî el-Hafnâwî la paternité d'un recueil de contes dont le titre, tout au moins celui du premier volume, est *Tohfat el-mostaïqidh el-'ânis fî nozhat el-mostanim en-nâ'is* (Présent fait au célibataire éveillé pour le plaisir du dormeur somnolent) et qu'il a traduit en français sous celui de *Contes du cheykh El-Mohdy*. Ce chéïkh était né au Caire de parents coptes en 1737; il se nommait d'abord Hibatallah; son père, Épiphanios Fadlallah, était intendant du *kâchef* (gouverneur de province) Soléïman, sur les instances duquel il devint musulman, étudia à la mosquée el-Azhar, fut secrétaire du Divan et conserva ces fonctions pendant l'occupation française. Il aimait à venir goûter les liqueurs fortes que lui offrait le jeune membre de l'Institut d'Égypte, et lui communiqua le manuscrit en question sans vouloir avouer qu'il en fût l'auteur. Plus tard il accompagna Tossoun-pacha, fils de Méhemet-Ali, dans sa campagne contre les Wahhâbites, mais il revint promptement au Caire après la défaite des défilés de Çafrâ. En 1812, il fut nommé chéïkh-ul-islam, et mourut le

28 novembre 1815 à soixante-dix-neuf ans. Ces contes sont une imitation des *Mille et une Nuits*. 'Abd-er-Rahman, héros de l'histoire, se trouve riche à la mort de son père; comme il n'a pas le goût des plaisirs, il se livre à l'étude et au bout de trois ans il veut jouir de sa science et en faire jouir les autres. Il rassemble tour à tour ses esclaves, ses amis, ses parents, et leur narre des historiettes. Mais il a le don fatal d'endormir ses auditeurs et de s'attirer, chaque fois, des mésaventures; il arrive même, à la suite d'un concours fâcheux de circonstances, qu'on le croit fou et qu'on l'enferme dans le Moristan, hôpital des fous au Caire. Cédant encore à sa manie, il continue à grouper autour de lui un cercle d'auditeurs bénévoles et à les charmer par ses récits; ce sont ceux qui remplissent les deux derniers volumes, dont la composition aurait été achevée en juillet 1783. On s'est demandé si J.-J. Marcel n'avait pas beaucoup ajouté de son propre fonds au canevas fourni par le chéïkh el-Mohdî; mais, comme la même accusation avait été portée contre Galland, qui en est sorti indemne, il n'y a pas lieu de s'arrêter davantage à cette imputation.

La topographie historique du Caire, dont s'occupe avec zèle l'École française que le gouvernement de la République entretient dans la capitale de l'Égypte, est redevable à Ali-pacha-Mobârek, ministre de l'instruction publique, mort en 1893, des *Khitat Taufiqiyya*, renouvellement de l'ouvrage classique de Maqrîzi. Il a également rendu le système métrique accessible aux classes populaires (*el-Mizân*, 1892). 'Ali-pacha Mobârek fut une figure intéressante de savant contemporain. Né en 1823 à Birinbâl, il commença par suivre la carrière militaire; il avait étudié à Paris, et prit part à la guerre de Crimée avec le contingent égyptien qui suivait l'armée ottomane.

C'est lui qui, en 1870, fonda la bibliothèque vice-royale du Caire et rendit ainsi accessible au public un fonds très intéressant de vieux manuscrits. Les voyages en Europe ont été racontés par Hasan-Efendi Taufiq, qui avait fait une tournée en Allemagne et en Suisse (*Résâïl el-bochrâ*, 1891), par Ahmed Zakî, secrétaire du khédive, délégué au congrès des orientalistes à Genève (*es-Safar ilâ'l-Mou' tamar*, 1894), par Mohammed Amîn Fikri-bey (*Irchâd-el alibbâ*, 1892). La géographie réclame les noms de Mahmoûd Réchâd (*ed-doroûs el-djoghrâfiyya*, 1889), de Moçtafa 'Alawì-bey (*eth-thamarât el-wâfiya*, 1873), de Séyyid-Efendi Taufîq (*en-nafahât el-'Abbâsiyya*, 1894). Le chéïkh Mohammed ben'Omar et-Toûnisi, né en 1789, avait fait ses études à la mosquée el-Azhar; ayant entrepris un voyage au Wadaï et au Darfour, il en écrivit la relation qui a été traduite en français par le Dr Perron. Il mourut en 1857 au Caire, où il était attaché à l'école de médecine.

En dehors des ouvrages traduits du français en grand nombre, et qui échappent à notre étude, le champ des sciences exactes a été cultivé par 'Ali 'Izzet-Efendi (1869), Chéfîq-bey Mançoûr (1887), Mohammed-Efendi Hâmid (1894), Mahmoûd-Efendi Moudjir (1870) pour l'arithmétique; par Moçtafâ-Efendi Chauqî (1871) pour le système métrique; par Isma'îl-Efendi Marî (1887) et le même Mohammed-Efendi Hâmid pour l'algèbre; par Ibrâhîm ed-Dasoûqî 'Abd-el-Ghaffâr, mort en 1883, qui dirige en 1853 la publication d'un traité de trigonométrie; par Hasan-Efendi Hosnî pour la cosmographie (*el-oçoul el wâfiya*, 1890). Le ministre Mahmoûd-pacha el-Falakî († 1885), auquel on doit notablement l'impulsion donnée à ces études, a vu traduire en arabe, par Ahmed Zakî (Boulaq, 1888), son mémoire sur le calendrier arabe

avant l'islamisme. Le maréchal de l'Empire ottoman, Ghâzî Mohammed Mokhtâr-pacha, commissaire extraordinaire en Égypte, s'est reposé des luttes contre les Russes en Arménie par la publication de ses *Taufîqât-el-ilhâmiyya*, concordance des calendriers musulman, grégorien et copte, jusqu'en l'an 1500 de l'hégire, avec des éphémérides historiques jusqu'en 1309 de la même ère, ainsi que par celle du *Riyâd el-Mokhtâr* (Parterres de l'élu), traité de la fixation du temps.

Sur le terrain de la grammaire, Mohammed Ayyâd el-Tantâwi, que le sort avait conduit à Saint-Pétersbourg, qui y professait l'arabe et qui y mourut en 1871, a laissé un traité de la langue vulgaire qui a été publié à Leipzig en 1848.

La physique, la chimie, les sciences naturelles, ont occupé les forces du Dr Mohammed-Efendi Kâmil el-Kafrâwî (*el-djawâhir et-badî'a*, 1888; *Qalâïd el-hisân*, 1892) et de Mohammed ben Soléïmân et-Tounisî (*Tahlîl*, 1843); Mahmoûd Anîs a écrit sur la culture du coton (1892); puis viennent les médecins avec leur cortège de droguistes, le Dr Hasan-pacha Mahmoûd, qui a traité de la pathologie interne dans le *Kholâçat et-Tibbiyya* (1892); le Dr Mohammed 'Alawî-bey, qui s'est occupé d'ophtalmologie dans son *Nokhbat el-'Abbâsiyya* (1893); le Dr Ahmed Hamdî-bey, qui a enseigné les maladies simulées dans son *Tohfat el-'Abbâsiyya* (1895), tandis que le *Dorer el-bédriyya* de Mohammed Badr-bey el-Baqlî (1893) commentait les remèdes nouveaux, pour compléter l'*'Iqd-el-djomân*, pharmacopée de Moçtafa Hasan Kassâb, imprimée en 1834, et faire suite au *Nafahât er-riyâdiyya*, traité des compositions pharmaceutiques, suivi d'un dictionnaire français-arabe des termes de médecine et de pharmacie, par 'Ali-Efendi Riyâd (1872).

Le *Qodwèt el-far' bi-açlihi*, traité de l'amour de la patrie, par 'Ali Fehmî (1873), peut se ranger sous la rubrique de la philosophie; dans celle de la biographie du Prophète et de la religion musulmane nous mettrons *El-'Oqoûd ed-dorriyya* de Hamza Fathallah (1891), inspecteur de l'instruction publique, sur l'unité de Dieu, ainsi que son *Bâkoûrat el-Kélâm*, sur les droits et les devoirs des femmes dans l'islamisme, composé pour le congrès des Orientalistes à Stockholm (1889), la *Dorra el-'Abbâsiyya*, sur les articles de foi et les pratiques pieuses de la religion musulmane, de Séyyid-Efendi Mohammed (1894), et le *Tarîkh el-Kholéfâ er-râchidin*, généalogie du Prophète et son descendant le sultan 'Abd-ul-Médjid, par Ahmed Hidjâzî Isma'ïl (1862). Au droit musulman se rattachent les ouvrages revêtus du nom de Mohammed Qadrî-pacha, mort le 21 novembre 1888 (*Morchid el-haïrân*, Traité des obligations et des contrats d'après le rite hanéfite, 1891), et de Mohammed Rèèfet (*ed-Dorra el-yatima*, Leçons de droit pénal égyptien, 1894).

La littérature chrétienne, cultivée par les Coptes, revendique à juste titre l'*'Iqd-el-anfas*, histoire sainte, par Wahbi-Efendi Tâdoros (1881); un moine du couvent de Saint-Barmoûs a écrit l'histoire ecclésiastique d'Égypte (*el-Kharida en-Nafisa*), dont le tome premier a paru en 1883.

Dans l'Occident musulman, Tunis et Alger peuvent mettre en ligne quelques publications arabes. Dans la première, le chéïkh Abou'th-thanâ Mahmoûd Qâbâdo compose, à la louange du Prophète et de sa famille, un poème, le *Kharîdat 'iqd el-léâli* (1871), ainsi que des poésies réunies par son élève le chéïkh Abou-'Abdallah Mohammed es-Senousi (1876-78). En 1868, le général

Khaïr-Eddin et-Tounisî, ministre du bey de Tunis et plus tard grand-vizir de l'Empire ottoman, publie l'*Aqwam el-mésâlik*, description historique, politique et administrative des États de l'Europe, et notions géographiques sur les diverses parties de la terre. Mohammed es-Senousî, déjà nommé, fait paraître en 1892 les *Istitlâ'ât el-bârisiyya*, spectacles de Paris durant l'année 1889, et écrit, sous le titre de *Matla' ed-darâri* (Lever des planètes), des recherches sur la conformité de la jurisprudence musulmane avec la loi immobilière (1888).

Dans la seconde, Abraham Daninos publie en 1848 un drame arabe, *Nozhat el-Mochtâq wa ghoççat el-'Ochchâq*; la même année, le chéïkh Mohammed ben Ahmed et-Tidjâni écrit le *Tohfat el-'aroûs*, trois chapitres sur les femmes et le mariage; Mohammed Qabîh rédige un poème comique, le *Risâlet el-abrâr*, qui est le récit des aventures de deux étudiants arabes au village nègre d'Oran, publié et traduit par G. Delphin (1887); Si Ahmed ould Qâdi, bach-agha de Frenda, donne ses impressions de voyage à Paris dans le livre intitulé *er-Rihlat el-qâdiyya*, louanges de la France et avertissement aux nomades du désert (1878). Séyyid Soléïman ben Çiyâm avait, en 1852, raconté son voyage en France dans son *Rihla*. Enfin il est impossible de parler littérature arabe en Algérie sans mentionner le nom de notre grand et redoutable adversaire, l'Emir Mouhyiddin 'Abd-el-Qader el-Hasanî dont le *Dhikrâ 'l-'Aqil* (*Rappel à l'intelligent*) a été traduit en français par G. Dugat, et dont les règlements militaires, *Wichâh el-Kétâïb*, ont été publiés et traduits par F. Patorni (1890). L'*Iktirâth*, sur le respect des droits de la femme dans l'islamisme, par Mohammed ben Moçtafa ben el-Khodjah Kamâl l'Algérien, a été traduit par Arnaud (1895).

Un érudit qui a composé quelques ouvrages historiques et entre autres une description de l'île de Djerba publiée et traduite à Tunis (1884) par M. Exiga dit Kayzer, ce fut le chéïkh Mohammed Abou-Ras en-Nâçiri de Mascara, né en 1751, mort en 1823. Il perdit ses parents de bonne heure et eut une enfance fort malheureuse; cependant il apprit l'alphabet sans maître, et devint assez instruit pour donner des leçons de lecture et d'écriture aux étudiants en droit. Il professa à Mascara et réunit autour de lui de nombreux élèves, dictant toujours de mémoire. En 1790, il partit pour le pèlerinage, visita Tunis et le Caire, remplit au retour les fonctions de cadi et de prédicateur jusqu'en 1796, se trouva à Alger en 1800, puis à Fez et repartit pour la Mecque en 1811, où il rencontra des savants wahhabites; il reconnut que leurs principes étaient ceux des Hambalites, mais qu'ils avaient des règles pratiques différentes de celles qui sont adoptées par les quatre rites orthodoxes. Les *Voyages extraordinaires* ('Adjâïb el-Asfâr), traduits par M. Arnaud, sont un commentaire sur le poème écrit par lui-même au sujet de la prise d'Oran par le bey Mohammed ben 'Othmân (1792).

Au Maroc, Abou'l-Qâsem ben Ahmed ez-Ziyâni a donné l'histoire de ce pays de 1631 à 1812, dans son *Terdjumân el-Mo'rib*, publié et traduit par M. O. Houdas. Cet ouvrage fut écrit à Tlemcen, où il avait été contraint de se réfugier, après avoir été défait dans un combat contre les Bédouins, étant gouverneur d'Oudjda. Plus tard l'histoire de ce pays a été continuée par Ahmed en-Nâçiri es-Salâwî, né en 1834, mort en 1897, qui avait été employé des douanes dans différents ports de la côte, et s'est servi, pour la rédiger, de documents officiels (*El-Istiqçâ*). Mohammed ben et-Tayyib el-Qâdiri écrit et imprime à

Fez le *Nachr el-Mathâni*, dictionnaire biographique des XIe et XIIe siècles de l'hégire.

La Mecque a vu imprimer en 1885 une histoire politique de l'islamisme, *el-fotoûhat el-islâmiyya*, par Ahmed ben Zaïni Dahlân, qui occupait dans la ville sainte les fonctions de *Chéïkh el-'Olamâ*, et y mourut en 1886.

A l'Orient des terres musulmanes, en plein Hindoustan, un souverain, Mohammed Çiddîq Hasan-Khan Béhâdour (el-Qânodji el-Bokhâri), nabab de Bhopal par suite de son mariage avec la Bégum, héritière de ce trône vassal de l'Angleterre, né en 1833 et mort en 1889, a fait imprimer à Constantinople : *el-Bolgha*, lexicographie arabe, suivie d'une bibliographie des dictionnaires arabes, turcs, persans et hindous (1879); *el-'Alam el-Khaffâq*, sur la formation et la dérivation des mots arabes; le *Loqtat el-'Adjlân*, mélanges historiques, suivis du *Khabîat el-Akwân*, histoire des religions; *el-Iqlîd li-adillet el-idjtihâd wèt-taqlîd*, traité de jurisprudence; *et-Tarîqa el-Mothlâ*, conseils pour trouver soi-même les principes du droit; le *Nozl el-Abrâr*, morale religieuse (1884); et à Boulaq : le *Nachwat es-Sakrân* (Réveil de l'ivrogne, 1879), le *Ghosn el-bân* sur la rhétorique (1879), *Hoçoûl el-ma'moûl* (Obtention de ce qu'on désire) sur les principes du droit; le *Fath el-béyân*, commentaire du Koran en dix volumes (1884), le *Hosn el-Oswa* (le Beau soutien), en ce qui concerne les paroles authentiques de Dieu et de son Prophète sur les femmes (1884); *er-Raudat en-nadiyyé*, commentaire sur l'ouvrage de droit intitulé *ed-Dorer el-béhiyyé* de Mohammed el-Yémeni ech-Chauqâni (Boulaq, 1879); *Fath el-'allâm*, commentaire sur le *Bolough el-mérâm* d'Ibn Hadjar (Boulaq, 1885). A Bombay, Mohammed Kérâma el-Ali ed-Dehléwî, mort en 1832, a fait imprimer une vie de Mahomet.

Tout au nord, à Kazan, le savant Mirzâ Mohammed 'Ali ben Mohammed Kâzhem-beg publie en 1833 un essai sur la littérature arabe (*et-Tohfat el-haqîra*); Chihâb-Eddin ben Béhâ-Eddin el-Ghazzâni el-Merdjâni écrit l'histoire des Khans de la Transoxiane (1864).

Enfin, à Paris, Abou-Rébi' Soléïmân el-Harâïri, qui fut répétiteur d'arabe à l'École spéciale des Langues orientales vivantes, publie les douze séances du Chéïkh Ahmed ben el-Mo'azhzham er-Râzi (1865), écrit un traité de météorologie, de physique et de galvanoplastie (*Risâla fi hawâdith el-djaww*, 1862), rend un *Fetwa* ou consultation juridique sur la question de savoir si les musulmans peuvent manger la viande des animaux tués par les chrétiens, et cela dans le but de faciliter les voyages en Europe de ses coreligionnaires. Il écrit un traité sur le café (1860), et présente à ses compatriotes l'Exposition universelle de 1867 (*'ard el-badî' el-'âmm*). Le chéïkh libanais Yoûsef Botros Karam y a publié une réponse à des attaques dirigées contre lui et contre d'autres chrétiens du Liban, et une autre réponse à de nouvelles objections (1863). Constantinople, capitale de l'Empire ottoman, pour qui l'arabe est une langue classique dont l'influence sur le turc est de plus en plus grande à cause des termes scientifiques qui lui sont empruntés, en concurrence avec ceux de la langue française (qui les forme d'après le grec), publie des ouvrages arabes. Ils sont naturellement moins nombreux et de moindre importance que ceux qui voient le jour dans les pays où l'arabe est la langue du peuple. Mohammed ben Mohammed Hasan Zhâfer, originaire de Tripoli de Barbarie, y a fait imprimer l'*Anwâr el-Qoudsiyya*, « Lumières sacrées », sur les préceptes et les règles de l'ordre religieux des Châdhiliyya (1885) ; le chéïkh Mohammed Abou'l-Hoda Efendi

eç-Çiyâdi, Alépin d'origine et affilié à l'ordre religieux des Rifâ'iyya, est un poète mystique; il a donné en 1881 *El-féïd el-Mohammédi* (la Grâce de Mohammed et le secours du Prophète), recueil de ses compositions littéraires, et a consacré à la vie et au panégyrique de son maître le chéïkh Ahmed er-Rifâ'î le *Qilâdet el-djauhar* (Collier de joyaux, 1885). Des parties les plus éloignées de l'Orient musulman on y fait imprimer des textes arabes. C'est là que le nabab de Bhopal, Mohammed Çiddiq Hasan Khan, a fait connaître au public la plupart de ses ouvrages; c'est là également que le Chéïkh 'Abd ech-Chakoûr Rahmân 'Ali-Khan, du Bendelkend dans l'Hindoustan, a donné au grand jour de la publicité son *Ebniyat-el-islâm* (Edifice de l'islamisme), basé sur les traditions du Prophète (1882). Le Séïd 'Abd el-Ghaffâr ben 'Abd el-Wâhid el-Akhras, né à Mossoul postérieurement à l'année 1805, mort à Bassora en 1874, a laissé un diwan, sous le titre de *et-Tirâz el-anfas* (la Broderie précieuse), qui a été imprimé en 1888. Il était muet; Daoud-pacha, dernier gouverneur indépendant de Bagdad, l'avait envoyé dans l'Inde pour y subir une opération; mais quand le médecin lui dit qu'il y allait de sa vie, il répondit : « Je ne vendrai pas mon tout pour une partie de moi-même, » et il revint à Bagdad. Daoud-pacha a d'ailleurs trouvé un historien dans Amîn ben Hasan el-Holwâni, professeur au mausolée du Prophète à Médine, dont le *Matâli' es-sooûd*, lithographié à Bombay en 1887, nous fait assister aux dernières luttes victorieuses de la Porte contre les Mamelouks, maîtres de l'ancienne capitale des khalifes abbasides. L'imam des chaféïtes de Médine, El-Hadj Ahmed-Efendi, a fait paraître en 1889 *El-Khotab el-wa'zhiyya* (les Prônes sermonnaires et les parcelles d'or de la Chaire), recueil de sermons pour les vendredis et

les fêtes musulmanes, et le *Hidâyet el-mortâb* (Guide dans les passages suspects), traité d'exégèse coranique à l'occasion des passages douteux du livre sacré. De Tripoli de Syrie, le chéïkh Hoséïn-Efendi Djisri-Zâdè y publie le *Risâla Hamîdiyya* sur la vérité de la religion musulmane, controverse dirigée contre les adeptes des nouvelles philosophies (1890). Du Yémen, l'uléma Mohammed Hilâl-Efendi, qui remplit les fonctions de président de la cour d'appel de cette province, y envoie sa *Maqâma adabiyya* (Séance littéraire) dans laquelle il réunit la correspondance judiciaire échangée entre lui et les présidents des tribunaux de première instance de son ressort, ainsi que celle qu'il a entretenue avec les procureurs généraux (1889), accompagnée d'une traduction turque, et l'*'Iqd-el-djomân* (Collier de perles), panégyrique de la famille d'Osman, prédictions des anciens sages de l'islamisme à leur endroit. Un Marocain, le chéïkh 'Abdel-Qâdir ben 'Abdel-Kérîm el-Wardîfi y compose et publie une élégie sur la mort du chérif Mouley Ahmed, oncle de l'empereur du Maroc Mouley Hasan, qui, réfugié à Constantinople, y est mort en 1889.

CHAPITRE XII

LA PRESSE PÉRIODIQUE

Une partie très vivante de la littérature contemporaine est formée par les journaux et revues en langue arabe, qui paraissent non seulement dans les pays de cette langue, mais même dans des régions où l'arabe n'est étudié et su que comme langue savante, et même dans des contrées où il est totalement inconnu en dehors des maîtres et des élèves de quelques rares écoles spéciales de langues orientales, mais où existent des émigrés de langue arabe et des imprimeries pouvant composer le caractère neskhi. En Égypte, où déjà l'occupation française, si courte, mais si profitable à l'Europe et à l'Orient, pour celle-là par le relevé scientifique des monuments des anciennes dynasties que Champollion allait bientôt lire grâce à sa découverte de l'alphabet des hiéroglyphes, pour celui-ci par la rénovation dont elle fut le point de départ, avait créé deux journaux en langue française, le *Courrier d'Égypte* et la *Décade égyptienne*, Méhemet-Ali fondait, le 20 novembre 1828, un organe officiel de son gouvernement, le *Waqâï' el-miçriyya* (Événement égyptien), qui paraissait au Caire, en arabe et en turc, deux ou trois fois la semaine; après soixante-

treize ans d'une existence mouvementée, cette feuille, qui fut le premier journal imprimé en Orient, depuis les tentatives du général Bonaparte et dont Reinaud a pu dire, en 1831, « que c'était une fondation qui jusqu'ici n'a pas eu d'autre exemple dans les contrées musulmanes », continue toujours de paraître, en arabe, trois fois par semaine. Trente ans plus tard, le littérateur syrien Khalil el-Khoûri fondait à Beyrouth le *Hadîqat el-Akhbâr* (Jardin des nouvelles), bi-hebdomadaire, dont le premier numéro parut le 1er janvier 1858.

Vers 1860, la Régence de Tunis créait également un organe officiel sous le titre de *er-Râïd et-Tounisî*. A la même époque Soléïman el-Harâïri publiait à Paris un journal appelé *el-Bardjis*, qui avait commencé à donner en feuilleton le *Roman d'Antar*. En juillet de cette même année, Ahmed Fâris ech-Chidyâq se mettait à faire paraître à Constantinople le *Djéwâïb*, feuille hebdomadaire, qui, après une longue et brillante carrière, a été transféré au Caire, il y a une dizaine d'années; l'imprimerie de cette gazette a utilisé les loisirs que lui laissait le travail du journal pour publier un certain nombre de classiques arabes tirés des bibliothèques de Constantinople.

A Damas, chef-lieu de la province de Syrie, pour laquelle l'administration ottomane a repris l'antique nom de *Soûriyâ*, paraît depuis 1865 un journal officiel de cette province rédigé en turc et en arabe; de même, l'année suivante, le gouvernement général de la province d'Alep, dans la partie méridionale de laquelle l'arabe est parlé, faisait paraître un organe officiel sous le nom d'*el-Forât* (l'Euphrate).

En 1869, les RR. PP. Jésuites, qui venaient de joindre à leur collège de Ghazîr, dans le Liban, un établisse-

ment à Beyrouth même, qui devait devenir peu d'années après l'Université catholique de Saint-Joseph, commencèrent la publication d'une revue hebdomadaire appelée *el-Bachîr*; en 1898, ils y ajoutèrent une revue scientifique bi-mensuelle, *el-Machriq* (l'Orient). En face de cette publication, Botros el-Bistâni fondait au milieu de 1870, le *Djanna* (le Jardin), qui disparut en 1886; le *Djonaïna* (Petit jardin), qui ne vécut que trois ans, et la revue bi-mensuelle *el-Djinân*, tandis que les musulmans de Beyrouth, désireux de posséder un organe à eux, créaient en 1874 le journal hebdomadaire *Thamarât el-fonoûn* (Fruits des sciences). Vers cette même année se fondait le *Taqaddoum* (le Progrès), qui eut pour collaborateurs les jeunes écrivains les plus actifs de la Syrie, comme Iskender el-'Azâr et Adib Ishaq, mort très jeune, emportant dans la tombe les espoirs que ses essais littéraires avaient fait naître. Le *Thamarât el-fonoûn* représentait l'esprit réactionnaire ou stationnaire, ce qui est tout un, de la population musulmane; le *Taqaddoum* ne manquait pas à son titre en ouvrant ses colonnes à toutes les idées nouvelles. Khalîl Serkis, gendre de Botros Bistâni, fonda, le 18 octobre 1877, le *Lisân el-hâl* (Langue de la situation), d'abord bi-hebdomadaire, puis quotidien à partir de 1894. Bien que ce journal, obligé de rédiger sa partie politique sous une forme qui fût agréable au gouvernement ottoman, se tînt également sur la réserve à l'égard des innombrables confessions religieuses qui se partagent le sol de la Syrie, les maronites indépendants sentirent le besoin de posséder une feuille à eux et fondèrent en 1880 le *Miçbâh*; les protestants publièrent le *Kaukab eç-çobh el-monîr* (l'Étoile éclatante du matin), aujourd'hui disparu, et le *Nochra el-osbo'iyya* (Publication hebdomadaire), qui paraît encore. La communauté

grecque orthodoxe eut un moment un organe dans le *Hadiyya* (Cadeau), qui ne paraît plus. Le gouvernement, pour contre-balancer l'influence réactionnaire du *Thamarât el-fonoûn*, publia, à partir du 22 mars 1886, une feuille bi-hebdomadaire qui portait le titre de la ville même où elle paraissait, *Beyrouth*, qui devint journal officiel de la nouvelle province établie en 1888, avec cette ville pour chef-lieu.

Le développement de la richesse industrielle et commerciale qui coïncida avec le règne d'Ismaïl-pacha donna un nouvel essor au développement de la presse. C'est alors que parurent :

El-'Adâla (la Justice), rédigé par Mohammed el-Khayyâmi, fondé en 1897, quotidien, qui se fit remarquer par son intransigeance fanatique et par ses attaques contre tout élément étranger; il était imprimé en trois colonnes sur un seul côté de la feuille. Le même rédacteur fait paraître, avec Mohammed Chèrbètli, une revue hebdomadaire intitulée *en-Nahdj el-qawîm* (la Voie droite), depuis 1896. *El-Islâm* (l'Islamisme) est l'organe du vieux parti musulman, dont le centre est la mosquée el-Azhar; c'est un journal consacré aux sciences, à la littérature et à l'histoire, qui ne paraissait qu'une fois par mois, le premier jour de chaque mois lunaire; il fut fondé en 1893, par Ahmed 'Ali ech-Châdhili; il est maintenant hebdomadaire.

Le journal que publiait Sélim Fâris s'appelait *el-Qâhira*; il a cessé de paraître.

Es-Ṣaltana (le Sultanat), hebdomadaire, fondé en 1857, représente les intérêts ottomans, et est rédigé par Iskender Efendi Chalhoûb. *El-Mahroûsa* (la Capitale) paraît depuis 1877 et est édité par 'Azîz-bey Zind, auquel a succédé Roufâïl-Efendi Zind; ses principaux rédac-

teurs sont Yoûsouf-Efendi Asaf et Khalîl-Efendi Naqqâch.

El-Hilâl (le Croissant), mensuel, journal de science et de littérature, rédigé par Djordji-Efendi Zaïdân, fondé en 1892, est destiné à la vulgarisation des idées européennes.

Un certain nombre de feuilles et de revues sont plus spécialement réservées aux dames. On peut nommer :

El-Fatât (la Jeune fille), mensuel, paraît depuis 1892, et est rédigé par Mme Hind bint Naufal ; le *Mirât el-hasnâ* (Miroir de la beauté), édité par Meryem Mizhir, depuis 1896 ; *el-Firdaus* (Paradis), par Louise Habbâlin ; *Anîs el-djalîs* (le Compagnon fidèle), par Alexandra Avierino et Lebîba Hâchim.

Les Coptes possèdent également une presse en langue arabe, entièrement occupée des querelles intestines qui divisent la nation copte et des luttes entre le clergé et le peuple. Le *Watan* (la Patrie), fondé en 1878 par Mikhâïl 'Abd-es-Séyyid, bi-hebdomadaire, tient le parti du patriarche, tandis que le *Taufîq* (le Succès), hebdomadaire, scientifique et progressiste, représente l'opposition.

Un journaliste libanais qui ne se sentait pas les coudées suffisamment libres en Syrie, Sélim Taqlâ, fonda en 1876, à Alexandrie, avec l'aide de son frère Béchara, l'*Ahrâm* (les Pyramides), le premier journal arabe quotidien, qui défendit et défend encore les intérêts français en Égypte ; un autre Syrien fondait bientôt après au Caire une revue hebdomadaire, *el-Mahroûsa*. Une revue bimensuelle, le *Moqtataf*, fondée à Beyrouth en 1877 par des élèves du collège américain, se transporta au Caire, où ses rédacteurs, Fâris Nimr, Ya'qoûb Çarroûf et Châhin Makârios, établirent en 1889 le journal *el-Moqattam* (du nom de la montagne qui domine la ville), dévoué au développement de l'influence anglaise. Les musulmans

n'eurent d'organe qu'à partir du moment où le chéïkh Ahmed Mâdhi († 1893) fit paraître un journal politique, *el-Mo'ayyad* (1890), très répandu dans le monde musulman, depuis le Maroc jusqu'aux Indes néerlandaises, et dirigé, depuis la mort de son fondateur, par 'Ali ben Yoûsouf, qui se fait appeler le Chéïkh 'Ali Yoûsouf.

A ces feuilles et à beaucoup d'autres, telles que le *Miçr*, organe favorable à l'occupation anglaise, le *Baçîr*, le *Sélâm* et l'*Akhbâr*, à tendances turco-égyptiennes, sont venus s'ajouter récemment deux publications hebdomadaires, le *Mourçad* et le *Moûsnad*, et un journal quotidien, le *Liwâ* (le Drapeau), dirigé par Moçtafa Kâmil.

Dans les provinces de l'Empire ottoman, il paraît un certain nombre de journaux officiels en langue turque auxquels on joint, dans les pays de langue arabe, une partie en cette dernière langue, tels que *el-Baçra* pour la province de Bassora, *ez-Zaurâ* pour celle de Bagdad, *Çan'â* pour le Yémen, *Tarâbolous el-gharb* pour Tripoli de Barbarie, à côté duquel on peut citer le *Taraqqi* (le Progrès). En revenant vers l'occident des terres musulmanes, nous mentionnerons à Tunis, en dehors de la *Gazette officielle* déjà nommée, *el-Hâdira*, qui paraît depuis 1890, *ez-Zahra* et *el-Baçira*, plus deux journaux arabes imprimés en caractères hébraïques, le *Bostân* et le *Mokhayyir*, écrits dans un style qui tient le milieu entre l'arabe littéraire et la langue du peuple. En Algérie le *Mobachchir* et le *Tilimsân* (Tlemcen) représentent la presse arabe. Au Maroc il a paru une feuille politique nommée *el-Maghrib*.

A Constantinople, en dehors du *Djéwâïb*, plus tard transféré au Caire, il a paru des journaux arabes qui n'ont eu pour la plupart qu'une existence éphémère, tels que l'*I'tidâl*, le *Hawâdith*, le *Salâm*, le *Haqâïq*, le *Monabbih*,

organes politiques, l'*Insân* et le *Kaukab*, feuilles scientifiques. Le journal du droit, *el-Hoqoûq*, continue de paraître en arabe et en turc. Dans l'île de Chypre, gouvernée aujourd'hui par l'Angleterre, il paraît un journal politique arabe, le *Dîk ech-Charq* (le Coq de l'Orient); l'Inde a aussi son *Nokhbat el-Akhbâr* (Choix de nouvelles), qui paraît être le seul journal arabe publié sur l'immense surface de l'Hindoustan.

En Italie : le *Mostaqill* (l'Indépendant); en France : l'*Anbâ*, l'*Abou'l-Haul*, l'*Ittihâd*, le *Baçîr*, le *Çada*, le *Hoqoûq*, le *Chohra*, l'*'Orwa el-Wothqâ*, le *Radjâ*, toutes feuilles aujourd'hui disparues ainsi que le Bardjis cité plus haut; à Londres : *l'Ittihâd-el-Arabi*, le *Khilâfa*, et le *Mirât el-Ahwâl*, édité par Rizq-Allah Hasoûn, représentent les feuilles qui sont mortes sur le sol étranger. Vertes encore et bien vivantes sont l'*Abou Naddâra* (le Père aux lunettes), feuille satirique illustrée, rédigée par le chéïkh Sanoû'a, ainsi que le *Tawaddod* et le *Monçif* de Paris, le *Kachkoûl* de Tiflis, qui a aussi une partie tartare et persane, le *Diyâ el-Khafiqaïn* de Londres, avec une partie anglaise, le *Kaukab Amérikâ*, et *el-Ayyâm*, à New-York; le *Marçad* à Marseille, le *Hâdi* à Philadelphie, le *Barâzîl*, le *Raqîb* et l'*Asma'ï* au Brésil.

L'avenir de la littérature arabe.

Les pages qui précèdent donnent le tableau de la floraison, de la maturité et du déclin d'une littérature qui a duré treize siècles, depuis le plus lointain moyen âge jusqu'à nos jours; puis nous avons trouvé, sous l'influence de la propagation des idées modernes, un renouveau du vieux

tronc, dont plusieurs branches ont porté des fleurs, sans compter ce rejeton adventice qui est venu s'y greffer, la presse périodique. Quel est l'avenir réservé à cette seconde culture? Sera-ce une imitation des siècles classiques, ou bien la langue, obligée de se modifier pour interpréter des pensées nouvelles, s'enrichira-t-elle à nouveau d'expressions jeunes qui revivifieront le vieux fonds? Il semblerait, au premier abord, que des centres d'activité littéraire tels que le Caire et Beyrouth soient destinés à produire des hommes de lettres qui, poursuivant le mouvement commencé par leurs prédécesseurs du XIX[e] siècle, serviront pour ainsi dire de trait d'union entre l'Europe (dans laquelle il faut comprendre les colonies essaimées dans le monde entier et qui continuent l'œuvre commencée dans le continent des fils de Japhet) et l'Orient plongé dans la demi-obscurité d'un crépuscule mourant. Ils seraient aidés dans cette entreprise par le puissant soutien de la presse périodique, laquelle a pour clients une grande partie de ce monde musulman que l'on estime à deux cents millions d'âmes, et qui peut faire dans ce sens un bien énorme.

Mais quel rôle joue la langue dans tout cela? Se transforme-t-elle, se développe-t-elle, devient-elle plus claire, plus accessible à la masse des demi-lettrés sortis de l'école primaire? La réponse, pour qui a étudié la question, ne peut être que négative. On ne voit nulle part un mouvement analogue à celui qui a, depuis trente ans, transformé la langue turque osmanlie en la dégageant de sa vieille rhétorique. L'arabe est encore empâté dans les modèles classiques et emploie par suite une foule d'expressions qui ne peuvent être comprises que des lettrés, ce qui ferme au plus grand nombre l'accès de la compréhension de ce qui l'intéresserait le plus. Un article

politique qui se respecte ne saurait être écrit qu'en prose rimée : sa vaine et futile rhétorique, ses allitérations imitées des *Séances* de Hariri, sont l'amusement du lecteur instruit, et c'est tout. Cependant, à côté de ces boniments de parade de foire, il se publie des articles sérieux, sur des sujets spéciaux, qui ne cherchent pas à briller par ce vain luxe de mots inutiles et vont au fond de la pensée sans se laisser distraire par les bagatelles de la porte. A vrai dire, il se dresse toujours un obstacle entre le rédacteur et le lecteur, c'est l'incertitude de la lecture d'une langue dans laquelle on ne marque les voyelles que rarement; c'est un défaut auquel il sera bien difficile de remédier; néanmoins la lecture serait moins pénible, moins hasardeuse, si l'éditeur ou l'imprimeur consentait à marquer les *harakât* dans les mots qui peuvent prêter à double entente, dans le passif des verbes, dans les substantifs dont le sens change avec l'épellation; ce serait un énorme service rendu au public d'Orient dont la jeunesse ne s'est pas usée sur les dalles des universités — car je ne parle pas, bien entendu, du très petit nombre d'Européens qui, à titre d'étude ou de passe-temps, jettent les yeux sur un journal arabe, eux qui ont mieux que cela, et de plus pratique, chacun dans sa propre langue.

Si, au lieu d'écrire en arabe littéral, on écrivait dans les dialectes particuliers de chacun des pays possédant une presse indigène, et où l'arabe est parlé? Cela n'est pas à souhaiter, car un journal établi sur une base de ce genre n'aurait de lecteurs que dans la contrée où il paraîtrait. Voyez-vous un journal en arabe d'Algérie lu par un habitant de Damas, de Bagdad ou de Mascate? Le pauvre homme! Il y perdrait son Qâmoûs. Au contraire, l'emploi de l'arabe littéral assure à la feuille une

clientèle de lecteurs qui dépasse de beaucoup les limites des territoires où l'arabe est parlé, et qui comprend les pays où l'arabe est langue savante, comme chez nous le latin au moyen âge : c'est la totalité des régions habitées par des musulmans, depuis le Caucase jusqu'en Chine, depuis les steppes de la Tartarie jusqu'à la boucle du Niger.

Déjà, d'ailleurs, de nombreux néologismes se sont introduits dans cette langue et permettent de rendre les expressions nouvelles créées en Europe pour les besoins des temps nouveaux. L'arabe, avec sa savante grammaire, est assez malléable pour se prêter à exprimer les pensées modernes, de même qu'il fournit à tout l'Orient musulman les termes techniques nouveaux de la chimie, de la médecine, de la plupart des sciences. La voie dans laquelle on aimerait voir entrer le littérateur de l'avenir, c'est la recherche de la clarté et de la simplicité de l'expression : le jour où elle y sera arrivée, on peut encore prédire une belle carrière à la littérature arabe, qui vivra autant que l'islamisme, pendant de longs siècles encore.

BIBLIOGRAPHIE

Études d'ensemble.

En latin :

HADJI-KHALFA, *Lexicon bibliographicum et encyclopædicum*, édité en arabe avec une traduction latine, par G. Fluegel, 7 vol. in-4°. Leipzig et Londres, 1835-1858.

En allemand :

HAMMER-PURGSTALL, *Litteraturgeschichte der Araber*, 7 vol. Vienne, 1850-1856.

ALFRED VON KREMER, *Kulturgeschichte des Orients unter den Chalifen*, dans le tome II (Vienne, 1877), chapitres VIII (Poésie) et IX (Wissenschaft und Litteratur).

CARL BROCKELMANN, *Geschichte der arabischen Litteratur*, vol. I. Weimar, 1898 (en deux livraisons); vol. II, Berlin, 1899-1902 (également en deux livraisons).

Du même, *Geschichte der arabischen Litteratur*, formant la seconde partie du vol. VI de la collection *Die Litteraturen des Ostens in Einzeldarstellungen*, Leipzig, 1901, rédigé en vue du grand public.

Période anté-islamique.

En allemand :

AHLWARDT, *Ueber Poesie und Poetik der Araber*. Gotha, 1856. *Bemerkungen über die Æchtheit der alten arabischen Gedichte*. Greifswald, 1872.

I. Goldziher, *Abhandhungen zur arabischen Philologie*. Leyde, 1876.

G. Jacob, *Studien in arabischen Dichtern*, Heft II : *Noten zum Verständniss der Muallaqât*, 1894. — Heft III : *Altarabisches Beduinenleben*, 1897.

Martin Hartmann, *Metrum und Rythmus : der Ursprung der arabischen Metra*. Giessen, 1896.

Th. Noeldeke, *Beiträge zur Kentniss der Poesie der alten Araber*. Hanovre, 1864.

En français :

Silvestre de Sacy, *Chrestomathie arabe*, 2e éd. Paris, 1826, 3 vol. — R. Basset, *La poésie arabe anté-islamique* (leçon d'ouverture). Paris, 1880.

St. Guyard, *Théorie nouvelle de la métrique arabe*, dans le *Journal Asiatique* de 1876, et tiré à part.

En arabe :

Abou'l-Faradj-el-Içfahani, *Kitâb el-Aghâni* (Livre des chansons), 20 vol. Boulaq, 1868.

Brünnow, *The twenty-first volume of the Kitâb el-aghâni being a collection of biographies not contained in the edition of Boulaq* (Leyde, 1888).

Kosegarten avait commencé à Greifswald la publication du texte accompagné d'une traduction latine et de notes; il n'en a jamais paru que le premier volume en 1840.

Le R. P. Salhani, S. J., a publié à Beyrouth, en 1888, un choix de narrations tirées du même ouvrage.

Le Koran.

En français :

Traductions de Du Ryer, Paris, 1649, 1672; la Haye, 1683, 1685; Anvers, 1719; Amsterdam, 1756, 1770, 1775 ; Genève, 1751; de Savary, Paris, 1783, an VII-1798, 1822, Amsterdam, 1786; de Kasimirski, Paris, 1840, 1852.

En latin :

Traductions de Louis Maracci, Padoue, 1698; d'Abraham Hinckelmann, Hambourg, 1694; de Chr. Reinecke, Leipzig, 1721.

En anglais :

Traductions de George Sale, Londres, 1734, 1764, 1821, 1824, 1857; de Rodwell, 1861, 1876, rangée d'après l'ordre historique des chapitres; de E. H. Palmer, Oxford, 1880; en extraits par E. W. Lane.

En allemand :

Traductions de Salomon Schweiggern, Nuremberg, 1616, 1623; de Megerlin, 1772; de Friedrich Eberhardt Boysen, Halle, 1773, 1775; de Wahl, Halle, 1828; d'Ullmann, Crefeld, 1840, 1877; de F. Rückert, en extraits publiés par A. Müller, Francfort, 1888.

En italien :

Traduction anonyme d'André Arrivabene, Venise, 1547.

Il existe des traductions en hollandais par Swigger, Hambourg, 1641; Glasemaker, Amsterdam, 1698; Tollens, Batavia, 1859; Keyzer, Haarlem, 1860; en russe par Sabloukov, Kazan, 1877; en suédois par Crusenstolpe, Stockholm, 1843, et Tornberg, Lund, 1874.

Histoire du Koran : Th. Nöldeke, *Geschichte des Korans*. Gœttingue, 1863.

La Beaume, le Koran analysé d'après la traduction de M. Kasimirski et les observations de plusieurs savants orientalistes, est une sorte de table des matières renfermées dans le texte, Paris, 1878.

Vie de Mahomet : A. Sprenger, *Das Leben und die Lehre des Mohammed*, Berlin, 1861, 1869 ; W. Muir, *The life of Mahomet and history of Islam*, Londres, 1858-1861; L. Krehl, *Das Leben des Mohammed*, Leipzig, 1884.

Époque des Oméyyades et des Abbassides.

Ibn Khallikan, *Wafayât-el-Ayân*, en arabe, autographié par F. Wüstenfeld, Gœttingue, 1835-1840, imprimé à Boulaq en 1882, traduit en anglais par Mac Guckin de Slane, *Biographical Dictionary*, Paris-Londres, 1843-1871.

Son supplément, le *Fawât-el-Wafayât* d'Ibn Chakir el-Kotobi, imprimé à Boulaq en 1866, n'existe qu'en arabe et n'a pas été traduit.

Le *Kitâb-el-Aghânî* (voir ci-dessus) embrasse également une partie de cette période (les trois premiers siècles de l'hégire).

F. Wuestenfeld, *Die Geschichtschreiber der Araber und ihre Werke*, Gœttingue, 1881. — *Geschichte der Arabischen Aerzte und Naturforscher*, Gœttingue, 1840. — *Die Academien der Araber und ihre Lehrer*, d'après le livre des Classes des Chaféïtes d'Ibn Qadi Chohba, Gœttingue, 1837.

Période moderne.

En allemand et en anglais :

Martin Hartmann, *Die Zeitungen und Zeitschriften in arabischen Sprache*, article paru dans le *Spécimen d'une encyclopédie musulmane* publié par M. Th. Houtsma, Leyde, 1899, p. 11 et suivantes. — *The Arabic press of Egypt*, Londres.

En arabe :

Mohammed el-Mohibbi, *Kholâçet-el-âthâr*, dictionnaire biographique des personnages marquants du xie siècle de l'hégire, 4 vol. Le Caire, 1868.

Abou'l-Fadl Mohammed Khalil Efendi el-Moradi, *Silk-ed-dorar* biographies des hommes marquants du xiie siècle de l'hégire, 4 tomes en 2 vol. Boulaq, 1874.

INDEX ALPHABÉTIQUE

Dans le classement des noms propres, on n'a pas tenu compte de l'article arabe *el*.

E

F

G

H

I

J

K

L

M

N

O

P

Q

T

V

W

X

Y

Z

Coulommiers. — Imp. P. BRODARD. — 103-1902